Digitized by the Internet Archive
in 2025

https://archive.org/details/viedesainteuthym0000raym

VIE

DE

SAINT EUTHYME LE GRAND

Vu le rapport favorable que deux Réviseurs de notre Ordre Nous ont fait de l'ouvrage manuscrit du T. R. P. Génier, intitulé : *Vie de S. Euthyme le Grand*, nous en permettons l'impression.

Rome, le 10 septembre 1908.

Fr. Hyacinthe M^le^ CORMIER,
M. G. O. P.

IMPRIMATUR :

Parisiis, die 18^a^ septembris 1908.

G. LEFEBVRE,
V. G.

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — PARIS

Sahel el-Khan. — Ruines du coenobium de S. Euthyme.

(Cliché de l'auteur.)

Études palestiniennes et orientales

VIE

DE

SAINT EUTHYME LE GRAND

(377 — 473)

LES MOINES ET L'ÉGLISE EN PALESTINE AU Ve SIÈCLE

PAR

Le R. P. Fr. RAYMOND GÉNIER

DU COUVENT DOMINICAIN DE JÉRUSALEM

ALMA COLLEGE
270,05
LIBRARY
EU84
Alma, California

PARIS

LIBRAIRIE VICTOR LECOFFRE

J. GABALDA & Cie

RUE BONAPARTE, 90

1909

22693

SANCTAE DEI GENITRICI

MARIAE

AVANT-PROPOS

L'impératrice Eudocie, veuve de Théodose II, engagée depuis plusieurs années dans le schisme monophysite, rentra, vers 456, dans la communion catholique. Elle demanda alors à S. Euthyme un de ses moines pour lui confier le gouvernement de l'église de S.-Étienne qui se trouvait au nord de Jérusalem. Le grand anachorète lui donna un de ses premiers disciples, le pieux et docte Gabrielius.

Durant les quatre à cinq années qui suivirent, la souveraine agrandit et transforma cette église. En juin 460, avertie par S. Euthyme de l'imminence de sa mort, elle se hâta de faire dédier le nouveau temple encore inachevé, lui assura de grands revenus « et établit Gabrielius Seigneur de tout ce diocèse [1] ».

La basilique eudocienne du premier martyr fut détruite vraisemblablement, en 614, par les Perses

1. Cotelier, *Ecclesiae Graecae Monumenta*, t. IV, *S. Euthymii Vita*, p. 73-74.

ou par les Juifs, leurs auxiliaires dans l'œuvre de dévastation. Plus de douze siècles après, des dominicains français l'ont relevée de ses ruines, et, à son ombre, ils ont construit un couvent qui est devenu un asile pour l'étude et la prière. Depuis lors, notre souvenir, tout de reconnaissance et d'admiration, est allé bien souvent vers le saint qui fit une part de sa sollicitude aux lieux que nous habitons. C'est de ce sentiment de gratitude qu'est née la pensée d'écrire l'ouvrage que nous publions aujourd'hui.

Nous ne nous sommes pas dissimulé dès le premier moment la difficulté de notre tâche. Elle est moins dans l'évocation d'un passé lointain que dans l'état d'esprit des chrétiens auxquels nous nous adressons : S. Euthyme, un oriental, est pour eux un étranger, un inconnu. Ce n'est pourtant pas la séparation des Églises qui a supprimé parmi nous jusqu'à la communion du souvenir, mais plutôt un particularisme religieux qui est un phénomène tout contemporain. Au temps que nos familles lisaient, dans de bons vieux livres, les vies de tous les saints, les noms de S. Euthyme, de S. Sabas et de S. Théodose le Cénobiarque étaient aussi familiers à nos pères que ceux de S. Denis, de sainte Geneviève et de S. Louis. Des savants français, comme Tillemont et Cotelier, pouvaient écrire alors, sans exciter la moindre surprise, que « le nom de S. Eu-

thyme est très célèbre entre les saints habitants des déserts, et que son historien Cyrille de Scythopolis est éminent parmi tous les hagiographes [1] ». Seuls, ou peu s'en faut, des protestants et des rationalistes fréquentent aujourd'hui chez ces saints moines de l'Orient, et ils les connaissent comme les connaissaient jadis nos grands savants et nos petites gens. Les chrétiens de nos jours réservent leur culte pour les saints de *chez nous*, sauf à faire une part de leurs hommages à ceux du dehors qu'un courant littéraire, une phase du sentiment religieux ou même une simple méprise, nous ne voudrions pas dire un jeu de mots, ont remis en honneur. Ce n'est assurément pas une des moindres singularités de la piété contemporaine d'être allée prendre à Mélitène, un peu, dit-on, malgré l'histoire [2], et pour lui faire une étonnante popularité, S. Expédit, tandis qu'elle ignore tout à fait S. Euthyme qui fut la plus pure comme la plus authentique gloire de cette ville arménienne.

Mais loin que ceci nous déconcerte, nous y trouvons plutôt un encouragement. Par cette voie, qu'elle s'est si intrépidement frayée, la pensée

1. Tillemont, *Mémoires pour servir à l'Histoire ecclésiastique*, t. XVI, p. 76, Paris, 1712. — Cotelier, *Ecclesiae Graecae Monumenta*, t. II, Not. col. 604, in p. 200, A, Paris, 1681.

2. Voir dans les *Acta Bollandiana*, t. XXV, fasc. I, p. 90 et suiv., l'article du R. P. Delehaye, S. J., bollandiste : *S. Expédit et le martyrologe hiéronymien.*

chrétienne rejoindra plus facilement la mémoire de notre saint. Au cours des panégyriques que la reconnaissance ne peut manquer de vouer au patron des affaires urgentes, les orateurs sacrés dans les mains desquels tombera notre livre, auront à cœur de nourrir un discours nécessairement un peu maigre d'une digression sur l'illustre compatriote de S. Expédit.

Ils le pourront faire avec une conscience littéraire et religieuse d'autant plus certaine que « l'histoire de S. Euthyme, dit Tillemont, n'est pas moins assurée qu'elle est admirable[1] ». Elle fut écrite, au milieu du sixième siècle, par le moine Cyrille. Celui-ci naquit à Scythopolis, l'antique Bethsan de la Bible, la Beisan de nos jours, et alors métropole de la seconde Palestine. Cyrille pouvait avoir une dizaine d'années lorsqu'il fut distingué par S. Sabas. Le grand vieillard était venu à Scythopolis, en 532, promulguer les édits par lesquels l'empereur Justinien ordonnait de punir les Samaritains et de réparer les dommages que ces ennemis du nom chrétien avaient causés, les années précédentes, dans la première et la seconde Palestines. L'évêque et la population de la ville étaient accourus au-devant de lui. Conduit par son père, majordome et conseiller de l'évêque, Cyrille se trouva près du saint anachorète lorsque,

1. *Mémoires*, t. XVI, p. 76.

après la cérémonie, celui-ci entra à l'évêché. L'enfant se jeta aux pieds de S. Sabas qui le releva, l'embrassa tendrement, et dit à son père : « Désormais cet enfant est mon disciple, le fils des Pères du désert; fais-lui apprendre le psautier[1]. »

Promu à la cléricature par le métropolitain de Scythopolis, Cyrille n'eut plus qu'une seule pensée, celle d'aller rejoindre au désert les Pères dont il était devenu le fils adoptif. Il cherchait une raison pour s'arracher à l'amour des siens; il trouva un prétexte en 543. Cette année-là, au mois de novembre, on devait faire à Jérusalem la dédicace de l'Église de la Mère de Dieu dont le patriarche S. Élie avait jeté les fondements, et que l'empereur Justinien, sur la demande de S. Sabas, venait de faire édifier. Cyrille voulut assister à cette solennité qui devait attirer des foules de pèlerins de tous les points de la Palestine. Au moment de quitter sa mère, celle-ci, vraie servante de Dieu, dit-il lui-même, lui recommanda instamment de remettre le soin de son âme à S. Jean le Silentiaire qui vivait alors dans la Grande-Laure de S. Sabas.

Après la fête, Cyrille alla trouver Jean, et le pria de lui faire connaître ce que Dieu voulait de lui : « Si tu veux faire ton salut, lui dit le

1. Par une surprenante méprise, quelques savants de nos jours ont confondu ici la seconde mission de S. Sabas à Scythopolis avec la première qui eut lieu en 518.

saint, va au monastère du grand Euthyme. Mais moi, ajoute Cyrille avec son aimable abandon, comme un jeune fou que j'étais, je ne tins aucun compte de cet avertissement, et je me dirigeai vers le Jourdain. Je voulais vivre dans un des monastères de ces parages. Mal m'en prit, car je tombai malade dans la laure de Kalamon. J'étais étranger; je n'avais aucune expérience de la vie monastique; une grande tristesse me gagna[1]. » Miraculeusement visité et averti par S. Jean, le jeune clerc entra au coenobium de S. Euthyme au mois de juillet de l'an 544. Il y demeura dix ans. Témoin, durant ce temps, des prodiges qui se faisaient à la tombe d'Euthyme, la pensée lui vint d'écrire la vie de ce saint : « Il ne convient pas, disait-il, que nous laissions dans l'oubli les héros du christianisme, pendant que les profanes célèbrent comme on sait leurs personnages fameux. »

Actif, intelligent, Cyrille se mit à parcourir la solitude judéenne dans tous les sens, interrogeant les anciens du désert, recueillant des documents avec le plus grand soin. Soixante-onze ans s'étaient écoulés depuis la mort du saint; mais grâce à l'étonnante longévité de ces moines, la tradition était encore vivante et ferme. S. Cyriaque, qui avait reçu l'habit et la tonsure monas-

1. *Acta SS. Bolland.*, Maii, t. III, *Vita S. Joannis Silentiarii*, cap. III, n° 20, p. 235.

tiques des mains de notre saint, raconta à Cyrille tout ce qu'il avait vu lui-même et tout ce que l'entourage immédiat du grand anachorète lui avait appris. A leur tour, S. Jean et le prêtre Thalélée l'informèrent de ce que S. Sabas leur avait si souvent dit de son maître.

Les renseignements étaient donc de première main, garantis tout à la fois par la proximité des événements, et par la haute moralité, nous dirions mieux, par la sainteté des témoins. Transféré dans le courant de l'année 554 à la Nouvelle-Laure, Cyrille, pressé d'ailleurs par ses amis, se proposa d'utiliser ses documents et d'écrire sans plus de retard la Vie de S. Euthyme. Il exécuta son dessein, en 555, avec un rare bonheur. Étranger, dit-il lui-même, aux lettres profanes, il se contenta d'être très exact, très simple et très naturel. Ce jeune moine, âgé alors de trente-quatre à trente-cinq ans, se plaça ainsi, et d'emblée, au premier rang des hagiographes de tous les temps. Un écrivain de nos jours l'a comparé à Plutarque, ce qui n'eût pas laissé que de le surprendre. De son côté, Baronius, encore qu'il ne disposât que d'une mauvaise version de la Vie de S. Euthyme, écrivait : « Je ne crains pas d'avancer qu'entre tous les historiens des saints, à l'exception de S. Athanase et de S. Jérôme, je n'en ai trouvé aucun qui ait écrit d'une manière plus digne de foi, qui caractérise mieux les choses et les

temps, et qui les marque avec plus de soin et plus d'ordre que ne fait Cyrille[1]. » A quoi Tillemont ajoute : « On peut même dire que cette vie de S. Euthyme a un caractère de sincérité qui persuade encore mieux les lecteurs que le feu et l'éloquence de S. Jérôme[2]. » Les érudits de notre temps ont ratifié à l'envi ces suffrages, et la sincérité, l'exactitude, l'acribie de Cyrille de Scythopolis sont devenues des lieux communs en hagiographie.

Encouragé par l'accueil fait à son premier ouvrage, mû surtout par sa piété filiale, Cyrille écrivit, en 556, la Vie de S. Sabas. Il était établi à la Grande-Laure, en 557, lorsqu'il esquissa la biographie de S. Jean le Silentiaire ou le Solitaire[3], son directeur, le père de son âme. Le saint vieillard vivait encore ; il avait atteint l'âge de 104 ans. Dans ce rapide aperçu, où il a fait entrer quelques précieux détails de sa propre vie, Cyrille néglige de propos délibéré la part considérable que S. Jean prit aux luttes religieuses de son temps : « Je sais, dit-il, que beaucoup, comme il convient, raconteront tout cela après sa mort[4]. »

A cette occasion on a parlé d'une sorte d'école

1. Apud TILLEMONT, *Mémoires*, XVI, p. 77.
2. *Mémoires*, *ibid.*
3. Éditée par les Bollandistes : *Act. Sanct.*, Maii, t. III.
4. *Vit. S. Joann.*, cap. III, n. 27, p. 236.

d'hagiographie dont Cyrille aurait été le maître. Le passage que nous venons de citer est insuffisant pour se former là-dessus une opinion assurée ; on écrivait beaucoup à la Grande-Laure de S. Sabas, moins peut-être sous la direction de notre biographe qu'à son imitation. Quoi qu'il en soit, Cyrille multiplia ses œuvres d'hagiographie : il écrivit, à des époques sans doute rapprochées, les Vies de S. Cyriaque l'anachorète [1], de S. Théodose le Cénobiarque [2], de S. Théognius évêque de Béthélie [3], et de S. Abramius [4], évêque de Cratée et moine au couvent du Scholarios. L'histoire, une histoire peut-être un peu conjecturale vers la fin, le suit jusque-là. Après ce terme, nous perdons sa trace. Personne, ce semble, dans cette Grande-Laure où l'on cédait facilement à la tentation d'écrire, n'eut la pensée de nous dire comment finit celui de ses fils qui l'honora si

1. Éditée dans les *Acta Sanctorum*, Sept., t. VIII. L'édition métaphrastique a été publiée par COTELIER, *Monumenta E. G.*, t. IV, et dans la *Patrologie Grecque* de Migne, t. CXV.

2. Éditée par Usener, Leipzig, 1890.

3. Éditée dans les *Analecta Bollandiana*, t. X.

4. Une version arabe de cette Vie a été publiée par M. George Graf dans la revue orientale *Al-Machriq*, VIII, Beyrouth, 1905, Le R. P. Peeters, S. J., bollandiste, donnait la même année, dans les *Analecta Bollandiana*, t. XXIV, une traduction latine de la Vie arabe. Enfin, en 1906, M. Henri Grégoire a publié dans le t. XLIX de la *Byzantinische Zeitschrift* le texte grec original de cette biographie, copié par lui sur le *Sin.* 494.

grandement par sa probité littéraire et son rare talent d'historien.

La Vie de S. Euthyme par Cyrille de Scythopolis nous est parvenue en deux versions, celle qui se trouve dans la collection hagiographique du Grand Logothète Siméon Métaphraste[1], et celle publiée par les Bénédictins de France dans le IVe volume des *Monumenta Ecclesiae Graecae* de Cotelier. La première est ce qu'il faut parfois attendre de Métaphraste, une dépravation, ou pour parler comme le docte Cotelier, une contamination du texte original. Plus soucieux de l'élégance de la phrase que de l'exactitude historique, le grand Logothète le prend à son aise avec la chronologie et la topographie. Cyrille de Scythopolis, comme les autres historiens, fixe la mort de Valens vers la fin du cinquième mois de son sixième consulat (août 378), ce qui, toujours d'après Cyrille, met à peu près un an entre la naissance de S. Euthyme et cet événement. Sans plus de façon, Métaphraste, qui lisait dans l'ouvrage original ces mots : « cinquième mois », place la mort de Valens au cinquième mois qui suivit la naissance de S. Euthyme, et ainsi, contrairement à toutes les données historiques, Valens serait mort en janvier 378. Cyrille raconte que l'impératrice Eudocie fit dédier

1. *P. G.*, t. CXIV.

l'église de S.-Étienne le 15 juin 460, et qu'elle mourut quatre mois après, c'est-à-dire le 20 octobre; les scribes de Métaphraste, brouillant les lettres des mots juin et janvier[1], font célébrer le 15 janvier la dédicace de l'église de S.-Étienne, et mourir Eudocie quatre mois après, c'est-à-dire en mai.

Mais rien n'égale le sans-gêne avec lequel les écrivains à la solde du Logothète traitaient les questions de topographie. Il est évident que la connaissance d'un site historique importait fort peu à l'empereur Constantin Porphyrogénète, au haut clergé de Constantinople, en un mot à la riche clientèle qui, vers 914, patronna l'entreprise de Métaphraste[2]. Le premier biographe de S. Euthyme avait dépeint les lieux comme fait un témoin oculaire; il avait indiqué avec une précision absolue l'emplacement de la laure du saint, et celui du petit monastère de S. Gabrielius. Mais ceci n'était pas pour en imposer à Métaphraste; dans ces descriptions, où passe parfois un souffle de fraîche poésie, il ne voyait que des mots; et ces mots, dont chacun a sa valeur dans l'original, étaient sous sa plume ce que sont les dés aux mains du joueur. Il en résultait ce que nous voyons, d'élégantes énigmes qui devaient

1. « Scilicet Ἰανουαρίου pro Ἰουνίου, quae voces forma non multum differunt. » Cot., IV, Praefatio.

2. Voir au t. CXIV de la *P. G.*, la *Notitia scriptorum Simeonis Metaphrastae,* col. 19 et suiv.

Aux Saumaises futurs préparer des tortures.

Avant d'avoir ici à notre disposition la Vie authentique de S. Euthyme[1], nous avons vu des esprits très déliés, et qui connaissaient le Sahel comme nous le connaissons nous-même, se mesurer avec la description métaphrastique de ce lieu, et s'efforcer vainement d'en faire sortir la vérité, à savoir que le Sahel est bien la petite plaine où se dressait la laure de S. Euthyme[2]. Tout aussi obscur dans ce qu'il écrit du petit monastère de S. Gabrielius, l'hagiographe byzantin a, là encore, faussé le texte primitif, et réduit les plus doctes à soutenir des discussions sans objet[3].

Il est presque superflu, après tout ceci, de dire que Métaphraste supprima, dans la Vie originale de S. Euthyme, la *préface,* cette préface qui avait tant coûté à l'auteur ! « J'étais assis dans ma chaise, écrit celui-ci, mes notes à la main, et à ce point découragé que je tombai dans un profond sommeil. » Il était, ajoute-t-il, huit heures du matin, l'heure du travail fructueux. S. Euthyme et S. Sabas lui apparurent alors, vêtus de leurs habits monasti-

1. Nous en devons l'obligeante communication aux RR. PP. Franciscains du couvent de S.-Sauveur de Jérusalem.

2. L'honneur d'avoir définitivement identifié le monastère de S. Euthyme revient au R. P. Féderlin que nous aurons à citer fréquemment. Voir son article dans *la Terre Sainte,* 15 mars 1894, p. 81 et suiv.

3. *Patr. Graec.*, t. CXIV, col. 684. Voir le R. P. Lagrange, *Saint-Étienne,* etc., p. 75, 76 et 154, Picard, Paris, 1894.

ques : « Ils s'entretenaient ensemble. Le vénérable Sabas prit le premier la parole; s'adressant à Euthyme, il lui dit : Voilà votre Cyrille; il a bien en main son cahier de notes; mais, malgré tous ses efforts, il n'arrive pas à faire sa préface. Alors, le grand Euthyme de répondre : Et comment la pourrait-il faire s'il n'est aidé par la grâce d'en haut? — Eh bien! Père saint, répliqua le divin Sabas, donnez-lui vous-même cette grâce. » Là-dessus, le divin Euthyme, acquiesçant, tira de son sein un petit vase d'argent, et y plongea un pinceau qu'il passa trois fois sur les lèvres de Cyrille. C'était une liqueur dorée comme de l'huile, mais à laquelle le miel lui-même ne se pouvait comparer. « Ce délice me réveilla, ajoute le charmant écrivain, et il m'en resta quelque chose aux lèvres. Et voilà de quelle manière j'ai commencé mon travail[1]. »

Et voilà, dirons-nous à notre tour, de quelle manière Métaphraste contamina le travail de Cyrille[2]. Mais, parce que, pour parler comme le

1. C'est pourtant Métaphraste qui nous a conservé ce gracieux récit (*P. G.*, t. CXIV, col. 733).

2. Nous n'avons rien dit du document sur S. Gérasime, inséré dans la Vie métaphrastique de S. Euthyme (*P. G.*, t. CXIV, col. 672-673). Une polémique s'est engagée récemment à ce sujet entre M. Grégoire (*Byzantinische Zeitschrift*, 2 février 1904) et M. Papadopoulos-Kérameus. M. Grégoire pense que ce long passage faisait partie de la Vie originale de S. Euthyme, mais qu'il a été supprimé par les copistes pour dégager l'ouvrage

bon Cotelier, la fortune a coutume de favoriser les pires choses, la vie métaphrastique de S. Euthyme fut longtemps seule connue. Baronius, nous l'avons dit, n'en eut point d'autre à sa disposition. Ce fut celle-là encore qu'éditèrent Bollandus et son auxiliaire Henschenius dans le second volume des *Acta Sanctorum*. Ces maîtres de l'hagiographie, malgré leur érudition, malgré ces admirables qualités de pénétration et de sagacité qui n'ont cessé de briller parmi leurs successeurs depuis plus de trois siècles, furent induits en erreur par le mauvais document, comme ne tarda pas de le reconnaître Papebroch. Celui-ci fut assez heureux pour mettre la main sur un très bon manuscrit de la Bibliothèque Vaticane. Dès lors, les Bollandistes se promirent de publier l'exemplaire romain comme supplément de janvier, lorsque leur grande collection serait achevée.

En attendant, les Bénédictins français eurent la bonne fortune de découvrir, dans la bibliothèque de Colbert, un manuscrit de la Vie authentique de S. Euthyme. Ce manuscrit, qui portait le n° 3063, leur fut communiqué très obligeammennt, diset-ils, par le bibliothécaire Étienne Baluze. Autant qu'on en peut juger par quelques citations de Papebroch, le manuscrit de la Vaticane est du même filon que celui de Colbert. Les Bénédictins n'en doutaient

de Cyrille. La thèse a quelque vraisemblance; nous laissons à d'autres le souci de la soutenir ou de la combattre.

pas. Comme dans l'exemplaire que Baluze avait mis à leur disposition, il manquait vers la fin quelques feuillets renfermant le récit des miracles opérés au tombeau de S. Euthyme, ils prièrent leurs confrères de Rome de copier cette partie sur le manuscrit de la Bibliothèque Vaticane, et de la leur expédier. Les difficultés alors pendantes entre la Cour romaine et la France empêchèrent cette communication. Après d'infructueuses recherches dans toutes les bibliothèques pour trouver un exemplaire semblable à celui de Colbert, les Bénédictins publièrent celui-ci dans le IVe volume des *Monumenta* de Cotelier (Paris, 1692), et ils en comblèrent la lacune finale par un emprunt fait à la Vie métaphrastique de S. Euthyme. Ce fut, ainsi qu'ils le font observer, sans préjudice pour l'œuvre de Cyrille, parce qu'il ne s'agit dans cette sorte de supplément que des miracles qui, à proprement parler, n'appartiennent pas à la Vie du saint.

Nous avons donc, dans le IVe volume de Cotelier, l'œuvre originale de Cyrille de Scythopolis; aucun savant ne fait aujourd'hui difficulté d'en convenir; dans notre modeste sphère, nous le pouvons attester nous aussi. Nous vivons sur le théâtre des événements racontés dans cet ouvrage; nous pouvons, quand il nous plaît, porter nos pas vers la solitude judéenne, à Pharan, au ouady Dabor, à Mird, au Mountar, au Sahel, à la Parembole, partout enfin où s'est déroulée la vie

monastique de S. Euthyme; nous rencontrons continuellement les descendants de ces Sarrasins que le grand anachorète et son historien ont bien connus; nous retrouvons intact le cadre de l'existence de S. Euthyme; ce sont les lieux que Cyrille a décrits, les distances qu'il a évaluées, les personnages qu'il a fait mouvoir. Et cette constatation, nous la pouvons faire encore ailleurs qu'au désert : malgré les modifications de surface causées par les révolutions politiques et religieuses, ce sont bien partout les habitudes d'autrefois, la population citadine que Cyrille a connue, les mêmes moines, le même clergé, la même et éternelle Jérusalem.

Vrai et précis dans toutes les données de l'histoire particulière et générale, le premier biographe de notre saint s'est surtout piqué d'exactitude en chronologie. Il le fait remarquer lui-même avec insistance, et, encore sur ce point, l'érudition moderne lui rend un hommage sans réserve : « Les dates de la Vie de S. Euthyme, écrit M. Grégoire, sont absolument sûres, surtout accompagnées de l'âge d'Euthyme[1]. » Cependant, une difficulté se présente qui devient particulièrement sérieuse dans les synchronismes. Cyrille, dans ses biographies, ne se contente pas, après avoir indiqué la date de la naissance des saints, de donner au fur et à mesure le chiffre de leurs années; il mentionne

1. *Byzantinische Zeitschrift*, 2 févr. 1904, p. 129.

aussi les Indictions, quatre fois dans la Vie de S. Euthyme, beaucoup plus fréquemment dans la Vie de S. Sabas. Or, il est aisé de constater habituellement un écart d'un an entre le chiffre de l'Indiction et celui des années de S. Euthyme ou de S. Sabas. Il ne viendra à l'esprit d'aucun homme réfléchi d'accuser d'inexactitude le plus soigneux des historiens. Une distraction eût été possible de sa part, mais non point sans doute une distraction continue. Il y a donc, dans la chronologie de Cyrille, un problème que les plus érudits n'abordent qu'avec circonspection. A propos de S. Théoctiste, Tillemont écrivait : « Étant mort dans la quatre-vingt-dixième année de S. Euthyme, il faudrait mettre sa mort en 465, si Cyrille commençait toujours les années des saints au 1er septembre qui précède le jour de leur naissance. Mais la Vie de S. Sabas ne le souffre pas, puisqu'il ne vint demeurer au monastère de S. Théoctiste qu'en 457, et y vécut dix ans avec lui[1]. »

C'est ici un de ces cas de synchronisme dont nous parlions plus haut. La difficulté est encore plus sérieuse que ne le paraissait croire Tillemont. Cyrille, dans la Vie de S. Euthyme, place la mort de S. Théoctiste au 3 septembre de la Ve Indiction. Or, si l'on s'en tient à la table des Indictions la plus communément admise, celle qui fait com-

1. *Mémoires, etc.*, t. XVI, p. 85.

mencer leur série en 313, ce n'est pas en 465 qu'il faudrait fixer la mort de S. Théoctiste, mais bien en 467, année en laquelle, d'après cette table, commença la Ve Indiction.

Une hypothèse pourrait, ce nous semble, permettre de résoudre le problème : ce serait de reconnaître que la table des Indictions dont se servit Cyrille dans la Vie de S. Euthyme sinon dans celle de S. Sabas, avait son point de départ en l'année 312. C'est ainsi, disent les Bénédictins, qu'un certain nombre en usaient[1]. Dans ces conditions, tout s'accorde parfaitement : la mort de S. Théoctiste arriva le 3 septembre de la Ve Indiction; la Ve Indiction, dans la table de 312, commença le 1er septembre de l'an 466 ; S. Euthyme, en septembre 466, était dans sa quatre-vingt-dixième année ; les indications chronologiques de la Vie de S. Euthyme sont donc parfaitement exactes sur ce point. Les dates de la Vie de S. Sabas correspondent à celles-ci avec la même exactitude : Sabas, né en janvier 439, arrive à Jérusalem en sa dix-huitième année, c'est-à-dire en 456; il passe l'hiver dans la Ville sainte, et au printemps suivant, il se présente à S. Euthyme qui l'adresse à S. Théoctiste. Si l'on a égard à ce fait que Cyrille compte les années commencées pour des unités, les dix années passées par S. Sabas au ouady Dabor, jusqu'à

1. *Art de vérifier les dates*, Dissertation sur les dates, etc., p. 12.

la mort de Théoctiste, feront placer cette mort en 466 qui est la date vraie.

Nous nous en tiendrons à l'hypothèse que nous nous permettons d'avancer ici, en dressant le tableau chronologique de la Vie de S. Euthyme, et en donnant les dates de cette même Vie au cours de notre ouvrage. Que si, malgré tout, quelques difficultés subsistent dans certains synchronismes, nous ne nous attacherons qu'aux chiffres des années de S. Euthyme et de S. Sabas, laissant à de plus doctes le soin de trancher, s'ils le peuvent les questions que font naître les chiffres des Indictions[1].

Jérusalem, couvent de S.-Étienne, 20 juillet 1908,
anniversaire de la mort du patriarche S. Élie,
disciple de S. Euthyme.

1. Il n'y a guère à se fier aux Indictions mentionnées dans la Vie de S. Sabas, éditée par Cotelier dans le IIIe vol. de ses *Monumenta*. Le trouble et l'inexactitude s'y voient à plusieurs reprises. C'est là assurément le fait de Métaphraste; aussi le grand et modeste savant français disait-il : « Vraiment, Cyrille, à cause de ses éminentes qualités, ne méritait pas d'être ainsi contaminé par Métaphraste » (Cot., III, note sur la page 220, col. 574).

PRINCIPALES ABRÉVIATIONS

P. G. (Patrologie grecque); *P. L.* (Patrologie latine), l'une et l'autre de l'édition Migne.

Cot., Cotelier, *Ecclesiae Graecae Monumenta*, t. I (Paris, 1677); t. II (Paris, 1681); t. III (Paris, 1686); t. IV (Paris, 1692).

Le sigle R O C renvoie à la *Revue de l'Orient chrétien*.

Tableau chronologique de la vie de saint Euthyme.

ÈRE vulgaire.	ANNÉES de saint Euthyme.	
377	1	Euthyme naît à Mélitène, au mois d'août, sous le IVe consulat de l'empereur Gratien.
379	3	Euthyme au commencement de sa troisième année, est présenté par sa mère à l'évêque de Mélitène ; il est baptisé, tonsuré, ordonné lecteur et agrégé au clergé de la ville épiscopale.
395	19	Euthyme reçoit le sacerdoce n'ayant pas encore dix-neuf ans, dit Tillemont (*Mémoires*, XVI, p. 78), lequel entend sans doute dix-neuf ans accomplis.
405-406	29-30	Euthyme quitte Mélitène, et va à Jérusalem pour embrasser la vie monastique. Il s'établit près de la laure de Pharan, et fait la connaissance de S. Théoctiste.
411	35	Euthyme et Théoctiste s'établissent dans une grotte du ouady Dabor.
420-421	44-45	S. Euthyme guérit miraculeusement Térébon, fils du phylarque sarrasin Aspebet, les baptise tous les deux et toute leur suite [1].
Entre 421 et 428	45-52	Euthyme quitte le ouady Dabor en compagnie de Domitien, va à Mird, puis à Ziph et vers Aristoboulias où il établit un monastère. Il quitte ce monastère et vient, toujours avec Domitien, au Sahel. Le phylarque Aspebet le vient trouver en ce ce lieu. De nouveaux Sarrasins sont baptisés. La Parembole est établie ; Aspebet en est fait évêque. Euthyme reçoit des disciples au Sahel. Commencements de sa laure.
428	52	L'église de la laure de S. Euthyme est dédiée par Juvénal évêque de Jérusalem, le 7 mai. Multiplication des pains.

1. Le roi de Perse Yezdidjerd mourut à l'automne de 420 (LABOURT, *Le Christianisme dans l'Empire perse*, p. 109, Lecoffre, Paris, 1904). Cyrille dit qu'Aspebet quitta la Perse vers la fin du règne d'Yezdidjerd (COT., IV, p. 19-20).

ÈRE vulgaire.	ANNÉES de saint Euthyme.	
430	54	Convocation du concile œcuménique d'Éphèse. Ce concile fut indiqué par une lettre de Théodose II datée du 19 novembre 430. Euthyme reçoit cette même année, ou plus vraisemblablement au printemps de l'année suivante, la visite de son ancien professeur Sydonius. Le concile se célèbre en 431.
431-451	55-75	Domnus, neveu de Jean patriarche d'Antioche, quitte la laure de S. Euthyme. Visite du clerc Anastase à S. Euthyme, et prophétie du saint à son sujet. Miracles de S. Euthyme en faveur de Térébon. Le moine Emilien délivré du démon par S. Euthyme. La pluie miraculeuse.
451	75	Concile œcuménique de Chalcédoine. S. Euthyme reçoit la définition dogmatique du concile. Usurpation du faux patriarche de Jérusalem, Théodose.
452	76	Euthyme, fuyant les importunités de l'intrus Théodose, se retire dans la solitude de Rouba. S. Gérasime, gagné à l'hérésie monophysite, va rejoindre S. Euthyme. Celui-ci le ramène, ainsi que d'autres anachorètes, à l'union avec l'Église.
453	77	L'intrus Théodose est chassé. S. Euthyme revient à sa laure. La messe miraculeuse.
455-456	80	S. Euthyme ramène l'impératrice Eudocie à la foi et à la communion catholiques. La même année, l'impératrice fait higoumène de la vénérable église du protomartyr S. Étienne, Gabrielius, disciple de S. Euthyme.
457	81	S. Sabas, âgé de dix-huit ans, vient au Sahel, demander son admission à la laure. S. Euthyme le confie à S. Théoctiste [1].

1. La Vie authentique de S. Euthyme (Cot., IV, p. 67) dit : « La quatre-vingt-deuxième année de S. Euthyme ». « S'il n'y a faute en cet endroit » (*Mémoires*, XVI, p. 80). Il y a faute de copiste comme le font voir les endroits correspondants de la Vie de S. Sabas.

ÈRE vulgaire.	ANNÉES de saint Euthyme.	
—	—	
		Martyrius et Élie, moines de Nitrie, se présentent la même année à S. Euthyme, et sont reçus à la laure.
458	82	Mort du patriarche de Jérusalem Juvénal, et avènement du patriarche Anastase [1].
458-460	82-84	Le phylarque Térébon est pris dans une embuscade, fait prisonnier à Bostra, et délivré par l'intervention de S. Euthyme. Gaïanus, au même temps, est ordonné évêque de Madaba.
460	84	L'impératrice fait consacrer, le 15 juin de cette année, la nouvelle église de S.-Étienne, établit Gabrielius « Seigneur de tout ce diocèse », c'est-à-dire de l'église S.-Étienne et de ses dépendances, et meurt le 20 du mois d'octobre suivant.
466	90	S. Théoctiste meurt le 3 septembre de cette année. Il est enseveli par S. Euthyme ; le patriarche Anastase préside ses funérailles ; S. Euthyme donne Maris comme successeur à Théoctiste.
466 (?)	—	Cosmas, disciple de S. Euthyme, est ordonné évêque métropolitain de Scythopolis « après la mort de S. Théoctiste », ce qui peut faire supposer que cette promotion eut lieu dans les derniers mois de l'an 466. Chrysippus, autre disciple de S. Euthyme et frère de Cosmas, remplace celui-ci dans la charge de Staurophylax.
468	92	Longin succède à Maris dans le gouvernement du couvent de S. Théoctiste. S. Euthyme, vers le sud de la mer Morte, fait un miracle pour apaiser la soif de S. Sabas.

1. La Vie authentique donne à Juvénal quarante-quatre ans de pontificat. Papebroch, qui fait commencer ce pontificat en 418, le fait terminer en 458 (*Act. SS.* Maii, III, *Tract. prael. de Episcop. et Patr. Eccl. Hierosol.*, p. XXII-XXIII). Il propose de supprimer les quatre ans donnés par la Vie authentique de S. Euthyme. En fait, on ignore le nombre exact des années du pontificat de Juvénal.

ÈRE vulgaire.	ANNÉES de saint Euthyme.	
473	97	S. Euthyme meurt dans sa laure du Sahel, le 20 janvier, dans la nuit du samedi au dimanche, en la seizième année presque achevée de l'empereur Léon l'Ancien ou le Grand, dans sa quatre-vingt-seizième année. Fidèle à son habitude de compter pour des unités les années commencées, Cyrille fait mourir S. Euthyme à l'âge de quatre-vingt-dix-sept ans. Voir la note de cet ouvrage, au chapitre de la mort du saint.

SAINT EUTHYME LE GRAND

CHAPITRE PREMIER

LE DÉSERT MONASTIQUE DE JÉRUSALEM.

L'Histoire monastique appelle Désert de Jérusalem la vaste solitude montagneuse qui, à l'est de la Ville sainte, va, s'infléchissant sur une inclinaison de mille mètres, jusqu'à la plaine du Jourdain et à la mer Morte. Il s'étend du nord au sud, depuis la ligne de Michmas — Aïn Douk (31° 52), jusqu'à celle de *Khirbet Istaboul* (Aristoboulias) — *Aïn Djidi,* l'Engaddi de la Bible (31°27). Il lui faut joindre la plaine de la rive droite du Jourdain, depuis Jéricho jusqu'au nord du lac Asphaltite.

Ce sont donc deux régions très dissemblables qui partagent le Désert de Jérusalem.

La plaine du Jourdain est formée, comme le reste du Ghôr, par deux terrasses nettement distinctes : la terrasse supérieure, ou de l'ouest; et, à l'est, la terrasse inférieure, le Zôr, dernière dépression où coule le fleuve biblique. Vers les montagnes de la Judée qui lui font une barrière à l'ouest, la plaine est arrosée par les eaux de l'*Aïn Douk,* du *Nouaïmé,* de l'*Aïn es-*

Sultan ou fontaine d'Élisée, et du *Kelt.* C'est la vie qui s'épanche dans l'oasis de Jéricho; elle y est jalousement retenue captive. Au delà, à l'est, dans la direction du Jourdain, et au sud, en tirant vers la mer Morte, la végétation, après quelques faibles efforts, disparaît complètement pour faire place à des amas de marne, *kattar,* vraies collines qui surplombent la terrasse inférieure, et se dressent devant le lac Asphaltite en des formes étranges de citadelles, de bastions ou de fortins. Cependant, quelques lignes de verdure mettent dans cette extrême aridité une note adoucie, comme le sourire qui s'égare parfois sur les lèvres des nomades de ces lieux. C'est à plusieurs sources, particulièrement à celle de l'*Hagla,* que sont dues ces grâces austères de la plaine du Jourdain.

Sur les bords du fleuve sacré, l'aspect change comme par enchantement, et le voyageur qui, abandonnant les rivages désolés de la mer Morte, remonte le long du Zôr, se peut croire emporté dans un rêve. A sa gauche, les collines de marne dont toute la parure est faite de parcelles de gypse qui scintillent au soleil; à sa droite, d'épais fourrés, des tamaris au menu feuillage, des arbustes dont la ramure délicate se détache avec tous ses fins détails dans l'atmosphère lumineuse; enfin, des futaies où les lianes courent d'un arbre à l'autre suspendues comme des guirlandes, où chantent les tourterelles brunes, où des nuées de pigeons ramiers vont chercher un asile contre des chasseurs imaginaires. Et, sous ces ombrages d'une végétation luxuriante, les flots troubles et pressés du Jourdain vont silencieusement se perdre dans la mer Morte.

Telle est la plaine du Jourdain, la partie orientale

du Désert de Jérusalem. A l'ouest, la partie montagneuse s'étend au pied de la Ville sainte qui la domine comme une reine. Cette région est sillonnée de *ouadys*, ravins profonds et étroits creusés entre des parois de rochers quelquefois verticales. Les principaux parmi ces torrents, ceux du moins dont les noms reviennent le plus souvent dans notre récit, sont, au nord, le *Ouady Souweïnit*, le *Ouady Farah*, le *Ouady Kelt* et le *Ouady Dabor* qui courent vers la plaine du Jourdain ; au centre, le *Ouady en-Nâr* ou Cédron, qui débouche dans la mer Morte, vers le *Ras-Feschka;* et enfin, au sud, le *Ouady Kareïtoun* qui va vers l'*Aïn et-Terrabé*.

C'est dans ces ravins que se trouvaient plusieurs des grands monastères du Désert de Jérusalem : « Dans quel torrent demeurez-vous ? » demandait le patriarche Salluste à des moines de S. Sabas dont nous aurons à parler. Les grottes de modestes dimensions servaient de cellules aux moines ; une plus grande était quelquefois transformée en église, comme à la laure de S. Sabas, au couvent de Théoctiste, et encore aujourd'hui, à la laure de S. Jean de Khoziba. D'autres dépressions beaucoup plus faibles et plus étendues forment de petites plaines où se dressaient les laures *champêtres*[1] : tel le *Sahel* où S. Euthyme établit sa laure. Sur quelques plateaux s'élevèrent de grandes constructions monastiques dont les plus importantes furent les couvents de S. Théodose le Cénobiarque, de Martyrius, du *Castellium* dont nous raconterons la fondation, et la laure de l'Heptastome dont les curieuses ruines se voient au *Kh. Djindjis*. Une haute colline, le *Mountar* (525 m.), domine tout

1. C'est le mot heureux par lequel le R. P. Delau O. P. a désigné les laures des plaines.

le désert. De ce sommet le spectacle est merveilleux : au sud, l'infinie perspective des montagnes qui fuient vers l'Idumée et l'Arabie; à l'est, la mer Morte aux reflets d'azur, et les montagnes de Moab qui barrent l'horizon de leur ligne tremblée; au nord, la vallée du Jourdain qui laisse apercevoir dans le lointain les cimes blanchies de l'Hermon. C'est sur cette hauteur, nous le dirons, que la gracieuse Athénaïs, après avoir rêvé sur les bords de l'Ilissus, et connu à Constantinople, sous le nom d'Eudocie, toutes les gloires et aussi tous les désenchantements du pouvoir souverain, venait recueillir, aux pieds de S. Euthyme, les enseignements qui apprennent à mépriser les grandeurs de ce monde.

Plaine et montagnes, aridité et verdure, tout dans notre désert est paré d'une admirable lumière. Timide le matin, lorsqu'elle baise les sommets ou se glisse dans les ouadys; frémissante au milieu du jour et victorieuse, elle enveloppe, le soir, d'une pourpre légère les promontoires de la mer Morte, et illumine d'un reflet les ombres mêmes de l'Arnon. Elle est toujours, pour le regard, une fête dans la solitude, mais surtout aux claires journées de notre hiver attiédi. Elle faisait la joie de nos moines, et leur servait de messagère portant sur ses ailes légères au ciel qu'elle semble dévoiler, leurs prières et leurs soupirs : « C'est la douce plaine, écrit Cyrille de Scythopolis, parlant du *Sahel*, et infiniment aimable. »

Ce serait cependant s'abuser que d'imaginer, pour nos saints anachorètes, des délices sans fin sur un sol desséché dont la lumière embellit mais ne fait pas disparaître la dureté. Il convient d'écouter ici un sage explorateur de notre désert, et le mieux renseigné : « L'étendue actuelle du désert de Jérusalem,

dit le R. P. Féderlin, représente près du double de celle qu'il avait à l'époque juive, à l'époque romaine antérieure à la destruction de Jérusalem, et même avant l'invasion musulmane, durant la période chrétienne. »

« A ces différentes périodes, non seulement les villages existant actuellement possédaient et cultivaient librement les terres situées à l'orient de ces localités, mais au delà et à l'est de ces villages existait une zone plus avancée, avec plusieurs villages et de nombreuses fermes aujourd'hui détruits. Les habitants de ces localités avaient eux-mêmes porté la culture des terres jusqu'à la limite où la nature les contraignait de s'arrêter. Cette dernière limite était fixée par les conditions hydrographiques et géologiques du versant oriental de la Judée. Depuis des milliers d'années, la partie de ce versant voisine des dépressions du Jourdain et de la mer Morte, se trouve dépourvue de l'eau nécessaire aux grandes cultures; sur une bande de terre ayant une largeur moyenne de trois lieues et courant de la Samarie orientale à l'Idumée, les pluies sont insuffisantes, la chaleur est extrême dès le printemps. Pas d'irrigation possible dans cet amas fantastique de montagnes et de collines découpées par des gorges profondes, pour la plupart privées d'eau; point d'arbres dans cette solitude. Durant deux ou trois mois cependant, le flanc des collines, les plateaux et la *bqia* (petite plaine) se couvrent d'herbe et de fleurs; mais les troupeaux doivent se hâter d'en profiter, car bientôt une chaleur impitoyable viendra tout dessécher[1]. »

1. *Terre Sainte*, n° du mercredi 15 mai 1907, p. 154, art. du R. P. Féderlin, supérieur des établissements des Pères Blancs à Sainte-Anne de Jérusalem.

C'est dans cette bande de terre dépourvue d'eau que s'établissaient le plus souvent les moines, creusant des citernes ou allant puiser l'eau nécessaire à des sources plus ou moins éloignées. Ils portaient courageusement, comme nous le dirons, le poids du jour et de la chaleur. Que si dans quelque ouady, comme à Khoziba, ils entendaient murmurer le torrent, c'était surtout pour apprendre de ses eaux rapides et toujours un peu précaires, que les biens de ce monde ne sont rien, et que nos jours s'écoulent comme l'eau ainsi que le disait à David la vieille femme de Thécoa[1].

La plaine du Jourdain vit naître, dès la fin du IIIe siècle, les commencements de la vie religieuse dans la solitude judéenne. Quelques anachorètes y vivaient alors dans des grottes situées à proximité des sources : « Fuyant la persécution, ils avaient, dit la Vie de S. Chariton, échangé leur patrie contre le désert, et ils étaient disséminés au milieu des roseaux, non loin de la mer Morte[2]. »

Le souvenir de ces origines, rappelé avec tant de précision, s'était d'autant plus facilement conservé qu'au Ve siècle les grottes de la plaine étaient encore habitées par des ermites. Plusieurs de ceux-ci, entraînés dans l'hérésie par les monophysites, allèrent, en 452, rejoindre S. Euthyme dans la solitude de Rouba, et par ses soins revinrent à l'orthodoxie. D'autres en plus grand nombre furent admis dans la laure de S. Sabas aux premiers jours de sa fondation.

Le R. P. Féderlin a retrouvé les restes de ces ermitages primitifs : « Il faut, écrit-il, chercher l'aire

1. II Reg., XIV, 14.
2. *P. G.*, t. CXV, *Vit. S. Charitonis*, col. 909, n° VIII.

des premiers ermitages, ainsi que celle des laures et monastères postérieurs, dans la portion de la plaine située entre le *Kelt* et l'*Aïn Hagla*. Là seulement, les anachorètes pouvaient trouver commodément l'eau indispensable à la vie, des herbes, des branchages, et aussi une atmosphère plus respirable que ne l'est celle du Zôr. C'est bien là que nous avons retrouvé les plus nombreuses ruines des *cellae* et des *coenobia* échelonnées à droite et à gauche d'une ligne idéale partant du sud à hauteur de Kasr Hagla, passant par Aïn Hagla et aboutissant au Kelt. L'aire de ces établissements représente environ cinq kilomètres carrés[1]. »

Dans les premières années du IVe siècle, avant l'établissement de S. Hilarion aux environs de Gaza, en Palestine, la vie monastique prit un réel essor et une forme nouvelle au Désert de Jérusalem. A nous en tenir à la Vie de S. Chariton, c'est dans cette période qu'il convient de voir les commencements de la *laure de Pharan*, dans le *Ouady Farah*, à dix kilomètres de la Ville sainte. « Cette histoire est peu assurée », dit Tillemont[2]. Il est vrai qu'elle a le tort de nous venir de Métaphraste[3]. Mais, si le document original a subi, comme il est probable, les traitements dont le fameux hagiographe était coutumier, sa trame est solide. Non seulement il n'offre aucune invraisemblance, mais les monuments et la tradition lui donnent un ferme appui. Son auteur ne s'inspire d'aucun écrit antérieur au sien : la vie de S. Chariton se racontait de père en fils dans les familles ; et, dans les monastères, les anciens en trans-

1. *Terre Sainte*, 15 avril 1903, p. 119.
2. *Mémoires*, t. XVI, p. 79.
3. *P. G.*, t. CXV, col. 900.

mettaient de la même manière le souvenir aux jeunes religieux. L'écrivain primitif recueille cette tradition orale dans la crainte qu'un jour elle ne s'évanouisse dans l'oubli. Cette préoccupation trahit comme une sorte de pressentiment : cinquante ans après, la laure de Pharan devait succomber à l'invasion des Perses.

En attendant le flot envahisseur, ce monastère, vers 560, conservait sa régularité première, et, comme la plupart des établissements religieux de notre désert en ce temps, il faisait preuve d'une certaine activité intellectuelle et doctrinale. Dans les environs du Ve concile œcuménique (553), et du temps de Conon archimandrite de S. Sabas, l'auteur du *Pré spirituel*, Jean Mosch, vivait dans la laure de Pharan. Il y trouva un saint religieux nommé Cosmas, très versé dans les divines Écritures, les Pères et les docteurs de l'Église[1]. Cosmas mourut à Antioche, au cours d'une visite qu'il faisait au patriarche de cette ville, Grégoire (569-593), ancien higoumène de la laure de Pharan[2]. C'est lui, nous inclinons à le croire, qui écrivit vers 560 ou peu d'années après, la Vie de S. Chariton. Les principales hagiographies monastiques de Cyrille de Scythopolis venaient de donner le branle. Elles étaient aux mains de tous les religieux de notre désert. L'auteur de la Vie de S. Chariton les a lues attentivement; il est en effet très aisé de voir qu'il coule sa pensée dans les formes cyrilliques. Il attribue à S. Chariton, sans paraître craindre la moindre contradiction, la fondation des trois laures de Pharan, de Douca et de Souca. Elles sont encore debout; d'ailleurs, elles ne comptent guère que deux siècles d'existence; et c'est là surtout

1. *P. G.*, t. LXXXVII, part. III, col. 2893.
2. *P. G.*, *ibid.*, col. 2892. — *Ibid.*, cap. CXXXIX, col. 3001.

que se trouvent les *bien-aimés* aux oreilles attentives desquels il raconte son histoire.

La contradiction se devait d'autant moins élever que Cyrille de Scythopolis venait d'évoquer, dans le voisinage de la vieille laure de Souca, la mémoire de S. Chariton avec la tranquille assurance d'un historien qui n'a pas à donner ses preuves[1]. Écho d'une tradition vieille à peine de deux siècles; établie sur une chronologie un peu rudimentaire, il est vrai, mais plausible; semée de détails de topographie et de mœurs dont nous, qui vivons dans le pays, pouvons apprécier l'exactitude, l'histoire de S. Chariton nous paraît plus *assurée* qu'à Tillemont. Il y aurait donc lieu de n'accueillir qu'avec quelque réserve l'assertion de S. Jérôme qu'avant S. Hilarion il n'y avait pas de monastère en Palestine[3] : vérité à l'ouest, sur le littoral méditerranéen; mais erreur, croyons-nous, à l'est, dans le désert de la sainte Cité.

Au milieu de la laure de Pharan, S. Chariton construisit une église dont l'évêque de Jérusalem, S. Macaire (313-331), aurait fait la dédicace. L'œuvre du saint fondateur prospérait. Ses vertus, plus encore que ses miracles, attiraient autour de lui un grand concours de toute sorte de personnes. Son humilité, non moins que son amour de la solitude, en souffrit, et il se résolut de quitter son monastère. Il se réfugia dans une montagne où l'on vénère aujourd'hui le jeûne de quarante jours du Sauveur, et qui est à proximité de Jéricho, au nord-ouest. Il s'y établit dans une grotte. Ce fut là l'origine de la laure de Douca. S. Elpidius succéda plus tard à S. Chariton

1. Cot., IV, *Vita S. Cyriaci*, p. 125, et alibi.
2. *P. L.*, t. XXIII, *Vit. S. Hilarionis*, n° 14, coll. 34-35.

dans le gouvernement de cette nouvelle laure, et il l'illustra à ce point qu'au milieu du VIe siècle on la désignait sous son nom [1].

S. Chariton avait quitté Douca comme il avait quitté Pharan, par les mêmes motifs. Il crut trouver où se cacher sûrement, au sud du désert, dans une gorge sauvage que l'on appelle aujourd'hui le *Ouady Kareïtoun*. « Le Sauveur du monde, dit son historien, le poussait à ces déplacements, et le glorifiait chaque fois pour en faire un apôtre et la cause du salut d'un grand nombre [2]. » Nous verrons le même phénomène dans la vie de S. Euthyme; on le vit dans celle de S. Sabas; leur constante recherche de l'isolement n'y pouvait rien : « Dieu les dévoilait », comme il avait fait S. Chariton. Celui-ci, de concert avec les disciples qui le venaient trouver, fonda, dans le lieu de sa retraite, une troisième laure « que les Syriens appelèrent *Souca* et les Grecs *Vieille-Laure* [3] ». Elle était située à dix-huit kilomètres environ au nord-est de Thécoa.

Le fait de S. Chariton fut celui de tous les saints fondateurs, en Palestine comme en Égypte. Le μοναστήριον, c'est-à-dire la grotte ou la cabane dans laquelle s'établissait un solitaire, pouvait rester isolé, renfermant son moine de longues années; mais, lorsqu'un Antoine, un Hilarion, un Euthyme ou un Sabas s'y réfugiait, le rayonnement de la sainteté en faisait une vraie *cellule-mère*. Le solitaire autorisait alors ses disciples à s'installer dans des grottes, si

1. *P. G.*, t. CXV, *Vit. S. Charit.*, col. 912, n° 10. — Palladius, l'auteur de l'*Historia Lausiaca*, vécut quelque temps dans la laure de Douca vers 386 La laure reconnaissait alors S. Chariton pour son fondateur (*Échos d'Orient*, t. II, p. 113, article du R. P. S. Vailhé).
2. *P. G.*, *ibid.*, col. 912, n° 11.
3. *P. G.*, *ibid.*, col. 913, n° 11.

la nature du lieu le permettait; ou il leur enjoignait de se construire des cabanes. Grottes et cabanes étaient appelées *cellules*, et ceux qui les habitaient, *celliotes*. La réunion de ces cellules dans un espace déterminé constituait la *laure*. Le celliote restait ermite au même titre que son maître; et, encore bien qu'il fût vis-à-vis de lui dans une réelle dépendance, il ne laissait pas que de garder, par le fait de son isolement, une certaine autonomie, et d'être à bien des égards son propre supérieur[1].

La laure devenait, le samedi et le dimanche, une ebauche de la vie religieuse en commun. Son église, où se célébraient les saintes veilles et la liturgie eucharistique, fut la pierre de fondement de ce qu'on appela dans la suite le *couvent*, maison où les religieux menaient en permanence la vie de communauté. Le couvent, en Palestine, à la meilleure époque monastique, ne fit pas disparaître la laure; il marquait même, aux yeux des plus grands anachorètes de notre désert, un degré d'infériorité dans la vie religieuse. Il était, dans leur estime, la maison des imparfaits, ou, comme ils disaient, *des enfants*. C'est là que le futur celliote se devait former, et subir des épreuves dont ses progrès fixaient seuls la durée. Lorsqu'il était devenu un athlète dans la palestre, pour parler le langage familier aux écrivains monastiques grecs; lorsqu'il s'était rendu maître de sa pensée, de son cœur et de son corps, on l'admettait dans la laure. Il est vrai que ce but, dépassé, si l'on peut ainsi dire, par des saints comme Euthyme, Sabas, Cyriaque et Jean l'Hésychaste, n'était pas toujours atteint par d'autres. Alors, si le celliote lais-

1. Cot., t. III, *Vit. Sab.*, n° 65, p. 332.

sait voir quelque faiblesse, on le ramenait à la maison des enfants. « Un jour, Sabas, cet athlète de la piété, allait de Jéricho au Jourdain en compagnie d'un de ses disciples. Vint à passer un groupe de personnes du siècle, parmi lesquelles se trouvait une jeune fille fort jolie. Le saint, voulant sonder son disciple, lui dit : Qu'est donc cette jeune fille? elle est borgne? — Non, Père, répondit le Frère, elle a ses deux yeux. — Tu te trompes, mon fils, elle est borgne. Le Frère d'insister à son tour : Non, elle a ses deux yeux, et très jolis. — Mais, comment peux-tu en être si assuré? — Parce que, Père, j'ai bien regardé, et j'ai vu qu'elle a ses deux yeux. — Et que fais-tu de ce commandement : *Ne fixe pas ton regard sur elle, de crainte que tu ne sois pris à ses paupières*[1], toi qui passes de la curiosité à la passion? Eh bien! sache que puisque tu ne sais pas mieux garder tes yeux, tu ne demeureras plus en cellule près de moi. — Et il l'envoya au couvent du Castellium. Au bout d'un certain temps, le disciple ayant suffisamment appris à garder ses yeux et sa pensée, Sabas l'admit de nouveau comme celliote dans la laure[2]. »

Ni à l'origine de la vie religieuse dans le Désert de Jérusalem, ni dans le développement de ses institutions, nous ne voyons intervenir directement l'Égypte monastique. Nos grands fondateurs étaient tous venus de l'Asie Mineure, ou de la plaine qui s'étend au pied du plateau oriental de cette région. Leurs œuvres se doivent toutes attribuer à leur initiative personnelle. Il serait cependant hors de toute vraisemblance et de toute vérité de penser que les

1. Prov., VI.
2. Cot., III, *Vit. Sab.*, n° 47, p. 292-293.

déserts égyptiens restèrent sans influence sur le nôtre. Au quatrième siècle, les relations étaient fréquentes entre l'Égypte et la Palestine. « Lorsque S. Antoine venait en son monastère de Pespir, sa coutume était, en entrant, de demander à Macaire s'il n'était venu quelqu'un. Que si Macaire répondait qu'oui, il ajoutait : Sont-ce des Égyptiens ou des Jérosolymitains? et ils étaient convenus ensemble que quand ce seraient des personnes qui ne viendraient pas pour des affaires importantes, Macaire répondrait : Ce sont des Égyptiens ; mais que lorsque ce seraient des personnes de plus grande piété, il dirait : Ce sont des Jérosolymitains. Or, quand Macaire répondait : Ce sont des Égyptiens, S. Antoine lui disait de leur préparer des lentilles, et de leur donner à manger. Puis, il faisait une prière pour eux, leur faisait une petite exhortation, et les renvoyait. Mais, s'il lui disait que c'étaient des Jérosolymitains, il s'asseyait, et leur parlait durant toute la nuit des choses qui regardent le salut [1]. » Il n'est point malaisé de voir le fait historique à travers ces termes de convention.

En 376, un an avant la naissance de S. Euthyme, un des plus illustres solitaires du désert de Nitrie, S. Pambon, fut banni à Diocésarée, en Palestine, par l'empereur arien Valens [2]. D'autres moines égyptiens victimes de la même persécution, et parmi lesquels Ammonas de Scété, avaient été relégués dans la même ville [3]. Dès son enfance, notre saint dut entendre parler des Frères égyptiens que Valens avait exilés en Arménie, et qui furent, dans ce pays, l'objet de la vénération des fidèles [4]. Plus tard, trahi au loin

1. Tillemont, VII, p. 117.
2. Id., VIII, p. 453.
3. Id., VIII, p. 614.
4. Id., *ibid.*

par sa réputation de sainteté, Euthyme, dans sa laure, recevait de fréquentes visites des moines de l'Égypte; la vie de S. Arsène était son idéal religieux, et une de ses dernières paroles fut pour prescrire la célébration solennelle de la fête de S. Antoine dans son église [1]. Héritier de ses sentiments, S. Sabas fixa le départ annuel pour la grande solitude, dont nous aurons à parler, après la fête de S. Antoine et après celle de son saint maître, joignant dans une même vénération le patriarche des anachorètes, et celui qui avait dirigé ses premiers pas dans la vie religieuse au Désert de Jérusalem [2].

Il ne se pouvait pas qu'un prestige subi à ce point, et que les relations entretenues avec les représentants de l'ascétisme égyptien, n'eussent leur contrecoup dans la vie et dans les institutions des moines de notre désert. S. Chariton lui-même était l'écho des enseignements de S. Antoine, lorsque, sur le point de quitter sa laure de Pharan, il esquissa, dans une instruction, la règle que devaient observer ses religieux : Le jeûne ne se pouvait rompre qu'à la fin de la journée; du pain, et, pour tout assaisonnement, du sel. Dans les limites de cette extrême sobriété, il fallait éviter la satiété, et rester sur son appétit. Pour boisson, de l'eau, et en petite quantité. La psalmodie et la prière de jour et de nuit recevaient une forme déterminée et fixe. Le législateur inculquait la nécessité du travail des mains, et signalait dans l'oisiveté la source de tout mal. Rappelant que le silence et le repos de la solitude monastique se prêtent à la vertu et purifient le regard de l'âme, il recommandait la résidence dans la laure et en défen-

1. Cot., IV, *Vit. S. Euthym.*, p. 79.
2. Cot.., III, *Vit. Sab.*, n° 22, p. 249.

dait les sorties réitérées. Il insistait sur l'hospitalité; ce fut la constante préoccupation des fondateurs monastiques dans notre désert : « Pratiquez-la fidèlement, disait-il, et, s'il est possible, qu'aucun de ceux qui viendront frapper à votre porte ne se retire les mains vides, de crainte qu'à votre insu vous ne méprisiez le Christ qui est dans la personne du pauvre. » Une dernière recommandation allait à vaincre l'imagination et les sens : le rêve malsain peut naître dans la solitude; il le faut couper à la racine avec le glaive du jeûne et de la prière assidue[1]. C'était le code abrégé de la vie solitaire; l'Égypte l'avait mis en vigueur depuis près de quarante ans; et S. Euthyme, lorsqu'il parlera de la règle de sa congrégation[2], ne fera guère que le publier à nouveau.

Quelque cinquante ans après la mort de S. Chariton, un jeune prêtre venu de la petite Arménie, s'établissait dans une grotte à proximité de la laure de Pharan. Son nom, qui remplira toute cette histoire, devait jeter un incomparable éclat sur le Désert de Jérusalem. Nous dirons, au cours de cet ouvrage, quelles furent les fondations monastiques de S. Euthyme. Encore bien que sa pensée fût toute à une laure modelée sur celle de Pharan, il dut, cédant aux exigences des lieux, débuter par un couvent. Plus tard, ce grand maître de la vie religieuse tirera de ce fait une combinaison heureuse, sinon nouvelle : le *coenobium* deviendra le noviciat de la laure. Les postulants de l'anachorétisme, ou trop jeunes ou trop peu avancés dans l'ascétisme monastique, y feront un séjour plus ou moins prolongé. Les eunuques, pour les raisons que donnera S. Euthyme, y

1. *P. G.*, t. CXV, *Vit. S. Charit.*, n° 9, col. 909.
2. Cot., IV, *Vit. S. Euthym.*, p. 37.

resteront toute leur vie. Cette organisation, adoptée par S. Gérasime, et par la plupart des fondateurs de laures, fut largement développée par S. Sabas.

Gérasime, Lycien d'origine, avait déjà mené la vie monastique dans son pays lorsqu'il vint en Palestine, en 451[1]. Il s'établit dans quelque grotte de la plaine du Jourdain. Simple, tout ouvert à la contemplation, mais plus expert dans les pratiques de l'ascétisme que dans les subtilités de la théologie, il se laissa prendre au piège des monophysites de Jérusalem. Les émissaires de l'intrus Théodose, qui avait supplanté le patriarche Juvénal sur le trône de S. Jacques, eurent facilement raison du solitaire. Il n'avait pas appris dans sa grotte la distinction de la nature et de l'hypostase ; il n'ignorait pas moins, dans ses détails, l'histoire toute récente du concile de Chalcédoine. Les monophysites lui brouillèrent tout cela à plaisir. C'était en 451. Le pieux anachorète se trouva hérétique sans le savoir. L'égarement ne fut pas long. Gérasime n'avait pas tardé d'entendre parler du grand Euthyme. Apprenant qu'il était dans la solitude de Rouba, il l'alla trouver. Sous la direction d'un tel maître, il reconnut bientôt son erreur, et il rentra dans le giron de l'Église[2]. Sa simplicité, ni son insuffisance doctrinale ne lui ôtaient aucune des qualités d'initiative et d'énergie qui font l'homme de gouvernement. Sa piété surtout, son admirable piété ne sombra pas dans une hérésie de quelques mois et inconsciente. Gérasime, quelques années après son arrivée en Palestine, fonda, à vingt minutes de l'*Aïn Hagla,* dans la direction de la mer Morte, une laure dont le coenobium est encore sous nos yeux. Ces restes vénéra-

1. Cot., IV, *ibid.*, p. 60.
2. Cot., IV, *Vit. S. Euthym.*, p. 50.

bles, après bien des ruines et des remaniements, sont occupés aujourd'hui par des moines grecs-orthodoxes. Les Arabes appellent ce lieu *Kasr Hagla;* tout le monde l'appelle *S.-Gérasime*. La laure composée de cellules assez éloignées les unes des autres pour que les anachorètes ne fussent pas incommodés de leur mutuel voisinage, se développait autour du coenobium. Elle disparut sans doute dans l'invasion des Perses. Sanctifiée par son fondateur, elle eut la gloire d'abriter quelque temps S. Sabas [1] et S. Cyriaque [2]. S. Gérasime assista, en 473, à la sépulture de S. Euthyme pour lequel il avait la plus reconnaissante affection [3]. Lui-même mourut deux ans après, le 5 mars 475.

Au même temps que S. Gérasime établissait sa laure dans les sables au sud de la plaine du Jourdain, peut-être quelques années devant, la source de Hagla faisait germer la laure des roseaux ou *Kalamon* : « C'est près de cette belle source que s'étaient installés les premies anachorètes ; c'est là, tout près des roseaux et des bouquets d'arbres, que devait surgir le centre de la laure, portant le nom caractéristique des roseaux, *Kalamonos*. Ce nom est celui qu'elle portera depuis le début jusqu'au VIIIe siècle [4]. » Cyrille de Scythopolis, négligeant les avis de son directeur S. Jean l'Hésychaste, tenta d'embrasser la vie religieuse dans cette laure [5]. S. Théognis y descendit, du couvent de S. Théodose, vers l'an 462, et y demeura quelques années. S. Georges Khozibite, au VIIe siècle, la

1. Cot., III, *Vit. Sab.*, n° 12, p. 234.
2. Cot., IV, p. 105.
3. Cot., IV, *Vit. Euthym.*, p. 83. — Cot., IV, *Vita S. Cyriaci*, p. 107.
4. R. P. Féderlin, *Terre Sainte*, 15 avril 1903, p. 119.
5. *Act. Sanc Boll.*, Maii, t. III, p. 235.

marqua de son nom [1]. Des palmiers qu'arrosaient les eaux de Hagla, et qui ombrageaient les pauvres cabanes des anachorètes, il ne reste plus que le souvenir. Une tache de verdure qu'élargit tous les ans un jardinier du couvent de S. Jean-Baptiste, recouvrait ce passé de sainteté. Il appartenait à celui qui, parmi nous, a le plus attentivement exploré le Désert de Jérusalem, de faire la preuve certaine de l'existence en ce lieu de la laure de Kalamon. Avec son habituelle modestie, le R. P. Féderlin a raconté comment il découvrit, sur un monticule qui domine les jardins des Grecs, le coenobium de la laure. Il lui fut ainsi possible, après avoir mis au jour le reste des ermitages primitifs, de relier aux origines les grands établissements monastiques des siècles postérieurs [2].

Nous n'avons pas à nous arrêter à la *laure de l'Abbé Pierre*, fondée non loin de Kalamon, sur la rive méridionale du Kelt, entre 452 et 460, peut-être par un des anachorètes que S. Euthyme ramena à l'orthodoxie en même temps que Gérasime, et que l'on appelait Pierre le Turnite [3]. Une autre laure plus célèbre, ébauchée au ve siècle, en pleine prospérité au commencement du vi^e^, et qui est encore habitée de nos jours, nous rappelle dans la région montagneuse du Désert de Jérusalem : C'est la *laure de Khoziba*. Elle est dans le *Ouady Kelt,* à une demi-heure de la plaine du Jourdain. Il est peu de pèlerins impatients de la banalité qui ne veuillent voir ce nid monastique suspendu à la paroi septentrionale du ouady. Le bruit des cascades du Kelt y invite, et l'attrait de ce paysage pittoresque vaut la peine qu'on se détourne un instant

1. *Analecta Bollandiana*, t. VII, p. 98.
2. R. P. Féderlin, *Terre Sainte*, 1er mai 1903, p. 132.
3. Cot., IV, *Vit. S. Euthym.*, p. 60.

du chemin de Jéricho, avant d'en descendre les dernières pentes. Le vrai fondateur de la laure, vers la fin du ve siècle, fut S. Jean d'Égypte né à Thèbes dans les environs de 450, et nommé plus communément Jean le Khozibite. Après avoir sanctifié la laure de Khoziba, Jean fut fait métropolitain de Césarée de Palestine, probablement vers 515. Il siégea au concile tenu à Jérusalem le 6 août 518, et dans lequel furent solennellement reçus les quatre premiers conciles œcuméniques [1]. Peu de temps après, revenu à Césarée, il accueillit avec un respectueux empressement S. Sabas que le patriarche Jean III (513-524) avait chargé de publier dans cette ville et à Scythopolis les édits religieux de l'empereur Justin, et d'y faire insérer les quatre grands conciles dans les diptyques sacrés. S. Jean mourut en 536 [2] dans la laure de Khoziba, après avoir abdiqué le pontificat de Césarée. Une autre sainte existence s'éteignit dans la même solitude vers les premières années du VIIe siècle. Après avoir quitté la laure de Kalamon, S. George, appelé lui aussi le Khozibite, revint à Khoziba où il avait déjà vécu. Il obtint de se loger dans une grotte située sur le bord du torrent. Moins bruyante que les eaux du Kelt, sa charité s'épancha jusqu'à sa mort en toute sorte de bonnes œuvres. Ce fut le dernier éclat dont brilla la laure. Ruinée en 614 par les Perses, elle se releva, et vécut, sans doute heureuse comme les peuples qui n'ont que peu ou point d'histoire. Des pentes méridionales du ouady, nous contemplions, il y a une dizaine d'années, la silhouette d'un anachorète de Khoziba allant et venant dans une grotte située, elle aussi, sur le bord

1. Il s'agissait sortout du concile de Chalcédoine ; les trois premiers n'étaient pas contestés.
2. GAMS, *Series Episcoporum*, Ratisbonnae 1873, p. 452.

du torrent; nous voyions une ombre d'un passé lointain; mais le passé lui-même se refait-il si aisément?

Il nous reste du moins la consolation de l'étudier à sa plus belle époque, dans ce désert aujourd'hui silencieux, mais dont les moines au ve et au vi^e^ siècles avaient fait comme une immense cité.

Parmi ceux-ci, le plus actif, celui dont le génie organisateur contribua le plus au développement de l'ordre monastique en Palestine, fut le cappadocien Sabas. Venu à Jérusalem en 456, il passa l'hiver de cette année dans la Ville sainte. Au printemps de 457, il se dirigea vers la laure du Sahel pour y demander son admission. S. Euthyme, comme nous aurons à le dire plus longuement en son lieu, le confia aux soins de S. Théoctiste.

Après seize années passées au couvent du ouady Dabor, Sabas se rendit auprès de S. Gérasime, et de là, dans les solitudes de Rouba et de Coutila à l'ouest de la mer Morte.

En 483 [1], à l'âge de quarante-cinq ans, S. Sabas établit, à deux lieues et demie au sud-est de Jérusalem, sur la rive occidentale du torrent du Cédron, la laure qui porte encore aujourd'hui son nom, et que les contemporains appelèrent la *Grande-Laure*. La plupart des anachorètes dispersés dans le désert de Jérusalem se vinrent alors grouper autour de lui. Cette première génération fut une élite. Les moines étaient au nombre de soixante-dix : « On eût pu sans crainte de se tromper, dit l'historien de S. Sabas, les prendre pour le chœur des anges ou pour une troupe d'athlètes [2]. » On

1. Cette date est celle de la fondation de la Grande-Laure. S. Sabas vivait seul en ce lieu depuis l'an 478. (Voir Cot., III, *Sab. vit.*, n° 16, p. 239).

2. Cot., III, *Sab. vit.*, n° 16, p. 239-240.

n'eut malheureusement pas à en dire autant de ceux qui vinrent immédiatement après à la laure, et qui y furent admis, ce semble, avec trop de facilité.

Un miracle fit découvrir en ce lieu une vaste grotte qui avait naturellement la forme d'une église : « A l'est, dit Cyrille de Scythopolis, une abside faite de la main de Dieu ; au nord, une sorte de diaconicum, ou sacristie, et au sud, une ouverture qui livrait un large passage aux rayons du soleil. Sabas fit décorer la grotte et ordonna d'y célébrer le saint office le samedi et le dimanche[1]. » On appela cette église la *Théoctiste*, ou l'église bâtie par Dieu.

Une épreuve délicate ne tarda pas de traverser ces commencements. Sabas gouvernait sa laure avec cette rare entente des affaires dont témoigne toute sa vie ; les aumônes que le bruit de sa sainteté faisait affluer dans ses mains, il les employait à élever diverses constructions et à étendre les bâtiments de son monastère. Nul autour de lui ne lui faisait opposition, parce que l'on savait de quelle affectueuse protection le couvrait le patriarche Martyrius (478-486), qui l'avait connu tout jeune à la laure de S. Euthyme. Cependant, la jalousie couvait dans plus d'un cœur. Martyrius mort, quelques moines prétentieux, parmi les derniers reçus, firent des plaintes de leur supérieur au nouveau patriarche, Salluste (486-494) : le Cappadocien, à cause de sa trop grande rusticité, n'était pas capable, disaient-ils, de diriger cent cinquante religieux ; au surplus, il n'était pas prêtre et il se refusait à faire ordonner des clercs. Le patriarche, qui savait à quoi s'en tenir, les laissa parler, les renvoya, pour les entendre de nouveau, au lende-

1. *Ibid.*, n° 17, p. 243.

main, et sous un prétexte quelconque il manda Sabas à l'évêché. Le lendemain, sans plus de délai et devant ses contradicteurs, il lui conféra la prêtrise. Puis, les prenant tous avec lui, il les ramena à la laure, et consolida ainsi la situation du saint Higoumène que l'envie s'efforcera encore d'ébranler. Cinq ans plus tard, en 491, le patriarche Salluste donna à Sabas une nouvelle preuve de son estime et de sa protection en faisant solennellement dans sa laure la dédicace de la Théoctiste [1].

Au même temps, Dieu consola le saint en lui envoyant un postulant d'une éminente vertu [2]. Il s'appelait Jean, et avait trente-huit ans. Depuis dix ans évêque de Colonia dans la petite Arménie, Jean, épris de la solitude, venait de quitter son Église. Cachant avec le plus grand soin sa dignité, il demandait de pouvoir vivre dans la retraite et le silence. On lui confia les menues besognes de la cuisine. Sa sainteté, autant qu'une révélation divine faite à Sabas, le trahit. L'Église l'a placé sur ses autels, et l'honore sous le nom de S. Jean le Silentiaire ou l'Hesychaste, c'est-à-dire le Solitaire.

En 492, la deuxième année qui suivit la dédicace de la Théoctiste, S. Sabas, qui se trouvait dans sa cinquante-quatrième année, construisit à Mardes (le Mird actuel), sur les ruines de la forteresse Hyrcania [3], le couvent du *Castellium*. Les démons infestaient ce lieu. Forcés de céder la place à l'homme de Dieu, ils s'écrièrent : « Tu nous fais violence, Sabas; le torrent où tu habites ne te suffit pas; tu t'empares

1. Cot., III, *Sab. vit.*, n° 19, p. 245-246.
2. Id., *ibid.*, n° 21, p. 248.
3. L'identification de *Mird* et de la forteresse Hyrcania, proposée par le P. Lagrange, paraît être acceptée aujourd'hui.

encore de notre bien ! » Le Castellium se trouvait à près de deux kilomètres et demi de la Grande-Laure. Dans la pensée de son fondateur ce couvent, qui prit de grands développements, devait servir exclusivement d'asile aux moines âgés [1].

Les clameurs des démons n'étaient pas un simple aveu d'impuissance : éconduits de Mardes, ils se voulurent venger de Sabas, et ils le firent cruellement. Ce fut là le point de départ d'une série d'épreuves qui n'eurent pas raison de sa constance, mais qui troublèrent profondément les monastères de la Palestine. Nommé par le patriarche Salluste, en 494, Archimandrite de toutes les laures du diocèse de Jérusalem, S. Sabas fit montre d'une étonnante activité. Utilisant le riche héritage que venaient de lui laisser ses parents, il multiplia les hospices de toute destination à Jérusalem, à sa laure, au Castellium et à Jéricho. Aidé de deux de ses moines, architectes habiles, il construisit, en l'honneur de la Mère de Dieu, la grande église de sa laure que le patriarche S. Élie (494-518), successeur de Salluste, consacra solennellement le 1er juillet 501 [2]. Durant cette période féconde, la gloire du saint avait grandi, mais aussi la jalousie et la haine des moines insoumis. Ceux-ci avaient recruté d'autres mécontents; ensemble, ils étaient une quarantaine. C'était la revanche du démon qui commençait de se faire voir; ce fut aussi par occasion, la plus touchante manifestation de la sainteté de Sabas. Volontairement oublieux de ses droits et de son autorité, ne s'inspirant que de sa mansuétude, il céda à l'orage et s'éloigna. Mais le patriarche Élie qui, lui aussi, l'avait connu jeune

1. Cot., III, *Sab. vit.*, nos 27, 28, p. 254-259.
2. Cot., III, *Sab. vit.*, no 32, p. 264.

à la laure de S. Euthyme, et l'aimait tendrement, prit énergiquement sa cause : « Je ne puis pas souffrir, lui dit-il, que sous mes yeux d'autres disposent de ton bien ! » Il lui enjoignit donc de reprendre possession de sa laure, et en même temps il écrivit une lettre sévère aux moines révoltés. Leur nombre atteignait alors à une soixantaine. Ce fut une véritable insurrection. Les conspirateurs ramassent leurs hardes, s'arment de toute sorte d'instruments, démolissent la tour dont S. Sabas faisait sa demeure, en jettent les matériaux dans le torrent du Cédron, et s'enfuient au sud de Thécoa. Des ruines du couvent de Romanus dont nous parlerons bientôt, ils font à la hâte un monastère ; aucun supérieur, point d'autorité, l'anarchie complète, et, ce qui s'ensuit, la division et les déchirements mutuels. Les révoltés appelèrent ce lieu de confusion la *Nouvelle-Laure,* nom qui retentit si souvent et si douloureusement au cours des luttes de l'origénisme.

Lorsqu'il eut connaissance de cet état, S. Sabas fit charger de provisions et de matériaux les bêtes de somme de la Grande-Laure, et il alla rejoindre ses indignes fils qu'il aimait toujours. Quelques-uns de ces malheureux, le voyant venir, se dirent entre eux : « Voilà le louche qui arrive ! » Le saint ne se rebuta point ; la lutte était ouvertement engagée, il la soutint avec autant de fermeté que de douceur. Son regard allait plus loin que les incidents de l'heure présente. Secondé par le patriarche Élie, il bâtit d'abord les édifices nécessaires à la vie des moines. Ceux-ci n'avaient point d'oratoire, et allaient, le dimanche, participer aux saints mystères à Thécoa, dans l'église du prophète Amos ; Sabas leur construisit une église dont il fit la dédicace dans les pre-

miers mois de 507. Enfin, justement préoccupé de l'avenir de la Nouvelle-Laure, il lui donna pour supérieur un moine d'une grande vertu, Jean, un de ces anachorètes qui l'étaient venus rejoindre lorsqu'il fondait la Grande-Laure. Jean avait reçu de Dieu le don de prophétie. Après avoir gouverné sept ans son monastère, et sur le point de mourir, il prophétisa comme avait fait Amos. Aux principaux religieux qui l'entouraient à ce moment, il dit, le visage en larmes : « Voici, les jours viendront, et les habitants de ce lieu s'élèveront et ils s'éloigneront de la vraie foi, et leur hauteur sera abattue, et dans leur témérité, ils seront chassés [1]. » Telles furent les origines de la Nouvelle-Laure; telles furent en fait ses tristes destinées.

S. Sabas avait été blessé dans ses sentiments religieux plus encore que dans sa paternelle tendresse; il voulut prendre lui aussi sa revanche, mais comme l'entendent les saints. Ce n'était pas à ses fils égarés qu'il en avait, mais au démon qui les avait séduits. Des âmes succombaient; il en suscita d'autres plus fidèles, et sans tarder. Il avait avisé, dans un torrent, à dix-neuf cents mètres environ au nord-est de la Grande-Laure, près du Castellium, à l'ouest de ce couvent, une fort belle grotte et de facile accès. Après les fêtes de Pâques de l'an 508, peu de mois après l'insurrection, il construisit là, au prix des plus grandes fatigues, un couvent que l'on appela le *Spélaion* ou le *couvent de la Grotte*. Ce monastère, qui était situé sur la rive septentrionale du torrent, fut béni par Dieu, et prit de très grands accroissements : « Le diable, dit Cyrille de Scythopolis, avait

1. Id., *ibid.*, n° 36, p. 273.

voulu enlacer les disciples de Sabas; mais Sabas enlaça le diable[1]. »

Deux ans après, le saint prit un autre avantage sur l'ennemi de tout bien. Au sommet du *Mountar*, quelques moines monophysites avaient occupé la tour d'Eudocie[2]. Chassés de là vers 484, ils furent remplacés par des moines nestoriens. C'en était trop pour le grand disciple d'Euthyme. Sabas, en 510, convertit les moines nestoriens, les adressa au couvent de S. Théodose, et transforma la Tour en coenobium. Il confia la direction de ce couvent à un moine de sa laure, Jean, originaire de Byzance, et autrefois scholarios ou garde du corps de l'empereur, dans la première compagnie[3]. Les bons religieux de S. Sabas avaient conservé un souvenir très vif de cette particularité. Elle dut faire l'objet de plus d'une conversation à la laure. Jean se montra digne de la confiance de son grand chef. Lui-même, religieux exemplaire et d'une impeccable orthodoxie, il multiplia dans d'extraordinaires proportions, au cours des trente-cinq années de son commandement, l'effectif des moines qui, sous ses ordres, combattaient les combats de l'ascétisme; et par son sage autant que long service, il attacha son surnom militaire au couvent du Mountar[4] qui s'appela depuis lors *le monastère du Scholarios*.

Un autre moine de la Grande-Laure ne montra point le même esprit de discipline. Il s'appelait

1. Cot., III, *Sab. vit.*, n° 37, p. 276.

2. Nous aurons à parler, au cours de cet ouvrage, de la Tour que l'Impératrice Eudocie fit construire sur le Mountar, à près de six kilomètres au sud-sud-est de la laure de S. Euthyme, pour recevoir les enseignements de ce saint maître qui la ramena à l'orthodoxie.

3. Sur le sens de cette appellation de *Scholarios*, voir Ducange, *Glossarium*, t. VI, col. 224, au mot *Scholares*.

4. Cot., III, *Sab. vit.*, n° 38, p. 278-280.

Jacques, et il était de Jérusalem. Jacques voyait les grandes fondations surgir sous la main de S. Sabas; la besogne le tenta, et ne faisant aucune différence de son impertinence à la sainteté de son maître, il eut l'idée de devenir fondateur à son tour. Il y avait à quelque dix-neuf cents mètres, au nord de la Grande-Laure, une grande citerne appelée l'Heptastome parce qu'elle avait sept ouvertures, et qui servait aux usages du monastère. Ce fut là que Jacques se voulut signaler par l'établissement d'une laure. Profitant donc du séjour annuel de S. Sabas à Rouba pendant le carême, il prit avec lui quelques moines de la Grande-Laure, et partit pour son expédition. Aux anciens qui lui faisaient opposition, il ferma la bouche par un mensonge. A son retour, S. Sabas lui infligea une très sévère réprimande. De son côté, le patriarche S. Élie, informé, fit détruire les travaux commencés à l'Heptastome. Jacques fit sincèrement pénitence de sa faute, et S. Sabas reprit son dessein, en le modifiant comme il convenait. Laissant l'Heptastome libre, il construisit à six cents mètres au nord des bâtiments ruinés de Jacques, sur un terrain cédé par un habitant de Beth-Aboudis, nommé Zanagon, une Laure que l'on appela *de l'Heptastome*[1]. Il confia le gouvernement de ce monastère à deux moines de sa laure, frères consanguins, et grecs d'origine, nommés Paul et André. L'historien de S. Sabas signale avec un soin visible l'origine des supérieurs que l'archimandrite de la Grande-Laure plaçait à la tête de ses monastères; ils étaient généralement étrangers à la Palestine : S. Sabas éprouvait-il quelque défiance à l'endroit des indigènes? Elle n'eût été malheureu-

1. Cot., III, *Sab. vit.*, n° 39, p. 280-282.

sement que trop justifiée par le présomptueux Jacques et par Nonnus, le grand agitateur de la Nouvelle-Laure, l'un et l'autre palestiniens. Il convient, ce semble, de placer la fondation de l'*Heptastome* dans la seconde moitié de l'an 511. Cyrille de Scythopolis ne donne aucune date précise, mais la manière dont il raconte ce fait, immédiatement après l'établissement du *Scholarios*, autorise, croyons-nous, cette supposition. On pense avec fondement que les ruines de cette laure se trouvent au *Khirbet Djindjis*.

Enfin, la création du couvent de *Zannos* ferma le cycle des fondations monastiques de Sabas. Le grand anachorète s'était construit une cellule à dix-neuf cents mètres à peu près au sud de la Grande-Laure. Deux moines de ce dernier monastère lui demandèrent de la leur céder, et ensemble de la pouvoir habiter sans renoncer à leurs cellules de la Grande-Laure. Ils étaient nés dans les environs d'Hébron, et s'appelaient Zannos et Benjamin. S. Sabas, qui connaissait leur vertu et les tenait pour des ouvriers de Dieu, leur octroya leur demande. Aidés par lui de toute manière, ils construisirent là un couvent qui porta le nom de Zannos [1]. Le saint donna à ce nouveau monastère la règle de ses autres couvents [2]. Ce que pouvait être la règle des maisons conventuelles de S. Sabas, il serait fort malaisé de le dire; la pénurie des documents sur ce point ne nous permettrait guère que de faire des hypothèses sans intérêt. Le seul trait caractéristique que nous connaissions bien des observances monastiques en vigueur dans les établissements religieux de S. Sabas, laures

1. Cot., *ibid.*, n° 42, p. 285-286. La date de cette fondation n'est pas indiquée.
2. Id., *ibid.*

et couvents, ce fut la défense d'avoir des revenus fixes en propriétés mobilières ou foncières. C'était la pauvreté absolue, telle que le Sauveur l'avait préconisée. Elle n'excluait pas le travail des mains ni sa juste rémunération. Nous voyons à la Grande-Laure un religieux qui livrait, tous les mois, au directeur de l'hospice, quatre-vingt-dix corbeilles parfaitement faites. Ce que le travail ne pouvait pas donner, on l'attendait de Dieu qui a promis d'assister ceux qui ont tout quitté pour lui. D'une pratique difficile, sinon impossible, dans les communautés où l'inégalité dans la vertu ramène l'idéal religieux à un niveau moyen, cet entier abandon à la divine Providence, nombre de saints moines l'ont embrassé isolément pour la gloire de l'Évangile [1]. S. Sabas l'exigeait de toutes les congrégations qu'il établissait [2], et il le célébrait en toute occasion. A l'empereur Justinien qui lui offrait des revenus pour ses monastères et leurs habitants : « Afin, disait-il, qu'ils prient pour nous et pour la république », il répondait : « Ceux qui prient pour votre Piété n'ont pas besoin de ces revenus ; leur revenu et leur bien, c'est Dieu qui fit pleuvoir le pain céleste, dans la solitude, pour un peuple incrédule et rebelle [3]. » Durant la grande disette qui sévit en Palestine de 513 à 518, ses higoumènes laissant percer une anxiété facile à comprendre, il leur rappelait les enseignements du Sauveur : *ne soyez pas inquiets du lendemain; votre Père céleste sait ce dont vous avez besoin; cherchez avant tout le royaume de Dieu, et le reste vous sera donné par surcroît :* « C'est ainsi, dit son historien, que pensait et parlait ce

1. Cajetan. *in V Matth.*
2. Cot., III, *Sab. vit.*, n° 58, p. 321.
3. Id., *ibid.*, n° 72, p. 343.

divin vieillard; aussi Dieu lui donnait-il tout en abondance, et ses monastères souffraient beaucoup moins que ceux qui avaient des revenus [1]. » Enfin, cette filiale confiance au Père céleste, accompagnée d'un magnifique dédain pour l'argent, mettait à sa disposition les trésors de la charité. Il les *dispersait* autour de lui, et jusque dans sa lointaine patrie. C'était quelquefois pour ses moines l'occasion de murmurer et de se plaindre. On le voyait revenir de Constantinople, dans cette Palestine toujours pauvre, les mains pleines des largesses que lui avaient faites les empereurs ou les familles patriciennes; bientôt tout disparaissait en aumônes : « Mais, Père, lui disaient ses compagnons, au retour du voyage de 511-512, nous, nous avons été à la peine! — Eh bien! répondait-il, les autres ont prié pour nous [2]! » Il fit mieux après sa dernière mission à Constantinople : Qu'on nous permette de rappeler cet incident; il nous fournit l'occasion de mentionner une fondation que Cyrille de Scythopolis n'a pas rangée, nous en ignorons le motif, dans la nomenclature de celles de S. Sabas. Le grand vieillard, âgé de quatre-vingt-quatorze ans, revenait de sa dernière mission à la ville impériale, comblé des libéralités du prince et des sujets catholiques. Dans son entourage se trouvait un de ses diacres, nommé Jérémie. Jérémie ne put prendre son parti « de la distribution de cet or que fit immédiatement son saint maître; il quitta la Grande-Laure, et s'en alla dans un ouady du désert, à neuf cents mètres au nord du couvent du Spélaion. Le saint père Sabas l'alla retrouver. La vue de ce lieu lui plut grandement. Prenant alors avec lui des ou-

1. Id., *ibid.*, n° 58, p. 322.
2. Id., *ibid.*, n° 55, p. 307.

vriers, de l'argent et tout ce qui était nécessaire, il construisit là, promptement, un petit oratoire, des cellules dans lesquelles il permit à un certain nombre de Frères d'habiter, donna à ce monastère les règles de la Grande-Laure, et en confia le gouvernement à Jérémie [1] ». Ainsi fut établie en 532 la *laure de Jérémie*, et l'excellent diacre, contre son attente, eut sa part de la pluie d'or qui l'avait tant contristé.

Guidés par des sentiments plus religieux que celui auquel céda Jérémie, plusieurs disciples de S. Sabas quittèrent la Grande-Laure avant la mort de leur maître, et établirent des monastères en divers lieux de la solitude. Ils étaient du nombre de ces anachorètes qui se vinrent ranger sous la discipline du saint en 483, et furent les premiers éléments et les plus parfaits de sa principale fondation [2]. Le bienheureux Jacques établit, dans la plaine du Jourdain, la *laure des Tours* que mentionne fréquemment le *Pré Spirituel.* Ce monastère célèbre a été identifié par le diligent explorateur que nous nous plaisons à citer : « Nous plaçons, écrit le R. P. Féderlin, le site de la *laure des Tours* à 300 mètres au sud-ouest de la source de Hagla, à quelques pas à l'est du chemin conduisant de la source à S.-Gérasime. Nous avons trouvé là, sur un terrain plat et uni, les ruines d'un vaste *coenobium,* mesurant 45 mètres de longueur est-ouest, sur 35 mètres de largeur nord-sud. A l'angle nord-ouest on remarque une vaste citerne mesurant 9 mètres de long sur 5 m. 50 de large. On distingue très bien les traces de nombre de cellules, ou chambres; le petit mamelon formé par la ruine est couvert de débris de poteries et de quelques fragments de verre ancien. A l'ouest

1. Id., *ibid.*, n° 74, p. 349.
2. Id., *ibid.*,, n° 16, p. 240.

du *coenobium,* et à 200 pas environ de celui-ci, nous avons retrouvé trois *cellae* ou ermitages se succédant du nord au sud, à une distance variant de 200 à 150 pas. Deux d'entre elles mesurent chacune 10 mètres carrés, et la troisième sur 7 m. 55. A 150 pas nord-est du coenobium, nous avons remarqué un groupe de deux *cellae* mesurant 14 mètres de côté[1]. »

Le bienheureux Firmin fonda une laure dans le défilé de Michmas[2], lieu biblique célèbre par le fait d'armes de Jonathas fils de Saül. La *laure de Firmin* se trouvait à treize kilomètres environ au nord-est de Jérusalem. Le R. P. Lagrange en a retrouvé les restes dans le *ouady Souweïnit :* « Une descente très raide, écrit-il, nous conduisit à mi-côte de la vallée que nous commençâmes à remonter dans la direction de Michmas. Après une demi-heure, une petite vallée innommée débouche du sud ; nous sommes à une laure. Ce doit être celle de S. Firmin[3]. » Sanctifiée par son fondateur et par son second supérieur, le bienheureux Sozomène, la laure de Firmin tomba bientôt en proie à Nonnus, le fameux chef des origénistes en Palestine. Elle se distingua par ses folies doctrinales ; mais, après la mort de Nonnus, son higoumène Isidore, persécuté par les origénistes de la Nouvelle-Laure, avec lesquels il était en dissentiment, revint au giron de l'Église vers 544[4].

A six kilomètres au sud-est d'Hébron, en un lieu que nous retrouverons au cours de cette histoire, Sévérien, moine recommandable par les vertus de sa profession, construisit le couvent de *Capharbarica.* Le second higoumène de la Nouvelle-Laure, un ro-

1. *Terre Sainte,* 15 juin 1903, p. 182.
2. Cot., III, *Sab. vit.*, n° 16, p. 240.
3. *Revue biblique,* janvier 1895, p. 94.
4. Cot., III, *Sab. vit.*, n° 89, p. 373.

main du nom de Paul, *homme très simple,* disent les Orientaux, mais d'une haute vertu, ayant conscience que le cerveau un peu lourd de sa race ne pourrait guère facilement parer aux intrigues des origénistes de son monastère, vint, en 515, chercher un refuge dans le couvent de Sévérien[1].

Enfin, Jean le Bossu établit la laure de *Néel-Kéraba* au Jourdain, écrit Cyrille de Scythopolis, c'est-à-dire à proximité du Jourdain, sur les bords du ouady Fara, au lieu appelé aujourd'hui *Kéraoua*[2].

Relativement peu nombreux au désert de Jérusalem, du vivant de S. Euthyme, les *coenobia,* ou couvents, s'y multiplièrent après sa mort. Deux de ses principaux disciples, Martyrius et Élie, n'avaient pas attendu, ce nous semble, ce moment pour reprendre, sur deux points opposés de la solitude, leur vie érémitique. Martyrius s'alla loger dans une grotte, au lieu que l'on appelle aujourd'hui *Khirbet el-Merassras.* Les disciples affluèrent; un couvent fut fondé. Le *couvent de Martyrius* était situé à une demi-lieue à l'ouest de la laure de S. Euthyme[3], à droite de la route de Jérusalem à Jéricho, sur un plateau au pied duquel se trouve, au sud, le *Ouady en-Nahlé.* Florissant jusqu'aux jours troublés de l'origénisme, le couvent de Martyrius à son tour tomba dans les pièges de Nonnus[4]. Il eut même le peu enviable privilège de donner à la secte un chef, vers 532; c'était son propre higoumène, Domitien. Celui-ci lia partie avec un moine de la Nouvelle-Laure, Théodore, surnommé

1. Id., *ibid.*, n° 16, p. 40 et n° 36, p. 274. Il est souvent fait mention du couvent de Sévérien dans le *Pré Spirituel :* voir *P. G.*, t. LXXXVII, part. III, cap. XXXIX et CLIX.
2. Cot., III, *Sab. vit.*, n° 16, p. 240.
3. Cot., IV, *Vit. S. Euthym.*, p. 70.
4. Cot., III, *Sab. vit.*, n° 83, p. 360.

Askidas, ce qui sans doute veut dire petite outre, mais qui s'enfla démesurément. Les deux affidés allèrent, en 532 ou 533, à Constantinople. Afin de mieux dissimuler leurs sentiments origénistes et de les propager plus sûrement, ils adoptèrent une tactique dont leur complice, Léonce de Byzance, leur avait déjà donné l'exemple : ils se firent les défenseurs ardents et bruyants du concile de Chalcédoine. L'intrigue aidant, et aussi l'influence de Léonce, ils eurent accès au palais impérial, et s'emparèrent de l'esprit de Justinien. Théodore fut fait métropolitain de Césarée de Cappadoce, et Domitien, d'Ancyre de Galatie[1]. L'histoire du Ve concile œcuménique et des *Trois-Chapitres* est pleine de leurs noms. Le couvent de Martyrius dut sans doute subir en 555 la même transformation de personnel que la Nouvelle-Laure. Quelque soixante-dix ans après, les invasions perse et arabe l'avaient plongé dans un silence dont rien depuis ne l'a fait sortir.

Élie, le compagnon de Martyrius, et son successeur sur le siège de Jérusalem, s'était retiré dans la plaine du Jourdain, devant Jéricho[2]. Il s'y construisit un ermitage, et ne tarda pas de voir des disciples accourir auprès de lui. Il édifia, pour les loger, un double monastère soumis à un seul higoumène. Élie, tant qu'il vécut, ne voulut jamais permettre que ses deux couvents fussent divisés. Il en fit même, à sa mort, une pressante recommandation qui d'ailleurs ne fut pas respectée. Les ruines des *monastères de S. Elie* connues sous le nom de *Roujm el-Mreifer*, se trouvent au sud-est de Jéricho, « à quatre cents pas environ au sud du *Khaur Abou-Dahy*, large torrent traversant

1. Id., *ibid.*, p. 361.
2. Cot., IV, *Vit. S. Euthym.*, p. 70.

la plaine de l'ouest à l'est, et où l'eau ne coule guère que dans les années très pluvieuses [1] ». Recélant de riches matériaux, elles ont été largement exploitées pour les constructions modernes de Jéricho; leurs plus belles pierres sont entrées dans les bâtiments de l'hospice russe.

Il n'est pas à croire que le saint patriarche Élie, jaloux des droits de la pauvreté religieuse, comme il convenait à un disciple d'Euthyme, ait lui-même si grandement embelli ses couvents. Cette somptuosité se doit plutôt attribuer à un de ses successeurs dans le gouvernement des deux monastères, celui-là même qui méconnut gravement ses dernières volontés. Il convient d'entendre ici l'historien de S. Sabas, Cyrille de Scythopolis : « Après la mort de la patricienne Julienne[2], qui avait multiplié les bonnes œuvres à Constantinople, ses eunuques vinrent à Jérusalem. Et, parce qu'ils avaient fait, à Constantinople, la connaissance de S. Sabas, ils l'allèrent trouver à la Grande-Laure. Ils avaient beaucoup d'argent; ils prièrent le saint de les recevoir dans son monastère. Mais le vieillard avait statué de ne recevoir ni imberbe, ni eunuque dans sa laure; il lui déplaisait de voir de ces figures efféminées dans n'importe lequel de ses monastères, mais surtout dans une laure. Cependant, comme il connaissait ces eunuques, il leur adressa des paroles d'édification, et leur persuada par tous les moyens de s'adresser au bienheureux Théodose, auquel il les recommanda. Suffisamment instruits de la vie monastique, les eunuques prièrent

1. R. P. Féderlin, *Terre Sainte*, 1er juillet 1903, p. 198-199.

2. Julienne était fille de l'empereur Olybrius, petite-fille de Valentinien III, et arrière-petite-fille de l'impératrice Eudocie et de Théodose II. Elle avait visité fréquemment S. Sabas durant l'hiver de 511-512 que celui-ci passa à Constantinople (Cot., III, *Sab. vit.*, n° 53, p. 303).

l'archevêque[1] de leur donner un lieu apte au repos. L'archevêque manda l'higoumène des monastères d'Élie, qui étaient situés auprès de Jéricho, un certain Alexandre, successeur de Nestabus et de Zacharie, et l'engagea à loger pour quelques jours ces eunuques. Cédant à l'avarice ou à la vaine gloire, Alexandre foula aux pieds sa propre conscience autant que les ordres de l'archevêque Élie, et divisa les monastères. C'est depuis lors que le monastère séparé a pris le nom *des Eunuques*[2]. » Ce couvent ne marqua guère son histoire d'une empreinte puissante. Il était encore debout, paraît-il, au IXe et au Xe siècles sous les noms de S. Étienne, de S. Zozime et de S. Jean Chrysostome. Les souvenirs les plus saillants qu'il ait laissés sont, avec le nom de ses acheteurs, l'avarice et la gloriole de celui qui l'avait vendu.

Tout autre, et vraiment grandiose, fut le couvent qui se dressait sur un plateau du désert, au lieu que l'on appelle aujourd'hui *Deïr-Dosi*, et dont le fondateur fut S. Théodose le Cénobiarque. Théodose, cappadocien comme S. Sabas, comme Martyrius et tant d'autres moines de notre solitude, vint à Jérusalem en 451. Formé à la vie religieuse par deux disciples immédiats de S. Euthyme, il se retira, dans la région de Bethléem, en une grotte qu'une tradition locale appelait la Grotte des Mages. Le phénomène habituel se produisit : les disciples se présentèrent. Autant qu'on le peut voir dans la verbeuse amplification de Métaphraste[3], il y eut alors dans la pensée de Théodose

1. Pierre, patriarche de Jérusalem (524-544).
2. Cot., III, *Sab. vit.*, n° 69, p. 338-339.
3. On ne saurait trop regretter qu'au lieu de nous transmettre le document qu'il avait sous les yeux, c'est-à-dire la *Vie de S. Théodose* par Cyrille de Scythopolis, Métaphraste l'ait mutilé et dépravé, au point que ceux-là seuls qui ont l'habitude de Cyrille et la connaissance des

quelque hésitation : ferait-il une laure ou un couvent? Ce fut ce dernier parti auquel il se rangea. Nous n'avons pas à rechercher si le fait des grands couvents égyptiens influença sa détermination : rien ne le dit; et, au surplus, quelque analogie qu'il y eût entre l'œuvre de S. Théodose et celle de S. Pachôme, l'âme du premier était assez grande, assez forte pour puiser en elle-même les plus hautes inspirations et agir dans la plus complète indépendance. Une dernière incertitude pesait sur l'esprit de Théodose : où bâtirait-il son couvent? Ici se place une fort belle légende : Le saint prend un encensoir, le remplit de charbons éteints et d'encens. Il descend dans la solitude à l'est, et parcourt le désert de Coutila, suppliant Dieu de lui faire connaître l'endroit où il devait réaliser son dessein : l'embrasement spontané de l'encensoir serait le signe du vouloir divin. Mais l'encensoir ne s'allumait point; Théodose revint alors sur ses pas. Lorsqu'il se retrouva près de la Grotte des Mages, sa demeure et celle de ses disciples, les charbons s'embrasèrent et l'encens monta vers le ciel. Ce fut donc là que S. Théodose, « avec l'aide du Christ, bâtit son très illustre *Coenobium*[1] » vers 476. Le couvent de langue grecque, avec son église, devait être l'objet principal de Théodose; mais son cœur était grand, et vaste est le plateau du Deïr-Dosi. Parmi les recrues de la vie religieuse qui se présentèrent à lui, il se trouva un nombre considérable d'Arméniens et de Besses ou Thraces. Pour chacune de ces deux nationalités, Théodose construisit un oratoire distinct. Les Arméniens et les Thraces y célébraient dans leur langue propre la Synaxe eucha-

lieux peuvent ramener à son vrai jour la grande figure du Cénobiarque noyée dans ce fatras.

1. Cor., III, *Sab. vit.*, n° 29, p. 259.

ristique jusqu'à l'oblation; à ce moment, ils s'allaient joindre à la communauté et à leur fondateur dans la grande église des Grecs où s'offrait le divin Sacrifice. Un quatrième oratoire, éloigné des autres, servait aux démoniaques à leurs heures de calme.

La charité de Théodose et son esprit d'initiative l'entraînèrent plus loin que ses premières prévisions. Pour cette population de plus de quatre cents moines, il fit bâtir des ateliers où l'on exerçait tous les métiers. L'affluence chaque jour plus considérable des voyageurs et des pauvres l'engagea à édifier trois à quatre hôtelleries qui s'ouvraient à toutes les conditions et à toutes les misères. Ce fut une véritable cité ; il en était l'âme. Toujours maître de lui, et toujours dans la main et sous l'œil de Dieu, il se donnait à tous, exhortant ses religieux, accueillant avec la même bonté les petits et les grands qui lui venaient de tous les pays, consolant les affligés, soignant tendrement les malades et prodiguant l'aumône aux pauvres : « Il était comme la bourse commune » ; c'est là un mot heureux de Métaphraste[1]. Les plus pressantes nécessités ne le trouvaient jamais en défaut; sa charité grandissait avec elles. Il fut un de ceux qui nourrirent la Palestine durant la grande famine de 513-518. Nous verrons bientôt avec quelle humble délicatesse il dissimulait cet acte de surnaturelle munificence. Bref, le couvent de S. Théodose fut dans les trente dernières années du ve siècle, et durant le siècle suivant, une des œuvres les plus merveilleuses dont se puisse glorifier l'Église.

S. Sabas avait appris à connaître S. Théodose avant que celui-ci eût fondé son *Coenobium*. Lorsqu'il eut

1. *P. G.*, t. CXIV, *Vit. S. Theod. Coenob.*, cap. VII, n° 29.

lui-même établi sa Grande-Laure, la plus étroite amitié les unit. Les deux saints cappadociens apportaient dans ce commerce la diversité de leurs caractères, mais aussi une égale vertu et des sentiments identiques. « Notre Père Sabas, dit Cyrille de Scythopolis, doué d'une grande douceur, et de mœurs très simples, était rempli d'une prudence spirituelle et de modération. Il gardait au bienheureux Abbé Théodose une tendresse point du tout feinte, mais absolument sincère, et Théodose le payait de retour. Tous les deux étaient des fils de la lumière et du jour, des hommes de Dieu et ses fidèles serviteurs, colonnes et soutiens de la vérité, hommes des vastes desseins. Tous les deux conduisaient la troupe monastique à la conquête du royaume des cieux, Théodose comme prince, chef et archimandrite de tous les couvents soumis à la Ville sainte ; Sabas en qualité de prince, higoumène et législateur du monde des anachorètes dans le même diocèse. Ce fut en effet sur la demande unanime des moines, que l'archevêque Salluste, les tenant pour des ermites pleinement pauvres[1], les avait nommés archimandrites (494)[2]. »

L'éminente sainteté de Théodose et de Sabas n'excluait pas de leurs mutuelles relations une certaine aisance et quelque liberté ; on y pouvait savourer une fois ou l'autre le parfum de cette forte province de Cappadoce leur patrie commune : « Pour ce qui est de la liberté dont ils usaient entre eux, dit Cyrille de Scythopolis, on raconte que S. Sabas avait accoutumé

1. « Ὡς ἀκτήμονας. » Que l'on veuille bien remarquer ici le soin, l'acribie habituelle de Cyrille. L'expression n'a rien de général ou de vague : elle dit la pauvreté absolue, celle qui exclut les revenus, la pauvreté évangélique telle que la voulurent S. Euthyme, S. Théodose et S. Sabas en Orient, et, en Occident, S. Dominique et S. François.
2. Cor., III, *Sab. vit.*, n° 65, p. 332.

de dire au bienheureux Théodose : Seigneur Abbé, au fait vous êtes l'higoumène des enfants, tandis que moi, je suis l'higoumène des higoumènes, parce que chacun des miens, étant un peu son maître, est l'higoumène de sa propre cellule. — Vous ne me blessez pas, répondait doucement Théodose, l'amitié sait trouver un charme à tout cela. » Le charme était surtout dans le sourire de Sabas, celui de tous les supérieurs qui fit peut-être le moins peser son autorité. S. Théodose avait son tour. Sabas venait d'accomplir à Césarée et à Scythopolis la grande mission que lui avait récemment confiée le patriarche Jean III : « Le patriarche l'invita à dîner avec les autres higoumènes de la solitude, et son propre frère Antoine, évêque d'Ascalon. Or, S. Sabas, entre autres dons, avait celui d'une grande abstinence, passant des semaines entières, et même tout le Carême, sans manger; et il n'en éprouvait point de fatigue. Que s'il recevait un étranger ou était lui-même invité, il mangeait deux fois par jour, et son estomac n'en était point incommodé. L'archevêque l'avait placé entre lui et l'évêque d'Ascalon, et tous les deux lui donnaient abondamment de ce qui était sur la table, et le pressaient de manger. Le divin vieillard, tout bonnement et très simplement, prenant ce qu'on lui offrait, disait aux deux frères, les deux grands prêtres : Permettez, Pères, je prendrai autant que j'en aurai besoin. — Là-dessus, le grand Abbé Théodose dit aux deux prélats : Le seigneur Sabas a tellement faim que vous deux, qui après Dieu avez nourri la Palestine en ce temps de famine, suffisez à peine à lui donner de quoi se nourrir. — L'archevêque répondit : Pardon, mes pères, nous autres nous ne savons supporter ni le jeûne ni la satiété, tandis que cet homme de Dieu qui a reçu

ensemble la mission et les dons de l'Apôtre, sait comme lui endurer la faim et être dans l'abondance; et, comme l'Apôtre encore, il peut tout dans le Christ qui est sa force[1]. »

S. Théodose le Cénobiarque mourut le 11 janvier 529, plein de jours et de mérites. Né en 423, il avait donc plus de cent ans à sa mort. La ville de Jérusalem, qui savait honorer les illustrations de son désert, lui fit comme elle avait fait, cinquante-six ans auparavant, pour S. Euthyme, comme elle fera peu après pour S. Sabas, de royales funérailles. Le patriarche Pierre les présida, assisté de plusieurs évêques. La Cité sainte tout entière y accourut, et toute la population monastique de la solitude. Le saint corps, entouré des quatre cents moines du couvent, fut porté à sa sépulture à travers la foule avide de le contempler encore une fois; et enfin, la terre le recouvrit moins pour le soustraire aux regards que pour le conserver comme un trésor[2].

Le couvent de S. Théodose était situé à sept kilomètres et demi, à peu près, au sud-est de Jérusalem; à six kilomètres au nord-est de Bethléem, et à six kilomètres environ à l'ouest de la Grande-Laure[3].

Lorsque, par une de ces soirées où la lumière sourit dans notre ciel de Palestine, nos regards vont vers la région de Bethléem jadis éclairée par les anges, nous voyons les ruines du *Deïr-Dosi* briller au soleil couchant comme une étincelle. Quand donc un souffle puissant, celui de la pleine vie chrétienne, ranimera-t-il la flamme?

Nous voudrions, après nous être un peu attardé à

1. Id., *ibid.*, nis 64-65, p. 330-332.
2. *P. G.*, CXIV, *Vit. S. Theod. Coen.*, n° 88.
3. Cot., III, *Sab. vit.*, n° 29, p. 259 : « à peu près trente-cinq stades », dit Cyrille de Scythopolis.

la contemplation de deux grandes figures, clore ce rapide aperçu des principales fondations monastiques du Désert de Jérusalem sur ce souhait envoyé à Dieu et à l'avenir dont il est le maître; mais notre étude serait trop incomplète si nous n'y faisions une place aux deux couvents monophysites de *Marcien* et de *Romanus*.

Marcien et Romanus, religieux du monastère de S. Passarion, dans la ville de Jérusalem, embrassèrent l'hérésie d'Eutychès dans les environs du conciliabule d'Éphèse, vers 449. Juvénal, évêque de Jérusalem, avait donné le signal de la défection. Les moines palestiniens entrèrent en foule dans ce mouvement. Leur supérieur général, Elpidius, archimandrite de *S. Passarion*, les suivit parce qu'il était leur chef. Forts de la connivence des autorités ecclésiastiques, et surtout de l'appui de l'impératrice Eudocie alors à Jérusalem, Marcien et Romanus fondèrent leurs couvents antérieurement au concile de Chalcédoine[1], le premier près de Bethléem, Romanus non loin de Thécoa.

1. Le mouvement de la phrase dans la Vie métaphrastique de S. Euthyme (Cot., II, p. 275) a laissé croire à une époque ultérieure, celle qui suivit immédiatement le concile de Chalcédoine. Les *Plérophories*, ouvrage de l'évêque monophysite Jean de Maïouma qui, au milieu des folles visions dont il est rempli, fournit quelques utiles indications sur l'histoire de ce temps, ne laissent place à aucun doute sur ce point. Au moment même que se terminait le concile, peu de temps avant le départ des évêques, Romanus était à la tête de son couvent de Thécoa, et y gouvernait six cents moines pour le moins aussi monophysites que lui (*Plérophories*, traduction de M. l'abbé Nau, *Revue de l'Orient chrétien*, IIIe vol., année 1898, p. 339). Quant à Marcien, qui est appareillé avec Romanus, tout, ce semble, porte à croire qu'il profita du *calme* des deux années qui s'écoulèrent entre le *Brigandage* d'Éphèse et le concile de Chalcédoine pour établir lui aussi son couvent : Juvénal et la majorité des Évêques palestiniens étaient hérétiques; l'impératrice Eudocie, dans l'erreur elle aussi, donnait des terres et de l'argent ; c'était, pour les monophysites, le bon moment. Après Chalcédoine, et sous l'intrus Théodose, on se battit.

Le couvent de Marcien se trouvait sur le chemin de Deïr-Dosi à Bethléem, à 1.200 mètres de cette ville. On l'identifie avec les ruines du *Deïr es-Seiar*. Ce fut, qu'on veuille bien nous pardonner cette expression, une des fortes garnisons de l'hérésie monophysite, et toujours prête au coup de main dans les troubles qui éclatèrent en Palestine après le concile de Chalcédoine. Prospère au temps de ses égarements, il fut loin, lorsqu'il revint à la vraie foi, de tomber dans l'indigence à laquelle pourrait nous faire croire un récit de la Vie de S. Théodose[1]. Il grandit même étonnamment alors, et devint, pour quelques années, le siège du gouvernement général des monastères du diocèse de Jérusalem. Il devait cette constante et singulière fortune à son supérieur. Peu empêché de doctrine, ce semble, et à coup sûr point du tout illuminé, Marcien visait au fait pratique. L'hérésie triomphante l'avait gagné, il s'y donna avec élan, peu disposé cependant, nous l'allons voir, à lui rester fidèle jusqu'à la mort. En 484, fatigué de ces stériles agitations, et ému de ces violences de toute manière inexcusables, Marcien convoqua dans son couvent tous les moines monophysites, et leur adressa cette courte harangue : « Jusques à quand, Frères et Pères, continuerons-nous de scinder le corps de l'Église, et cela, incertains que nous sommes de la volonté de Dieu, et n'ayant égard qu'à nos idées personnelles? Il faut nous demander si, malgré notre persuasion d'être dans le droit chemin, nous ne tombons pas dans l'égarement; car, comme le disent les sacrés oracles : *les pensées des hommes sont hésitantes*. Si donc vous l'agréez, nous inspirant de l'exemple des Apôtres, nous tire-

1. *P. G.*, *Vit. S. Theod.*, n° 61.

rons au sort sur le parti des évêques[1], et sur celui des moines. Que si le sort tombe sur les moines, nous resterons comme nous sommes; si au contraire il tombe sur les évêques, nous embrasserons leur communion. » Personne ne répliqua. Le sort tomba sur les évêques; la volonté de Dieu était manifeste; tous les moines, sauf Géronce et Romanus, embrassèrent la communion des évêques avec le même entrain qu'ils avaient fait le schisme. Sans plus de retard, ils vinrent à Jérusalem où le patriarche Martyrius les reçut à bras ouverts, et leur donna une splendide fête publique : *Les places de Jérusalem se réjouirent*[2].

Orthodoxe, Marcien entretint les plus affectueuses relations avec S. Théodose et S. Sabas : on l'appelait le *bon Marcien*[3]. En 491, le patriarche Salluste le nomma archimandrite de tous les monastères de son diocèse. Il exerça ces hautes fonctions environ deux ans. En 492, il eut l'occasion d'obliger S. Sabas. Celui-ci peinait alors à la construction de son couvent du Castellium. Il manquait des aliments nécessaires aux religieux qui l'aidaient dans son travail : « C'était au mois d'août. Une nuit, Marcien vit un ange tout brillant de lumière qui lui disait : Te voilà, Marcien, bien tranquille dans ton couvent, ayant en abondance tout ce qui nourrit le corps, tandis que le serviteur de Dieu Sabas, pour l'amour de son Créateur, travaille avec quelques Frères au Castellium, souffre la faim, et n'a rien à manger; hâte-toi donc de leur envoyer des aliments afin qu'ils ne perdent pas courage. Là-dessus

1. Les monophysites désignaient ainsi l'Église catholique : Voir *Plérophories*, ubi suprà, passim.

2. Cot., II, *Euthym. vit.*, nos 123-124. Géronce avait été quarante-cinq ans supérieur des monastères de Ste-Mélanie la Jeune, à Jérusalem. Il en fut chassé vers ce temps.

3. *P. G.*, *Vit. S. Theod.*, ubi suprà.

l'Abbé Marcien se lève aussitôt, commande de seller les chevaux du couvent, les fait charger de mets variés, et ordonne aux Frères de les conduire au Castellium. Le divin vieillard reçut les Frères, médita comme il convenait sur les paroles d'actions de grâces de David et de Daniel à l'endroit de la visite de Dieu, et il eut plus de cœur à la construction de son couvent. Marcien vécut encore quatre mois après cette révélation, et il fut transporté dans la vie immortelle et tranquille[1]. »

Moins tranquilles furent, du moins sur cette terre, les destinées de Romanus. C'était le sectaire sombre et visionnaire. Le concile de Chacédoine touchait à sa fin; Romanus eut alors trois visions successives; au cours de la troisième, « au milieu du jour, il vit descendre du ciel une grande lettre sur laquelle il était écrit : Ceux de Chalcédoine sont des renégats, ils ont transgressé, malheur à eux et anathème! — Après avoir reçu ce témoignage, le bienheureux fut enflammé de zèle pour la vérité et la foi orthodoxe au point d'abandonner son monastère et la foule de ses frères[2] ». Il partit en expédition au-devant du patriarche Juvénal qui revenait du concile, prit part à l'intrusion de Théodose sur le siège de Jérusalem, et finalement fut exilé, par l'empereur Marcien, à Antioche, vers 453. Rappelé quelques années après, sans doute par la protection d'Eudocie, nous le retrouvons dans un monastère monophysite qu'il avait construit au voisinage d'Éleuthéropolis[3]. C'est là qu'il mourut, toujours obstiné dans son erreur. Son couvent d'Éleu-

1. Cot., III, *Sab. vit.*, n° 27, p. 256-257.
2. *Plérophories*, *Revue de l'Orient chrétien*, vol. III, 1898, p. 340. Traduction de M. l'abbé Nau.
3. Id., p. 356.

théropolis lui survécut, et tout porte à croire que le puissant archimandrite Mamas, que S. Sabas ramena à l'orthodoxie en 512, en était le supérieur [1]. Il n'en fut pas de même de son couvent de Thécoa. Il cessa sans doute de l'habiter lorsqu'il revint d'Antioche; mais il continua d'exercer sur lui l'autorité d'un archimandrite, c'est-à-dire d'un supérieur général. Ce fut ce qui causa la ruine de ce monastère. Après le refus de se réunir à l'Église que Romanus opposa à l'abbé Marcien, en 484, le couvent de Thécoa fut renversé de fond en comble, et vingt-quatre ans plus tard, la Nouvelle-Laure s'élevait sur ses restes.

Nous avons esquissé le tableau des principales fondations monastiques du Désert de Jérusalem. Si l'on a égard au nombre des religieux qui se trouvaient dans ces monastères au ve et au vi^e^ siècles, notre solitude ne peut pas soutenir la comparaison avec les déserts égyptiens; elle les égale assurément par les éminentes personnalités qui l'illustrèrent. Ce n'est peut-être pas la persuasion de nos occidentaux : parmi eux, les plus simples même apprennent de père en fils ce qu'était le grand S. Antoine; mais ils ignorent à peu près complètement ce que fut S. Euthyme le Grand. Il s'agit d'un monde inconnu que la différence des races et des habitudes éloigne de nous encore plus que la distance. La Palestine fut toujours pour l'Occident d'un plus difficile accès que l'Égypte. On allait aisément de l'Italie et des Gaules à Alexandrie; il n'en était pas ainsi pour Joppé ou Béryte. La diversité du génie et des coutumes, aussi accusée il est vrai en Égypte qu'en Palestine, s'opposait cependant en fait plus complète-

1. Cot., III, *Sab. vit.*, n° 55, p. 366.

ment, dans ce dernier pays, à une pénétration de l'Occident. Les monastères latins de Sainte-Paule et de Sainte-Mélanie établis sur la lisière du désert de Jérusalem restaient étrangers à la vie des laures et des couvents orientaux; c'est à peine si nous trouvons ici ou là, à la laure de S. Euthyme ou dans celle de S. Sabas, un moine romain d'origine. Au mont des Oliviers et à Bethléem, on offrait le saint Sacrifice tous les jours, et on louait Dieu dans la langue de Rome; à *S.-Euthyme*, à *S.-Théodose* et à *S.-Sabas*, on ne célébrait la Synaxe eucharistique que le samedi et le dimanche, et l'office divin se psalmodiait dans la langue des Grecs. Et parce que les grandes luttes doctrinales de ce temps s'engageaient en Orient, au point que le pélagianisme, d'origine occidentale, se venait faire juger à Jérusalem et à Lydda (415), les Orientaux immédiatement mis en éveil, et directement intéressés dans ces graves questions, s'habituaient à ne porter guère leurs regards au delà de l'horizon de leur pays. Ne croyaient-ils pas trouver dans leurs admirables docteurs la solution de toutes les difficultés? Les meilleurs éprouvaient une secrète désaffection à l'endroit des *barbares* de l'Occident. Au surplus, leur souple génie et leur langue rompue à toutes les subtilités les mettaient en garde contre l'*acribie* et la *rigidité* des Latins[1]. La Rome politique, qui n'avait jamais grandement ébloui l'Orient, les impressionnait d'autant moins alors qu'elle venait de succomber misérablement aux vrais barbares. La Rome religieuse en était, et malheureusement, n'exerçait sur eux qu'un prestige intermittent. Ce fut la gloire de S. Euthyme de forcer les barrières, et de mêler pleinement, pour

1. Cot., III, *Sab. vit.*, n° 50, p. 296.

le pur amour de Dieu et de la vérité, sa grande âme à la vie catholique. La doctrine de S. Léon le Grand, qui est celle de la foi, ne trouva pas en Palestine de plus inébranlable défenseur.

Il n'y a donc pas lieu de s'étonner que les saints moines palestiniens, malgré les savantes études hagiographiques des derniers siècles, et encore bien que l'Église universelle les ait placés sur ses autels, soient peu connus de l'Occident. Cependant la curiosité scientifique s'est émue en Europe ; elle a fouillé les archives des vieux couvents orientaux. Mais, pour être ramenée au jour, la mémoire de nos saints moines ne paraît pas en avoir reçu un plus grand lustre. Ce n'est guère souvent une pensée de foi ou de piété qui la suscite, mais un simple besoin d'érudition, qui se satisfait aux recherches d'histoire, de chronologie ou topographie. L'hagiographie incrédule, qui est une assez bizarre fantaisie de notre temps, s'en tient à cette tâche, et se contente de cette satisfaction. L'âme des saints lui échappe nécessairement, et lorsque ce mystère de l'Esprit divin s'offre à ses regards, elle dissimule sous un sourire ou sous les banalités de la *Science* son impuissance à le sonder. Que si le fait monastique, qui n'est pas tout entier dans une chronologie parfois difficile à établir, ni dans quelques corrélations avec l'Histoire générale, l'oblige de s'occuper de lui, elle le fait avec une certaine réserve et de bon ton, laissant les plaisanteries de rebut sur la crasse et l'ignorance des moines à des plumes que l'Église cependant avait taillées pour d'autres besognes.

L'accusation d'ignorance ne serait guère de mise avec les moines de notre désert au ve et au vi^e^ siècles, ni non plus d'avoir versé dans une excessive simpli-

cité, une simplicité de *grands enfants*. Nous savons bien qu'en 453, le pape S. Léon ne trouvait pas qu'ils fussent tous grands clercs. Il est aisé de comprendre que des fellahs venus d'Abou-Dis, du Lazarium, de Pharan, ou de n'importe quel autre village palestinien, eussent quelque peine à débrouiller les questions de *nature* et d'*hypostase;* mais l'armée monastique du Désert de Jérusalem n'était pas tout entière composée de ces recrues. Il convient de remarquer une fois de plus quel fort contingent lui fournirent la Grèce, l'Asie Mineure et la petite Arménie. Sans autre préoccupation, peut-être, que de mentionner un détail d'histoire, Cyrille de Scythopolis fait observer avec soin que celui-ci était grec, tel autre cappadocien et celui-là de la petite Arménie; et c'étaient en général des hommes de haute intelligence. S. Euthyme, à Mélitène, alors que cette ville, échappée à la mouvance de Césarée de Cappadoce, gardait néanmoins les traditions de S. Basile, avait reçu de maîtres distingués, dans le séminaire épiscopal, une pleine culture intellectuelle. Nous aurons à dire quels esprits d'élite se vinrent grouper autour de lui dès les premiers jours de sa laure. Le couvent de S. Théodose fut une pépinière de doctes autant que de saints. Quant aux établissements de S. Sabas, ils devaient avoir la singulière fortune d'abriter les deux grands ancêtres et très écoutés de la théologie scolastique : dans la Nouvelle-Laure, cet énigmatique Léonce de Byzance dont S. Sabas dévoila la duplicité [1], et, plus

1. Il n'y a pas lieu d'imaginer deux Léonce de Byzance pour sauver le seul que l'on connaisse, et dont les théologiens admirent justement les ouvrages. Dans son histoire de S. Sabas, Cyrille de Scythopolis, qui habitait la Nouvelle-Laure quelque quarante à cinquante ans après Léonce, ne fait aucune place à un origéniste fameux du même nom et distinct de l'écrivain; il ne parle que de

tard, dans la Grande-Laure, une autre gloire doctrinale, mais plus pure, S. Jean Damascène. C'est là que furent forgées les armes les plus affilées pour les défenseurs du concile de Chalcédoine; et c'est un bien joli jeu des événements d'avoir fait d'un ravin de Thécoa et du *Ouady en-Nâr* comme les vestibules de la vieille et de la grande Sorbonne.

Le grave défaut, et par conséquent le reproche sérieux à formuler, fut, pour un trop grand nombre de nos moines palestiniens qui n'avaient ni les lumières ni surtout l'humilité des Saints, de trop céder à la fièvre théologique, et d'ouvrir ainsi la porte aux plus étranges fantaisies doctrinales. En 544, on était *protoctiste* ou *tétradite* à la laure de Firmin; par contre, à la Nouvelle-Laure, on était *isochriste*, et l'on tirait ces folies des œuvres d'Origène. Pour les défendre, on discutait, on se battait; et le redoutable métropolitain de Césarée de Cappadoce, néolaurite et par là même isochriste, pesait de tout le poids de son influence sur les malheureux tétradites. On fit fouetter, dans les rues de Jérusalem, les moines catholiques; on y assiégea l'hospice de la Grande-Laure. Les braves Besses des bords du Jourdain montèrent alors à la Ville sainte pour défendre les orthodoxes, et l'un d'eux, un bon géant, un van ou une trique à la main,

celui-ci, du défenseur du concile de Chalcédoine, et il en dit la dissimulation, l'influence et la violence. Que l'on relise attentivement la première page du premier livre du traité de Léonce *contra Nestorianos et Eutychianos* (*P. G.*, t. LXXXVI, col. 1273) c'est l'essence du mépris et de la haine de Léonce de Byzance contre Sabas son saint et clairvoyant maître; c'est en même temps la plus étrange admiration pour le *divin* Nonnus, le grand chef, nous l'avons dit, de l'origénisme en Palestine. Quelque peu embarrassé, Turrianus dit que ce n'est pourtant pas ainsi que Cyrille parle de Nonnus (*ibid.*, in col. 1275, not. 3); la science a de ces naïvetés. Il est assurément déplaisant d'avoir à faire de si graves réserves à l'endroit de Léonce; mais l'on n'y peut rien, et Canisius avait bien vu.

soigneux d'ailleurs de ne frapper personne à mort, mit en fuite, à lui tout seul, trois cents isochristes. Il succomba quelques jours après aux blessures qu'il avait reçues ; et ainsi finit la guerre que les moines de la Nouvelle-Laure avaient entreprise pour la plus grande gloire d'Origène[1]. Excès blâmables assurément, mais que tous les partis religieux ont commis. Dans notre froid Occident, les guerres de religion, au seizième et au dix-septième siècles, nous en ont donné le douloureux exemple ; et la raison indépendante elle-même qui, en ceci, ne manquerait pas de se moquer des moines, n'a qu'à se rappeler les flots de sang qu'elle a répandus jusqu'à nos jours pour faire prévaloir ce qu'elle appelle ses droits.

Les ombres inévitables du tableau monastique de notre désert n'en peuvent offusquer la beauté. Les grandes figures de S. Euthyme, de S. Théodose et de S. Sabas s'y détachent puissamment. Ces saints, avec l'armée de leurs fidèles disciples, ont rendu à la société de leur temps, comme le savent faire les amis de Dieu, ce que le plus éloquent moine de nos jours appelait les services de la prière, de l'expiation volontaire et de la charité. Dans un pays misérable, ils ont largement pratiqué l'hospitalité ; ces mendiants évangéliques, qui fuyaient les revenus comme le fléau de la vie monastique, ont nourri des provinces entières. Dans les calamités, les foules venaient à eux comme à leur sauvegarde ; du fond de son oratoire, S. Euthyme leur obtenait de Dieu le premier bien de ce pays, la pluie, et S. Sabas allait à Constantinople plaider auprès des empereurs la cause de ces pauvres populations de la Palestine alors, comme toujours, écrasées

1. Cot., III, *Sab. vit.*, n° 86, p. 368.

par le fisc. Tous, vivant d'une vie de macérations qui n'est non plus facile ici qu'en Occident, ils mettaient leurs pénitences entre la justice de Dieu et les péchés des hommes. Ils auraient sauvé l'Église en Orient si l'Église avait pu être sauvée, si un trop grand nombre de ceux qui avaient charge de la gouverner et de la défendre ne l'avaient pas livrée par leurs querelles, leur ambition et leur bassesse, au despotisme impérial. Le souvenir de nos saints moines lui a survécu ; il peut, avec la grâce de Dieu, l'aider à revivre de la pleine vie chrétienne. Il est en tout cas le patrimoine de tous ; et nous serions largement payé de nos fatigues si, par le présent ouvrage qui vise avant tout à l'édification des âmes, nous le pouvions faire goûter[1].

1. Nous ne nous sommes occupé, dans cette étude, que des principaux monastères du désert de Jérusalem. Nous croyons cependant en devoir mentionner, d'après Jean Mosch, quelques autres qui ne furent pas sans importance : *Sapsas* à un mille du Jourdain, sur la rive gauche (*Prat. Spirit.*, cap. I) ; le coenobium de *Penthucla*, à proximité du Jourdain (cap. II) ; la laure de *Copratha* (cap. XX) ; enfin, la laure des *Aeliotes* (cap. LXII seq.).

CHAPITRE II

NAISSANCE ET ÉDUCATION DE S. EUTHYME. — SACERDOCE. 377-395.

Mélitène, métropole de la petite Arménie, comptait à peine trois siècles d'existence lorsque S. Euthyme y vit le jour. Son origine, toute militaire, remontait à Titus. La petite Arménie réduite en province romaine, cet empereur établit, en l'an 70[1], un camp retranché, une de ces *Munitiones quadratae*[2] qui étaient de vraies forteresses, tout près de l'Euphrate, dans le bassin latéral du Tokma-sou, au sommet de la grande courbe que l'Euphrate décrit à l'ouest des derniers chaînons du Taurus arménien[3]. C'était un poste avancé, faisant face à la grande Arménie et aux Parthes qui menaçaient toujours l'Empire. Formé d'un terrain d'alluvion et abondamment arrosé, ce lieu joignait à l'avantage d'une position stratégique de premier ordre ceux d'une riche culture et d'un approvisionnement facile. Les Romains l'appelèrent *Mélitène*, sans doute à cause du Mélas des anciens, le Tokma-sou des Turcs. La XIIe légion, celle qui dès le règne de

1. Tillemont, *Histoire des Empereurs*, t. II, p. 371, Venise, 1739.
2. Procope, *De Aedificiis*, III, 4.
3. Elisée Reclus, *Nouvelle Géographie Universelle*, IX, l'Asie antérieure, ch. V, § III.

Trajan s'appelait la *Fulminata*[1], et que l'on appela aussi la *Mélitène*, y prit garnison. Une population civile se forma autour du camp, ou plutôt, comme dit Procope, dans la forteresse elle-même. Les développements qu'elle prit furent si rapides et si considérables qu'en l'année 107 Trajan, avant ou après son expédition en Arménie, conféra à Mélitène le titre de Ville, et en fit la métropole de la contrée. La prospérité de la nouvelle ville ne cessa de s'accroître, et bientôt le flot des habitants déborda l'enceinte de la *munitio* pour se répandre tout autour. La métropole reçut alors, dans cette région suburbaine, tout l'appareil des grandes cités romaines, temples, palais de l'administration, forum, marchés, places publiques, portiques, bains et théâtres. Les faubourgs formèrent ainsi la partie de beaucoup la plus grande de la ville. L'empereur Anastase avait fait le projet de ceindre de murs la ville entière; sa mort, arrivée en 518, ne lui permit pas de le réaliser. Ce fut Justinien qui « octroya cette *défense* aux Arméniens, et, à Mélitène, cette gloire[2] ».

La XIIe légion, qui fut comme le noyau de la cité, fut aussi pour elle le germe du christianisme. Quoi qu'il en soit de l'évangélisation de l'Arménie dès les temps apostoliques, il n'est pas possible de faire remonter à cette époque l'établissement de la religion chrétienne à Mélitène[3]. Ce fut, à n'en pas douter,

1. Tillemont, ubi supra, pag. 372.
2. Procope, ubi suprà.
3. L'évangélisation de l'Arménie, dès les temps apostoliques, tradition immémoriale « contre laquelle ne sauraient prévaloir de pures « hypothèses » (R. P. Tournebize, S. J., *Histoire politique et religieuse de l'Arménie*, ch. iv, art. 3, § 2, dans la *Revue de l'Orient chrétien*, 7e année, p. 291), fut antérieure à l'établissement de la *Munitio* dans le bassin du Mélas. Le martyre du disciple S. Taddée et des apôtres S. Barthélemy et S. Jude, en Arménie, sous le roi Sanadroug, se placerait vers l'an 60. (Voir Tournebize, *ibid.*, et ch. iv, art. 1, § 12.)

l'œuvre de la *Fulminata*. Cette légion comptait de nombreux chrétiens dans ses rangs; il y a même lieu de croire qu'elle n'était composée que de chrétiens. Elle avait, dit S. Grégoire de Nysse, embrassé la foi à la suite d'une vision. Constamment fidèle à ce premier appel de Dieu, elle devint « une école de vertu », et sut, à l'occasion, devenir aussi l'école du martyre. Le premier de ses soldats qui versa son sang pour la foi fut S. Polyeucte, dont le nom brilla sur le berceau de S. Euthyme. Polyeucte souffrit le martyre sous l'empereur Valérien, en 257, à Mélitène. Il fut enseveli dans cette ville. Au siècle suivant une église y abritait ses restes.

Il est aisé de comprendre quelle action religieuse un corps de troupes où la foi était de tradition, comme la bravoure, devait exercer sur les artisans et les marchands qui s'établirent dans la *Munitio* pour vivre de leur travail ou trafiquer de leurs produits. Les relations qu'engageait le négoce, les conversations que facilitaient les loisirs d'une vie de garnison, aboutissaient à l'apostolat; le marchand entendait la parole évangélique en même temps qu'il recevait le prix de ses denrées. Lorsque la persécution sévissait, les légionnaires qui, dit toujours S. Grégoire de Nysse, « tenaient encore plus à la foi qu'à l'état et à la discipline militaires », affermissaient les nouveaux chrétiens en scellant de leur sang leur œuvre apostolique.

Une chrétienté dut donc se former de bonne heure à Mélitène. Les listes épiscopales lui donnent un évêque, le martyr S. Eupsychius, vers 238-244[1]. Cette jeune Église était dans la dépendance de l'Exarchat de Césarée de Cappadoce, et dans les cadres de la

1. Gams, *Series Episcoporum*, p. 441.

hiérarchie grecque. A la naissance de S. Euthyme, elle était, par son évêque Otrée (374-384), en relation avec S. Basile, et subissait l'influence du grand docteur[1].

C'est dans ce milieu si bien préparé que naquit S. Euthyme, au mois d'août de l'an 377. Ses parents appartenaient à la noblesse la plus distinguée du pays. La profession de *scolastique* ou d'avocat, qu'exerçait Eudoxe, son oncle maternel, marque exactement la condition à laquelle, dans le monde byzantin de ce temps, appartenaient ses parents : c'était une noblesse de robe et d'administration. Paul et Denyse, le père et la mère d'Euthyme, mariés depuis de longues années, n'avaient jamais eu d'enfant. Denyse, pour laquelle tout espoir de maternité était humainement perdu, recourut à Dieu. Elle se retira pour quelques jours avec son époux dans le monastère de S. Polyeucte. Une nuit qu'ils priaient avec ferveur devant le tombeau du saint martyr, demandant à Dieu de leur donner un fils, ils furent ravis dans une vision, et entendirent distinctement ces paroles : « *Euthymeite! euthymeite!* Réjouissez-vous! réjouissez-vous! Dieu vous accorde un fils, et sa naissance sera l'avant-coureur de la paix et de la joie pour les Églises. » L'excès de leur bonheur n'empêcha pas les deux époux de noter soigneusement l'heure de l'apparition. Ils firent le vœu de consacrer à Dieu l'enfant promis, et lorsqu'il naquit, ils lui donnèrent, pour faire écho aux paroles venues du ciel, le nom d'Euthyme[2].

1. Il est probable que le siège de Mélitène ne fut soustrait à la juridiction de Césarée et ne devint une sorte de patriarcat qu'en 381, à la suite de la loi *de Fide catholicâ*, *Cod. Theod.*, lib. XVI, tit. 1.
2. Cot., IV, *Euthym. vit.*, p. 7.

« L'Église, dit Tillemont, commença aussitôt après à respirer un peu de la persécution que les Ariens lui faisaient souffrir depuis quarante ans au moins, c'est-à-dire depuis l'an 337 que le grand Constantin était mort[1]. » L'empereur Valens avait dévasté les Eglises orthodoxes, exilé, tué les évêques, les prêtres et les moines catholiques. Vers la fin de l'an 377, pressé par les païens eux-mêmes, il se relâcha quelque peu de ses violences : « Il ne tuait plus les évêques, dit l'historien Socrate, il se contentait de les exiler[2]. » D'autres préoccupations ne tardèrent pas de l'absorber : dès les premiers mois de l'an 378, « embarrassé par la guerre des Goths, il se trouva obligé de donner la paix à l'Église, et il la scella par sa mort arrivée le 9 août de la même année[3] ». La période de la persécution, à vrai dire, était close. Le 19 janvier 379, Gratien, seul empereur, s'associa comme collègue en Orient le duc Théodose, et lui donna la pourpre avec le titre d'Auguste. Une ère nouvelle commençait pour les Églises orthodoxes; à l'aurore qui s'était levée sur le berceau de notre saint succédait le plein jour.

Euthyme commençait à peine sa troisième année lorsqu'il perdit son père. C'était donc dans les derniers mois de l'an 379. Denyse, sa mère, pensa que le moment était venu d'accomplir le vœu qu'elle avait fait de le consacrer à Dieu. Elle avait son frère Eudoxe dans l'entourage de l'évêque. Eudoxe, que notre biographe qualifie d'assesseur du pontife, remplissait auprès de l'évêque les fonctions d'avocat-conseil. A Mélitène, comme dans tous les grands sièges de

1. Tillemont, *Mémoires*, t. XVI, *S. Euthyme*, art. 2, page 77.
2. *P. G.*, *H. Eccl.*, lib. IV, c. XXXII, col. 552.
3. Tillemont, *Mémoires*, XVI, *S. Euthyme*, art. 2, p. 78.

l'Église d'Orient, les rapports de l'autorité religieuse avec l'autorité civile exigeaient une connaissance approfondie des lois. L'avocat assesseur fournissait à l'évêque les renseignements nécessaires, lui faisait connaître les formes juridiques, et au besoin plaidait pour lui devant les tribunaux. C'est à ce titre que le scolastique ou avocat Eudoxe entrait dans l'administration épiscopale [1].

Le métropolitain de Mélitène en 379 était l'évêque Otrée. Ce fut à lui que Denyse s'adressa par l'intermédiaire de son frère. Eudoxe fit connaître à l'évêque les faits qui avaient préludé à la naissance de son neveu, la vision des parents de l'enfant au martyrium de S. Polyeucte, les paroles prophétiques qu'ils entendirent alors, et leur vœu de consacrer à Dieu le fils qu'avec raison ils croyaient être le fruit de leurs prières. Il demanda au pontife d'agréer l'oblation que Denyse lui voulait faire d'Euthyme. L'évêque acquiesça. Lorsqu'il vit l'enfant, il le considéra longuement, et, dans l'admiration de ce qu'on lui avait dit, il prononça ces paroles que devait justifier une longue vie de sainteté : « En vérité, l'Esprit de Dieu s'est reposé sur cet enfant. »

Euthyme, dit notre biographe, fut admis dans la maison épiscopale. L'évêque le baptisa, lui conféra la tonsure cléricale ainsi que l'ordre de lecteur, et le fit inscrire au rôle de son clergé. Enfin, connaissant bien la vertu éprouvée de Denyse, il ordonna celle-ci diaconesse [2].

1. Plus d'un siècle après, l'historien Evagre, avocat lui aussi, exerçait des fonctions identiques auprès du patriarche d'Antioche, Grégoire (569-593). Il l'assista non seulement dans les affaires nombreuses et importantes dont il devait connaître en sa qualité de Patriarche de l'Eglise d'Orient, mais aussi dans des affaires personnelles qui furent très graves comme on sait. (*P. G.*, t. LXXXVI, *H. Eccl.*, préface d'Henri Valois, p. 2407 suiv.)

2. Cot., IV, *Euthym. vit.*, p. 9.

La manière d'agir du métropolitain de Mélitène vis-à-vis d'un enfant de deux ans ne laisserait pas de nous surprendre si nous n'avions égard aux usages de l'Église à cette époque, et aux habitudes simples et hospitalières de l'Orient. D'un accès facile, ouverte à tous [1], la demeure épiscopale abritait dans ses dépendances les jeunes clercs que l'on dirigeait vers les fonctions ecclésiastiques. Il en était assurément ainsi à Mélitène; le séminaire épiscopal, dont nous allons parler, se rattachait à la maison de l'évêque, et l'aménagement de ses locaux permettait d'y recevoir même un enfant que son bas âge obligeait de rester quelques années lecteur honoraire. L'éducation de la jeune famille cléricale relevait de toute manière de la sollicitude de l'évêque. C'est dans ces conditions qu'Euthyme fut, comme le dit son biographe, nourri par le métropolitain. Mais parce que l'enfant lui paraissait prédestiné à de grandes choses, il entoura ses premières années d'une bonté et d'une vigilance toutes particulières.

Otrée fut une des grandes figures de l'épiscopat d'Orient dans la seconde moitié du quatrième siècle. Pontife éclairé, il donna un vif essor aux études ecclésiastiques dans son séminaire. Sa ferme orthodoxie, plus encore que la loi impériale, fit de lui, comme s'exprime Tillemont, « un centre » de la foi; et sa sainteté fut universellement consacrée par le suffrage de ses contemporains. Il prit en 381 une part considérable au concile œcuménique de Constantinople.

1. « Commencé dans l'église, l'entretien se continuait entre Basile et les fidèles, soit à la porte du sanctuaire, soit sur la place publique, soit dans la demeure épiscopale ouverte à toutes les heures du jour. C'était à qui consulterait l'évêque sur ses devoirs, sur ses peines, et même sur ses intérêts. » (Albert de Broglie, *L'Église et l'Empire romain au IVe siècle*, 3e part., ch. II, p. 202).

L'empereur Théodose I, à l'issue du concile, rendit un témoignage éclatant à des vertus que la renommée lui avait fait connaître, et qu'il venait d'admirer de près. Parmi les grandes légations que créa la loi *de Fide catholicâ*, celle du diocèse du Pont fut confiée à Otrée, conjointement avec Hellade de Césarée et S. Grégoire de Nysse.

Lorsque Euthyme fut sorti de la première enfance, l'évêque le remit aux mains de deux lecteurs de son école épiscopale, Acace et Sydonius. D'une naissance distinguée, et lettrés autant qu'on le pouvait être en ce temps et en ce pays, ces deux ecclésiastiques encore jeunes relevaient par une exquise modestie leurs qualités personnelles et la noblesse de leur origine. L'un et l'autre occupèrent le siège épiscopal de Mélitène, Acace avant 431, et Sydonius vers 448. Tous les deux laissèrent de durables souvenirs. Acace, dont le nom est resté dans l'Histoire générale de l'Église, est honoré par les Grecs, le 17 avril, comme un saint et un thaumaturge. Longtemps encore après la mort de Sydonius, les chrétiens de Mélitène aimaient à rappeler la mémoire de cet évêque, dit Cyrille de Scythopolis, et ils joignaient dans une même admiration son nom à celui de son saint prédécesseur.

L'école épiscopale dont Acace et Sydonius avaient la direction, était proprement un séminaire. Cet établissement abritait sous le même toit les jeunes clercs de l'Église, depuis les enfants qui en étaient encore aux rudiments de la grammaire jusqu'aux jeunes gens qui se livraient aux études théologiques. C'est en effet un petit monde d'enfants et d'adolescents que le biographe de S. Euthyme fait défiler sous les portiques de l'école épiscopale, avec toutes

les variétés de caractères et d'aptitudes qui se peuvent trouver dans ces sortes de groupements; il y avait là les petits étourdis et les bavards, *garruli;* les élèves appliqués et pieux; il y avait même, paraît-il, des dépravés, *impudicissimi.*

Le programme des études était celui de tous les séminaires épiscopaux. On enseignait à Mélitène, en ce temps-là, la langue grecque; la langue arménienne encore en formation devait attendre quelques années pour prendre place dans un enseignement public. D'ailleurs, au quatrième siècle, le diocèse dont Otrée était le chef faisait partie intégrante de ce que l'on pouvait dès lors appeler l'Église grecque. Après les *lettres du dehors,* expression par laquelle Cyrille de Scythopolis désigne l'enseignement de la grammaire et des humanités, les jeunes gens du séminaire épiscopal se livraient à l'étude des divines Écritures et de la théologie. L'évêque Otrée, un des plus fermes soutiens de l'orthodoxie, veillait sur ce point avec un soin jaloux : « Ce saint adolescent, écrit d'Euthyme son biographe, fut instruit à l'évêché de la meilleure et de la plus pure doctrine, celle appelée, par le prophète David, doctrine de jour et de lumière par opposition à celle de nuit et de ténèbres qui lui est contraire [1]. »

Cyrille de Scythopolis raconte rapidement les années de formation qui préparèrent Euthyme à son glorieux avenir. Cette esquisse, tracée près de cent soixante ans après le séjour du saint à l'école de Mélitène, est quelque peu effacée; le temps avait nécessairement atténué ces lointains souvenirs; le portrait est vrai cependant, très personnel, et n'a

1. Cot., IV, *Euthym. vit.*, p. 10.

rien de ces conventions littéraires qui furent toujours étrangères à notre scrupuleux historien. Celui-ci s'était informé des premières années de S. Euthyme, comme de tout le reste de sa vie, auprès des anciens du désert; la laure du Sahel avait compté au nombre de ses principaux religieux quatre Arméniens de Mélitène même; Sydonius était venu, en 430, visiter son ancien et illustre élève dans ce monastère; ce que la modestie du saint avait assurément dissimulé des vertus et des succès de sa jeunesse, ses compatriotes ne manquèrent pas de le redire aux habitants de la solitude.

L'âme de S. Euthyme apparaît au séminaire telle que nous la retrouverons à toutes les époques de sa longue vie, respirant l'énergie et empreinte d'une gravité que tempéra toujours la joie de son berceau. Frappé des éminentes qualités d'Acace, le pieux adolescent fit de son maître son modèle. Avec cet instinct qui fait découvrir à l'enfant la tendresse qui l'aimera et la force qui le protégera, il se confia pleinement à lui, assuré de trouver dans sa parole l'enseignement dont sa jeune intelligence était avide et les conseils dont sa vertu prématurée éprouvait le besoin. Acace était un laborieux ; absorbé par l'étude, il s'asseyait distraitement à table, et n'avait égard aux besoins du corps que pour les restreindre. Notre saint, à son exemple, se livra à l'étude avec une telle ardeur, dit son biographe, que son maître était dans l'étonnement d'un travail et d'une instruction si fort au-dessus de son âge. La théologie captiva le jeune clerc; il y consacra toute son activité ; c'était une préparation aux combats de l'avenir : « Il forgeait ses armes, dit toujours son historien, armes de lumière pour lutter contre les ténèbres. » Euthyme ai-

mait ardemment la Foi; c'était une émanation du tombeau de S. Polyeucte.

A travailler ainsi, le jeune écolier ne tarda pas de se placer au premier rang parmi ses condisciples; il acquit même une certaine célébrité[1] à Mélitène. La ville était pieuse, toute à la dévotion; son attention se portait volontiers vers la cathédrale, l'évêque, le clergé et les établissements religieux; dans un pareil milieu les succès exceptionnels d'un séminariste étaient un événement.

Euthyme se signala encore plus, et toujours à son insu, à l'admiration de ses compatriotes par sa vertu précoce. On savait quelles étaient ses habituelles mortifications, son extrême sobriété, et surtout cette pureté ombrageuse qui lui faisait éviter avec le plus grand soin la société des jeunes gens dissolus. On remarquait tout particulièrement sa tenue à l'église. Les clercs du séminaire prenaient part aux offices de la cathédrale. Quelques-uns, paraît-il, s'y comportaient en étourdis, dissipés et bavards comme on l'est facilement à cet âge. Le saint, au pied de l'autel, s'inspirait de l'exemple d'Acace autant que de sa propre piété. Le directeur du séminaire édifiait le clergé et l'assistance par son recueillement et sa piété; son élève, l'imitant encore en cela, s'absorbait dans la prière. Il ne laissait pas cependant de remarquer la tenue défectueuse de quelques-uns de ses condisciples, et, avec cette autorité que lui donnaient sur eux ses succès littéraires et sa vertu, il leur disait, doucement d'ailleurs, « que l'on n'entre pas à l'église comme dans un théâtre, pour y rire et y bavarder ». Soucieux de la parfaite exécution des saints offices,

1. Cot., *Euthym. vit.*, p. 12 : « ab initio celeberrimum fecit (divina Providentia) ».

il préludait à ce rôle de grand liturgiste qui sera le sien dans l'Église grecque.

Enfin, Euthyme puisait dans les entretiens particuliers avec son professeur, plus encore que dans les leçons publiques, ce zèle pour les dogmes ecclésiastiques qui fera de lui un des plus intrépides défenseurs de la foi au cinquième siècle. Ce fut le lien qui unit le plus fortement ces deux âmes, et le trait que le maître grava le plus profondément dans la pensée de son disciple. Telles furent, au séminaire de Mélitène, les relations de S. Euthyme et d'Acace; « et ainsi, dit Tillemont, celui-ci a part à tout ce qui se lit de la vertu » du grand anachorète[1].

Ses études terminées avec éclat, S. Euthyme, malgré sa vive opposition, et après avoir franchi régulièrement les premiers degrés des saints Ordres, « fut élevé au sacerdoce, dit son biographe, par l'évêque qui gouvernait alors l'Église de Mélitène ». Ce n'était plus Otrée. Letoïus, son successeur, avait hérité de son admiration pour l'enfant du miracle. Connaissant, comme toute la ville épiscopale, les talents et la rare vertu du jeune clerc, il ne crut pas devoir attendre, pour consacrer le nouveau prêtre, l'expiration des délais ordinaires : Euthyme n'avait pas encore alors dix-neuf ans[2]. « Immédiatement après son ordination, il fut nommé par l'évêque archimandrite ou supérieur général de tous les monastères qui étaient autour de la ville[3]. »

« Moine de naissance », comme s'exprime son biographe, notre saint inaugura dès lors la vie qu'il devait mener soixante-sept ans au désert. Il aimait à se

1. *Mémoires*, t. XIV, p. 294.
2. *Ibid.*, t. XVI, p. 78.
3. Cot., IV, *Euthym. vit.*, p. 12.

retirer dans quelqu'un de ses couvents pour y jouir du pieux repos de la contemplation. « Il passait la plus grande partie de son temps, dit Cyrille de Scythopolis, dans les monastères de S. Polyeucte et des Trente-trois Martyrs. » Le premier ne pouvait que l'attirer; le souvenir de la prière de ses parents y était vivant; et la nuit, durant ses longues veilles auprès du tombeau du martyr, il y pouvait entendre l'écho des divines paroles qui avaient annoncé sa naissance. Dès ce temps, S. Euthyme adopta une pratique qu'il établira au désert de Jérusalem : « Tous les ans, écrit son biographe, il se retirait, pendant le Carême, dans une montagne alors déserte, et sur laquelle, peu d'années après, on bâtit un monastère appelé de l'Ascension. »

Dix années s'écoulèrent pour saint Euthyme dans l'exercice des graves fonctions dont l'avait investi son évêque. Cette charge lui pesait : « il croyait y trouver un obstacle à la vertu ». Elle était le témoignage permanent de la haute estime dans laquelle on le tenait à Mélitène, et il en souffrait dans son humilité. D'un autre côté, la solitude judéenne l'attirait. Rompant enfin brusquement avec les honneurs dont on avait comblé sa jeunesse, il s'enfuit de sa ville natale, et vint à Jérusalem. C'était en 405; saint Euthyme avait alors vingt-neuf ans[1].

1. Cot., IV, *Euthym. vit.*, p. 13 : « Verum, id oneris virtutis impedimentum esse arbitratus, gloriae osor et Dei amator Euthymius ex urbe Jerosolymam fugit, cujus solitudinem incolere cupiebat. »

CHAPITRE III

COMMENCEMENTS DE LA VIE MONASTIQUE. — LA LAURE DE PHARAN. — LE COENOBIUM DE S. THÉOCTISTE. — LA CONVERSION DES SARRASINS.

405-421.

A Jérusalem, Euthyme fit d'abord ses dévotions aux saints Lieux. Puis, sans tarder, il se mit en relation avec les Pères de la solitude. Il ne pouvait guère y avoir alors, dans le désert de la sainte Cité, que trois laures, celles de Pharan, de Douca et de Souca, qui se réclamaient toutes, nous l'avons dit, de S. Chariton comme de leur fondateur. La première étant la plus proche de Jérusalem, il était assez naturel que le jeune prêtre de Mélitène s'adressât tout d'abord aux religieux de ce monastère. Il parcourut ensuite les autres parties du désert, prenant partout des informations, et gravant dans sa pensée ce qu'il voyait et entendait.

Ses recherches finies, il se détermina pour la laure de Pharan[1]. Il ne s'y fit pourtant pas agréger ; nous le verrons, cinq ans plus tard, la quitter simplement, comme si aucun lien ne l'y avait attaché. Il s'établit dans son voisinage pour faire l'essai de la vie soli-

1. Cot., IV, *Euthym. vit.*, p. 13.

taire. Convaincu qu'un moine doit suffire par son travail à ses besoins matériels, et, aussi, désireux de subvenir aux nécessités des indigents, il commença par apprendre le métier de vannier[1]. Cette profession était en honneur parmi les solitaires de l'Égypte et de la Palestine ; n'exigeant aucun déplacement, et ne causant aucun bruit, elle s'accordait fort bien avec leur paisible genre de vie.

Le travail corporel garantissait une sorte d'indépendance dont Euthyme se montrera toujours jaloux. Tranquille de ce côté, le saint porta toute son attention vers l'œuvre spirituelle. la formation religieuse qui est la principale occupation du noviciat monastique. Il engagea contre les passions, dit son biographe, cette lutte sans merci que les maîtres appelaient le combat par excellence. Il en extirpa les dernières racines, assuré, ajoute Cyrille de Scythopolis, qu'un bon jardinier ne saurait semer utilement parmi les ronces.

Dans un cœur comme celui de notre saint, qui venait de se soustraire aux honneurs et avait renoncé aux promesses d'un brillant avenir, ce travail de sarclage ne pouvait qu'être facile et court. La modestie du jeune prêtre lui persuada qu'il s'y devait livrer sans trêve : les veilles prolongées, le coucher sur la dure, la prière incessante et le jeûne pour ainsi dire continu, telles étaient les principales pratiques de l'ascétisme monastique ; Euthyme les embrassa avec cette énergie calme et persévérante qui fut, nous l'avons dit, un des traits saillants de son caractère.

Il ne tarda pas de trouver, comme on s'exprimait alors volontiers, un compagnon d'armes. Dans une cellule

1. *Ibid.* : « restim fabricare didicit ».

voisine de la sienne vivait un homme de Dieu appelé Théoctiste, et vraisemblablement grec d'origine. Théoctiste prit, dans la vie d'Euthyme, une place qu'aucun autre, ce semble, n'occupa dans la même mesure. Une étroite liaison s'établit entre ces deux hommes : « ils avaient les mêmes sentiments, les mêmes habitudes, et on eût dit qu'une même âme animait leurs deux corps ». Ce fut, non loin des lieux jadis témoins de la tendre et vaillante amitié de David et de Jonathas[1], la plus célèbre amitié monastique. Le *Typicon* de saint Sabas et le Ménologe slavo-russe en ont consacré le souvenir en appelant saint Théoctiste le *synascète* et le cojeûneur du grand Euthyme[2].

Toute l'histoire que nous allons raconter fera voir dans ce profond attachement, dont le plus rigoureux ascétisme faisait le lien, l'inégalité nécessaire à toute vraie et durable amitié. C'est une de ces formules faciles, acceptées sans contrôle, que l'amitié trouve des égaux ou les rend tels. Une amitié digne de ce nom, celle qui réduit deux âmes à l'unité, n'a chance de vivre et de durer, même dans les plus hautes sphères et les plus pures, qu'à la condition que l'une de ces deux âmes, naturellement douce et déférente, ou s'inspirant d'une forte pensée d'abnégation, restera dans la dépendance de l'autre. C'est ce que l'on vit dans l'amitié de nos deux saints anachorètes. Encore que très humble et très douce, et toute rayonnante de la joie que symbolisait son nom, l'âme d'Euthyme, naturellement élevée et énergique, allait au commandement par son propre poids. Le jeu de ses facultés créait l'autorité à son insu ; et la grâce divine qui

1. I Reg., xx.
2. *Act. Sanct.*, Sept., III, p. 659, n° 1.

redresse mais ne ruine pas la nature, fit tourner celle-ci à la direction et au bien d'un grand nombre. S. Théoctiste fut, dans le Désert de Jérusalem, le premier à en subir le puissant et heureux ascendant : « Il ne savait pas résister à son ami », dit notre biographe; et, achevant de buriner cette amitié aussi sainte que fameuse, il ajoute : « Euthyme, à son tour, aimait Théoctiste d'une affection de père[1]. »

Euthyme persuada à son ami d'adopter l'usage, où il avait été lui-même à Mélitène, de passer le temps du Carême dans une profonde solitude. Ils allaient donc ensemble tous les ans à Coutila. Coutila est la partie du désert de Jérusalem qui s'étend le long de la mer Morte, depuis la rive droite du *Ouady en-Nâr* jusqu'au sud du lac Asphaltite. C'est le *panérémos*, le désert absolu, la terre sans culture, sans chemin et brûlée par le soleil. Un peu d'eau, reste des pluies, s'y conserve au printemps dans des creux de rochers. Cette faible provision suffisait amplement aux besoins des anachorètes pendant la sainte Quarantaine.

Coutila fait suite, vers le sud, au désert de Rouba. Ces deux régions furent longtemps le théâtre des grandes macérations des solitaires du Désert de Jérusalem. Mais il faut entendre ceci : S. Euthyme et S. Théoctiste, comme la plupart des moines palestiniens, restèrent étrangers, en fait de mortifications, à certaines singularités qui étaient en faveur dans les monastères de Mésopotamie et de Syrie. Ils n'admettaient guère que les pratiques courantes et généralement acceptées de l'ascétisme monastique, les veilles,

1. Cot., IV, *Euthym. vit.* : « Hic (Theoctistus) repugnandi nescius » (p. 17). « Quem amando, illi patris caritate conjunctus est (Euthymius) » (p. 14).

les jeûnes et le coucher sur le sol. Mais ils les poussaient à un point qui force l'admiration lorsqu'on a égard au sentiment qui les animait en cela. « Ces âmes fortes, dit notre biographe, châtiaient leurs corps comme on fait les esclaves, et ils se nourrissaient d'aliments spirituels. » Ce que voulaient nos deux saints dans la solitude de Coutila, en passant tout le Carême dans un jeûne à peu près absolu, en bravant des chaleurs intolérables, en veillant dans la prière presque toute la nuit, en se refusant, jusqu'aux dernières limites du possible, le soulagement de quelques gorgées d'eau fraîche, c'était d'assujétir le corps à l'empire de l'âme, et de le mener à leur gré. Avec l'aide de Dieu, ils y réussissaient, et l'esclave obéissait docilement. Il est vrai que ces hommes de Dieu n'eussent pas pu mettre la main aux fortes besognes de l'ouvrier occidental; ce n'était d'ailleurs guère le fait de leur pays ni celui de leur vocation; mais ils possédaient, même dans un âge très avancé, une force de résistance que des corps jeunes et vigoureux ne connurent jamais : « Un jour, dit notre biographe, le grand Euthyme, quittant Rouba, voulut traverser, en compagnie de Sabas et de Domitien, la solitude qui est au sud de la mer Morte. Comme ils étaient arrivés dans des lieux absolument dépourvus d'eau, et qu'ils y séjournaient longtemps, le bienheureux Sabas, au milieu de la grande chaleur, fut pris d'une soif ardente et tomba d'inanition [1]. Je pense, continue l'his-

1. Lire dans la Revue *Échos d'Orient* l'intéressant récit d'une exploration que les jeunes étudiants de Notre-Dame de France, des Augustins de l'Assomption, firent en 1897 dans cette fournaise : « Autrefois, dit le R. P. Vailhé, le chemin passait à l'est du *Djébel Ousdoum*, et se frayait une issue entre la mer et la montagne. Depuis, les eaux ont recouvert la plage, et le passage est impraticable. Il faut s'engager au milieu des dunes qui entourent la montagne de So-

Coenobium de S. Jean de Khoziba au ouady Kelt.
(Cliché de l'École Biblique.)

Ruines du coenobium de S. Théoctiste au ouady Dabor.

(Cliché du R. P. Couturier
des PP. Blancs de Jérusalem.)

torien, que l'humide qui est dans les entrailles était consumé par cette chaleur excessive. Euthyme, touché de compassion, s'éloigna d'un jet de pierre, et, se prosternant la face contre terre, il pria Dieu ainsi : Seigneur Dieu, donnez de l'eau dans cette terre aride pour apaiser la soif du jeune homme. Après quoi, il donna trois coups de hoyau dans le sol, appela Sabas, lui montra de l'eau vive et lui permit de boire. Sabas but, revint à lui, et à partir de ce moment il eut une force divine pour supporter les difficultés de la vie érémitique. » Euthyme, lui, maître de son corps et des éléments, sentait, dit son historien, sa confiance en Dieu s'accroître chaque jour.

Après cinq ans passés dans le voisinage de la laure de Pharan, le 14 janvier 411, Euthyme et Théoctiste reprirent à leur ordinaire la direction de Coutila. Les sentiers, dans ces solitudes, disparaissant souvent au milieu des pierres, les saints perdirent leur chemin, et se trouvèrent tout à coup « au bord d'un torrent effrayant, extrêmement profond et impraticable[1] ». C'était le *Ouady ed-Dabor*. Cette vue les frappa vivement : point de sentiers, des précipices affreux, c'était plus qu'il n'en fallait pour réveiller en eux le désir toujours présent d'une complète solitude. Après une exploration attentive des lieux, ils découvrirent au nord du ouady une grande caverne. Ils y grimpèrent

dome; ce n'est pas sans un serrement de cœur et une crainte bien fondée qu'on entre dans ce four. La chaleur est intolérable; pas un souffle d'air ne pénètre dans cette gorge, dont les parois blanchâtres et cuisantes reflètent les rayons du soleil. Ah! comme on est tenté alors, à l'exemple d'Agar, de se coucher au bas d'une roche et d'attendre, dans la paix et le silence, la mort qui ne tarderait pas à venir! » (T. I, année 1897, p. 48.)

1. Cot., IV, *Euthym. vit.*, p. 15. « Occurrerunt in quemdam metuendum torrentem, summe profundum atque impervium. » Voir l'illustration qui représente les ruines du couvent de Théoctiste.

avec des peines infinies. Lorsqu'ils y furent arrivés, dit notre biographe, ils furent inondés de joie : ils pensaient que Dieu lui-même les avait conduits là.

Cette constante recherche de l'isolement, qui fut un des traits marquants de la sainteté d'Euthyme, déconcerte au premier abord dans un homme jeune, à peine âgé de trente-cinq ans. Euthyme, fuyant Mélitène, emportait au désert une âme pure; aucune meurtrissure ne l'avait découragée. Les honneurs l'étaient venus trouver au sortir de l'adolescence, et de grandes espérances lui souriaient. Que s'il savait *ce qu'il y a dans l'homme*, comme s'exprime l'Évangile, il n'en avait jamais souffert. La simplicité de ses mœurs, la joie intérieure qui éclairait son beau visage, et sa douceur tant célébrée, ne pouvaient que lui concilier toutes les sympathies. Sa première rencontre au désert fut celle de l'ami vrai et sûr, celui avec lequel on peut partager sans crainte le bonheur et la tristesse. Dans ces conditions, notre saint, évitant jusqu'à sa lointaine mort le contact des hommes, offre un phénomène dont on ne saurait trouver l'explication ni en son esprit toujours très net et très pondéré, ni en son corps qui resta vigoureux et alerte jusqu'à l'âge de quatre-vingt-dix-sept ans, jusqu'au dernier souffle. Il n'est jamais question dans son histoire de la moindre maladie. C'est l'âme qui explique tout ceci, et la passion de Dieu dont elle était dévorée. « Le bienheureux Macédonius, raconte Théodoret[1] qui connaissait personnellement ce saint anachorète, vivait sur les montagnes. Or un jour, un général, grand chasseur, vint sur la montagne suivi de soldats, de chiens et de tout l'apparat d'une chasse.

1. *P. G.*, t. LXXXII, col. 1404.

Apercevant de loin l'homme, et apprenant des siens qui il était, il descendit de cheval, s'approcha de lui, le salua et lui demanda ce qu'il faisait là. — Et toi, dit à son tour Macédonius, qu'es-tu venu faire ici? — Chasser, répondit le général. — Eh bien! moi, ajouta le solitaire, je fais la chasse de Dieu et le veux prendre; et cette belle chasse, je la ferai jusqu'au bout. — Là-dessus, le général rempli d'admiration se retira. »

Facile et prompte fut l'installation d'Euthyme et de Théoctiste dans la caverne du ouady Dabor; ils ne possédaient absolument rien. Ils faisaient leur nourriture des herbes qui croissaient autour. Libres de toute préoccupation terrestre, ils se purent livrer entièrement à la pénitence et à la contemplation. « Leur antre, dit notre biographe, s'adoucit au chant des psaumes et aux accents de la prière; et ils firent une église de cette caverne qui avait été jusqu'alors le repaire des fauves[1]. »

Dieu qui voulait produire Euthyme au monde, continue l'historien, trahit la présence de ses serviteurs en ce lieu. Des bergers du *Lazarium*, — c'est ainsi qu'on appelait le village de Béthanie, — menèrent paître leurs troupeaux près du ouady Dabor. Les fellahs et les bédouins ont vite fait d'explorer du regard le désert dans ses moindres détails. Les bergers du Lazarium aperçurent dans la grotte les silhouettes des deux moines qui les regardaient à leur tour. Pris de frayeur comme devant une apparition de fantômes, ils s'enfuirent précipitamment. Ce que voyant les Pères, ils les rassurèrent par de douces paroles et les appelèrent à eux : « Ne craignez rien, frères, leur disaient-ils, nous sommes des hommes

Cot., IV, *Euthym. vit.*, p. 15 : « antrum mansuefactum ».

comme vous, et c'est pour nos péchés que nous restons ici. » Reprenant courage, les bergers montèrent à la grotte. Ils n'y trouvèrent rien des choses de ce monde, et ils en furent dans l'admiration. Revenus chez eux, ils racontèrent à leurs concitoyens ce qu'ils avaient vu, et depuis ce temps les gens du Lazarium fournirent le nécessaire aux deux anachorètes. De leur côté, les moines de Pharan qui, après bien des recherches, avaient découvert la retraite des deux saints, les visitaient fréquemment.

Le bruit de cet événement se répandit au loin. Les disciples affluèrent, et une communauté religieuse se forma bientôt auprès de la caverne du Dabor. Deux frères consanguins, Marin et Luc, en formèrent le noyau. Ils ne se détachèrent certainement pas de la laure de Pharan, comme l'a imaginé Métaphraste; ils vinrent directement du monde pour se ranger sous la discipline d'Euthyme. Le saint, qui trouva dans les deux frères des âmes généreuses, leur enseigna la vie religieuse et en fit, dit notre biographe, des athlètes de l'ascétisme monastique[1]. Devenus maîtres, Marin et Luc fondèrent un monastère près de *Métopa*. Non loin du village actuel d'*Oum-Touba*, sur la déclivité de *Sour-Baher*, des ruines intéressantes, le *Khirbet Biar-Louka*, ne laissent aucun doute sur l'identité de ce lieu avec celui du couvent de Luc et de Marin. Le *Khirbet Louka* se trouve près de la route de Jérusalem à Bethléem, à peu près à égale distance de ces deux villes. Marin seul, à ce qu'il semble, et à une époque indéterminée, construisit le monastère dit de Photin, toujours dans les environs de Métopa et sur le site du *Khirbet Fotiné*.

1. *Ibid.*, p. 16 : « athletae vitae monasticae effecti ».

Le principal titre des deux frères au souvenir et à la reconnaissance de l'Église est d'avoir formé à la vie religieuse S. Théodose le Cénobiarque. Théodose n'eut ce semble aucune relation directe et personnelle avec S. Euthyme. Ce que le futur archimandrite des couvents situés dans la région de Jérusalem ne demanda pas à la source, il le puisa dans les dérivés, et, en fait, notre saint agit sur cette grande âme par ses disciples Marin et Luc, interprètes fidèles de sa pensée.

Devant le nombre toujours croissant de ceux qui lui venaient demander de les prendre sous sa direction, Euthyme eut la pensée d'établir au ouady Dabor une laure comme celle de Pharan. L'âpreté du lieu fit obstacle à ce dessein. Le jour, les frères pouvaient tant bien que mal grimper à la grotte qui servait d'église; cet effort devenait impossible la nuit. Euthyme et Théoctiste se résignèrent à établir un couvent sur la saillie du rocher, au moyen d'un mur de soutènement qui fut sans doute consolidé quelque dix à douze ans plus tard.

Notre saint demanda à son ami de se charger du gouvernement ordinaire de la communauté. Quant à lui, fidèle à son goût pour la vie érémitique, il demeura seul dans la caverne transformée en oratoire. Il voulait bien, dit son historien, ouvrir la porte de la pauvreté à ceux qui y venaient frapper; il voulait atteindre comme eux à la première béatitude évangélique; mais il ne se croyait pas obligé de faire le chemin en leur compagnie. En d'autres termes, Euthyme ne voulait pas pour lui de la vie cénobitique. Il restait cependant toujours accessible aux religieux; il était, dit encore notre biographe, le médecin spirituel du monastère. Théoctiste recourait à lui comme au premier supérieur du couvent; il ne prenait aucune

décision importante sans son approbation. Il s'en remettait surtout à son saint ami du soin d'adresser la parole de Dieu aux moines, et de les instruire de leurs devoirs en des entretiens dont l'histoire ne nous a conservé que de trop rares fragments [1].

Euthyme inculquait aux religieux de son couvent les obligations générales de leur profession, la vigilance, la sobriété, l'humilité et l'obéissance. Ayant affaire à ce que l'on appelait alors une maison d'enfants, il avait égard au niveau moyen d'une communauté. Il ne voulait aucune singularité, mais la simple et exacte observance de ce qu'il nommait la *Règle de la Congrégation*. Il interdisait les mortifications exagérées au réfectoire. Il ne manquait cependant pas d'ajouter, avec tous les maîtres de la vie religieuse de son temps, de ne pas manger jusqu'à la satiété, mais de rester toujours sur son appétit. Après cela, il en revenait à l'âme, aux sentiments cachés, aux pensées mauvaises qu'il faut chasser, au cœur qu'il faut garder, au combat spirituel et aux armes qu'il ne faut jamais déposer : « Or, disait-il, les armes du moine sont la méditation, la discrétion, l'humilité et l'obéissance selon Dieu. »

Il est un point sur lequel cet éducateur religieux, jeune encore, mais déjà d'une rare expérience, insistait tout particulièrement, c'était le travail manuel. Théologien consommé, S. Euthyme n'eut jamais la pensée de condamner la mendicité évangélique adoptée par un grand nombre de serviteurs de Dieu, et dont François d'Assise a donné le plus remarquable exemple ; mais il ne l'admit jamais ni pour lui ni pour les siens. Il avait d'ailleurs, pour se mettre en garde

1. Cot., IV, *Euthym. vit.*, p. 17-19.

contre tout excès sur ce point, les aberrations des *Messaliens*, hérétiques fameux de ce temps, faux moines qui abusaient de la charité publique, et que S. Letoïus de Mélitène condamna après S. Flavien d'Antioche, S. Amphiloque d'Iconium et S. Cyrille d'Alexandrie.

« Frères, disait donc notre saint aux religieux du ouady Dabor, les moines, les jeunes surtout, doivent faire du travail corporel la sauvegarde de leur âme. Qu'ils se rappellent cette parole de l'Apôtre : *J'ai travaillé nuit et jour pour n'être à charge à personne;* et encore celle-ci : *ces mains ont fourni le nécessaire à moi et à ceux qui sont avec moi.* Il serait vraiment absurde que tandis que les séculiers peinent, suent pour nourrir leurs femmes et leurs enfants, pour offrir les prémices à Dieu, exercer la charité envers les pauvres et payer les impôts, nous, négligeant de nous procurer le nécessaire par le travail, nous vécussions du travail des autres. Et d'autant plus que l'Apôtre dit que le paresseux ne doit pas manger [1]. »

La vie suivait son cours paisible au couvent de Théoctiste lorsque, vers la fin de l'année 420, un événement se produisit qui mit en émoi les religieux. Ceux-ci entendirent un jour le bruit d'une troupe qui s'acheminait vers le monastère par le fond du ouady : c'étaient des Sarrasins armés de lances et conduits par leur cheikh. Pris de peur, car les Sarrasins étaient toujours une menace pour les moines du désert de Jérusalem, les religieux se demandaient ce qui les

1. Cot., IV, *Euthym. vit.*, p. 18. Cette vigoureuse sortie se trouve textuellement sur les lèvres de S. Théodose, dans l'*Historia Religiosa* de Théodoret (*P. G.*, t. LXXXII, col. 1389). Il nous paraît vraisemblable que ces paroles avaient été extraites de quelqu'un des nombreux conciles tenus contre les Messaliens. Dès lors ce lieu commun était devenu le bien de tous, de S. Euthyme comme des autres.

attendait. Le doux et intrépide Théoctiste va au-devant des barbares : « Que voulez-vous ? leur dit-il. — Nous voulons voir le serviteur de Dieu Euthyme. — Cela n'est pas possible, répond le supérieur, parce qu'il reste seul dans la grotte toute la semaine, et qu'il ne parle à personne avant le samedi. — Alors le cheikh, qui s'appelait Aspebet, prend la main de Théoctiste et lui montre son jeune fils nommé Térébon, qui était atteint d'une hémiplégie. Sur un signe de son père, l'enfant parla ainsi à l'higoumène : Voilà moins d'un an que j'ai été pris de ce mal en Perse. La médecine ni la superstition des mages n'y ont rien fait, et ma maladie s'est aggravée. Arrivé dans ce pays-ci, une nuit que je souffrais beaucoup, je pensais avec une componction divine à tout ce qui m'était advenu : O Térébon, me disais-je, quelle vanité que la vie et l'art de la médecine! Que valent donc les imaginations de nos mages et la puissance de nos idoles? Que valent les invocations et les fables des astronomes et des astrologues? Que valent les incantations, les prestiges, et toutes ces niaiseries[1] ? Tout cela n'est rien sans la volonté de Dieu. Alors, je me mis à prier, et je conjurai Dieu avec des larmes : Dieu grand et redoutable qui avez fait le ciel et la terre et tout leur ornement, si vous avez pitié de moi et me délivrez de cette douloureuse maladie je me ferai chrétien, et je renoncerai à l'iniquité et à la superstition païennes.

1. La religion des Perses excluait les pratiques de la magie chaldéenne dont parle ici le jeune Térébon. Mais, comme nous l'allons dire, les Sarrasins ou Arabes d'Aspebet venaient de la Chaldée, vassale de la Perse. Les Chaldéens continuaient d'y exercer leurs pratiques que les mages persans adoptèrent bien souvent. Voir dans la *Chronique de Michel le Syrien* (tome II, fascic. II, p. 191. Edit. Chabot), le fait de cette reine, mère de Cosrau, fils de Qawad, roi des Perses qui recourut vainement, comme Térébon, aux pratiques des Mages, et finalement fut guérie par le moine Moïse.

— J'avais à peine fait ce propos que je m'endormis, et dans un songe, je vis un moine à moitié chauve, portant une grande barbe, qui me dit : Que souffres-tu? — Comme je lui montrai mon mal : Fais, me dit-il, ce que tu as promis à Dieu et il te guérira. — Oui, tout ce que j'ai promis à Dieu je le ferai s'il me délivre de cette maladie. — Eh bien! moi, je suis Euthyme. Je demeure dans la solitude qui est à dix milles à l'orient de Jérusalem, près du torrent qui est au sud du chemin de Jéricho. Si donc tu veux guérir, viens à moi sans retard, et Dieu te guérira par moi. — Là-dessus, je me réveillai, je racontai tout à mon père, et nous sommes venus vers Euthyme. Oh! je t'en supplie, ne me cache pas le médecin que Dieu m'a fait voir.

« Le bienheureux Théoctiste, continue notre biographe, alla trouver le grand Euthyme dans sa grotte, et lui raconta ce qu'il venait d'entendre. Le saint, jugeant qu'il ne faut pas aller contre les visions divines, descendit vers les barbares. Il pria avec une grande ferveur, fit le signe de la croix sur Térébon et le guérit. Stupéfaits d'un si prompt changement, les barbares se prosternèrent, crurent et demandèrent d'être marqués du sceau du Christ. Euthyme, ne doutant point de leur sincérité, ordonna de creuser dans un coin de la caverne une petite piscine qui se voit encore aujourd'hui. Après avoir suffisamment instruit les barbares des choses de la foi, il les baptisa tous au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Il baptisa en premier lieu Aspebet dont il changea le nom pour celui de Pierre, puis son beau-frère Maris, tous les deux très instruits et très riches. Ensuite, il baptisa Térébon et les autres. Il les garda tous auprès de lui quarante jours pendant lesquels il continua de les en-

seigner et de les affermir dans la foi. Après quoi il les congédia non plus agaréniens et ismaélites, mais fils de Sara, héritiers de la promesse et transférés par le baptême, de la servitude dans la liberté. Maris, oncle de Térébon, ne voulut pas quitter le couvent ; renonçant au siècle, il y passa le reste de sa vie et fut très agréable à Dieu. Il donna tous ses biens, qui étaient considérables, pour reconstruire le monastère dans de plus grandes dimensions[1]. »

1. Cot., IV, *Euthym. vit.*, 20-24. L'aisance avec laquelle le petit prince arabe débite son discours n'est point pour surprendre : nous connaissons ici de ces petites mines éveillées. Que le souvenir de tout ceci se fût très nettement conservé dans la famille de Térébon, ceux-là seuls s'en pourraient étonner qui ne savent pas comment les traditions se transmettent sous la tente. Plus de cent ans après l'événement, Cyrille de Scythopolis entendait raconter cette histoire dans la famille du grand cheikh comme on la racontait aux premiers jours.

CHAPITRE IV

LE DÉSERT DE ROUBA. — MIRD. — ARISTOBOULIAS.
LE SAHEL.

421-425 (?).

Le bruit de la guérison miraculeuse du jeune Térébon se répandit bientôt, et le nom d'Euthyme devint célèbre en Palestine et dans les provinces voisines[1]. Il se produisit, autour du couvent du ouady Dabor, une affluence de pauvres gens qui venaient demander au grand thaumaturge la guérison de leurs infirmités. « Ils y trouvaient leur compte de toute manière, » dit Métaphraste[2]. Hélas ! dans les villages situés sur la lisière de la solitude judéenne on n'avait guère l'occasion de faire la dépense d'un médecin.

Le concours qui se produisit alors auprès de notre saint ressemblait à celui qui se faisait auprès du divin Maître. Comme les Galiléens, les habitants de la Judée, *se jetaient* sur le dépositaire de la puissance divine, heureux de sentir cette compassion pénétrer dans leurs inexprimables misères pour les soulager. Mais aussi, comme aux temps évangéliques, ces foules orientales assiégeaient l'homme de Dieu de

1. Cot., IV, *Euthym. vit.*, p. 24.
2. *P. G.*, t. CXIV, *Vit. S. Euthym.*, n° 26 : « sicque curationem sine mercede ac facilem colligentes, revertebantur laeti. »

leurs clameurs et de leur indiscrète familiarité. L'humilité d'Euthyme souffrait de cet empressement, et ce tumulte troublait le repos de la contemplation qu'il aimait par-dessus tout. Il se rappelait les longues heures données à la prière lorsqu'il vivait inconnu dans sa grotte, et il trouvait qu'elles lui étaient maintenant trop parcimonieusement mesurées. Il fut accablé de tristesse[1], dit son biographe; on ne reconnaissait plus celui dont le nom symbolisait la joie. Euthyme prit le parti de fuir dans une solitude plus profonde.

La clairvoyante amitié de Théoctiste pénétra ce dessein. Cette âme douce et dévouée en fut vivement affectée. Théoctiste au surplus se défiait de lui-même; il se croyait incapable de gouverner seul le monastère; le départ de son ami était à ses yeux un irréparable malheur. Il demanda donc à ses religieux de s'aller jeter avec lui aux pieds du saint[2], et de le supplier de rester au milieu d'eux. Touché de compassion, celui-ci leur promit qu'il ne s'éloignerait pas encore. Mais ce répit fut de courte durée. Peu de jours après, prenant avec lui un jeune Frère originaire de Mélitène, appelé Domitien, religieux d'une remarquable vertu, Euthyme quitta le monastère, s'achemina vers Rouba, et « parcourut la solitude australe qui est le long de la mer Morte[3] ».

Ce nom de Rouba est déjà revenu plusieurs fois dans notre récit, et il est incessamment répété par les historiens monastiques. Rouba et Coutila, avons-nous dit plus haut, furent le théâtre des extraordinaires macé-

1. « Multâ tristitiâ affectus », Cot., IV, p. 24.
2. « Fecit ut illi supplices procumberent », *ibid.*
3. Cot., IV, *Euthym. vit.*, p. 24 : « australi eremo secus mare Mortuum peragrato »; au sud du *Ouady Dabor*, et, d'une manière absolue, dans le sud du Désert de Jérusalem.

rations et des prières des plus grands saints de notre désert. Le samedi et le dimanche, pendant le carême, les anges de Dieu y étaient seuls témoins d'un spectacle digne de leurs regards : devant un autel portatif sur lequel Euthyme célébrait le saint Sacrifice, des âmes, — il n'y a plus guère à parler de corps au milieu d'une pareille pénitence, — se groupaient ravies en Dieu. Il y avait là Gérasime, Sabas, et nombre d'autres dont nous aurons plus tard à dire les noms. Au cours de la liturgie de S. Jacques alors en usage dans le diocèse de Jérusalem, le prêtre disait : « En haut l'esprit et les cœurs ! » — « Nous les avons vers le Seigneur », répondaient les saints ; et, plus radieux de la lumière divine que de celle, bien douce cependant et bien belle, dont le soleil, apparaissant sur les hauteurs de Moab, les inondait à cette heure matinale, ils recevaient dans leurs mains et sur leurs lèvres le Corps et le Sang du Seigneur.

Il est intéressant de connaître ces solitudes aussi saintes que désolées. L'explorateur qui nous a déjà servi de guide dans la plaine du Jourdain, nous renseignera sur ce *Panérémos* où bien peu ont le courage de s'engager.

« Un texte relatif à S. Sabas, écrit donc le R. P. Féderlin, nous permet de dire sûrement que le désert de *Rouba* confinait à celui de *Kalamon;* ce dernier n'est autre que la vaste solitude s'étendant de l'extrémité nord-ouest de la mer Morte à Aïn Hagla : « Le saint vieillard (Sabas), se rendant de *Rouba* à *Kalamon* du Jourdain, etc. » ; il faut nécessairement conclure que le désert de *Kotyla* se trouvait au sud de celui de *Rouba.* »

« Un moyen absolument sûr de fixer approximativement les limites de ces deux solitudes est d'en

rechercher les deux points centraux. Ces points ne sauraient être douteux; l'un et l'autre sont nécessairement fixés par les sources qui se trouvent sur le bord occidental de la mer Morte, dans la partie septentrionale de cette mer. Les anachorètes ne pouvaient trop s'éloigner de ces sources, car il ne leur était pas possible de dominer le tourment de la soif[1], qui est extrême en ces endroits à cause de la chaleur intense qui règne dans ces parages pendant dix mois de l'année. »

« Dès lors que le désert de *Rouba* était voisin de celui de *Kalamon,* il ne saurait y avoir de doute que les sources de Feschka constituaient le point central du désert de *Rouba.* Le nom de cette solitude nous paraît conservé dans celui du petit promontoire appelé *Nouqb er-Roubaï;* il est situé au bord de la mer, à peu de distance au nord du W. en-Nâr. »

« Pour le désert de Kotyla, les sources *Aïn el-Ghuwèr* et *Aïn Térabé,* au sud du W. en-Nâr, en indiquent manifestement le site[2]. »

Après avoir parcouru la solitude de Rouba, Euthyme gravit, avec Domitien, une montagne élevée, séparée des autres et qu'on appelait Mardes. C'est le Mird actuel, ainsi que nous l'avons déjà dit. Sur cette hauteur qui domine à l'est-nord-est du désert une assez grande étendue de terrain plat, se dressait au temps des Asmonéens la forteresse Hyrcania. Elle faisait

1. Ceci souffrait cependant quelques exceptions. S. Sabas racontant lui-même un fait que nous avons rappelé plus haut, dit que s'il succomba à la soif, c'était parce qu'il n'était pas encore habitué à ces solitudes. Quant à S. Euthyme, il n'est pas dit qu'en permettant à Sabas d'étancher sa soif, il but lui-même. Il en était venu à ce degré de puissance sur son corps qu'il passa longtemps sans boire, non plus seulement à Rouba, mais dans le sud de la mer Morte où il était avec Sabas et Domitien.

2. *La Terre Sainte*, 29e année, t. XX, n° 14, p. 218.

partie d'un système de défense destiné à protéger, contre les incursions des Arabes, les terres cultivées par les fellahs ou paysans des villages situés à l'ouest du désert. Des édifices d'Hyrcan il ne restait à Mardes, lors de la visite de S. Euthyme, que des ruines amoncelées en plein jour, des substructions et des citernes.

Euthyme et Domitien relevèrent quelques parties de ces ruines, construisirent un oratoire, et dans cet oratoire ils dressèrent un autel. L'autel et l'oratoire étaient encore debout plus d'un siècle après. Lorsque, en 492, S. Sabas bâtit à Mird son couvent du Castellium, il n'eut garde de faire disparaître ce souvenir de son maître [1].

L'installation des deux anachorètes fut assurément très simple; plus simple encore fut leur nourriture : « Euthyme et Domitien, dit notre biographe, se nourrissaient des herbes qu'ils trouvaient en ce lieu, et particulièrement de *maloa*. » Il suffit de faire dans le désert de Jérusalem une excursion quelque peu prolongée en compagnie des indigènes, pour voir comment ceux-ci apaisent ou plutôt trompent leur faim avec les herbes et les racines comestibles qu'ils savent découvrir. Il en allait ainsi des solitaires qui vivaient dans ces parages. Nombre de récits nous les montrent, un instrument à la main, arrachant certaines racines ou sciant des herbes qu'ils accommodaient ou qu'ils mangeaient bonnement toutes crues [2].

1. D'après Jean Mosch (*P. G.*, LXXXVII, cap. CLVIII, col. 3025), il y avait à Mardes, dans les premières années du septième siècle, des anachorètes formant sans doute une laure. Les contradictions qui se trouvent dans ce récit ne permettent guère, ce nous semble, de l'attribuer à Jean Moch qui connaissait le désert de Jérusalem. Le rédacteur, quel qu'il soit, aura pris le couvent du Castellium pour une laure.

2. Le R. P. Féderlin, dans l'article cité plus haut, promet une étude sur la manière dont les solitaires se nourrissaient aux déserts de Rouba

Notre saint ne fit pas un long séjour à Mardes. Dans le courant de 423, croyons-nous, pris du désir de visiter la solitude de Ziph où David avait cherché un refuge contre les poursuites de Saül, il s'achemina, toujours en compagnie de Domitien, vers le sud du désert. Une pieuse curiosité causait ce déplacement, mais plus encore un dessein de Dieu qui le poussait, comme il est dit de S. Chariton, « à changer de demeure pour le faire connaître à tous ». Durant les dix-neuf premières années de sa vie religieuse, S. Euthyme, par ses allées et venues, semblait prendre possession de la solitude que ses disciples, pour nous servir d'une expression de son biographe, devaient bientôt peupler comme une grande cité.

Une distance de vingt-cinq à trente kilomètres sépare Mird du *Tell Ziph*. Le Tell Ziph est à cinq kilomètres d'Hébron, au sud, non loin de l'ancienne Aristoboulias, le *Khirbet Istaboul* d'aujourd'hui. Ce lieu plut à Euthyme : Comme David, « il demeura dans les lieux forts; il resta dans la montagne au désert de Ziph[1] ». Il était là depuis quelque temps lorsque Dieu le fit connaître, comme il avait fait au ouady Dabor, par un miracle. Le fils du cheikh d'Aristoboulias était possédé du démon. Au milieu de ses crises, le malheureux enfant ne cessait de prononcer le nom d'Euthyme. On ne connaissait pas encore ce nom dans cette ville.

et de Coutila. D'après les Bénédictins éditeurs des *Analecta Graeca*, la *maloa*, dont parle Cyrille de Scythopolis, serait une malvacée, herbe ou racine; ils ajoutent, s'appuyant de l'autorité d'Olympiodore, que cet aliment serait très nourrissant : « cito explet eum qui eâ vescitur et satietatem affert ». Quant à l'expression *scier des herbes*, qui n'est pas plus singulière que celle de *scier les blés*, un Bédouin nous la faisait entendre naguère en nous montrant, suspendue à sa ceinture, une faucille parfaitement dentée comme une scie, et en nous en expliquant l'usage,

1. I Reg., XXIII, 14.

Le cheikh fit faire des recherches, et l'on ne tarda pas de découvrir le saint dans la retraite où il se cachait entre Aristoboulias et Caphar-Baricha. L'enfant possédé lui fut amené. A peine en présence d'Euthyme, le mauvais esprit abandonna sa victime qui revint à l'état normal et fut définitivement guérie.

Toute la région autour d'Aristoboulias retentit de ce prodige. Les habitants de la ville et des localités voisines accoururent auprès du saint. Devenu pour ainsi dire leur conquête, ils lui bâtirent un monastère, persuadés qu'ils pourraient ainsi fixer son séjour parmi eux. Cette fondation se fit probablement l'année même qu'Euthyme s'éloigna de Mardes. Un certain nombre d'hommes pieux, des anachorètes sans doute, vivant épars dans la solitude, demandèrent leur admission dans le nouveau couvent, et la Providence pourvut aux besoins de tous les religieux [1].

C'est en ces termes concis que notre biographe raconte l'établissement du *monastère d'Aristoboulias*. Il n'en est plus autrement question dans l'histoire de S. Euthyme. Cette communauté se mêla-t-elle à celle que Sévérien fonda un peu plus tard à Caphar-Baricha? Rien ne nous le fait entendre dans le récit de Cyrille de Scythopolis qui, sans transition, attire l'attention du lecteur sur un trait de la physionomie morale d'Euthyme : « Dans ces lieux déserts, le saint, dit-il, allait et venait impunément, et sans crainte, au milieu des fauves et des autres bêtes malfaisantes qui les infestaient. » Cette immunité lui fut commune avec les grands moines de tous les déserts. Le Christ l'avait promise à ses disciples : « *Voici,* leur disait-il, *je vous ai donné le pouvoir de fouler aux pieds les serpents*

1. Cot., IV, *Euthym.vit.*, p. 26.

et les scorpions et toute la puissance de l'ennemi[1]. » Ce don témoignait de la force morale acquise par les saints au prix de luttes sans trêve contre les passions. Après avoir dompté ces bêtes féroces autrement dangereuses que les fauves de la solitude, le reste n'était plus qu'un jeu pour ces âmes vaillantes : « Une nuit que le bienheureux Sabas priait dans le désert de Rouba, son disciple Agapet dormait profondément tout près de lui. Un formidable lion survint qui flaira le disciple de la tête aux pieds; mais, comme s'il avait été fouetté par la prière de Sabas, l'animal s'éloigna après avoir frappé légèrement de sa queue la tête d'Agapet. Là-dessus, celui-ci se réveilla, et à la vue du lion il accourut vers son maître. Le grand vieillard, après l'avoir pris sous sa protection, lui dit : Mon fils, désormais ne dors plus si longtemps, et chasse de ton cœur la négligence si tu ne veux pas être pris au piège comme un faon de biche ou un oiseau[2]. »

Euthyme, à Caphar-Baricha, fit œuvre d'apôtre comme au ouady Dabor. Sa persévérante recherche de l'isolement n'y pouvait rien : à l'heure où il se croyait enseveli dans la retraite, Dieu lui imposait la tâche de catechiser les païens, de ramener les hérétiques, en un mot d'évangéliser et de convertir.

Il y avait donc aux environs d'Aristoboulias un groupe de manichéens. Quelque cent ans auparavant, un certain Acua, venu de la Mésopotamie, avait propagé les erreurs de Manès à Éleuthéropolis, la *Beit-Djibrin* moderne. C'est sans doute de cette ville, distante de vingt-cinq à trente kilomètres de Tell Ziph, qu'étaient venus les manichéens auxquels S. Euthyme eut affaire : « Bien que le serviteur de

1. Luc. x, 19.
2. Cot., III, *Sab. vit.*, p. 379-381.

Dieu, dit son biographe, eût toujours ressenti une horreur extrême pour l'hérésie de Manès », « laquelle, ajoute Tillemont, est un amas monstrueux de blasphèmes impertinents et de saletés abominables », le saint entreprit avec une grande douceur de ramener ces égarés. Les manichéens de Ziph, à ce qu'il semble, avaient rarement l'occasion d'entendre la parole d'un prêtre catholique. S'ils professaient le rigorisme qu'affichèrent plus tard leurs coreligionnaires de l'Albigeois, ils ne purent qu'être grandement édifiés de l'austérité d'Euthyme. Sa parole charitable, la mansuétude dont il ne se départit jamais avec les hérétiques, achevèrent de les conquérir. Après leur avoir fait abjurer les erreurs de Manès, il les baptisa et les introduisit dans le sein de l'Église.

La présence, à Caphar-Baricha, d'un si puissant thaumaturge et d'un apôtre si zélé attirait des foules chaque jour plus nombreuses, avides de guérisons et sans doute aussi d'enseignement religieux. Ce concours pesait au saint : le repos de sa contemplation en était troublé : « Viens, dit-il un jour à Domitien, viens, mon fils, allons revoir saint Théoctiste et les Frères[1]. » Ils reprirent donc la direction du nord du désert; mais, dans cet immense réseau de torrents dont la solitude est couverte, ils ne reconnurent plus leur chemin. Laissant à leur droite, à deux ou trois heures de distance, le ouady Dabor, ils arrivèrent devant une jolie plaine peu étendue, et bornée dans tous les sens par des collines gracieusement arrondies : c'était le *Sahel* ou la plaine par excellence. Au cinquième siècle, le lieu portait comme aujourd'hui ce nom générique. Euthyme fut sous le charme. Il lui

1. Cot., IV, *Euthym. vit.*, p. 27.

parut que la douce plaine, bien ouverte à la lumière, calme d'ailleurs et solitaire, se prêtait parfaitement aux exercices dc la vie monastique. Sur la pente orientale d'une petite colline qui la dominait, s'ouvrait une grotte : l'hésitation n'était pas possible; Euthyme et Domitien s'installèrent dans la grotte[1].

S. Théoctiste apprit bientôt, sans doute par quelque berger du Lazarium, l'arrivée de son ami au Sahel. Il accourut l'embrasser et le supplier de revenir à son monastère : le saint en était toujours le premier supérieur, et les Frères désiraient ardemment jouir de nouveau de sa présence et de sa parole. Théoctiste ne parlait pas de lui ; Euthyme cependant pouvait comprendre combien cette fidèle amitié avait souffert de son absence. Mais Dieu avait d'autres vues; notre saint resta inflexible; il promit seulement d'aller tous les dimanches au couvent célébrer la synaxe avec les Frères.

De son côté Aspebet ne tarda pas d'être informé du retour de celui que, depuis son baptême, il regardait comme son Père. Il vint à lui, suivi, cette fois encore, d'une foule de Sarrasins, hommes, femmes et enfants, qu'il avait gagnés à la foi. Le grand cheikh s'était fait apôtre, et avait propagé le christianisme parmi ses sujets, dans la province d'Arabie. Aspebet pria Euthyme de catéchiser ces nouveaux venus. Les Arabes campèrent auprès de la grotte du Sahel, et le saint balbutia avec eux les enseignements chrétiens. Lorsqu'il les eut suffisamment instruits, il les conduisit au couvent de Théoctiste et les baptisa, sans doute dans la piscine qui avait servi au baptême d'Aspebet[2]. Sa tendresse pour ces enfants qui lui venaient

1. *Ibid.*, p. 28.
2. *Ibid.*

de loin, et qui se levaient inopinément à ses côtés, triompha de son amour de la solitude : il voulut rester toute une semaine avec eux au monastère du Dabor. Il revint ensuite à sa grotte; tous les Sarrasins l'y suivirent.

L'installation des deux moines au Sahel était par trop sommaire, et Aspebet fut ému du dénûment où il voyait son père spirituel. La petite plaine, alors comme aujourd'hui, ne possédait aucune source. Deux citernes creusées, disait-on, par les Amorrhéens, se trouvaient bien à deux stades de la grotte d'Euthyme; mais elles étaient en mauvais état, et sans doute depuis longtemps. Le grand cheikh pensa donc tout d'abord à ce qui fait la première préoccupation des Arabes lorsqu'ils créent un établissement au désert; il ordonna de creuser une citerne. A deux cents pas environ des ruines du coenobium de S. Euthyme, à l'est, se voit une citerne ruinée; elle a deux ouvertures; sur sa paroi méridionale on remarque les restes d'une croix nimbée; le travail est évidemment arabe : ne serait-ce point la citerne d'Aspebet?

Le prince sarrasin fit ensuite construire une boulangerie, trois cellules ou maisonnettes, et un oratoire[1]. Deux de ces cellules étaient destinées à Euthyme et à Domitien. Une pensée délicate avait fait édifier la troisième : c'était là sans doute que Théoctiste venait passer de temps en temps quelques jours auprès de son saint ami.

Aspebet à son insu, et à l'insu de notre saint lui-même, venait de poser la première pierre d'un des principaux établissements religieux du désert de Jérusalem. Il se disposa à regagner la province d'Arabie

1. Cot., IV, *Euthym. vit.*, p. 28.

qui était son habituelle résidence ; mais ses sujets chrétiens ne voulurent pas quitter le Sahel : « Ces loups d'Arabie, dit notre biographe, devenus membres du troupeau raisonnable du Christ », ne se pouvaient résoudre à s'éloigner d'Euthyme ; sa bonté les captivait. Le saint cependant était effrayé à la pensée d'avoir en permanence auprès de lui cette foule bruyante ; il lui eût fallu faire le sacrifice de ce repos de la contemplation qu'il recherchait constamment. Il eut alors recours à un expédient qui devint le point de départ de l'œuvre originale de la Parembole ; prenant toute cette troupe de grands enfants, il les conduisit à trois quarts d'heure au sud-est du Sahel. Là, il leur montra une vaste étendue de terrain et leur dit : « Si vous tenez absolument à être près de moi, restez ici[1]. » Cette partie du désert se prête particulièrement bien, comme nous l'avons pu constater nous-même dans nos excursions, à l'installation de nombreux campements. S. Euthyme désigna les points à occuper, traça le plan d'une église et ordonna à ses néophytes de mettre la main à l'œuvre. Aucune intervention de l'autorité civile dans cette prise de possession. Le terrain d'allleurs, ainsi que nous le dirons bientôt, est impropre à la culture, et les fellahs des divers villages voisins du désert n'y avaient aucun droit à revendiquer. Enfin, les Sarrasins chrétiens avaient avec eux deux personnages, leur phylarque et Euthyme ; c'était plus qu'il n'en fallait pour établir un droit au désert. Les Bédouins firent donc comme toujours : ils plantèrent bonnement leurs tentes. Ils se mirent ensuite à bâtir leur église, une maison pour le grand cheikh, et des magasins pour

1. *Ibid.*, p. 29.

serrer leurs récoltes. Ils étaient, dit notre biographe, satisfaits de leur installation.

S. Euthyme visitait fréquemment la jeune chrétienté en attendant de lui donner un prêtre et des diacres[1]. Il y a lieu de croire que le *Bir ez-Zarraʿa*, dont nous aurons bientôt à parler, et qui est au centre de la Parembole, marque l'endroit où les Sarrasins chrétiens élevèrent leur église. C'est là, vraisemblablement, qu'ils se réunissaient lorsque leur Père célébrait pour eux le saint Sacrifice, et achevait, par ses instructions, l'œuvre de leur formation chrétienne.

La tâche du saint n'était assurément pas toujours facile. Les nomades ont, sur l'occupation du bien d'autrui, sur le pardon des injures, sur la vengeance, ou si l'on aime mieux, la *vendetta*, des idées à eux, des idées vieilles comme leur race ; et plus d'une fois cette morale spéciale met en déroute les savantes déductions des théologiens. La parole d'un saint prêtre peut cependant prendre quelque empire sur ces cœurs difficiles à dompter, et faire, comme le disait plus haut notre biographe, des brebis raisonnables du Christ de ces loups d'Arabie. Ce fut l'œuvre de S. Euthyme, de sa bonté, de son zèle prudent, en un mot de sa sainteté.

1. Cot., IV, *Euthym. vit.*, p. 29.

CHAPITRE V

LA PAREMBOLE.

425 (?).

Qui étaient ces Arabes baptisés par S. Euthyme, et d'où venaient-ils ? Le seul document historique qui nous les fait connaître, et qui est la Vie de S. Euthyme par Cyrille de Scythopolis, ne les rattache à aucune grande famille déterminée, et ne leur donne que ce nom très biblique, mais trop général, d'Agaréniens et d'Ismaélites.

Très bien renseigné sur la famille d'Aspebet par la tradition vivante des anciens Pères du désert, et mieux encore par le petit-fils de Térébon avec lequel il était lié d'amitié, notre biographe n'a conservé, des faits qui la concernent, que ceux qui se rattachent à la vie et à l'action de notre saint. Cependant quelques détails tombés de sa plume à l'occasion de l'arrivée des Arabes au monastère de Théoctiste, et surtout le petit discours de Térébon, nous permettent d'indiquer avec une certaine précision le lieu de la première résidence d'Aspebet, et la situation politique qu'il y occupait. Nous aurons à dire ensuite son établissement en Palestine, et les diverses phases de l'existence des Arabes chrétiens dans le voisinage du monastère du Sahel.

ESSAI DE CARTE
du territoire situé entre
BÉTHANIE ET BIR EZ ZERRAÀ
L. FÉDERLIN
Roule vers Jéricho
Route vers Nébi Mouça
Mekebb es. Semen
Belam ed-Dheïf
el Melab
Dahrat Raschid
el Ouazouazeh
Ouad es Sekké
Argan es Schemis
Khallet Mdaouad
Hadjar Abou Dehour
Dahrat Garoueha
Kh. el Merassras
Qudj-ed-Dib
Ras el 'Aiazereh
El'Azarieh Béthanie
Birket ez-Zitoun
Bordj
Siret el Moqebly
Bordj Ammar
Dahrat el Galta
Abou-Dis
el Hadabeh
el Haudh
O el Haudh
Araq Nazel
el Djasous
'Arag 'Aziz
Kh Abou Sad
Abou Frioueh
Kh. Abou Houïjan
el Metsqoubé
el Qseïr
Om. Obeïd
Kh. Abou Souan
'Arqoub el'Attar
el Malagui
Qabr-Sàb
'Araq-es-Schemis
Argan Azouàr
Bir-el Mesalla
Ras Maqta Rous el Djarmieh
Mechta el Kelbeh
el Makhroun
Sid el Makhroun
Sahel el Khan
Arak ed Deïr
Dar el Hayyeh
el Misqa
Khan es Sahel (el Ahmar)
Bir Hendovmeh
Om. Egleib
Tobq ez Zerraa
Bir Zerran
Qebour el Madhadi
el Mokhbiyeh
Bir Abou Hindi
Bir-es-Soueï
Bir el Makhroum
Tsaghrat Om el Asafir
Om el Asafir
Om. el Asaoued
Kh. el Kheraïb
Karrit
Khallet Mekabber
Bir el Bék
Schàb ed Dikki
Merdj es Sitt
Om-el Djemal
Bir Zerig
Abou Nouar
Ouar Schamout
Bir-es-Sitt

De 417 à 420, Aspebet était dans l'Irâk. Son clan, tribu ou fraction de tribu, se trouvait dans cette région à une époque qui ne doit guère être fixée en deçà de la fin du deuxième siècle ou du commencement du troisième [1]. Aspebet était phylarque ou cheikh, placé, comme tous les cheikhs des tribus arabes vassales de l'empire perse, sous l'obéissance directe du roi arabe de Hîra. Il serait difficile de dire dans quelle mesure les obligations de la vassalité, en dehors du cas de guerre, soumettaient les phylarques arabes à la puissance suzeraine. Nous savons seulement que deux fonctions avaient été attribuées à Aspebet par le Roi des rois : l'une, permanente, celle de fermier de l'impôt pour les Perses [2]; l'autre, accidentelle, motivée par la persécution contre les chrétiens, et qui était de faire la police sur la frontière occidentale de l'Irâk dans le voisinage du désert [3].

« Vers 417, le roi des Perses, Yezdidjerd, après avoir longtemps protégé les chrétiens, et témoigné pour eux un goût particulier, irrité du zèle ardent d'Abdas, évêque d'une ville de Perse, qui avait détruit un temple persan, ordonna de démolir les églises, et livra les

1. Voir *Essai sur l'Histoire des Arabes*, par Caussin de Perceval, professeur au Collège de France, t. II, 2e édit., p. 7 et 42. — On peut reculer considérablement certains établissements arabes en Chaldée : « Il n'est pas douteux que les souverains de Babylone n'aient souvent porté leurs armes en Arabie, et transféré en Chaldée des peuplades arabes, aussi bien que des familles israélites et autres. La Bible nous apprend qu'Holopherne, général de Nabuchodonosor Ier, dévasta le pays des descendants d'Ismaël, et emmena captifs les enfants des Arabes Madianites. » (Perceval, I, p. 31-32.)

2. « ὑπὸ Πέρσας τέλων ». Cot., IV, *Euthy. vit.*, p. 21.

3. Quant au nom d'Aspebet, M. l'abbé Labourt lui trouve quelque analogie avec le nom d'une charge persane (*op. sup. cit.*, p. 117, note 5).

Le R. P. Jaussen nous communique, à propos du même nom, la note suivante : « Yaqout, I, 239, mentionne le mot Asbahbudh comme étant un titre des rois du Tabaristan. Y aurait-il un rapport quelconque entre cette appellation et le nom de Aspebet? »

chrétiens de ses États aux persécutions des mages[1]. »

Le christianisme fut introduit en Babylonie, de 271 à 273, par des chrétiens faits captifs sur les terres des Romains au temps d'Hormouz Ier[2]. Il semble qu'il pénétra parmi les Arabes de Hîra, dans les premières années du quatrième siècle, sous le roi Imroulcays Ier. Il s'y développa sous le roi Nòmân Ier, *le Borgne*, qui régna sur Hîra de 390 à 418. La seconde partie de cette période, à la prendre vers 412 ou 415, marque un mouvement chrétien très étendu, sinon très profond, dans le royaume de Hîra, et au sein des tribus arabes du désert de Syrie, de l'Irâk et de la Mésopotamie. Une rapide esquisse de ce tableau facilitera l'intelligence de certains détails qui n'ont pu manquer de surprendre dans le récit de l'arrivée des Arabes au ouady Dabor, et de quelques incidents qui s'y rattachent.

La cause de cette vive impulsion, donnée à la propagande chrétienne parmi les Arabes du nord, fut le saint que l'historien Théodoret appelle *la merveille de l'univers*. En 410, S. Siméon le stylite s'était retiré à quinze lieues environ au nord-est d'Antioche, sur une montagne appelée aujourd'hui le *Djébel Simân*. Sa réputation de sainteté mit bientôt en mouvement les peuples les plus éloignés et les plus divers. Les Arabes du nord, qui étaient ses voisins, accouraient par milliers au pied de sa colonne. Le saint les évangélisait par des moyens appropriés à la race, faisant alterner

1. Perceval, II, p. 57 et 58. Perceval fait commencer la persécution d'Yezdidjerd 1er en 417, évidemment dans l'hypothèse que ce roi mourut vers 418, hypothèse soutenue par M. Victor Chapot (*La frontière de l'Euphrate*, p. 30, Fontemoing, Paris, 1907). Nous suivons dans notre récit, comme on le verra, M. Labourt (*Le Christianisme dans l'Empire perse*, p. 109), qui fait mourir Yezdidjerd en 420, et suppose que la persécution a pu commencer la même année.

2. Id., p. 47.

une grande sévérité avec la bonté que l'on doit aux enfants : « Les Ismaélites, écrit Théodoret, témoin oculaire, abjuraient, en criant à haute voix, l'idolâtrie de leur pays, et particulièrement le culte de l'impure Aphrodite[1]. » C'était la Vénus arabe, Allât[2], la même que, sous des noms divers, la coulée des peuples sémites avait apportée depuis l'Arabie jusqu'au pied du Taurus arménien et du Taurus cilicien.

Convertis, les Arabes demandaient à S. Siméon sa bénédiction pour leurs cheikhs. Les diverses tribus y mettaient une telle émulation, qu'elles en venaient aux mains entre elles pour avoir la préférence : « Une tribu, écrit Théodoret, demandait à S. Siméon d'envoyer une bénédiction à son phylarque. Une autre tribu qui se trouvait là, s'y opposait, disant que ce n'était pas à ce phylarque qu'il fallait envoyer la bénédiction, mais au sien propre, parce que celui-ci était un homme très juste, tandis que l'autre était absolument étranger à toute justice. Après une longue contestation, ils en vinrent aux prises. Je les exhortai longuement, continue l'évêque de Cyr, et m'efforçai de leur faire comprendre que l'homme de Dieu pourrait envoyer sa bénédiction à l'un et à l'autre phylarques ; mais rien n'y faisait. Alors, le saint se mit à les menacer, les appelant des chiens, et parvint enfin, quoique à grand'peine, à apaiser la dispute[3]. »

1. *P. G.*, LXXXII, *Hist. Rel.*, col. 1476.

2. René Dussaud, *Les Arabes en Syrie avant l'Islam*, ch. v, passim. Allât, sous l'influence grecque, devint *Athénée*. Le R. P. Jaussen nous communique cette note : « D'après Waddington (2203, 2308), Al-Lât serait rendu en grec par Athénée : *vahaballât* = Ἀθηνόδωρος. » — Moundhir III, en 545, dit Procope, enleva un des fils de Hârit (El-Aradj), et l'immola à Vénus la grande déesse des Sarrasins. « Par le nom de Vénus, dit à ce sujet Perceval (II, p. 101), l'auteur grec a voulu probablement désigner Lât ou Ozza, divinités très révérées des Arabes païens. »

3. *Op. cit.*, col. 1476. Les lecteurs occidentaux pourront seuls s'étonner de l'énergique qualificatif employé par le saint. En Orient, que

Il se peut que le bon phylarque, ami de la justice, fût Aspebet lui-même. Quoi qu'il en soit, il est aisé de comprendre que les Arabes, aussi fortement convaincus de la sainteté du grand stylite, voulussent faire partager leur enthousiasme à ceux de leurs tribus, et devinssent à leur tour, et à leur manière, des propagateurs de la vérité chrétienne. Le roi de Hîra se préoccupa de ce mouvement : « Nòmân, dans la crainte que ses sujets, pendant leur séjour dans les pays soumis aux Romains, ne contractassent avec ce peuple des liaisons trop étroites qui auraient pu préjudicier aux intérêts politiques de son royaume ou de l'empire persan, défendit ces voyages sous peine de mort. Bientôt après, il eut un songe dans lequel Siméon lui apparut escorté de deux acolytes. Le saint lui adressa de violents reproches, et ordonna à ses compagnons de lui administrer une bastonnade. Nòmân se réveilla brisé et malade. Persuadé que cette vision était un avertissement céleste, il révoqua sa défense, permit l'exercice du culte chrétien à Hîra, y laissa bâtir des églises, y reçut des prêtres et des évêques, et ne tarda pas à guérir... Nòmân disait lui-même que s'il ne craignait pas de mécontenter le roi de Perse, dans la dépendance duquel il se trouvait, il n'hésiterait pas à se faire chrétien[1]. » Ceci, ajoute l'auteur de l'Histoire des Arabes, se doit rapporter probablement à l'an 416 ou 417.

Aspebet, retenu peut-être par les mêmes craintes que le roi de Hîra, resta dans l'idolâtrie, ainsi que les siens, jusqu'à la fin de son séjour dans l'empire perse. Il ne paraît pas qu'il fût très attaché aux

l'autorité s'affirme ainsi, même de la part d'un saint, vis-à-vis de certains indigènes, cela va de soi : question de latitude et d'habitude!

1. PERCEVAL, p. 56-57.

superstitions de sa race; on doit même croire, d'après le discours du jeune Térébon à S. Théoctiste, que sa famille au besoin recourait aux pratiques religieuses des Assyro-Chaldéens. L'enfant énumère, avec autant de justesse que de détails, les moyens vainement employés pour le guérir : c'est la médecine magique des Assyro-Chaldéens avec les invocations, les incantations, l'emploi des idoles et l'astronomie. Les idées chrétiennes avaient au surplus pénétré dans la maison du phylarque. On peut remarquer de quelle manière Térébon parle du Dieu créateur du ciel et de la terre, et de la religion chrétienne qu'il fait la promesse d'embrasser si ce Dieu le guérit. Tout cela est dit par lui en présence de son père, avec son approbation; ses paroles font écho à beaucoup d'autres que l'on échangeait, en Chaldée, dans la demeure princière. Bien des fois, les sujets d'Aspebet, pèlerins de S. Siméon, avaient dû raconter à leur phylarque, et devant les siens, les merveilles dont ils avaient été témoins au pied de la colonne du Stylite. L'âme grave et élevée du cheikh en reçut une vive impression comme en témoigna le parti, tout à la fois humain et courageux, qu'il prit vis-à-vis des chrétiens persécutés par Yezdidjerd.

Au cours de cette persécution qui dura trente ans, les chrétiens de la Perse furent soumis à des supplices si multipliés et si atroces, dit Théodoret, que la parole humaine ne les saurait raconter [1]. Un certain nombre d'entre eux, ainsi que l'écrivait S. Augustin [2], cherchèrent à s'y soustraire en fuyant sur les terres romaines. Après avoir franchi la frontière persane, à l'ouest, ils gagnaient les *munitions* ou forteresses

1. *Hist. Eccl.*, lib. V, cap. XXXVIII, col. 1272.
2. *De Civit. Dei*, XVIII, 52.

établies par les Romains sur la lisière du désert de Syrie. De là, ils se pouvaient diriger en toute sécurité vers Antioche, Damas, Bostra ou d'autres villes dont les habitants leur réservaient un fraternel accueil.

Les mages, qui étaient l'âme de la persécution, voyant leur proie leur échapper, obtinrent d'Yezdidjerd qu'il fît exercer une surveillance rigoureuse à la frontière. Le roi chargea les phylarques sarrasins de l'Irâk, et en général des bords de l'Euphrate, de faire cette police. Mais, loin d'exécuter une si cruelle consigne, comme ses collègues, Aspebet favorisait la fuite des chrétiens, et, au besoin, leur donnait des secours. Il devint bientôt suspect. Dénoncé à Yezdidjerd, il se disposa à quitter l'Irâk. Réalisant sa grande fortune, il passa la frontière, et s'alla présenter au préfet d'Orient qui, en 420, était Anatole plus tard consul.

Le commandant des troupes romaines en Orient résidait à Antioche. Ce fut donc vers cette ville que s'achemina le cheikh. La distance est grande de l'Irâk aux bords de l'Oronte : c'est tout le désert à traverser; il est donc vraisemblable qu'avant d'aller lui-même à Antioche, il fit camper les siens dans la région moyenne du désert de Syrie.

Anatole fit à Aspebet le plus honorable accueil. Le général romain, qui avait tout intérêt à grossir le nombre des cheikhs sarrasins qui le pouvaient seconder dans une expédition contre les Perses, reconnut sans retard, par un traité solennel, sa dignité de phylarque, et l'établit au même titre sur les Sarrasins de la province romaine d'Arabie [1].

Autant que l'histoire fort obscure des Arabes de

1. Cot., IV, *Euthym. vit.*, p. 20.

Syrie nous permet de le conjecturer, le pouvoir du phylarque ghassanide Djafna II Mouharrik, ou le *Brûleur*, s'exerçait, en 420, à l'ouest des déserts de Syrie. Djafna était le petit-fils de cette vaillante reine chrétienne Mâwia qui, de 373 à 380, guerroya en Phénicie, en Palestine et jusqu'aux frontières de l'Égypte, tint en échec la puissance romaine et lui imposa un traité. Ce fut donc vraisemblablement à l'ouest des déserts syriens que les armes victorieuses de l'aïeule fixèrent les limites de la phylarchie du petit-fils [1]. Le pouvoir des princes ghassanides ne reçut d'ailleurs une plus grande extension qu'en 531, lorsque l'empereur Justinien remit à Hârit V el-Aradj « le commandement de toutes les tribus arabes de Syrie (moins celles de la Palestine), commandement qui avait été divisé pendant la période précédente, et lui conféra en même temps le titre de roi au lieu de celui de phylarque, le seul que les Romains eussent accordé jusqu'alors aux chefs arabes [2] ».

Il semble donc que la phylarchie de la province d'Arabie était disponible en 420. Elle fut certainement conférée cette année-là à Aspebet; l'assertion catégorique de Cyrille de Scythopolis, s'appuyant d'informations puisées aux meilleures sources, ne permet sur ce point aucun doute sérieux. Où l'incertitude se produit, c'est sur la durée de la phylarchie d'Arabie dans la famille d'Aspebet. La suite des événements nous permettra de jeter là-dessus quelque lumière. Ce qu'il nous paraît difficile d'admettre, c'est que l'établissement, dans la Parembole, des Sarrasins baptisés par S. Euthyme, fixa dès lors en

1. « Ces indications, dit Perceval, conviennent bien à la tribu des Ghassanides. » II, p. 215.
2. Perceval, II, p. 234.

ce lieu la résidence des phylarques, et restreignit leur pouvoir à ce groupe d'Arabes chrétiens.

Jusqu'en 428 le flot des Sarrasins qui venaient demander à S. Euthyme de les baptiser ne cessa de grossir. Ceux qui en 420 avaient reçu le baptême avec Aspebet rejoignirent au lieu désigné par le saint, c'est-à-dire à la Parembole, les néophytes de 425. D'autres contingents arrivèrent successivement, fractions de tribus, clans divers qui donnèrent naissance à des campements différents [1]. Le phylarque continuait son œuvre d'apôtre, et mettait le prosélytisme au premier rang de ses fonctions. Lorsque S. Euthyme revient de Ziph, vers 425, les groupes d'Arabes convertis par leur cheikh arrivent, dit notre biographe, montant vers le Sahel. Ils viennent de l'est, c'est-à-dire de la province d'Arabie, et ils montent après avoir traversé le Jourdain. Deux années s'écoulent pendant lesquelles les divers campements se forment à la Parembole. Aspebet va et vient d'Arabie en Judée, dirige les différentes migrations et veille à leur installation au désert. Durant ce temps, S. Euthyme catéchise, baptise, prodigue ses soins à la nouvelle chrétienté jusqu'au moment où, la voyant agrandie et suffisamment organisée, il songe à lui faire donner un évêque.

C'était en 427. Euthyme n'hésita pas ; il connaissait le noble cœur, l'intelligence cultivée du cheikh, sa foi vive et son zèle ; il jeta les yeux sur lui pour en

1. « In diversa castra dilatatis. » Cot., IV, *Euthym. vit.*, p. 29. Ce sont ces divers campements qui font donner au lieu où S. Euthyme réunit les Sarrasins chrétiens le nom de Paremboles au pluriel. Lorsqu'on a égard à l'ensemble de l'agglomération et au diocèse qu'elle formait, on dit au singulier : *la Parembole*. Aspebet signait indifféremment : *évêque des Paremboles* ou *de la Parembole*, comme on le peut voir dans les Actes du Concile d'Ephèse.

faire l'évêque des Sarrasins de la Parembole. Pierre, car c'est sous son nom de baptême que l'Histoire ecclésiastique connaît Aspebet, fut donc présenté à l'évêque de Jérusalem, Juvénal. Celui-ci, sur la demande du saint, lui conféra l'épiscopat[1], et érigea en diocèse de la Parembole, ou du Campement, l'agglomération des Arabes chrétiens[2]. Ce fut une fort originale création du génie d'Euthyme : ni ville, ni village, ni à proprement parler de circonscription territoriale[3]; mais, groupées autour d'une église, les tentes de clans confédérés. Tel fut le diocèse dont le premier évêque, siégeant trois ans après au concile d'Éphèse, signa simplement et glorieusement : Πέτρος ἐπίσκοπος Παρεμβολῶν, Pierre évêque des Paremboles[4]!

Si l'on se rappelait l'existence du diocèse de la Parembole, il n'en allait plus ainsi, et depuis longtemps, du lieu que S. Euthyme lui avait assigné. Tillemont, qui le voyait indiqué, par Cyrille de Scythopolis, « entre les deux monastères », *inter duo monasteria,* écrivait avec son habituelle loyauté : « Je ne sais ce

1. Cot., IV *Euthym. vit.*, p. 29. On a contesté la légitimité de cette ordination. D'après le vi^e canon du concile de Nicée, « il était clair » qu'elle était nulle de plein droit, à moins que Juvénal n'eût eu l'assentiment de son métropolitain, l'évêque de Cesarée, ce qui n'est pas dit, et ce qui est fort douteux. Il est d'autant plus malaisé de se prononcer sur ce fait, que S. Euthyme lui-même fit la demande de la consécration de Pierre, et que loin de contester la validité de cette ordination et de l'érection du siège de la Parembole, le troisième concile œcuménique honora l'évêque sarrasin de plusieurs missions.

2. Il n'est plus possible de confondre l'évêché sarrasin de la Parembole, créé par les soins de S. Euthyme dans le désert de Jérusalem, avec l'évêché sarrasin qui fut érigé par les soins de la reine Mâwia en 377. Il n'entre pas dans notre cadre d'éclaircir la question de lieu au sujet de ce dernier diocèse arabe.

3. La Parembole n'était pourtant pas un camp volant. L'espace qu'elle occupait, et qui est évalué à environ 100 hectares, était entouré de murs dont nous voyons les restes. On peut donc croire que cette enceinte formait une circonscription territoriale déterminée et fixe, et donnait à la Parembole l'aspect et l'état d'une cité épiscopale.

4. Labbe, *Concil. Eph.*, act. 1, col. 541, Paris, 1671.

que c'est[1]. » Il en était de cette indication comme de tant d'autres que les historiens n'éprouvent pas le besoin de préciser pour leurs contemporains.

Les deux monastères, dont parle Cyrille, étaient celui de Théoctiste au ouady Dabor, et celui de S. Euthyme au Sahel. Ils entraient nécessairement dans la trame de l'histoire des Arabes chrétiens, et tous les lecteurs palestiniens du sixième siècle entendaient notre biographe lorsqu'il signalait entre les deux monastères l'établissement de la Parembole.

S'inspirant de cette donnée, le R. P. Féderlin est allé aux recherches, et a résolu avec un réel bonheur le problème de l'identification des Campements des Sarrasins chrétiens. Sa découverte est assurément une des plus intéressantes de ces dernières années ; il a ainsi restitué à l'histoire de notre saint un de ses plus attachants souvenirs. Nous avons pensé que nous ne pouvions mieux faire que de suivre ici ce guide expérimenté, et de le prier de prendre lui-même la parole, ce qu'il veut bien faire avec son obligeance accoutumée[2].

« Grâce au biographe du saint, écrit donc le R. P. Féderlin, le champ des recherches est nettement délimité, les *Paremboles* doivent être retrouvées entre la laure de S. Euthyme à l'ouest et le monastère de S. Théoctiste, placé à l'est dans la gorge du *Ouadi Dabor*. Le site des deux localités est déjà établi ; la

1. *Mémoires*, XVI, p. 80, note.

2. Le Supérieur de Sainte-Anne a non seulement autorisé les larges emprunts qui vont suivre, mais il a bien voulu se faire notre guide dans une excursion à la Parembole. Arrivé à l'extrémité sud-est de l'ancien territoire des Sarrasins chrétiens, nous avons pu vérifier la rigoureuse exactitude de ces expressions : *entre les deux monastères*. Le terrain de la Parembole est en effet entre le ouady Dabor et le Sahel. Le *Bir ez-Zarra'a*, centre de la Parembole, fait le sommet d'un triangle dont la base avait, à son extrémité est, le monastère de S. Théoctiste, et, à l'extrémité ouest, le couvent de S. Euthyme.

première se retrouve dans les ruines de *Khan es-Sahel;* la seconde existe avec ses ruines à *Deir Mekelik* (*Mtchelitch, O. Dabor*). La gorge abrupte où les Arabes avaient été baptisés étant impropre à l'établissement d'un campement, les investigations se trouvent nécessairement circonscrites entre le *Khan es-Sahel* et le *Bir el-Malagui,* à l'entrée de la gorge; les *Paremboles* doivent donc se trouver soit au nord, soit au sud du *Ouadi el-Medaouera.*

« Au nord, sur la rive gauche du ouadi, les pentes de *Dahrat Raschid* et de *H'deïb ez-Zouar* ne portent pas d'autres ruines que celles d'une muraille en pierres sèches venant du sud-ouest et montant au nord-est vers le *Kelt;* il n'y a point, dans ces parages, trace de la vaste enceinte qui groupait les habitations des Arabes chrétiens.

« C'est donc vers le sud, sur la rive droite du *Ouadi el-Medaouera,* qu'il convient de chercher l'emplacement des *Paremboles*. Les investigations ne sauraient être bien longues : le centre des campements se trouve à *Bir ez-Zarraʿa* à huit cents mètres du cimetière *Qebour el-Madhadi;* à quatre cents mètres à l'est de cet ancien cimetière, on arrive à la ligne occidentale du mur d'enceinte tracé par S. Euthyme à ses néophytes arabes[1].

« Le terrain circonscrit par le mur écroulé de la vaste enceinte peut être évalué à environ cent hectares. Cette surface s'étend sur un plateau limité au nord par la pente du *Tobq ez-Zarraʿa;* à l'est-sud-est, par le *Ouadi ed-Dekakin;* au sud, par le plateau qui

1. « Les pierres du mur d'enceinte sont renversées; elles ne paraissent avoir été maçonnées qu'à la base; le mur avait 0 m. 90 de largeur, il devait avoir 1 m. 20 de hauteur ou à peu près; comme on voit, ce n'était pas une muraille de défense. »

se prolonge vers la partie supérieure du même ouadi; à l'ouest, par les petites collines situées entre le *Bir ez-Zarraʿa* et le *Ouadi Abou-Hindi.*

« L'enceinte a la forme d'une ellipse plus ou moins régulière, dont l'axe irait du sud au nord, et qui serait coupée au milieu de sa longueur, du côté nord; sur ce dernier côté, le tracé de la muraille est parfaitement droit et se développe sur une longueur d'environ 800 mètres, jusque près du sommet du *Tobq ez-Zarraʿa.* Le terrain compris dans ce vaste pourtour s'élève graduellement de l'ouest vers l'est; il est découpé par trois petits vallons, descendant de la crête qui domine le *Ouadi ed-Dekakin;* tous les trois convergent et se réunissent à *Bir ez-Zarraʿa,* où ils forment le petit torrent du *Zarraʿa,* qui se dirige au nord-ouest sur le ouadi *el-Medaouera.*

« C'est sur les plateaux et les pentes formées par les vallons que se retrouve le mur d'enceinte et les ruines des habitations des Arabes chrétiens des *Paremboles.* Tous les campements dominaient la citerne de *Bir ez-Zarraʿa,* qui dans la partie ouest de l'enceinte formait le vrai centre des clans ainsi réunis.

« Euthyme avait tout d'abord déterminé l'emplacement de l'église, puis il avait tracé le pourtour de l'enceinte qui devait renfermer les tentes et les habitations; nous savons que les Arabes se conformèrent scrupuleusement aux désirs d'Euthyme; ils construisirent le mur d'enceinte et des demeures. — La grande citerne était tout naturellement désignée dans ce désert pour être le point central des campements; c'est là qu'il convient de chercher les traces de l'église. A côté de la citerne, en effet, nous retrouvons les restes d'un édifice construit en grosses pierres d'appareil. Le bâtiment mesurait $14^{m},50$ de largeur; sa lon-

Le Bir ez-Zarra, centre de la Peremole.
Emplacement probable de l'église épiscopale des Arabes chrétiens.
(Cliché de l'auteur.)

Limite sud-est de la Parembole. — Arasements du mur d'enceinte.
(Cliché de l'auteur.)

gueur ne peut être déterminée d'une façon exacte à cause d'un amas considérable de terre provenant des curages successifs de la citerne; on aperçoit le mur nord sur une longueur de 10 mètres, mais je conjecture que la longueur totale devait être de 22 mètres; la citerne se trouvait ainsi placée à l'angle sud-ouest de la construction.

« A $2^m,50$ est-nord-est de ce bâtiment principal, se trouvent les ruines d'une habitation également en maçonnerie; le côté nord du mur mesure $5^m,70$; la largeur ne peut être déterminée exactement, le mur étant en partie couvert de terre; au delà de cette dernière construction à laquelle elle touche, se trouvent les arasements d'une chambre, mesurant $6^m,60$ sur $2^m,40$. Les trois constructions dans le sens de leur longueur suivent exactement la direction sud-ouest-nord-est.

« A vingt-cinq pas au nord et en contre-bas de ces bâtiments, on trouve les arasements de murs maçonnés appartenant à une enceinte de forme ovale mesurant 32 mètres de long sur 23 de large. Le bâtiment principal ne semble pas avoir eu d'abside, du moins n'est-elle pas apparente; de plus, ainsi que nous l'avons remarqué déjà, l'édifice n'est pas parfaitement orienté; mais il ne faut pas oublier qu'il y avait à tenir compte de la configuration du sol, et que d'autre part, nous sommes en plein désert, dans un campement de Bédouins; il n'y a pas à chercher là des monuments très parfaits. — Les quatre constructions que nous venons de signaler sont les seules qui, à l'intérieur de l'enceinte des *Paremboles,* aient été en maçonnerie; il ne saurait guère y avoir de doute qu'elles représentent la petite église et l'habitation du phylarque devenu évêque; quant à l'enceinte ovale située en con-

tre-bas, on peut conjecturer qu'elle servait de *khan* ou remise pour ceux qui se rendaient au centre du campement.

« Nous avons dit déjà que dans l'enclos tracé par S. Euthyme, les nomades construisirent des habitations; ce fait n'exclut aucunement l'usage des tentes; en certaines circonstances, les Arabes devaient nécessairement se transporter plus loin avec leurs troupeaux; les maisons devaient servir surtout durant l'hiver.

« Les ruines des habitations que chacun peut voir à l'intérieur de l'enceinte constituent à coup sûr la preuve indiscutable de l'existence des *Paremboles* à *Bir ez-Zarraʿa;* le mur d'enceinte, avec les maisons ruinées qui s'y trouvent à profusion, font de cette localité un site unique dans le désert de Jérusalem; nous avons là, une fois de plus, une preuve éclatante de la rigoureuse exactitude de Cyrille de Scythopolis. Tous ceux qui ont parcouru les pays d'Orient habités par les nomades sémites, savent la forme que revêt un campement délaissé; l'emplacement de chaque tente reste marqué sur une bordure de petites pierres, des pierres plus grosses indiquent la place des piquets; la partie de la tente occupée par la famille se discerne aisément à l'exhaussement du sol, celle qui est destinée aux animaux ne se reconnaît pas moins facilement. Les anciens campements de *Bir ez-Zarraʿa* offrent un aspect tout différent; sur les plateaux, sur les pentes sont disséminés des groupes de maisonnettes ruinées; ces groupements appartenaient manifestement aux familles composant un même clan.

« L'examen des habitations renversées permet de reconstituer facilement leur forme et le genre de construction; elles n'étaient le plus souvent composées que

d'une seule pièce de $2^m,50$ à 3 mètres de côté; ce sont les dimensions de nombre de maisons de fellahs. Çà et là, des habitations un peu plus vastes. Dans leur partie inférieure les murs avaient deux assises en pierres d'assez grandes dimensions, grossièrement équarries; la première assise reposait directement sur la roche d'un calcaire peu dur; au-dessus des deux premières assises, les murs étaient faits de pierres non taillées, ramassées aux environs : ce ne sont souvent que de gros rognons de silex à enveloppe grise, comme il s'en rencontre beaucoup dans cette région; pas de trace de chaux, sauf parfois dans les assises inférieures. Les murs ne devaient guère s'élever à plus de $1^m,60$ à $1^m,80$; les pierres étaient reliées par un mortier fait de terre calcaire et revêtues d'un enduit de même nature; le toit devait se composer de quelques poutres entrelacées de roseaux ou de branchages; sur la toiture, on déposait une forte couche de terre blanche qui abonde dans la région; battue, cette terre est imperméable. Les nomades des Paremboles avaient donc des habitations moins solides que les maisons voûtées de la plupart des paysans de la montagne de Judée, mais valant celles qui se rencontrent dans de nombreuses oasis et dans la plaine de Gaza. Les groupes d'habitations renversées se rencontrent sur tous les plateaux et les pentes qui entourent Bir ez-Zarraʿa; la partie nord du camp et le versant méridional du vallon de Hdeïdoun en comptent davantage que les autres plateaux. La ruine de chaque demeure présente aujourd'hui aux regards un amas informe de pierres dispersées ne dépassant guère $0^m,60$ au-dessus du sol actuel.

« La population établie à l'intérieur des Paremboles pouvait s'élever, pensons-nous, à mille ou à quinze

cents âmes; le nombre des habitations ruinées n'est guère inférieur à deux cents. Cyrille de Scythopolis dit qu'à la suite de l'élévation à l'épiscopat du phylarque Pierre, le chiffre des Arabes chrétiens s'accrut encore[1]. C'est à ces nouveaux venus qu'il faut attribuer quelques groupes de maisons situées en dehors de l'enceinte, au sud du campement principal.

« Le terrain pierreux et sec des Paremboles est impropre à la culture; les terres labourées par les Arabes chrétiens devaient être celles du *Sahel*, situées à l'ouest et au sud de la laure de Saint-Euthyme (*Khan es-Sahel*), ainsi que les terres situées au sud-ouest du campement (*Khalaïl er-Redaf*). La question de l'eau était une question vitale pour les nomades des Paremboles, comme pour tous les autres Bédouins du désert. A l'intérieur du campement, ils avaient la grande citerne de Bir ez-Zarraʿa, antérieure à leur venue dans le pays; ils ne tardèrent pas à en établir une seconde à trente pas au sud; mais ces deux citernes n'auraient pu suffire. Il se peut que ce soit à ces Arabes qu'il faille attribuer l'établissement de l'énorme citerne dite *Bir Abou-Hindi,* sur la rive gauche du torrent de ce nom, celle dite *Bir el-Karma* sur la rive droite du *ouadi ed-Dekakin;* à eux encore appartenaient les deux citernes dites *Biyarat m-Tir en-Nosranyeh*[2], les deux citernes de *Malagui* et de *Er-Raʿaoua* et quelques autres encore, éparpillées dans cette partie du désert. Dans les années de sécheresse, il leur fallait s'approvisionner d'eau de la source du Kelt, à celle de Faouar, tout comme les nomades de nos jours.

« Quant aux conditions d'existence des Arabes des

1. « *Patr. Gr.*, CXIV, § XXXIX, p. 625. »
2. « Cette dernière épithète chrétienne paraît être le seul vestige rappelant le nom des chrétiens des *Paremboles.* »

Paremboles, rien ne permet de supposer qu'elles fussent différentes de celles des Bédouins et semi-Bédouins de nos jours; comme ceux-ci, ils avaient à s'ingénier pour l'entretien de leurs troupeaux et pour se procurer le blé et l'orge nécessaires [1]. »

Il fallait donc que les Arabes des Paremboles eussent des pâturages pour leurs troupeaux et des terrains de culture pour récolter l'orge et le blé. Les cent hectares où se dressaient leurs campements, et qu'ils ceignirent de murs, suffisaient, du moins une partie de l'année, à l'entretien de leurs troupeaux. Le reste du temps, ils se pouvaient arroger un droit de pacage sur d'autres points du désert, d'autant plus facilement qu'ils étaient plus forts et que la solitude, au cinquième siècle, paraît avoir été au premier occupant. Nous en dirons autant des terrains de culture. Un détail signalé par notre biographe laisserait croire que les Bédouins de la Parembole mettaient en valeur la plaine du Sahel comme le suppose plus haut le R. P. Féderlin. S. Euthyme, dit la Vie métaphrastique, fit réparer les deux citernes des Amorrhéens. Il en affecta une au service de sa laure, après y avoir fait établir une fermeture; quant à l'autre, il en concéda pour un certain temps l'usage aux Agaréniens qu'il avait baptisés [2]. C'était vraisemblablement à l'époque des semailles et de la moisson que les Arabes chrétiens se servaient de cette citerne.

Cette existence, qui est celle de tous les nomades, suivit longtemps un cours paisible, malgré le danger toujours possible des incursions des Arabes païens. Térébon dut succéder, dans la phylarchie, à son père

1. *La Terre Sainte*, t. XXIV, 12, 15 juin 1907, p. 180 suiv.
2. *P. G.*, *Vit. S. Euthym.*, col. 717, n° 142. On se souvient que les citernes des Amorrhéens étaient à deux stades du monastère de S. Euthyme.

lorsque celui-ci fut élevé à l'épiscopat. Il n'avait alors, il est vrai, que dix-huit à vingt ans; mais, d'après la coutume arabe, son jeune âge n'était pas un obstacle à l'investiture du pouvoir, et son intelligence lui en devait faciliter l'exercice. Il eut d'ailleurs près de lui, pour l'assister de leurs conseils, son père durant quelques années, et beaucoup plus longtemps encore S. Euthyme qui l'aimait comme un fils. Nous le retrouvons, vingt ans après, toujours en possession de la dignité de phylarque. Son fils Pierre lui succéda à une date inconnue. En 556, le pouvoir était entre les mains de son petit-fils Térébon. Après celui-ci, les ténèbres qui enveloppent l'histoire des Arabes de Syrie ne nous permettent plus de suivre la trace de la famille d'Aspebet [1].

En 449 la paix religieuse dont le petit diocèse sarrasin avait joui plus de vingt ans sous la houlette de l'évêque Pierre et sous l'égide du grand Euthyme, faillit être profondément troublée. Pierre n'était plus, et un certain Auxolaüs, ou Auxilaüs, était en possession de son siège. D'où venait cet évêque, l'histoire de notre saint ne nous le dit pas. Nous savons seulement qu'au deuxième concile d'Éphèse, il prit parti, avec Juvénal et les autres évêques palestiniens, pour Dioscore et les monophysites. Nous verrons comment S. Euthyme, après la défection du pasteur, préserva le troupeau de la contagion de l'hérésie. En 451, le successeur d'Auxolaüs, Jean, qui avait été moine de la laure du Sahel, assistait au concile de Chalcédoine. Deux autres évêques des *Sarrasins confédérés* [2] sié-

1. La simple mention du nom arabe de Térébon le Jeune eût singulièrement éclairci la période de cette histoire de 545 à 562. Voir le présent ouvrage, chap. IX, p. 169, et PERCEVAL, II, liv. V, p. 238.

2. C'est ainsi que le diocèse de la Parembole est désigné au Brigandage d'Éphèse (deuxième concile d'Éphèse) : « Auxilaüs episcopus

gèrent à deux conciles tenus à Jérusalem, Valens en 518, et Pierre en 536[1]. Ce furent, pensons-nous, les derniers évêques de la Parembole.

Les grandes épreuves commencèrent pour les Arabes chrétiens vers la fin du cinquième siècle, du vivant d'Élie, premier successeur de S. Euthyme : « Lorsque Anastase fut arrivé à l'empire, écrit Cyrille de Scythopolis, les Barbares firent une incursion dans le désert et le ravagèrent sur une vaste étendue. Ils renversèrent les tentes des Agaréniens qu'avait fixées jadis le grand Euthyme. A la suite de cette agression, les principaux parmi les Arabes chrétiens allèrent dresser d'autres campements aux environs du monastère de Martyrius, et s'y construisirent des églises. »

« Quels furent les centres construits par les Arabes chrétiens auprès du monastère de S. Martyrius? Ici encore, grâce à Cyrille de Scythopolis, les recherches sont faciles; le monastère se trouvant à quinze stades à l'ouest de la laure de S. Euthyme[2], il ne saurait y avoir l'ombre d'un doute, le monastère de Martyrius se retrouve dans les belles ruines de *Khirbet el-M'rassras,* dont le nom même n'est qu'une modification de Martyrius[3]. — Ce serait donc évidemment les ruines les plus voisines qui représenteraient les villages des Arabes émigrés du campement des Parembolés. Nous pensons que la principale de ces localités doit être fixée sûrement à *Khirbet Abou-Souan,* à

gentis Sarracenorum foederatorum dixit, etc. » Labbe, *Concil.*, IV, col. 268, Paris, 1671.

1. Labbe et Cossart, *Concil.*, t. V, 226.

2. « *Patr. Graeca*, t. CXIV, p. 676. »

3. « La carte anglaise P. E. F. nomme les ruines : *Khirbet el-Murussus;* Schik les appelle *Khirbet Um-rasas;* les deux appellations sont fautives. Tant les Arabes Nesirat, qui sont propriétaires de la plupart des citernes, que les fellahs d'Abou-Dis et d'El-Azarieh qui possèdent les terres, nomment les ruines : *Khirbet el-M'rassras* (faire sentir la dernière lettre). »

vingt minutes à peine au sud de M'rassras. Les pierres des maisons renversées révèlent un village qui n'a pas dû subsister longtemps; ces pierres assez taillées n'ont pas à leurs angles l'usure et les cassures qui s'observent sur les pierres des villages anciens souvent rebâtis. Les fouilles seules permettraient de retrouver l'église de cette localité. — Les ruines du hameau nommé *Khirbet Abou-Houïlan*, à un quart d'heure sud-ouest de M'rassras, me paraissent également appartenir à un établissement d'Arabes chrétiens. Les ruines assez importantes du village de *Gharabneh,* à quarante-cinq minutes sud-ouest de M'rassras, ont peut-être aussi appartenu aux Arabes des Paremboles? Par contre, *Khirbet el-Kharaïb* et *Khirbet Abou-Tsiran* me paraissent être des localités beaucoup plus anciennes [1]. »

« Au cours d'une seconde expédition, continue l'historien de S. Euthyme, les Barbares massacrèrent une partie des Arabes chrétiens, en emmenèrent d'autres en captivité et refoulèrent vers les villages ceux qui avaient pu échapper au péril. Cette excursion fut particulièrement grave et redoutable [2]. »

Il est possible, croyons-nous, en rapprochant de ces données quelque peu vagues celles que nous fournissent l'Histoire générale des Arabes et l'Histoire de l'empire byzantin à cette époque, de suivre à la trace les Barbares qui détruisirent l'œuvre de S. Euthyme à la Parembole, et de les nommer.

Avant le commencement de la guerre qui mit aux prises, en Mésopotamie, dès 502, les armées de l'empereur Anastase avec celles du roi de Perse Cobàd, le Cobadès de l'historien Procope, les Thàlabites ou Ba-

1. *La Terre Sainte*, t. XXIV, n° 12, 15 juin 1907, p. 182.
2. *P. G.*, CXIV, *Vit. S. Euthym.*, n° 125, col. 704.

crites, venus du centre de l'Arabie, firent des ravages en Syrie sous la conduite d'un cheikh ou d'un roi Hârit, fils d'Amr el-Macsour[1]. Un traité conclu par Anastase et Hârit, en 502, mit fin à leurs déprédations en Syrie. La Vie métaphrastique de S. Euthyme plaçant la première destruction de la Parembole après l'avènement d'Anastase (491), et les Thàlabites n'ayant cessé leurs incursions en Syrie que vers 502, il n'y a pas à douter que ce furent ces Arabes païens qui renversèrent les tentes des Agaréniens fixées autrefois par Euthyme. Les temps concordent, et il n'est pas fait mention d'autres Arabes ravageant la Syrie à cette époque. Les rois de Hîra étaient alors au repos, ou faisaient le dégât dans le nord de la Mésopotamie au bénéfice des Perses.

A la paix de 502, les Arabes chrétiens relevèrent leurs tentes à la Parembole. Elles furent de nouveau renversées, et cette fois-là définitivement, au cours de la seconde expédition, celle dont l'historien de notre saint signale l'exceptionnelle gravité. Il n'est guère possible d'établir ici une date précise. La seconde incursion se doit attribuer au roi de Hîra, Moundhir III, fils d'Imroulcays III, le terrible Alamundar des historiens byzantins (513-562). C'était, à entendre Procope, « comme un oiseau de proie prenant son vol depuis la Mésopotamie jusqu'aux frontières de l'Égypte, dévastant tout sur son passage; brûlant les édifices, enlevant des myriades d'hommes qu'il tuait ou vendait à haut prix; n'avançant d'ailleurs qu'à bon escient; ayant déjà emporté au loin son butin lorsque les généraux romains s'apprêtaient à le poursuivre; saisissant le moment où les troupes ennemies étaient en-

1. Perceval, II, liv. IV, p. 69.

core dans le désordre de la marche pour se retourner, tomber sur elles, et prendre vivants soldats et généraux[1] ».

La Palestine fut souvent le théâtre de ses déprédations. Les solitaires chrétiens, qu'il n'avait pas l'habitude d'épargner, fuyaient vers les villes[2]. Les grands établissements religieux du Désert de Jérusalem durent prendre des moyens exceptionnels pour se défendre de ses coups. En 532, S. Sabas, lors de sa seconde mission à Constantinople, sollicita de Justinien l'autorisation de faire construire un fortin au centre de la région occupée par ses divers monastères, et d'y mettre une garnison pour les protéger contre les incursions des Sarrasins. L'empereur s'empressa d'accorder la demande de S. Sabas, et donna au clarissime Summus l'ordre de lui verser à cet effet mille sous d'or[3].

C'est donc à Moundhir III qu'il faut faire remonter la destruction définitive de la Parembole. Ses procédés, tels que les décrit Procope, sont bien ceux que nous fait connaître le biographe d'Euthyme. Vis-à-vis d'un établissement sans défense, comme était celui des Arabes chrétiens, il ne laissa assurément rien à faire à ceux qui vinrent après lui. Ceux de ces Sarrasins qui se purent soustraire au danger, se réfugièrent dans les villages, particulièrement à Abou-Dis et au Lazarium que le voisinage de Jérusalem mettait à l'abri des invasions. Vers 554, une de ces épaves, l'arabe chrétien Thàlaba, apparenté aux Agaréniens

1. *De Bello Persico*, I, 18. Procope fait partir des frontières de l'Égypte le roi de Hîra, ce qui fait naturellement supposer qu'il y était venu en ravageant la Syrie. C'est cette hypothèse nécessaire qui nous a fait modifier l'arrangement de sa phrase.
2. Perceval, II, liv. IV, p. 93.
3. Cot., III, *Sab. vit.*, p. 343.

baptisés par S. Euthyme, était établi au Lazarium[1]. Son nom ferait croire qu'il appartenait à la tribu des Thàlabites, les premiers envahisseurs de la Parembole. Il se peut que dans ces incessantes mêlées, ou peut-être antérieurement à l'invasion de 491 à 502, une fraction de cette tribu soit restée à la Parembole, et, après avoir embrassé le christianisme, ait contracté des alliances de famille avec ses habitants.

Que si, comme le pense le Père Féderlin, quelques clans des Arabes chrétiens, fidèles aux souvenirs, vinrent, après l'ouragan de Moundhir, se fixer de nouveau au lieu de leurs anciens campements, les grandes invasions perse et musulmane de la première moitié du septième siècle les en chassèrent pour toujours.

Ainsi finit l'œuvre intéressante de la Parembole qu'avait créée notre grand anachorète, et à laquelle, jusqu'à la fin de sa vie, il avait prodigué ses soins avec la plus paternelle sollicitude.

1. *P. G.*, *Vit. S. Euthym.*, col. 717.

CHAPITRE VI

FONDATION DE LA LAURE. — LES PREMIERS DISCIPLES DE SAINT EUTHYME. — CONSÉCRATION DE L'ÉGLISE. — LE MIRACLE DES PAINS.

428.

S. Euthyme, en s'établissant au Sahel, n'avait nullement l'intention d'y fonder un monastère. Ce lieu, avons-nous dit, lui paraissait apte aux exercices de la vie religieuse telle qu'il la voulait, c'est-à-dire strictement érémitique. Il entendait y demeurer seul avec son disciple Domitien, sauf à aller quelquefois auprès de Théoctiste, ou à recevoir par intervalles ce saint et fidèle ami dans la troisième cellule construite par Aspebet. Cette âme contemplative ne se rassasiait jamais de silence et de prière; elle poursuivait toujours le saint repos qui lui échappait souvent.

Ce fut ce qui lui arriva au Sahel, comme au ouady Dabor, comme au désert de Ziph. *Où se trouve le corps*, disait le Sauveur, *là se rassemblent les aigles*. Réduite aux justes proportions que lui donna l'événement, cette expression se vérifia pour Euthyme dans sa nouvelle installation. Les disciples accoururent, et d'autant plus rapidement que la douce plaine était plus accessible. A tous ceux qui lui demandèrent

de les accueillir il opposa une fin de non-recevoir; que s'ils insistaient, il les renvoyait au *monastère d'en-bas*, au ouady Dabor. Il rebutait de la même manière ceux qui le voulaient assister de leurs aumônes. Que lui fallait-il donc tant pour vivre? N'avait-il pas son travail? Les couffins et les nattes qu'il confectionnait, le commissionnaire du couvent de Théoctiste les allait vendre, et, avec ce petit bénéfice, quelque Arabe chrétien lui faisait, dans la boulangerie d'Aspebet, le peu de pain nécessaire à sa subsistance et à celle de Domitien. Les herbes et les racines du voisinage complétaient les festins de la solitude.

Mais Dieu avait son dessein. Un jour, trois jeunes gens se présentèrent au saint solitaire, le suppliant de les recevoir et de les garder auprès de lui. Ils étaient originaires de la Cappadoce, et ils venaient de la Syrie où ils avaient fait, peut-être à Antioche, de fortes études. Ils étaient frères consanguins, et s'appelaient Cosmas, Chrysippus et Gabrielius. Ce dernier était eunuque de naissance. Leurs instances ne parvenaient pas à faire fléchir la volonté du saint. Il leur fut cependant loisible de coucher tous les trois au Sahel, sans doute dans la troisième cellule. Or, pendant la nuit, Euthyme eut une révélation au cours de laquelle une voix mystérieuse lui enjoignit de ne pas refuser ces jeunes gens : « Reçois, lui fut-il dit, ces Frères qui te sont envoyés par Dieu, et, désormais, ne rebute plus ceux qui viendront à toi dans le désir de faire leur salut[1]. »

Toujours docile aux directions divines, Euthyme, le lendemain, mande les trois frères, et s'adressant à Cosmas, l'aîné, lui dit : « Je vous reçois, Dieu m'y

1. Cot., IV, *Euthym. vit.*, p. 30.

oblige; mais prends bien garde que ton plus jeune frère ne sorte jamais de sa cellule; il ne convient pas, à cause des pièges de l'ennemi, qu'il y ait dans une laure de ces visages de femmes. Quant à toi, je ne pense pas que tu demeures longtemps ici; tu ne tarderas pas d'être fait évêque de Scythopolis. »

Euthyme dut donc établir une laure au Sahel : grain de froment enfoui dans le sillon, il subissait comme malgré lui la loi de la fécondité. Sa famille religieuse s'accrut promptement. Après les trois frères cappadociens, vint d'Antioche un jeune homme dont le nom, quelque vingt ans après, devait retentir douloureusement au milieu d'ardentes luttes religieuses : c'était Domnus, neveu par sa mère du moine Jean qui, peu après, en 429, monta sur le trône patriarcal de l'Orient.

Trois autres jeunes gens, également frères consanguins, arrivèrent au Sahel à peu près en même temps que Domnus. C'était un tribut qu'offrait à Euthyme sa lointaine patrie. Les nouveaux venus, originaire de Mélitène, s'appelaient Étienne, André et Gaïanus. Ils étaient cousins de Sydonius, un des deux maîtres de S. Euthyme. Élevés sans doute, eux aussi, à l'école épiscopale, ils n'avaient pu manquer d'entendre Acace, et leur propre parent, parler de cet ancien élève qui avait laissé à Mélitène un si grand renom de science et de vertu, et qui jetait alors un vif éclat en Palestine.

Tous ces premiers arrivants formaient une élite; tous, ils étaient appelés à un brillant avenir : Cosmas, comme le lui avait prédit S. Euthyme, devint métropolitain de la Palestine seconde; Domnus succéda à son oncle sur le trône patriarcal d'Antioche; Étienne fut évêque de Jamnia, dans la Palestine pre-

mière, et Gaïanus occupa, dans la province d'Arabie, le siège de Madaba. Chrysippus, Gabrielius et André brillèrent au premier rang du clergé de Jérusalem.

Toujours, à ce qu'il semble, dans les premiers mois de l'année 428, trois postulants venus du fond de la péninsule sinaïtique, furent admis à la laure du Sahel : c'étaient Jean, prêtre, Thalassius et Anatolius. Ils venaient de Raïthou. Ce nom est célèbre dans l'histoire monastique. Raïthou, le Tor actuel, se trouvait au sud-ouest de la péninsule, sur le bord du golfe de Suez. Là s'éleva, dès les premières années du quatrième siècle, un monastère fameux dont on voit encore les restes[1], et qui formait un triangle avec les monastères non moins célèbres du Sinaï et de Pharan, le Feïran d'aujourd'hui[2]. Les relations étaient fréquentes, on pourrait même dire faciles, au cinquième et au sixième siècles, entre la Palestine et le Sinaï. Nombre de moines du Désert de Jérusalem, pèlerins du *Buisson ardent*, semaient sur leur chemin les nouvelles des établissements religieux de la Judée. Ce fut assurément par cette voie que la renommée de S. Euthyme parvint bientôt à Raïthou, et gagna les trois postulants à la laure du Sahel.

Le dernier, parmi ceux qui furent les prémices du monastère de S. Euthyme, se nommait Cyrion. Il était originaire de Tibériade et prêtre de l'église du martyr S. Basile à Scythopolis. Douze religieux, en comprenant naturellement dans ce nombre le fidèle Domitien, se pressaient donc dans les étroites cellules

1. *Ordnance Survey of the Peninsula of Sinaï*, p. 216.
2. Le même nom désigne le monastère de la péninsule sinaïtique et celui du ouady Farah. La confusion a pu se faire, et elle s'est faite réellement plus d'une fois.

de la laure. Euthyme demanda à l'évêque Pierre de faire d'autres maisonnettes pour les solitaires que Dieu venait de lui adresser, et pour ceux qui ne pouvaient manquer de venir bientôt. Il le pria en même temps de faire travailler à l'achèvement de l'église, et de l'orner complètement : « Ainsi, dit notre biographe, la laure fut établie à la manière de Pharan. » Le souvenir de la laure du ouady Farah hantait toujours la pensée du saint; il eût voulu la faire revivre au ouady Dabor; il réalisa ce désir au Sahel. Une différence caractéristique, dans l'aménagement, distinguait cependant son monastère de celui où il avait fait ses débuts religieux : à Pharan, les anachorètes habitaient dans des grottes; dans la plaine du Sahel, comme on vient de le voir, ils occupaient des cabanes éparses çà et là, et construites comme les plus pauvres demeures des fellahs palestiniens.

Lorsque l'église eut reçu toute la décoration usitée alors pour ces édifices religieux, S. Euthyme fit prier l'évêque de Jérusalem d'en venir faire la dédicace. Juvénal descendit donc au monastère accompagné d'une suite nombreuse dans laquelle se trouvaient deux membres éminents de son clergé, S. Passarion chorévêque et supérieur de tous les établissements monastiques du diocèse, et le prêtre S. Hésychius.

La cérémonie de la dédicace se fit le 7 mai 428[1]. Notre saint était alors dans sa cinquante-deuxième année. Ce jour combla son âme de bonheur. Trop détaché de lui-même pour se laisser surprendre à la vaine satisfaction d'un succès obtenu, il était heureux, sans doute, d'avoir créé un nouveau foyer d'ascétisme religieux qui devait rayonner dans tout le Désert de

1. Cot., IV, *Euthym. vit.*, p. 32.

Jérusalem; mais un autre sentiment, plus profond, l'émut en cette circonstance : « Ce qui fit surtout tressaillir l'âme du grand Euthyme, dit son historien, ce fut de voir, dans la suite du patriarche, Abramius Passarion, et le théologien Hésychius, deux insignes luminaires qui brillaient dans tout l'univers [1]. »

Ces deux personnages jouissaient en effet, dans ce temps, d'une célébrité que les siècles postérieurs n'ont pas entièrement éteinte. Dans le haut clergé de Jérusalem, Passarion était l'homme de l'administration et du gouvernement; Hésychius enseignait avec une autorité et un éclat qui lui ont fait décerner le titre de Docteur de l'Église. Le premier, tout aux œuvres, fonda, dans la Ville sainte, un couvent qui se signala tristement, comme nous aurons à le dire plus loin, au cours des dissensions que fit naître l'hérésie d'Eutychès. Il fut le premier supérieur général connu des monastères du diocèse de Jérusalem, et cette dignité resta dans son couvent durant plus de soixante ans. La charité semble avoir été le trait saillant du pieux chorévêque; elle le recommanda à la vénération reconnaissante des hérétiques aussi bien que des orthodoxes. L'historien de Pierre l'Ibérien, le fameux évêque monophysite de Maïouma de Gaza, appelle Passarion le grand ami des pauvres et des étrangers. L'écrivain anonyme qui a raconté la mort des deux célèbres dioscoriens Théodose et Romanus, dit de son côté que « Saint Passarion », comme il s'exprime, fonda, en dehors de la porte orientale de Jérusalem, un hospice pour les étrangers [2]. Le chorévêque mourut six mois après la dédicace de l'église de la laure de S. Eu-

1. Traduction Raabe, Leipzig, 1895, p. 38-39.
2. *Narratio de obitu Theodosii*, etc., in fine. — Voir ch. x de cet ouvrage.

thyme[1]. Les historiens du sixième siècle, dans tous les camps, lui ont donné le titre de saint : « Je ne trouve pas néanmoins, dit Tillemont, qu'aucune Église l'honore aujourd'hui. »

« S. Hésyque, ajoute Tillemont, répandit dans la ville sainte, comme des fleuves, les trésors de sa science et de sa sagesse. » Né à Jérusalem, dans la seconde moitié du quatrième siècle, Hésychius s'était retiré au désert pour y mener la vie des solitaires. Lui-même, dans ses écrits, fait entendre qu'il a vécu dans un monastère sous l'obéissance d'un supérieur. En 412, Jean, évêque de Jérusalem, qui connaissait sa vertu, le contraignit d'accepter le sacerdoce, et de prendre rang dans le clergé de l'Anastasis[2]. Hésychius expliqua toute la Sainte Écriture au grand applaudissement de tous ses contemporains. Son principal ouvrage d'exégèse biblique est un commentaire sur le Lévitique qui nous est parvenu en latin. Il semble qu'il l'écrivit après 428, durant la période des grandes discussions soulevées par l'impiété de Nestorius. Il y combat assez clairement l'hérésiarque, et il y donne à plusieurs reprises à la très sainte Vierge le titre de Mère de Dieu. Il y a dès lors tout lieu de croire qu'en 431, ce saint Docteur, que l'on a appelé le *Théologien*, comme S. Grégoire de Nazianze, accompagna Juvénal, son évêque, au concile d'Éphèse. Hésychius mourut vers 438 : c'est lui, selon toute vraisemblance, que l'Église grecque honore publiquement le 28 mars[3].

1. « Porro, sanctus Passario, nondum septem mensium tempore expleto, è vitâ excessit » (Cot., IV, p. 32). Nous ne voyons pas sur quoi se sont appuyés quelques écrivains de notre temps pour faire mourir Passarion à la laure de S. Euthyme.

2. L'Anastasis ou la Résurrection était l'église cathédrale de l'évêque de Jérusalem.

3. Voir Tillemont, *Mémoires*, t. XIV, p. 227 suiv.

Durant les fêtes de la dédicace de la laure, Juvénal, sur la demande de S. Euthyme, conféra l'ordre du diaconat à Domitien et à Domnus [1]. Ceux-ci devaient faire le service liturgique sous Jean et Cyrion qui étaient prêtres en titre de l'église du Sahel. L'intention du saint était d'établir sans retard la célébration régulière de l'office divin dans son monastère, ce qu'il fit en effet. Juvénal et Domnus se rencontreront de nouveau vingt ans plus tard au *Brigandage* d'Éphèse, comme nous aurons à le dire; mais ce ne seront plus alors les pures joies que l'un et l'autre avaient goûtées en 428 au désert.

La laure fondée et organisée, la pauvreté ne tarda pas d'y faire sentir ses étreintes [2]. Les treize moines qui en faisaient partie n'avaient guère d'autres ressources que celles de leur travail. S. Euthyme et Domitien devenus, après quelques années de labeur, des vanniers habiles, ne pouvaient pas suffire au besoin de tous. Les jeunes gens nouvellement arrivés, les futurs évêques ou grands clercs, ne connaissaient pas encore assez les secrets de la sparterie pour fabriquer une quantité convenable de nattes et de couffins, et subvenir ainsi à leur entretien. Il arriva alors ce qui se voit d'ordinaire dans ces commencements : on ne savait jamais bien comment on se pourrait procurer la subsistance du lendemain. Ce souci pesait principalement sur Domitien nommé, dès les premiers jours, économe de la laure. S. Euthyme, comme tous ceux qui ont embrassé l'absolue pauvreté pour l'amour de l'Évangile, et qui savent, avec la certitude de la foi, que Dieu ne les abandonne non plus que les oiseaux du ciel ou la fleur des champs, acceptait joyeusement cette pénu-

1. Cot., IV, *Euthym. vit.*, p. 32.
2. *Ibid.* : « Cum in multâ rerum corporearum angustiâ versarentur. »

rie, et y trouvait même le moyen de se montrer libéral comme nous l'allons voir.

Vers ce temps-là, une troupe de quatre cents pèlerins arméniens descendait un jour de Jérusalem vers le Jourdain. Ces voyageurs, arrivés à la distance de huit à dix kilomètres sur la route de Jéricho, prirent à leur droite un chemin qui passait au Sahel, et qui était à cette époque la voie la plus fréquentée pour aller au Jourdain. Les Arméniens voulaient, à ce qu'il semble, voir leur saint compatriote. « Euthyme les voyant venir appelle Domitien et lui dit : Prépare à manger pour ces hommes. L'économe lui répondit : Révérend Père, il y a dans le cellier à peine de quoi donner à manger à dix personnes : comment pourrai-je fournir du pain en suffisance à cette multitude? S. Euthyme, rempli de l'esprit prophétique, lui dit : Va, comme je te l'ai commandé ; car l'Esprit-Saint a dit : *ils mangeront et ils seront rassasiés.* Domitien alla donc vers la petite cellule où se trouvaient quelques pains. Il n'en put pas ouvrir la porte : la bénédiction divine avait rempli la cellule jusqu'en haut. Avec l'aide de plusieurs Pères qu'il avait appelés, il enleva la porte, et les pains se répandirent hors de la cellule. La même bénédiction s'était étendue sur le vin et sur l'huile. Les pèlerins arméniens mangèrent donc et furent rassasiés, et trois mois durant il fut impossible de remettre la porte en place. Dans l'admiration de ce qui était arrivé, Domitien s'alla jeter aux pieds de son Maître, et lui demanda pardon de la faute qu'il croyait avoir commise. Le saint le releva et lui dit : Mon fils, *celui qui sème dans les bénédictions, récoltera pareillement dans les bénédictions.* N'oublions pas l'hospitalité, car, par elle, comme le dit l'Apôtre, *quelques-uns ont logé des anges sans le savoir.* Aie

confiance; si nous et ceux qui viendront après nous, traitons comme il faut les étrangers et les Frères qui nous viennent visiter, le Seigneur n'abandonnera jamais ce lieu, car *c'est à de tels sacrifices que Dieu prend plaisir*[1]. »

1. Cot., IV, *Euthym. vit.*, p. 33-34. Un critique a relevé les nombreuses citations de la sainte Ecriture qui se trouvent dans la Vie de S. Euthyme, et a cru voir en cela un procédé littéraire de Cyrille de Scythopolis. Il est cependant aisé de comprendre qu'un contemplatif et un saint, comme Euthyme, fût très familier avec les livres sacrés, et coulât sa pensée dans leurs expressions, surtout lorsqu'il enseignait ses disciples.

CHAPITRE VII

LA VIE RELIGIEUSE A LA LAURE.
LE MULETIER AUXENCE. — LES DEUX MOINES FUGITIFS.

Dans un entretien qu'il adressait aux religieux du couvent de Théoctiste, S. Euthyme parlait de la règle de leur congrégation ; nous l'entendrons bientôt parler de la règle de la laure du Sahel. Il ne nous est non plus facile de faire connaître cette dernière règle que la première, ni d'en signaler les détails en nous appuyant d'un document propre et précis. Nous pouvons cependant en esquisser quelques traits en nous reportant aux enseignements mêmes de S. Euthyme, à sa Vie, à la Vie de son plus fidèle disciple S. Sabas, et enfin aux usages en vigueur dans les laures de l'Égypte. Nous verrons en effet plus loin que notre saint se faisait un devoir d'imiter avec le plus grand soin les pratiques des moines égyptiens.

Dès le milieu du ve siècle, le fondement de la vie religieuse, c'est-à-dire l'obligation des trois vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, était solidement établi dans les monastères judéens. S. Euthyme exigeait de ses moines la pauvreté qui exclut les revenus fixes. Il refusait les offres d'argent que lui faisaient des chrétiens touchés du dénûment de son monastère ;

il s'opposa catégoriquement, en 460, au dessein qu'avait formé l'impératrice Eudocie de laisser des rentes à la laure. Le travail manuel, avec ce qu'il a d'aléatoire, devait suffire aux besoins des religieux; ils restaient ainsi plus réellement dans la dépendance du Père céleste et de sa divine providence. S. Sabas reçut cette règle de son saint maître; on a vu plus haut comment il en usa avec Justinien, lorsque cet empereur voulut offrir à ses monastères des revenus fixes.

Un mot nous fait entendre mieux que de longs récits ce qu'était la pauvreté religieuse dans la laure de S. Euthyme. Après y avoir séjourné quelque douze ans, deux religieux de grande vertu cependant, Martyrius et Élie, n'y purent résister; malgré leur affectueuse vénération pour le Maître qui les avait dressés à la vie monastique, ils s'éloignèrent, « parce qu'ils trouvaient, dit simplement notre biographe, que les cellules de la laure étaient par trop dénuées de consolation ».

Il est permis, en les comparant aux plus misérables demeures de nos fellahs palestiniens, de se faire une idée des maisonnettes où les religieux de S. Euthyme passaient cinq jours consécutifs chaque semaine. Hâtivement construites[1] avec les gros cailloux des torrents voisins, elles étaient couvertes d'une terrasse faite de branchages et d'une terre grasse battue et imperméable à l'eau. Une petite fenêtre nécessaire à la saison des pluies. Sur le sol plus ou moins égalisé, une natte et *l'embrimium,* rude oreiller, formaient la couchette du moine[2]. Une niche rustique, ou une éta-

1. En Égypte, dans le monastère de l'Abbé Or, on construisait une cellule en un jour, avec les briques crues encore en usage aujourd'hui dans les villages égyptiens (*Hist. Laus.*, *P. G.*, XXXV, col. 1029).
2. Le coucher par terre, *humi cubatio*, était une des principales

gère quelconque, portait quelques livres de piété ou de doctrine, au premier rang desquels la Bible ou tout au moins le Nouveau Testament[1]. Sur un autre support, le pain, les racines arrachées dans le désert, des herbes ou des fruits dont se nourrissait l'anachorète. Il n'y avait dans la cellule ni réchaud ni aucun autre aménagement pour faire du feu; les solitaires en général ne mangeaient des aliments cuits que dans le coenobium de leur laure, le samedi, le dimanche et aux grandes solennités. Enfin le *baucalium*[2], ou, plus vraisemblablement pour nos moines palestiniens, la *gargoulette* sans laquelle la vie ici ne se saurait comprendre.

Celui qui, renonçant au monde, se présentait à S. Euthyme pour être admis dans la laure devait, s'il était encore jeune et imberbe, ou peu avancé dans la vertu, subir au couvent de S. Théoctiste une épreuve plus ou moins prolongée, en un mot faire son noviciat. On lui apprenait là la discipline religieuse et la psalmodie. Mais, de toute manière, qu'il dût traverser cette période de formation, ou qu'il fût d'emblée introduit dans la laure, son admission se faisait d'après un cérémonial déterminé. Il est vrai qu'à cette même époque, comme le fait remarquer l'éminent auteur de *Santa Melania Giuniore*, celui qui voulait professer isolément l'état monastique se pouvait revêtir

pratiques de l'ascétisme monastique (Théodoret, *H. E.*, *P. G.*, LXXXVII, col. 1389).

1. Lire dans Jean Mosch (*Prat. spirit.*, *P. G.*, LXXXVII, cap. 134, col. 2997) l'histoire de ce pauvre ermite du Jourdain qui, au temps du patriarche Jean IV, se fit embaucher comme manœuvre afin de gagner quelque argent, et de pouvoir ainsi acheter un livre qui contînt tout le Nouveau Testament.

2. Le *baucalium*, dont nous aurons encore à parler plus loin, était tout simplement la cruche dans laquelle le moine mettait l'eau nécessaire à sa boisson et à son travail.

de l'habit religieux à son gré, sans aucun rite, nous dirions sans cérémonie, et en dehors de toute intervention de l'autorité ecclésiastique [1]. Il n'en allait naturellement pas ainsi dans les monastères : la règle fixait les conditions de l'admission, et en avait depuis longtemps arrêté le cérémonial. Devant tous les religieux réunis, l'higoumène *tondait* le postulant, en d'autres termes, il lui conférait la tonsure monacale, et le revêtait de l'habit distinctif de la congrégation, en implorant sur lui la grâce de l'Esprit-Saint. Ce fut ainsi qu'en agit S. Euthyme avec un de ses plus illustres disciples, S. Cyriaque [2].

Ce qu'était l'habit monastique à la laure du Sahel, nous le pouvons conjecturer, avec quelque certitude, d'après les indications données au fil de divers récits par la Vie même de S. Euthyme. C'était la longue tunique d'étoffe noire et grossière, quelquefois toute rapiécée, comme le *centonium* de S. Sabas, et serrée aux reins ; le *cucullium* [3] ou capuchon qui couvrait la tête et les épaules ; enfin, le manteau [4] de même étoffe et de même couleur que le reste du vêtement. S. Euthyme se servait d'un bâton [5], et il portait une très belle barbe qui lui tombait plus bas que la ceinture [6]. Les moines orientaux appréciaient comme il convient ce viril ornement : « Notre saint Père Sabas en ayant été privé, du moins en partie, par suite d'un accident, rendit grâces au Seigneur, pensant que, par

1. S. E. le card. Rampolla, Roma, 1895, p. lxxiv.
2. *P. G.*, CXV, *Vit. S. Euthym.*, col. 924. — Cassien, *P. L.*, XLIX, *Instit.*, lib. IV, cap. v.
3. Ou la *cuculla* : « nigra quaedam cuculla... capiti meo imposita » (*P. G.*, CXIV, *Vit. S. Euthym.*, col. 715).
4. « Et ille (Euthymius) statim mihi apparet... nigro pallio amictus » (*P. G.*, CXIV, *Vit. S. Euthym.*, col. 715).
5. Id., *ibid.* : « baculum manu tenens ».
6. Cot., IV, *Vit. S. Euthym.*, p. 82.

une dispensation divine, il l'avait voulu humilier et empêcher qu'il ne se glorifiât de l'opulence de sa barbe[1]. »

Ainsi revêtu de l'habit monastique, le nouvel anachorète prenait possession de la maisonnette ou cellule que lui assignait l'économe de la laure. Si les cellules disponibles faisaient défaut, il bâtissait parfois lui-même son pauvre réduit, comme il arriva à Cyrille de Scythopolis dans la Grande-Laure de S. Sabas[2]. Alors commençait pour lui le combat ascétique, ou, pour parler le langage de l'Occident, la vie érémitique avec ses dures obligations. Le dimanche au soir, lorsqu'il quittait le coenobium de la laure après les offices liturgiques, il emportait un faix de joncs ou de branches de palmier que lui avait donné l'économe. S'il avait quelque goût pour l'étude, il serrait dans les plis de sa tunique un beau livre d'exégèse biblique ou de théologie, un ouvrage des saints Pères ou quelque traité d'Hésychius le Théologue[3], l'ami de S. Euthyme, « qui illuminait alors tout l'univers ».

A minuit, au signal que faisait le canonarque en frappant sur le *simantron*, l'anachorète se levait et chantait les psaumes de l'office nocturne, éclairé par la seule lumière des étoiles[4]. D'ailleurs, comme nous

1. Cot., III, *Sab. vit.*, n° 22.

2. « Paratus sum ad cellam mihi in ipsâ magnâ Laurâ alacriter aedificandam » (Cot., III. *Sab. vit.*, p. 351).

3. S. Hésychius prêtait facilement, ce semble, les volumes de sa bibliothèque. Un moine du Désert de Jérusalem, qui lui en avait emprunté un, fut troublé lorsque, en le lisant, il tomba sur un traité de Nestorius. Hésychius avait fait relier ensemble ce que nous appellerions des brochures, sans trop prendre garde à leur contenu. Le bon moine rendit aussitôt le volume au S. Docteur qui le brûla. (Mosch, *Prat. spirit.*, *P. L.*, LXXXVII, col., 2901).

4. Les anachorètes, en général, ne devaient pas allumer de lu-

le devrons dire plus loin, il savait par cœur le psautier, et, instruit des règles de la psalmodie, il n'ignorait pas quels psaumes il devait réciter chaque jour. Lorsque l'aube commençait de blanchir les sommets du désert, il disait les *Hymnes matutinales* ou les Laudes ; et au moment que le soleil pénétrait joyeusement dans sa cellule, il envoyait à toutes les créatures une dernière invitation à louer leur Seigneur.

Cette large part faite à la prière par la récitation privée de l'office canonique, le solitaire se livrait au travail manuel. C'était l'occupation du jour, coupée à diverses reprises par la lecture, la contemplation ou la récitation des autres parties de l'office divin. L'anachorète fidèle aux recommandations de S. Euthyme devait peiner à la besogne et la faire avancer dans la mesure de ses forces. Tous, assurément, ne pouvaient point, comme S. Sabas, confectionner dix corbeilles par jour ; les jeunes Cappadociens et Arméniens de distinction, qui furent admis dans la laure dès le commencement, étaient loin d'avoir cette maîtrise ; mais tous devaient épuiser, par leur travail, la provision de joncs ou de palmes qu'ils avaient apportée, et pourvoir ainsi à leur subsistance. S. Euthyme rappelait fréquemment avec S. Paul, que celui-là ne doit pas manger qui ne travaille pas.

Le samedi matin, les solitaires se rendaient au coenobium de la laure, et remettaient à l'économe les objets qu'ils avaient confectionnés pendant la semaine. Parfois un courtier, passant dans les monastères, achetait ces produits du travail monastique ; plus ordinairement l'économe envoyait le Frère muletier les porter, pour les vendre, à Jérusalem ou dans les vil-

mière la nuit dans leurs cellules ; c'était une prescription de la règle de S. Gérasime.

lages de la région. Le nombre des religieux de S. Euthyme s'éleva bientôt à cinquante; il est dès lors facile d'évaluer les bénéfices réalisés, et de comprendre, comme le dit simplement notre biographe, que « les recettes s'accrurent ». Cependant ces moines, comme ceux dont parle Cassien, ne prétendaient à aucune part de cet argent; et chacun se contentait de recevoir, pour son usage quotidien, deux *paxamacia*[1]; c'est-à-dire deux petits pains qui, ensemble, ne pesaient pas une livre.

Lorsque, pèlerins d'un passé de sainteté, nous allons au Sahel, nous sommes d'abord séduits par la vue de ce lieu. Aux heures du matin, la douce petite plaine, éclairée par la lumière naissante, semble sourire comme un visage d'enfant. Mais bientôt le soleil monte en triomphateur et écrase tout sur son passage. Alors le corps s'alanguit; l'imagination, devant la monotonie du désert, replie ses ailes, et la pensée s'endort dans l'ennui. On se rend compte, dans ces moments, de l'énergie qui était nécessaire à une âme pour porter dans ces pauvres cabanes, durant des années, le poids du jour et de la chaleur singulièrement aggravé d'ailleurs par les austérités de la vie religieuse. Qu'un fellah, qui s'était rendu moine dans la laure, s'accommodât de cette existence, nous n'en sommes pas surpris; la différence était peu sensible de sa cellule à la hutte paternelle; et du reste, cédant à des instincts de race, il pouvait plus à loisir s'anéantir dans le vide intellectuel et la rêverie. Mais, ce qui déconcerte notre faiblesse, c'est qu'une âme, délicate et cultivée comme celle d'Euthyme, se soit assujettie à ce genre de vie; c'est que, durant de si

1. *P. L.*, XLIX, *Inst.*, lib. IV, cap. XIV, col. 169.

longues années, il soit resté dans sa cellule, n'en sortant, sauf au temps du Carême, que le samedi matin, et à ce point dédaigneux de son corps, que ses diacres, dit son biographe, ne le voyaient jamais manger. Assurément, une fois ou l'autre, il jetait bien quelque pauvre pâture à l'esclave ; mais toute son âme allait à la contemplation et à l'amour de son Dieu. C'était là le secret d'une persévérance que l'on ne put pas imiter longtemps dans sa laure ; c'était la grande philosophie ; et, dans son gymnase, comme les écrivains grecs aiment à appeler le monastère, il l'enseignait sans se lasser à ses disciples. La diversité d'origine de ceux-ci, et par conséquent la différence de leurs caractères, rendait parfois la tâche difficile. Il n'est pas toujours aisé de plier les volontés à une discipline, même lorsqu'elles l'ont admise en principe ; et l'obéissance, dans la vie religieuse, reste la vertu la plus méritoire parce qu'elle réclame les plus grands efforts. Aussi c'était l'obéissance que S. Euthyme demandait avant tout à ses disciples, sachant bien qu'une congrégation se dissout lorsque ce lien se brise, et qu'un gymnase n'a plus de raison d'être lorsque les auditeurs ne veulent plus écouter le Maître.

Le saint eut dès les commencements de la laure l'occasion d'inculquer énergiquement ces principes. Le travail étant devenu plus actif et plus étendu, et les bénéfices, comme nous l'avons dit, ayant augmenté, « l'économe Domitien dut par là même faire des dépenses, et entre autres celle de quelques bêtes de somme pour le service du monastère. Lorsqu'il voulut nommer un muletier, et lui confier le soin de ces animaux, il jeta les yeux sur un Frère appelé Auxence, originaire de la province d'Asie. Domitien croyait le Frère capable de bien remplir

cette charge[1]. Auxence la refusa. L'économe fit alors appel aux deux prêtres de l'église, Jean et Cyrion, et les pria d'engager le Frère à prendre l'office qu'il lui offrait. L'Asiate ne se rendit pas aux instances des prêtres. Le samedi venu, Domitien en référa à Euthyme[2]. Celui-ci manda Auxence : Mon fils, lui dit-il, écoute-nous, accepte cet emploi. — Je ne le peux pas, honoré Père; trois empêchements s'y opposent : d'abord, je ne connais ni ce pays-ci ni sa langue; ensuite, je crains, si je sors, de tomber dans la fornication; enfin, cet emploi ne me permettra plus de rester dans ma cellule et de vivre de la vie solitaire. — Nous prierons Dieu, lui répondit le saint, pour que tu n'aies rien à souffrir de tout cela; Dieu aura d'autant plus égard à ton obéissance qu'il sait bien que c'est pour te soumettre à son ordre que tu sers les Frères dans la mesure de tes forces. Ecoute ce que dit le Seigneur : *je ne suis point venu pour être servi, mais pour servir;* et encore : *je ne fais point ma volonté, mais la volonté du Père qui m'a envoyé.* — Auxence fit la sourde oreille, et n'obéit pas. Alors, le très doux Euthyme, frémissant, lui dit : Mon fils, nous t'avons conseillé ce qui nous a paru utile pour toi; mais, parce que tu persévères dans ton

1. Il semble en effet que ces robustes montagnards de l'Asie Mineure avaient des aptitudes spéciales, peut-être même trop prononcées, pour cet emploi. Voir dans la Vie de S. Sabas (Cot., III, pag. 287 suiv.) l'histoire d'Aphrodisius, muletier du grand couvent de S. Théodose, qui d'un coup de poing brisa la tête d'un mulet.

2. On peut prendre de là une idée de la hiérarchie à la laure, et de son fonctionnement : l'économe qui, chez les Grecs, est un personnage considérable, dirige le temporel; du moment que surgit une question de discipline monastique, les prêtres de la laure interviennent; enfin, si cette question devient par trop grave, et si le bien spirituel de la communauté y est intéressé, on fait appel à l'autorité suprême de l'higoumène qui, d'une manière ou de l'autre, tranche tout en dernier ressort.

obstination, tu vas faire l'expérience de ce que l'on gagne à désobéir. Aussitôt, saisi d'un tremblement démoniaque, le malheureux Frère tomba par terre. Les Pères présents implorèrent le saint pour lui. Euthyme leur dit : Voilà accomplie sous vos yeux cette parole divine : *l'homme mauvais suscite des contradictions; mais le Seigneur lui a envoyé un ange impitoyable.* Enfin, cédant aux instances des Pères, le miséricordieux vieillard prit le Frère par la main, le releva, et le guérit par le signe de la croix. Auxence demanda son pardon pour le passé, et des prières pour l'avenir. Le saint higoumène lui dit : L'obéissance est toujours récompensée; car Dieu tient à l'obéissance plus qu'au sacrifice; la désobéissance, au contraire, donne la mort. Il pria pour lui et le bénit; et le Frère accepta joyeusement son emploi[1] ».

La leçon fut rude; elle était nécessaire. L'Asiate avait raisonné comme on eût pu le faire dans un gymnase antique. Il ignorait la langue syriaque qui était celle alors parlée en Palestine; il ne pouvait donc guère s'aboucher avec les fellahs ou les marchands pour faire les commissions du monastère. Ce qu'il avait voulu, en quittant sa patrie, c'était de vivre en solitaire ; il n'eût probablement pas fait ce sacrifice s'il avait prévu le résultat final de ses démarches : mulets pour mulets, ceux de l'Asie Mineure valaient bien les chétives bêtes palestiniennes. Enfin, il se défiait de sa vertu ; ce sentiment était fait pour toucher : les historiens monastiques, qui n'ont rien dissimulé, nous montrent parfois ces âmes, que la retraite et le silence avaient préservées, succomber au premier contact des plus vulgaires réalités. Auxence, humai-

1. Cot., IV, *Euthym. vit.*, p. 34-36.

nement parlant, avait raison, et sans doute la philosophie païenne l'eût approuvé ; mais il n'en pouvait aller ainsi dans un gymnase où s'enseignait la sagesse chrétienne. La foi à des raisons que la raison ne peut pas comprendre, celle-ci, entre autres, que l'obéissance, au besoin, nous donne l'avantage sur notre ignorance, nos faux jugements et notre faiblesse. S. Euthyme le rappela fortement à son trop sage religieux; il fit entrer jusque dans sa chair ce grave enseignement.

On se souvint longtemps au Sahel de l'histoire d'Auxence. Les anciens du désert la racontèrent à Cyrille de Scythopolis. S. Cyriaque rappela au même historien un fait où S. Euthyme enseigna, avec autant de fermeté que de miséricorde, l'obligation de la résidence alors trop facilement méconnue dans les monastères de l'Orient. Après avoir enseveli un certain temps, et avec une étonnante facilité, sa pensée dans l'inertie, le moine oriental était pris tout à coup du désir d'aller planter sa tente ailleurs. Était-ce un réveil des instincts nomades? Les maîtres de la vie religieuse voyaient dans cette instabilité une très spéciale intervention du démon. Aucun peut-être n'a mieux étudié que S. Nil ce besoin de changement. Le lecteur nous permettra, ne fût-ce que pour constater combien notre saint était en communion d'idées avec les grands religieux de son temps, de lui mettre sous les yeux la rapide et pénétrante analyse de l'ancien magistrat devenu moine : « L'abattement du cœur, écrit S. Nil, suit la tristesse : mauvais esprit, particulièrement redoutable aux moines. Il surgit surtout vers la sixième heure, et c'est pourquoi on l'appelle le démon de midi. Il apporte avec lui le dégoût et la langueur. Il rend odieux le lieu où l'on

se trouve et les Frères avec lesquels on y vit. Il rend paresseux à la prière et à la lecture. Avec cela, il inspire des pensées de voyage et le désir d'un autre lieu et d'un autre genre de vie. Il persuade qu'une autre manière de faire se prêtera mieux à l'œuvre du salut, et que l'on se perdra infailliblement si l'on ne change pas d'endroit. Au surplus, il fait naître un appétit insolite, et excite le besoin de manger. Enfin, il faut aller visiter les Frères; on y trouvera quelque utilité. Après avoir créé ces persuasions dans l'esprit du moine, il en fait un homme léger, inconstant, ami du plaisir et vagabond; et peu à peu il l'engage aux affaires et aux occupations du monde. Que s'il ne peut pas remporter ces avantages sur lui, il lui envoie un lourd sommeil et l'y plonge pour le vaincre d'une autre manière. Les moyens de le vaincre lui-même sont la prière, la lecture, la patience, le support, l'éloignement de tout entretien inutile, et enfin le travail des mains[1]. »

« Il y avait donc au monastère du Sahel deux Frères appelés Marron et Clématius, qui s'étaient arrangés pour quitter la laure pendant la nuit, sans demander la bénédiction du saint Père Euthyme. Celui-ci, dans sa cellule, eut connaissance de ce projet par une révélation : il voyait le diable mettre un frein aux deux Frères, et les entraîner vers le piège mortel. Il les manda aussitôt, les avertit, les exhorta longuement à la persévérance et s'efforça de leur persuader qu'en tout lieu nous devons, avec l'aide de Dieu, user de circonspection : Adam, leur disait-il, transgressa le commandement de Dieu dans le paradis, et Job lui obéit sur son fumier. Le saint ajouta qu'il faut chas-

1. Cot., III, *De octo vitiis*, de Acedia, p. 205.

ser les pensées qui font naître en nous l'ennui, nous inspirent de l'aversion pour le lieu où nous sommes et pour nos compagnons, et enfin, nous mènent au dégoût et au changement : il faut veiller toujours, prendre garde aux embûches du démon, et éviter ainsi le déplacement qui serait la ruine de notre Règle. — Voyez, ajoutait-il, un arbre fréquemment transplanté ne donne rien ; de même, un moine qui va d'un lieu à l'autre ne produit point de fruit. Il ne se faut pas flatter, quand on n'a point fait de bien dans un lieu, d'en pouvoir faire dans un autre ; ce n'est pas le lieu qui est en cause en tout ceci, mais la volonté. Écoutez cette histoire que m'ont racontée les Pères de l'Égypte : Il y avait dans un monastère de leur pays un Frère très enclin à la colère. Excédé, il sortit du monastère et s'établit à part, persuadé que du moment qu'il n'aurait plus personne avec lui il serait débarrassé de la colère. Or, un jour, après avoir rempli d'eau son *baucalium,* celui-ci se renversa. Il le remplit une seconde, une troisième fois, ce fut la même chose. Alors, poussé par le démon, il s'emporta contre sa cruche et la brisa. — A ces mots, Clématius, qui trouvait cette histoire amusante, se prit à rire : Frère, lui dit sévèrement Euthyme, tu te laisses sottement tromper par le démon ; tu es appelé aux larmes de la componction et de la pénitence, et tu ris ? Ignores-tu que le Seigneur appelle malheureux ceux qui rient, et bienheureux ceux qui pleurent ? Sache donc que c'est sottise pour un moine de parler ou d'agir avec inconvenance et de s'abandonner à la licence ; car la licence est dangereuse et cause tous les troubles. — Sur ces paroles, le saint quitta Clématius, et rentra dans sa cellule. Aussitôt, le Frère tombe par terre, sur sa face, en

proie à un effroyable tremblement. Le bon Domitien, pris de pitié pour son état, et connaissant bien d'ailleurs ce mélange de douceur et de sévérité qui était en son maître, prend avec lui Marron et quelques Pères vénérables, les mène auprès d'Euthyme, et tous ensemble intercèdent pour le malheureux. Cédant à leurs prières, Euthyme sort, vient vers Clématius qui se tordait dans les convulsions et grinçait des dents, le relève et le guérit par le signe de la croix : Désormais, lui dit-il, prends garde à toi ; ne méprise pas les divines paroles ni l'enseignement des Pères ; sois tout yeux, comme il est dit des chérubins ; c'est ainsi en effet que doit être un moine, s'examinant en tout sens, l'œil de l'âme toujours ouvert pour se garder comme celui qui marche au milieu des embûches. — Après l'avoir ainsi réprimandé, et avoir aussi affermi les autres, il le renvoya en paix[1]. »

1. Cot., iv, *Euthym. vit.*, p. 37-39. Les grands maîtres de la vie monastique, S. Euthyme comme les autres, n'étaient nullement hostiles à une aimable gaîté. On a pu voir par quelques traits ce qu'il en était du plus illustre disciple de S. Euthyme, S. Sabas. Ce que les Pères condamnaient unanimement et avec sévérité dans le moine, c'était ce qu'ils appelaient *la dissolution du rire*. Un grand nombre de ces hommes vénérables sortaient des plus humbles conditions ; la piété leur inspirait ce sentiment des convenances qui, à défaut de tout autre, suffirait à mettre le moine en garde contre le rire sonore et la grosse plaisanterie.

CHAPITRE VIII

LE CONCILE D'ÉPHÈSE.

431.

Vers la fin de l'année 430, S. Euthyme reçut la visite d'un des deux ecclésiastiques éminents auxquels l'évêque Otrée avait confié son éducation. Sydonius, qui était venu à Jérusalem vénérer les Saints Lieux, descendit au Sahel embrasser son ancien élève et ses cousins Étienne, André et Gaïanus. Après les premières effusions, Sydonius entretint longuement Euthyme de l'hérésie de Nestorius et des luttes religieuses auxquelles Cyrille d'Alexandrie et Acace, alors évêque de Mélitène, prenaient une si grande part. Il ajouta que l'empereur Théodose II, par un édit du 19 novembre, venait de convoquer un concile œcuménique à Éphèse.

Euthyme écouta son ancien maître avec déférence, partagé entre la douleur qu'il éprouvait des maux de l'Église, et la joie qui l'inondait, dit son biographe, en entendant parler de son autre maître Acace. Cette âme si élevée, si maîtresse d'elle-même, céda à un sentiment que l'éloignement ni les austérités de la vie religieuse n'avaient éteint. L'higoumène vénéré, le thaumaturge célèbre dans toute la Palestine gardait une tendresse d'enfant à l'homme qui avait entouré

ses premières années d'une si paternelle sollicitude. Il était fier de lui, et tout heureux d'apprendre qu'il continuait avec éclat, sur le siège de Mélitène, les traditions d'orthodoxie de l'évêque Otrée.

Sydonius quitta la laure au printemps de 431. Il prit avec lui l'aîné de ses cousins, Étienne, et demanda à l'évêque de Jérusalem, Juvénal, de lui conférer le diaconat. L'évêque se laissa persuader, et ordonna Étienne diacre. Cyrille de Scythopolis dit, sans entrer dans aucun détail, que l'aîné des frères cappadociens, Cosmas, reçut alors lui aussi l'ordre du diaconat, et qu'il fut agrégé avec Étienne au clergé de la Ville sainte[1].

Euthyme, dans les derniers mois de 430, n'en était pas à apprendre ce qu'était l'hérésie de Nestorius. La même année, le pape S. Célestin et S. Cyrille avaient saisi officiellement Juvénal de cette affaire. L'évêque d'Alexandrie avait demandé à celui de Jérusalem de joindre ses efforts aux siens pour ramener Nestorius, ou, comme il disait encore, de tirer ensemble l'épée contre lui, s'il demeurait incorrigible. Le voisinage de Jérusalem ne permettait donc pas à S. Euthyme d'ignorer où en étaient alors les débats. A en juger par la manière dont nous l'entendrons bientôt apprécier les sentiments et la conduite de Jean d'Antioche, qu'il ne vit probablement jamais, il est à croire que Dieu lui donna des lumières particulières sur ces événements et sur les personnages qui y prirent la plus grande part.

Nestorius, évêque de Constantinople, avait fait sortir d'une école, pour la jeter dans le tumulte des foules, une doctrine qui ruinait le mystère de l'Incar-

1. Cot., IV, *Euthym. vit.*, p. 40-41.

nation en prétendant l'éclaircir. D'après cet enseignement, il n'y avait jamais eu entre le Verbe de Dieu et le Christ qu'une union morale, semblable à celle qui s'était faite entre le Verbe et les prophètes, avec cette différence seulement que, dans le Christ, l'union fut permanente et qu'elle le porta à faire de plus grandes actions.

Le Verbe, selon Nestorius, ne s'était donc jamais approprié, par une union physique ou personnelle, la nature humaine ; il était resté dans l'isolement de sa nature divine, et le Christ était resté *à part,* dans les limites de l'humaine nature. Le Verbe était *l'un*, et, comme on finissait par le dire après bien des hypocrisies de langage, le Christ était *l'autre.* C'est sous ce jour et dans ces conditions, prétendait l'hérésiarque, que l'histoire présente le fait du Christ. Il n'y avait par conséquent pas lieu de dire, dans le sens traditionnel de ces expressions, que le Fils de Dieu s'est fait homme, a souffert et est mort pour nous. On ne permettait pas aux intellectuels d'appeler Marie Mère de Dieu; avec cet acharnement qui semble être le sceau des grandes réprobations, on s'attaquait à la Femme bénie entre toutes qui a donné naissance au Verbe incarné ; et l'on croyait pousser aussi loin que possible les concessions à son égard en lui décernant le titre de Mère du Christ.

Nestorius employa, à répandre ces blasphèmes, toute la souplesse de sa dialectique et toute sa facilité d'élocution, tantôt, comme son maître Théodore de Mopsueste[1], enveloppant sa pensée dans un langage d'apparence catholique, ou la dévoilant brutale-

1. Sur les rapports de « Théodore le Grand » et de Nestorius, voir R. Graffin et F. Nau, *Patrolog. Orientalis,* t. IV, fascic. 4, p. 379-380.

ment jusqu'à la plaisanterie sacrilège. Sa vanité ne le mettant pas en garde contre sa réelle ignorance[1], il jouait avec des mots difficiles à manier; et parce que, d'après lui, les propriétés des natures, dans l'Incarnation, étaient la raison pour laquelle il fallait diviser les personnes, sa doctrine, que la foi appelle justement *l'hérésie des deux personnes,* fut, pour un très grand nombre de ses contemporains, *l'hérésie des deux natures.*

Comme le lui avait fait remarquer dès le commencement Jean d'Antioche, avec l'autorité d'une vieille amitié, Nestorius méconnaissait gravement la tradition catholique sur le mystère de l'Incarnation. Il était donc urgent que l'Église se prononçât avec toute sa puissance doctrinale. C'était pour cela qu'un çoncile œcuménique allait s'ouvrir le jour de la Pentecôte, 7 juin 431.

Les évêques qui devaient siéger au concile étaient rendus à Éphèse, sauf les Orientaux, lorsque Juvénal arriva dans cette ville, à la tête des prélats palestiniens, le 12 juin, cinq jours après la fête de la Pentecôte. S. Euthyme avait donné ses ordres à l'évêque de la Parembole lorsque celui-ci était sur son départ. C'est bien en effet d'un ordre que parle notre biographe, ἐνετείλατο. La situation très particulière de S. Euthyme vis-à-vis de l'évêque des Sarrasins, et les circonstances telles qu'elles se présentaient, justifiaient cette intervention en elle-même anormale. Euthyme enjoignit donc à Pierre de suivre de toute manière, pendant le concile, Cyrille archevêque d'Alexandrie,

1. « Socrate, qui cependant ne lui est pas favorable, prétend qu'il y avait en lui plus d'ignorance que d'erreur » (TILLEMONT, *Mémoires*, XIV, p. 309). Les Pères ont vu dans Nestorius pour le moins autant d'erreur que d'ignorance, et ne l'appellent jamais que l'*impie* Nestorius.

et Acace évêque de Mélitène. Juvénal n'était pas nommé. Cependant sa qualité acceptée, sinon légitime, d'archevêque de la Palestine, en faisait le chef et le guide des évêques de ce pays à l'assemblée conciliaire. Mais notre saint connaissait cette âme versatile, absorbée par l'ambition et capable de trahir, pour satisfaire cette passion, les intérêts les plus sacrés. D'après les *Plérophories*[1], Juvénal, à Éphèse, semblait assez disposé à prendre parti pour Nestorius puissamment soutenu, au commencement du concile, par la cour de Constantinople; la crainte seule de S. Cyrille l'aurait retenu. L'archevêque d'Alexandrie eut alors l'occasion de bien connaître l'évêque de Jérusalem, et il fit part de ses observations à l'archidiacre romain Léon, qui devint le pape S. Léon le Grand. A son tour celui-ci, après le concile de Chalcédoine, dans une lettre au successeur de Domnus à Antioche[2], jugea avec la dernière sévérité les intrigues de Juvénal au concile d'Éphèse, le traitant de fourbe, comme avait déjà fait S. Euthyme dans la circonstance que nous rappellerons bientôt.

Le bon évêque arabe reçut donc l'ordre de s'attacher à l'archevêque de l'Égypte et à l'archevêque de la petite Arménie, « lesquels étaient orthodoxes, disait S. Euthyme, et avaient fait preuve de zèle en combattant l'impiété de Nestorius[3] ».

Le concile s'ouvrit le 22 juin. Si l'ordre des signatures répond à celui des places, l'évêque Pierre occupait le quarantième rang dans l'assemblée. Les évêques étaient au nombre de 198. Nestorius, qui se trouvait pourtant à Éphèse, ne parut point parmi eux.

1. *Revue de l'Orient chrétien*, t. III, p. 369.
2. *P. L.*, t. LIV, Epist. 119, *ad Maximum Antioch.*
3. Cot., IV, *Euthym. vit.*, p. 41.

La veille de l'ouverture du concile, quatre évêques lui furent députés pour le sommer de comparaître et de s'expliquer sur sa doctrine. L'évêque de la Parembole faisait partie de cette délégation. Voici comment, sur l'invitation des Pères, il s'expliqua sur cette mission : « Envoyés par votre piété auprès du révérendissime évêque Nestorius, nous lui avons fait savoir que le saint Synode devait tenir une session aujourd'hui même. Il a répondu : J'y penserai, et s'il est nécessaire, je me joindrai à votre réunion. Nous avons averti en même temps six à sept évêques qui étaient avec lui ; à leur tour ils ont dit : Nous y penserons, et s'il nous paraît qu'il en doive être ainsi, nous irons[1]. »

Dès la première session, le concile se prononça sur la question de doctrine et sur le cas personnel de Nestorius. La seconde lettre que S. Cyrille avait écrite à l'évêque de Constantinople, en janvier ou février 430, fut comme le champ où s'engagea la discussion. Il n'est pas sans intérêt de savoir comment les deux Pères qui tenaient de si près à S. Euthyme, accueillirent la lettre de l'archevêque alexandrin : « Je reçois à bras ouverts, dit Acace de Mélitène, l'enseignement contenu dans cette lettre. L'Église, dès l'origine, a pensé et enseigné ainsi ; je le sais d'une certitude absolue, instruit que je suis par les écrits des saints Pères, par les divines Écritures et par la tradition de la foi. »

Ces fières paroles, en même temps qu'elles faisaient mesurer l'étendue des connaissances de l'évêque et donnaient ainsi plus d'autorité à son adhésion, trahissaient l'ancien professeur, et retraçaient le programme des études théologiques que S. Euthyme avait faites

1. Labbe, *Conc.*, t. III, *Concil. Eph.*, part. II, act. 1.

sous sa direction, et qui continuaient de se faire au séminaire épiscopal de Mélitène.

A son tour, l'évêque Pierre de la Parembole formula son jugement. Le souvenir des recommandations de son saint et vénéré Père le lui inspira autant que sa propre foi : « Je me rallie, dit-il, à cette sentence, — celle de Letoïus évêque de Libyade, qui avait parlé immédiatement avant lui ; — quant à la lettre du très saint et très sacré évêque Cyrille, je la loue et je l'approuve comme contenant la pieuse et vraie doctrine. »

Il en fallut venir à la personne même de l'hérésiarque. Chaque évêque émit séparément son vote sur cette question délicate. Nestorius avait à ce point usé de dissimulation qu'un trop grand nombre de prélats, ceux surtout du patriarcat d'Orient, croyaient « que son sentiment n'était point que Jésus-Christ ne fût qu'un pur homme ; mais qu'il avait seulement aversion du terme de Mère de Dieu, par une vaine terreur, ne sachant pas que les Pères s'en étaient servis. Il s'est encore trouvé depuis peu, ajoute Tillemont, des personnes habiles qui ont cru qu'on pouvait soutenir ce sentiment [1] ». Au surplus, le pâle visage de l'évêque de Constantinople exerçait sur les Orientaux eux-mêmes l'étrange fascination que subissent si facilement aujourd'hui nos Occidentaux, lorsque de semblables figures, venues des lointains pays, apparaissent dans nos brumes. Nestorius avait de chauds amis, même parmi ses plus déterminés adversaires ; tel, Acace. Cependant, le ferme caractère de l'évêque de Mélitène ne fléchit pas à son amitié pour l'hérésiarque : « Je l'ai aimé ardemment, dit-il, et plus que n'importe qui ;

1. Le sentiment des Orientaux sur Nestorius (*Mémoires*, XIV, p. 310).

j'ai voulu le sauver. Maintenant, je cède à la nécessité; du moment que la foi et la piété sont en cause, toute considération d'amitié doit disparaître[1]. »

Pierre de la Parembole prononça sa sentence en quelques mots qui respirent une foi profonde et un vif sentiment des devoirs de l'évêque : « Comme il est nécessaire, dit-il, que ceux qui sont consacrés à Dieu suivent la foi orthodoxe exposée par les saints Pères de Nicée, et que, par ailleurs, le très religieux Nestorius s'en écarte; moi aussi, à cause de sa lettre que l'on vient de lire, je l'anathématise. »

L'œuvre essentielle du concile fut donc faite en cette première session. Si Nestorius ignorait réellement, ce qui ne se peut croire, que la tradition donnât à Marie le glorieux titre de Θεοτόκος, ou de Mère de Dieu, la voix du peuple, faisant écho à celle des Pères, le lui dut apprendre en cette triomphale soirée du 22 juin 431.

La joie fut de courte durée. L'arrivée de Jean d'Antioche ouvrit une longue période de troubles et de « ténèbres », comme s'exprimait à la fin de ces tristes débats l'empereur Théodose lassé. Il ne nous convient pas d'entrer dans le récit de ces événements. Nous ne pouvons qu'adorer les desseins de Dieu permettant qu'il se produise dans son Église de telles défaillances, et faisant néanmoins sortir de luttes sans grandeur les enseignements de la foi.

Nous n'avons à retenir, de cette foule qui s'agite misérablement, qu'un seul personnage, parce qu'il se rattache à l'histoire de S. Euthyme. Le patriarche d'Antioche, qui était pourtant un orthodoxe et un modéré, vint à Éphèse tout armé, et prêt à engager le combat contre S. Cyrille. Les *Anathématismes* de l'é-

1. Labbe, *Concil.*, III, *Concil. Eph.*, act. 1.

vêque d'Alexandrie l'avaient scandalisé; il prétendait y trouver l'hérésie d'Apollinaire [1]. Au surplus, et c'est ici une des plus étonnantes singularités de cette histoire, cet évêque dont on ne contestait pas l'intelligence, et qui, à la veille du concile, avait, dans une lettre mémorable, exposé si nettement à Nestorius la doctrine de la foi, ne se rendait pas à l'évidence sur le fait de l'hérésiarque. Aveuglé par sa vieille amitié pour l'évêque de Constantinople, il s'obstinait à le tenir pour orthodoxe malgré des éclats trop souvent renouvelés. Enfin, Jean, qui arriva à Éphèse après de longs retards, était profondément offensé de n'avoir pas été attendu pour l'ouverture du concile.

A peine descendu dans la maison où il devait loger, et, à en croire les orthodoxes, ne prenant pas le temps de quitter son manteau ni de secouer la poussière du chemin, il ouvrit de son côté un synode composé d'une quarantaine d'évêques partisans et amis de Nestorius. Séance tenante, cette assemblée déposa S. Cyrille d'Alexandrie et Memnon évêque d'Éphèse, et enjoignit aux Pères du grand concile, sous peine d'être séparés de sa communion, de se réunir à elle pour anathématiser les anathématismes de l'évêque d'Alexandrie et régler en commun les différends qui troublaient l'Église.

Ce fut une déplorable défection, et Jean d'Antioche qui s'en était fait le chef, comme le dit Acace de Mélitène [2], en reste responsable devant l'histoire. Pour

1. L'hérésie d'Apollinaire affirmait que le Verbe tenait lieu d'âme au Christ; ce qui équivalait à peu pres à ne reconnaître qu'une seule nature dans le Fils de Dieu fait homme. Il serait superflu de disculper S. Cyrille de l'imputation de Jean. Quant aux *Anathématismes* ou *Chapitres*, c'étaient des propositions de Nestorius que S. Cyrille signalait et anathématisait.

2. « Hujus defectionis praeses » (*Concil.*, III, *Concil. Eph.*, part. II, act. 4).

des hommes moins prévenus que Jean et ses adhérents, il n'y eût eu qu'à s'incliner devant le grand acte de gouvernement que venait de faire le concile, et à sanctionner le fait accompli, comme fit le pape S. Célestin, comme firent deux ans plus tard Jean lui-même et les Orientaux. Mais, à cette heure, les passions étaient émues. Le patriarche d'Antioche et ses partisans s'attardèrent aux récriminations. Finalement, l'empereur Théodose II qui, dans toutes ces affaires, avait fait preuve de beaucoup de droiture et de patience, maintint la déposition de Nestorius et renvoya les évêques dans leurs diocèses.

Pierre de la Parembole se hâta de revenir auprès de S. Euthyme. Il le mit au courant des événements d'Éphèse, et lui raconta en détail ce qu'avaient fait le synode et les Orientaux. L'humble évêque du désert était en situation de bien connaître cette histoire. Le concile l'avait distingué à cause de son mérite, et aussi, sans doute sous l'inspiration de Juvénal qui eut plusieurs fois la présidence de la sainte assemblée, Pierre, avec quelques autres évêques, avait été député auprès de Nestorius pour lui faire les sommations canoniques. Les Pères l'avaient délégué de la même manière auprès de Jean d'Antioche pour le prier de se joindre à eux et de prendre part à leurs délibérations. L'évêque de la Parembole avait rendu compte à la grande assemblée de sa double mission en des termes excellents. Il pouvait donc, avec une particulière compétence, entretenir Euthyme des faits qui s'étaient produits à Éphèse durant les quatre mois qui venaient de s'écouler.

Les moines de la laure se groupèrent autour des deux interlocuteurs. Jeunes, pour la plupart, intelligents, prenant à cœur, comme leur saint Maître, les

intérêts de l'Église, ils étaient vivement désireux d'apprendre comment la foi avait triomphé. Ils ne désiraient peut-être pas moins de connaître certaines intrigues que nous révèle l'Histoire générale de l'Église, mais sur lesquelles notre biographe garde un silence absolu. Il est vraisemblable que, sur ce point particulièrement délicat, leur curiosité fut déçue. Dix-huit ans plus tard les moines du Sahel, dont deux étaient alors élevés à l'épiscopat, furent mieux informés; et ils comprirent ce mot terrible de *fourbe* dont leur grand higoumène, à la suite de son entretien avec l'évêque Pierre revenant du concile d'Éphèse, avait d'avance marqué comme d'un stigmate le front de Juvénal.

L'évêque de la Parembole avait parlé au long de Jean d'Antioche, du conciliabule que celui-ci avait présidé à Éphèse, de l'appui qu'il avait donné à Nestorius et enfin de l'opposition des Orientaux : « Euthyme, dit son biographe, éprouva une véhémente douleur en apprenant que Jean, qui était orthodoxe, s'était joint aux défenseurs de l'hérésiarque[1]. » Un des deux diacres de la laure, qui était là, fut lui aussi profondément contristé : c'était Domnus, le neveu du patriarche d'Antioche. Il supplia S. Euthyme de lui permettre d'aller auprès de son oncle pour le ramener à d'autres sentiments. Le saint n'y voulut pas consentir : « Non, mon fils, lui dit-il, cela ne serait pas expédient pour toi. Bien que ton oncle se soit laissé entraîner quelque peu par les méchants, Dieu, qui connaît sa

1. « Petrus Saracenorum Episcopus, in Lauram reversus, omnia quae in Synodo acciderant, per ordinem Magno Euthymio exposuit, et quae ab Orientalibus gesta erant... vehementer doluit (Euthymius) ob Joannem Antiochiae Episcopum qui, cum orthodoxus esset, Nestorii propugnatoribus accesserat. » (Cot., IV, p. 41 suiv.)

droiture, ne permettra pas qu'il se perde; il fera même bientôt voir qu'il est du côté de ceux qui se sauvent. Quant à toi, mon fils, si tu restes dans le lieu où tu as été appelé, et si tu ne cèdes pas à la pensée de quitter la solitude, tu pourras faire des progrès et acquérir la gloire qui est selon Dieu. Que si tu ne me veux pas obéir, tu succéderas, il est vrai, à ton oncle sur son siège; mais des fourbes, après t'avoir entraîné malgré toi, t'en renverseront[1]. »

Domnus ne se rendit pas à cet avis; il quitta S. Euthyme sans lui dire adieu ni recevoir sa bénédiction. Il trouva son oncle fort engagé dans la lutte contre S. Cyrille, et encore loin de rentrer dans l'unité de l'Église et de faire la paix. Eut-il quelque prise sur son esprit? Domnus n'avait ni l'intelligence ni la volonté tout à la fois souple et énergique de Jean. Il est à croire cependant que, la tendresse aidant, sa simplicité, la pureté de sa foi, la piété qu'il avait puisée dans le commerce d'Euthyme, firent quelque impression sur l'âme du patriarche.

D'autres influences, plus cachées, mais plus puissantes, eurent raison de l'opposition du vieil évêque. En même temps qu'il écrivait à Jean, c'est-à-dire vers le mois d'août 432, pour le presser de faire la paix, l'empereur Théodose II écrivait à S. Siméon Stylite, lui demandant de prier pour l'Église si profondément troublée, et d'exhorter à travailler à l'union ceux qui pouvaient le plus pour cette sainte cause. C'était, comme le fait observer Tillemont[2], désigner clairement le patriarche d'Antioche dans le diocèse duquel se trouvait le grand stylite. De son côté, S. Euthyme, qui avait prophétisé le retour de Jean, ne pouvait

1. Cot., IV, *Euthym. vit.*, p. 41-42.
2. *Mémoires*, XIV, p. 516.

manquer de hâter par ses prières cet heureux événement.

Dieu enfin exauça ses serviteurs. Vers le milieu d'avril 433, les négociations engagées entre les patriarches d'Antioche et d'Alexandrie aboutirent, et S. Cyrille scella la paix par la fameuse lettre *Laetentur cœli* qu'il adressa à Jean. La prophétie de S. Euthyme était accomplie. Le patriarche de l'Orient protesta que dans toute cette affaire, il avait agi avec la plus grande sincérité, et il l'en faut croire ; c'était d'ailleurs, comme on l'a vu, la conviction de notre saint.

Huit ans plus tard, Jean mourait après avoir accentué, peut-être plus qu'il ne convenait, son désir de voir la paix rétablie dans tout l'Orient. Son neveu Domnus lui succéda, comme l'avait prédit S. Euthyme. Domnus occupa le trône patriarcal d'Antioche environ huit ans. On ne pouvait pas douter de sa foi ; on n'eut que trop à déplorer sa faiblesse. En 449, au second concile d'Éphèse, il se trouva en présence de Dioscore, patriarche d'Alexandrie, et de l'évêque de Jérusalem, Juvénal. Le motif ou le prétexte de ce concile, qui porte dans l'histoire le nom de *Brigandage,* fut l'hérésie d'Eutychès et la déposition de cet hérésiarque prononcée en 448 par l'évêque de Constantinople, S. Flavien. Nous dirons plus loin quelle fut la conduite du patriarche d'Antioche dans ces tristes conjonctures, et quel traitement lui firent subir ses ennemis. Il n'est que juste de rappeler ici par quelles qualités il resta sympathique, même après ses plus graves défaillances. Domnus était humble et pieux. Il eût pu, du moment qu'il voulait embrasser la vie religieuse, demander son admission au grand monastère de S. Euprèpe où avaient vécu le patriarche Jean son oncle, Nestorius et Théodoret. Il aima mieux s'aller ensevelir dans un des

pauvres réduits que S. Euthyme offrait à ses disciples dans sa laure naissante. La douleur que lui fit éprouver la défection de son oncle au concile d'Éphèse, l'entraîna à la désobéissance envers son saint maître; mais, s'il n'est pas possible d'excuser cette faute qu'il expia d'ailleurs durement, on ne peut qu'être touché du motif qui la lui fit commettre. Domnus avait la foi pure d'Euthyme : bien qu'Antiochien, il ne pencha jamais, comme le fait justement observer Tillemont[1], vers l'erreur de Nestorius. Il se soumit sans la moindre récrimination au concile de Chalcédoine, encore que celui-ci après avoir rétabli sur leurs sièges tous les évêques dépossédés comme lui au Brigandage d'Éphèse, n'eût sanctionné, sans motifs connus, que sa seule déchéance.

Domnus fut victime de ses qualités. Doux et humble comme il était, il eût pu atteindre, ainsi que le lui disait S. Euthyme, à la gloire qui est selon Dieu, s'il fût resté dans sa petite cellule du Sahel. Élevé au faîte des dignités ecclésiastiques, il ne sut pas allier à la simplicité de la colombe qui l'avait rendu cher à son saint Maître, la prudence que réclamaient les circonstances. Lorsqu'il fut sur le point de se rendre au deuxième concile d'Éphèse, « Théodoret, dit Tillemont, lui donna un avis fort sage, qui était de bien choisir les évêques et les ecclésiastiques qu'il mènerait avec lui au concile; et de ne prendre que ceux qui étaient les plus fermes dans ses sentiments, et qui avaient le plus de zèle pour la vérité, de peur qu'il ne fût trahi par les siens mêmes, et ne fût réduit à faire quelque chose contre sa conscience, ou à se voir exposé à la violence de ses ennemis[2]. » L'avis de Théodoret était d'autant plus sage que Domnus ayant,

1. *Mémoires*, XV, p. 581.
2. *Ibid.*, p. 530.

dès la première année de son pontificat, solennellement condamné l'hérésie d'Eutychès, et n'admettant pas les *Anathématismes* de S. Cyrille, se pouvait attendre à être particulièrement visé par Dioscore.

« Domnus, continue Tillemont, n'eut pas assez de soin de suivre cet avis, ou plutôt on lui en ôta le moyen. » Mais il convient mieux de dire, avec la formule hébraïque, que tout cela se fit afin que fût accomplie la prophétie faite par S. Euthyme à son disciple que celui-ci tomberait en proie aux fourbes.

Lorsque la prédiction se fut réalisée, le patriarche déposé, « touché, dit encore Tillemont, d'un grand sentiment de pénitence de ce que sous un faux prétexte de charité il n'avait pas obéi au conseil que S. Euthyme lui avait donné de ne point quitter son monastère, il le revint trouver depuis, tout fondant en larmes, et avec toutes les marques d'un cœur affligé et pénétré de douleur[1] ». Un des martyrologes attribués à S. Jérôme donne à Domnus le titre de saint[2]. C'est là un fondement fragile; on est cependant autorisé à croire que, dans le voisinage de son vénéré Père, l'évêque repentant effaça ses fautes par les larmes de la pénitence, et qu'il obtint, encore que sans éclat, la gloire qui est selon Dieu.

1. *Mémoires*, XV, p. 582.
2. *Ibid.*, p. 906, note XXIX.

CHAPITRE IX

LA GRANDE SAINTETÉ. — LE CLERC ANASTASE. — LE MOINE ÉMILIEN. — LE PHYLARQUE TÉRÉBON ET SA FEMME. — LA PLUIE MIRACULEUSE. — LA FOI DE S. EUTHYME.

431-451.

Vers la fin du concile d'Éphèse, les Orientaux, écrivant à l'empereur Théodose II, se plaignirent, paraît-il, que Juvénal eût fait plusieurs ordinations peu canoniques, même dans l'Arabie et la Phénicie, pour se créer des partisans [1]. A son retour à Jérusalem, Juvénal, bien qu'il n'eût pu obtenir son patriarcat, continua d'agir en archevêque de la Palestine, et à faire des ordinations. Il fit évêque de Jamnia, ville du littoral au nord-ouest de Jérusalem, un disciple de S. Euthyme, Étienne, l'aîné des trois frères arméniens, auquel il avait conféré, on s'en souvient, le diaconat un an ou deux auparavant. Il éleva vers le même temps au sacerdoce l'aîné des trois frères cappadociens, Cosmas, et lui donna la haute charge de staurophylax ou gardien de la Croix.

L'évêque de Jérusalem, en comblant de ses faveurs les moines du Sahel, croyait-il se concilier l'estime du

1. TILLEMONT, *Mémoires*, XIV, p. 482.

saint higoumène, et s'assurer au besoin son appui? Quoi qu'il en soit, lorsque Étienne, sur les instances de son parent Sydonius, reçut le diaconat, « on ne voit pas, dit Tillemont avec sa bonhomie quelque peu malicieuse, si ce fut par l'avis de S. Euthyme [1] ». On ne voit pas davantage que les ordinations subséquentes se soient faites par son avis; il y a même plus d'un motif de penser le contraire. En tout cas, les préoccupations du grand higoumène allaient plus haut: il voulait avant tout se sanctifier et mener à la perfection monastique les âmes qui s'étaient confiées à lui.

La période qui s'écoula depuis le concile d'Éphèse jusqu'au concile de Chalcédoine, marque un merveilleux épanouissement de la sainteté dans la vie d'Euthyme. En ceci, comme dans le gouvernement de sa communauté, rien, si l'on peut ainsi parler, d'original. Le saint, qui dirige ses moines d'après les règles établies dans les déserts de l'Égypte, se sanctifie aussi personnellement à la manière des Pères égyptiens. Ceux-ci le venaient voir fréquemment, et lui racontaient les merveilles de mortification, d'obéissance, de prière qui éclataient dans les solitudes de Scété ou de Nitrie. Ils lui parlaient avec une particulière admiration de l'anachorète Arsène [2], *le Père des empereurs,* mort depuis peu au désert de Scété. Ils lui disaient « son amour de la solitude, du silence et de l'humilité; la pauvreté de son vêtement, son abstinence, sa patience, cette continuelle attention sur lui-même qui lui faisait dire : Arsène, pourquoi es-tu venu ici? Ils lui racontaient aussi sa componction, ses larmes,

1. *Mémoires*, XVI, p. 90.
2. Cot., IV, *Euthym. vit.*, p. 43 : « Qui (Patres) ex Ægypto varie ad eum accedentes, vitae illius (Arsenii) gesta enarrabant. »

ses veilles, la haine qu'il avait de la vaine gloire et des vains discours, son application à la prière, sa commisération et sa discrétion[1] ».

Après avoir fait l'éducation d'Honorius et d'Arcadius, et essayé de donner quelque vigueur à cette sève appauvrie du grand Théodose, Arsène s'était retiré, au désert de Scété. « Du temps qu'il était encore au palais impérial, il avait fait à Dieu cette prière : Seigneur, faites-moi connaître le chemin du salut. — Une voix se fit alors entendre : Arsène, fuis les hommes et tu seras sauvé. — Venu dans la solitude, il renouvela la même prière ; la voix lui répondit : Fuis, garde le silence, sois dans le repos. — Personne, à la cour, disait-on, n'avait porté de plus somptueux vêtements ; personne, au désert, ne fut plus misérablement vêtu. Un jour qu'il demandait quelque conseil de spiritualité à un vieux moine égyptien, celui-ci, fixant sur lui son regard, lui dit : Abbé Arsène, comment, toi qui es si savant dans les lettres grecques et latines, peux-tu demander conseil à un homme rustique comme moi? Il est vrai, répondit Arsène, je connais les lettres grecques et latines ; mais j'ignore encore l'A, B, C, de ce rustique. — L'archevêque Théophile d'Alexandrie l'étant venu voir en compagnie d'un magistrat, et le priant de leur adresser quelques paroles, il lui répondit : Ferez-vous ce que je vous dirai? Sur l'assurance que le patriarche lui en donna : Eh bien ! dit le solitaire, quand vous apprendrez qu'Arsène est quelque part, n'y allez pas[2]. — Va, mange, bois, dors, ne fais rien,

1. Cot., IV, *Euthym. vit.*, p. 44.

2. L'amour de la solitude n'était peut-être pas seul en cause ici. En parlant avec cette rudesse au *Pharaon ecclésiastique*, le Père des empereurs savait à qui il s'adressait : Théophile, oncle de S. Cyrille, fut le grand persécuteur de S. Jean Chrysostome.

disait-il à un moine qui se croyait incapable de faire autre chose que de visiter les malades ; mais du moins, ne quitte pas ta cellule. Il était en effet persuadé qu'il suffit à un moine, pour mettre de l'ordre dans sa vie, de rester dans sa cellule. Quant à lui, il passait la nuit entière dans les saintes veilles. Le matin, lorsque la nature, malgré tout, réclamait ses droits : Viens, disait-il au sommeil, viens, mauvais serviteur ! puis, s'asseyant, il s'assoupissait un moment et se levait aussitôt. Il avait coutume de dire qu'une heure de sommeil suffit au moine qui veut mériter le nom d'athlète. Une mesure de froment, le *thallium,* lui suffisait pour sa nourriture d'une année ; et encore, ses disciples en mangeaient-ils lorsqu'ils le venaient voir. Enfin, il tomba malade, et le prêtre de la laure le vint prendre pour le faire porter à l'église. Là, il le fit coucher sur un grabat, et lui mit un petit oreiller sous la tête. La vue de cet oreiller scandalisa un ancien qui faisait visite à Arsène : Voilà donc, s'écria-t-il, cet Abbé Arsène ! Voilà comment il est couché ! — Le prêtre, prenant à part l'ancien, lui demanda : Que faisais-tu dans ton village ? — J'étais berger, répondit le moine, et je travaillais beaucoup. — Et maintenant, dans ta cellule, que fais-tu ? — J'ai beaucoup plus de loisir. — Eh bien ! tu vois cet Abbé Arsène ? Lorsqu'il était dans le monde, il était le Père des empereurs ; mille serviteurs vêtus de soie, couverts de pierreries, ceints d'une ceinture dorée, s'empressaient autour de lui ; son appartement était couvert de tapis précieux. Toi, tu as été berger, et tu n'avais pas, dans le siècle, le repos où tu es maintenant ; celui-ci, au contraire, n'a plus les délices au milieu desquelles il a vécu jadis. Ainsi, toi, tu te reposes, et lui se mortifie. A ces mots, l'ancien s'inclina, et dit au prêtre : Père, j'ai péché ;

pardonne-moi; et il s'en alla avec beaucoup de profit spirituel[1]. »

La grande âme de S. Euthyme, forte et généreuse, mais douce et simple comme une âme d'enfant, écoutait avec ravissement ces belles et ces saintes histoires. Comme s'il n'eût encore été qu'un simple écolier dans la perfection monastique, le théologien qui devait être le plus ferme soutien de la foi en Palestine au milieu des grandes luttes religieuses du cinquième siècle, le thaumaturge admiré au loin, se faisait le disciple du grand solitaire de Scété. Il mettait tous ses soins à faire passer dans sa vie les pratiques d'ascétisme d'Arsène; il poussait l'imitation de ses vertus jusqu'aux moindres détails. Ses diacres étaient dans l'admiration de cette sorte de docilité : « Nous ne l'avons jamais guère vu, disaient-ils à S. Cyriaque, qui, à son tour, raconta ces choses à Cyrille de Scythopolis, nous ne l'avons jamais guère vu manger, ni rompre le silence que le samedi et le dimanche. » Les moines de la laure, comme tous les moines de ce temps, jeûnaient régulièrement cinq jours de la semaine durant toute l'année. Ces jours-là, c'est-à-dire depuis le lundi jusqu'au samedi, ils ne faisaient qu'un repas, le soir après None, vers trois heures et demie ou quatre heures. Mais nombre de religieux poussaient plus loin cette *continence*, comme s'exprimaient les maîtres de l'ascétisme; les uns ne prenant quelque nourriture que toutes les quarante-huit heures; d'autres seulement tous les trois jours; quelques-uns enfin, n'usant d'aucun aliment durant les cinq jours du jeûne. S. Sabas fit comme ces derniers, dès les commencements de

1. Cot., I, *Apophthegmata Patrum*, p. 353 suiv., passim.

sa vie érémitique. Des femmes délicates se prenaient d'émulation pour cette austérité. La plus grande patricienne romaine du cinquième siècle, sainte Mélanie la Jeune, avant même qu'elle eût fondé ses monastères du Mont des Oliviers, ne prenait un peu de nourriture sans huile que tous les cinq jours; finalement, elle *fit les semaines*, selon l'expression de son historien Géronce, en d'autres termes, elle ne mangeait un peu, et une seule fois, que le dimanche [1].

S. Euthyme s'abstenait donc de tout aliment cinq jours de la semaine; c'était ainsi qu'il imitait la *continence* de S. Arsène.

Il n'imitait pas avec moins de rigueur son silence. Le grand solitaire de Scété, au dire des Pères égyptiens, avait une véritable haine pour les vains discours. Euthyme, disaient ses diacres, éprouvait la même répulsion pour les entretiens inutiles [2]. Seule une grande nécessité le pouvait décider à rompre le silence dans le temps qui s'écoulait depuis le lundi jusqu'au samedi. Au ouady Dabor, pressé par l'intervention divine contre laquelle, dit son biographe, il n'allait jamais, et qui en cette circonstance s'était montrée dans la vision du jeune Térébon, il ne fit pas attendre au samedi Aspebet et ses Bédouins pour les recevoir. Par contre, le jeune Sabas qui venait à

1. Card. Rampolla, *Santa Melania Giuniore, Vita Sanctae Melaniae Senatricis Romae*, p. 14. Il se peut que, chez certains ascètes, cette émulation s'inspirât de quelque sentiment de vanité. Chez les Saints, ces rigoureuses mortifications étaient une grâce de Dieu. Après cela, nous conviendrons avec ceux qui traitent légèrement ces actes des serviteurs de Dieu, « qu'il est plus agréable de boire du Château-Margaux avec ses amis », comme le disait un jour ironiquement le Père Lacordaire, exaltant à Notre-Dame un acte de mortification de sainte Élisabeth de Hongrie.

2. « Illius (Arsenii) colloquii odium... aemulabatur » (Cot., IV, *Euthym. vit.*, p. 44).

la laure demander son admission, mais qui pouvait attendre, attendit en effet jusqu'au samedi pour voir S. Euthyme et lui parler.

Cette sévère observation du silence était moins une mortification qu'un besoin pour les grandes âmes contemplatives ; elles y trouvaient le repos de l'esprit indispensable à l'oraison : « Si tu gardes le silence, disait l'Abbé Pœmen, tu auras le repos partout où tu seras [1]. » Or, on sait combien S. Euthyme était jaloux de son repos intérieur et de la tranquillité extérieure qui le devait garantir. Au surplus, habitués à converser avec Dieu, les contemplatifs ne se peuvent que difficilement résoudre à converser avec les hommes ; la différence de ces commerces est trop grande : « L'Abbé Marc disait un jour à Arsène : Pourquoi nous fuis-tu ? — Le vieillard répondit : Dieu sait que je vous aime ; mais je ne puis pas être avec Dieu et les hommes [2]. » S. Euthyme fit voir en bien des occasions, particulièrement au désert de Ziph et à la Parembole, qu'il savait faire céder son amour du silence aux œuvres de zèle et de miséricorde. On a vu avec quelle sollicitude il s'occupa de ses Sarrasins, les allant fréquemment visiter dans leurs campements, les entretenant de longues heures et les formant à la vie chrétienne. Alors il parlait pour Dieu, et il savait, comme le disait encore l'Abbé Pœmen, que si celui qui se tait pour Dieu fait bien, celui-là fait également bien qui parle pour Dieu [3].

Les diacres de S. Euthyme disaient encore à S. Cyriaque, lui faisant de nouveau remarquer qu'en ceci leur higoumène imitait S. Arsène : « Nous ne l'a-

1. Cot., I, *Apophthegm. Patr.*, p. 612.
2. *Ibid.*, p. 355.
3. *Ibid.*, p. 628.

vons jamais vu dormir couché sur le côté[1]. » Arsène, en effet, n'approuvait guère que le moine prît pour dormir une posture commode, celle surtout où, comme il disait, *on voit en haut :* « Pendant quarante ans, disait pour son compte l'Abbé Bessarion, je n'ai pas dormi sur le côté, mais assis ou debout[2]. » S. Euthyme en faisait autant sans le dire; ses diacres l'ont dit pour lui après sa mort : « Il dormait très peu, racontaient-ils toujours à S. Cyriaque, et seulement assis ou debout; et alors il tenait des deux mains une corde suspendue au plafond de sa cellule[3]. »

Toutes ces pratiques afflictives de l'ascétisme constituaient ce que les moines appelaient le *combat*. On sait quel but ils se proposaient d'atteindre par ces moyens. Il ne semble pas qu'ils aient mis au premier plan la pensée, qui domina dans les âges postérieurs, d'apaiser la justice divine par la souffrance volontaire. Ce qu'ils voulaient directement, nous l'avons dit, c'était d'affranchir l'âme de la servitude du corps, de briser toutes les entraves qui pouvaient arrêter ou simplement retarder son essor vers Dieu. Il fallait que, même après le repas et après le sommeil, la pensée fût assez dégagée pour entrer sans peine dans la contemplation. Celle-ci était le terme des rudes et constants efforts de la mortification. C'est pourquoi S. Euthyme, avec une humilité qui lui faisait perdre de vue le haut degré d'oraison où Dieu l'avait élevé, imitait avec soin « la componction, les larmes, les veilles sacrées et l'oraison de S. Arsène ». C'est dans ces termes trop généraux que ses moines

1. « Nunquam eum in latus dormientem vidimus » (Cot., IV, p. 44).
2. Cot., I, p. 406.
3. « Sed interdum parum sommi rapiebat, etc. » (Cot., IV, p. 43).

parlaient des secrets de son âme. Ils n'avaient guère pu pénétrer dans un sanctuaire que la modestie de leur maître tenait jalousement fermé. Ils apercevaient parfois quelques lueurs, et, assurés que la flamme brillait intense sur l'autel, ils aimaient, se servant d'une expression qui n'était pas encore discréditée, à appeler leur saint supérieur *l'illuminé* Euthyme.

S. Euthyme avait quelque cinquante-cinq ans lorsqu'il se mit humblement à l'école de S. Arsène. Pour le récompenser de cette sainte émulation, dit son biographe [1], Dieu lui accorda les mêmes charismes ou dons gratuits qu'il avait accordés à son modèle.

C'est ici un simple rapprochement entre l'anachorète de Scété et celui du Sahel. Nous savons en effet, par tout ce que nous avons vu jusqu'à présent, que si Dieu n'avait pas attendu ce temps pour égaler les vertus d'Euthyme à celles d'Arsène, il n'avait pas davantage tardé de lui accorder les dons gratuits de prophétie, de guérisons et de miracles, et même ce don *dioratique* ou de la pénétration des cœurs qui, d'après notre biographe, aurait été la récompense spéciale de l'imitation de S. Arsène. Il est vrai cependant que ces faveurs divines éclatèrent surtout dans la seconde moitié de la vie de notre saint, celle qui commence à la date même du concile d'Éphèse. Dieu voulut alors, comme nous l'allons voir, dévoiler plus complètement, par les miracles, le trésor de sainteté que recélait le Désert de Jérusalem.

Un clerc de la Résurrection, Anastase, disciple de S. Passarion, désirait voir S. Euthyme. Il descendit donc à la laure en compagnie de Fidus évêque de Joppé ou Jaffa, de Cosmas le staurophylax et d'un

1. « Cum ergo omni diligentiâ illius vivendi morem imitaretur, dignus quoque habitus est ejusdem donis, etc. » (*Ibid.*, p. 44).

jeune lecteur de l'Anastasis, Fidus, neveu de l'évêque du même nom. Comme ils étaient près du monastère, le saint, qui eut par révélation connaissance de leur arrivée, manda Chrysippus alors économe de la laure : « Tiens-toi prêt, lui dit-il, car le patriarche arrive avec ton frère ». Lorsque les visiteurs furent rendus, le grand Euthyme eut un ravissement, et il se mit à traiter Anastase comme s'il eût eu affaire au patriarche de Jérusalem. Toute l'assistance en était dans l'étonnement. S'approchant alors de son saint maître, Chrysippus lui dit tout bas : « Révérend Père, ce n'est pas le patriarche, mais Anastase le scévophylax ; voyez, il porte des vêtements de couleur, ce que ne peut pas faire le patriarche de Jérusalem [1] ». Alors, tout étonné, et un instant muet, le vieillard dit à Chrysippus : « Crois-moi, mon fils, jusqu'au moment que tu m'as parlé, je l'ai vu vêtu de blanc. Puis, s'adressant aux autres : Vraiment, je ne vous en ai pas imposé, et ce que Dieu a déterminé dans sa prescience, se fera absolument. »

C'était une vue de l'avenir. Un autre fait montra bientôt que, par le don dioratique, Euthyme voyait jusqu'au fond des âmes : « Il y avait à la laure un Frère, romain d'origine et appelé Émilien. Une nuit du samedi au dimanche, Émilien fut violemment attaqué par le démon de l'impureté, et grandement troublé par

1. « Vide eum coloratas vestes gerere quas Jerosolymorum Patriarcha induere non potest... Crede mihi, fili, donec locutus es, illum albicoloris vestibus indutum cernebam » (Cot., IV, p. 45). D'après cet intéressant document, l'évêque de Jérusalem, au cinquième siècle, portait donc un costume blanc dans la vie civile. — Voici ce que nous apprennent sur ce point les *Pléropharies :* « Notre Père nous racontait : Quand j'étais en Égypte, au temps où le bienheureux Théodose, patriarche de Jérusalem, mourait à Constantinople pour la défense de la vérité, je le vis cette même nuit monter au ciel revêtu d'un habit blanc, comme ont coutume d'en porter les évêques de Jérusalem quand ils baptisent » (*ROC.*, III, p. 366).

de mauvaises pensées. Lorsque S. Euthyme sortit pour aller à l'église prendre part à la psalmodie nocturne, Émilien se trouva sur son chemin en un lieu obscur. Averti par une odeur démoniaque, et soupçonnant quelque opération diabolique, le vieillard souffla et dit : Dieu te perde, esprit impur! Aussitôt, ce Frère tomba délirant et écumant. Le saint commanda alors d'apporter une lumière, et, après avoir réuni les Pères, il leur dit : Voyez ce Frère; il s'est admirablement conduit depuis son adolescence, et il a conservé la chasteté du corps; mais, parce qu'il a été entraîné quelque peu à la volupté de la chair, il est tombé au pouvoir du démon. C'est pourquoi, comme je ne cesse de vous le dire, défendons-nous contre toute pensée mauvaise; car dans ces tentations, l'esprit va où ne peut pas toujours aller le corps. Que chacun de nous garde donc son esprit, et fasse son salut avec crainte et tremblement.

« Écoutez, ajouta-t-il, pour le bien de vos âmes, la très véridique histoire que m'ont racontée des moines égyptiens qui me sont venus voir. Il s'agit de quelqu'un que tout le monde tenait pour un saint, mais qui, dans le fond de son cœur, provoquait la colère de Dieu en consentant, comme je le crois, aux mauvaises pensées. Voici donc ce que me racontaient ces moines : Un dioratique vint dans la ville où demeurait le prétendu saint. Il trouva celui-ci malade, et tous les habitants en larmes et criant : Si ce saint vient à mourir, il n'y a plus d'espoir de salut pour nous, car il peut seul nous sauver. En entendant cela, le dioratique courut vers le malade lui demander sa bénédiction. Comme il approchait de la maison, il vit un grand appareil de cierges, de nombreuses troupes de clercs et l'évêque lui-même qui se préparaient à célébrer les

funérailles. Arrivé auprès du moribond, il vit, des yeux de l'esprit, le prince des enfers qui, avec un trident enflammé, se précipitait sur le cœur du prétendu saint, et s'efforçait, par bien des tourments, de lui arracher son âme. En même temps, il entendit une voix du ciel disant : Parce que son âme ne m'a pas donné un jour de repos, toi, tourmente-la sans fin.

« Je vous ai raconté ceci, poursuivit S. Euthyme, pour que nous combattions sans trêve ; que nous nous préparions toujours à la mort, dans la crainte d'avoir à endurer d'intolérables souffrances si nous nous abandonnons à la volupté. Quant au Frère que vous voyez là, c'est pour notre amendement et celui de beaucoup d'autres que Dieu a permis qu'il soit possédé du démon. Mais, parce que Dieu châtie et ne tue pas, prions-le de délivrer sa créature du démon de l'impureté et de la volupté. — Après que le théophore Euthyme eut prié, le démon sortit en criant : Je suis l'esprit de fornication ! Et il remplit ce lieu d'une odeur nauséabonde, comme celle du soufre enflammé. Depuis ce temps, Émilien fut débarrassé des mauvaises pensées, et devint un vase d'élection[1]. »

Vers la même époque, c'est-à-dire vers 440, S. Euthyme eut à faire à deux reprises un plus consolant usage des dons de prophétie et de miracles. Un jour, il vit venir à lui le phylarque Térébon accompagné de sa femme. Térébon avait épousé depuis un bon nombre d'années une fille de sa tribu. Il n'avait point eu d'enfants de ce mariage. C'était pour lui une grande peine ; c'était nécessairement un sujet de graves préoccupations pour les Sarrasins de la Parembole. Téré-

1. Cot, IV, p. 46-49.

bon, enfant, avait fait au ouady Dabor l'expérience du pouvoir surnaturel de S. Euthyme. Il lui dit donc : « Honoré Père, je suis assuré que Dieu exaucera ta prière, parce qu'il fait la volonté de ceux qui le craignent. Voilà de longues années qu'à cause de la stérilité de celle-ci je n'ai point d'enfants. Je t'en conjure donc, honoré Père, prie Dieu de nous donner un fils. Le saint vieillard, qui connaissait bien leur foi, fit sur eux, à trois reprises, le signe de la croix; puis, étendant la main vers la femme, il leur dit : Allez, et réjouissez-vous dans le Seigneur; car Dieu, dans sa bonté, vous accorde trois enfants mâles. » — Pleins de confiance dans la parole du vieillard, ils retournèrent chez eux. La femme conçut, et donna le jour à un fils qui fut appelé Pierre. » C'est, ajoute notre biographe, le fils de celui-ci, Térébon le jeune, qui m'a raconté tout cela, exactement comme me l'avaient raconté les anciens de la solitude. Après Pierre, naquirent deux autres fils selon la prédiction du Père [1]. »

Térébon le jeune, très lié avec Cyrille de Scythopolis, fut, comme nous l'avons dit, le dernier phylarque connu des Sarrasins de la Parembole, ou plutôt, d'après l'expression de notre biographe qui est à retenir, des « Sarrasins de cette région-ci [2] ». Il était naturel que le souvenir du miracle qui avait assuré pour plus de cent ans la phylarchie dans sa famille se fût fidèlement conservé. On n'avait pas davantage oublié le prodige

1. Cot., IV, p. 45.

2. Il s'était acquis, paraît-il, une grande célébrité : « celeberrimus hujus regionis Saracenorum praefectus » (pag. 19). Les Sarrasins de la contrée, ou pour mieux dire de la Palestine, avaient plusieurs phylarques, bien avant Térébon II. On chercherait en vain dans Caussin de Perceval une mention des phylarques de la famille d'Aspebet. Précieuse, mais trop concise, l'indication fournie par Cyrille de Scythopolis éclaircit peu « l'histoire fort obscure des Arabes de Syrie ».

que fit notre saint pour préserver la région de Jérusalem d'un fléau redoutable.

« Vers ce temps-là donc, c'est-à-dire toujours durant la période qui s'écoula entre les conciles d'Éphèse et de Chalcédoine, sévit à Jérusalem et dans ses environs une de ces sécheresses que la Bible dépeint en deux mots : ciel d'airain sur la tête, et terre de fer sous les pieds. La saison des pluies était avancée ; il n'y avait plus d'eau dans les citernes. Réduits à cette extrême nécessité, S. Théoctiste et les Pères de la laure allèrent supplier Euthyme d'intercéder auprès de Dieu. Le saint s'y refusa : Dieu, dit-il, veut nous amender par ce fléau. » Mais les habitants du pays se résignèrent moins facilement. Ils se réunirent en une multitude infinie de Jérusalem et des villages qui se trouvaient sur la lisière du désert. Puis, prenant les croix de ces mêmes villages, ils s'acheminèrent vers la laure en criant : *Kyrie eleison!* Ils se hâtaient d'autant plus d'aller demander l'assistance du saint qu'on était à l'octave des Théophanies, c'est-à-dire au 13 janvier, et qu'ils savaient qu'il quittait alors son monastère pour passer le Carême dans la grande solitude.

« Lorsque Euthyme entendit les cris de la multitude, il s'informa de ce qu'elle voulait. Il sortit alors de sa cellule : Mes enfants, dit-il, que demandez-vous là à un pécheur? Je n'ose pas prier à cette intention. Dieu, il est vrai, Dieu notre Créateur est bon et humain, et ses miséricordes sont au-dessus de toutes ses œuvres; mais nos péchés nous ont éloignés de lui. Nous avons souillé son image en nous livrant à la cupidité et à toutes sortes de voluptés. Nous passons notre vie dans l'envie et l'avarice; et parce que nous nous haïssons mutuellement, nous sommes nous-

mêmes dignes de la haine de Dieu. Voilà pourquoi il nous a envoyé ce fléau; il veut que ce châtiment nous inspire sa crainte et nous rende meilleurs. C'est alors qu'il nous exaucera, comme le font entendre ces paroles de l'Écriture : *le Seigneur est près de ceux qui l'invoquent dans la vérité.* — Oui, vénéré Père, répond la foule émue; mais toi, prie Dieu pour nous! Nous savons qu'il exauce tes prières, car il fait la volonté de ceux qui le craignent. — Les instances devenant toujours plus pressantes, S. Euthyme se laisse fléchir. Il exhorte la multitude avec encore plus d'ardeur; puis, prenant avec lui les Pères présents, il entre, mais sans rien promettre, dans l'église de la laure. Là, il se prosterne, et conjure Dieu d'avoir pitié de sa créature, *de visiter la terre et de l'enivrer.*

« Le saint priait encore lorsque, tout à coup, le *Notus* se mit à souffler; le ciel se couvrit de sombres nuages; la pluie tomba par torrents, et une violente tempête se déchaîna. » C'était la pluie véhémente du sud-ouest qui pénètre les murs les plus forts, mais qui remplit les citernes en quelques heures.

« Sa prière terminée, le saint se lève et va de nouveau vers la foule : Voilà, dit-il, que Dieu a exaucé vos prières, et nous a accordé notre demande. Il bénira cette année-ci entre toutes les autres. Faites donc bien attention à vous, et, par vos bonnes œuvres, glorifiez Dieu qui nous a fait miséricorde.

« Là-dessus, il les congédia. La pluie tomba en si grande abondance, et si longtemps, que le saint dut retarder de plusieurs jours son départ pour la grande solitude. Comme il l'avait annoncé, l'année fut particulièrement bénie [1]. »

1. Cor., IV, p. 49-51.

Le temps approchait des luttes religieuses qui devaient troubler profondément la Palestine. Avant de dire la part qu'y prit S. Euthyme, son biographe, esquissant un tableau de ses connaissances théologiques, nous le montre tout armé pour le combat. Il prend soin en même temps de nous redire comment, dans cette sainte âme, une grande mansuétude pour les hérétiques s'unissait à une haine vigoureuse et salubre de l'hérésie.

« L'Abbé Jean, évêque et solitaire, écrit-il, et l'Abbé Thalélée qui en ce temps-ci combattent dans la laure du bienheureux Sabas, m'ont raconté que le bienheureux Sabas et plusieurs autres anciens étaient dans l'admiration du zèle ardent du grand Euthyme pour les dogmes ecclésiastiques, et de la douceur dont il ne se départit jamais à l'égard des hérétiques. Ils disaient que le saint détestait toutes les hérésies, parce qu'elles contredisent l'enseignement de la foi; mais qu'il en poursuivait particulièrement six d'une haine parfaite. »

De ces hérésies, les premières par le temps étaient celles d'Origène, de Manès, d'Arius et de Sabellius. Nous savons comment S. Euthyme traitait avec les manichéens. Les origénistes firent, paraît-il, quelques tentatives auprès de lui. Ce n'étaient pas encore les moines tumultueux dont nous avons parlé plus haut; ceux-ci n'apparurent que beaucoup plus tard au Désert de Jérusalem; c'étaient des manières de saintes gens qui venaient de Césarée de Palestine ou de ses environs, et qui, sous couleur de piété, semblaient vouloir mettre sous le patronage de S. Euthyme leurs rêveries sur la préexistence des âmes, « la monstrueuse réintégration [1], dit notre biographe, et

1. D'après les origénistes, les âmes auraient existé avant d'être

tous les dogmes impies qui découlaient de ceux-là ». Notre saint démasquait les bons apôtres, et les renvoyait aux environs de Césarée où leur secte comptait alors de nombreux adhérents.

Euthyme exécrait les hérésies d'Arius et de Sabellius qui, par des voies différentes, aboutissaient à la négation du dogme de la Trinité. Ce sentiment était, comme le fait entendre son biographe, le fruit de son éducation théologique autant que de sa piété. Élevé dans le voisinage de la Cappadoce, dans un milieu ecclésiastique où l'influence des deux grands adversaires de l'arianisme, S. Grégoire de Nazianze et S. Basile de Césarée, était vivante et toute-puissante, Euthyme fut rompu, dès sa jeunesse, aux luttes contre l'hérésie d'Arius : « Il avait appris, dit Cyrille de Scythopolis, à affirmer l'unité dans la Trinité, et la Trinité dans l'unité; l'unité de divinité, de substance et de nature, et non pas de personne, comme le prétendait Sabellius; la Trinité, non pas des natures ou des substances, comme le voulait Arius, mais des hypostases ou personnes. Il avait appris à unir à raison de la substance, et à diviser à cause des personnes. Il glorifiait une divinité unique et indivise dans la nature, mais sans confusion de personnes dans le Père, le Fils et le Saint-Esprit. »

Ce ne fut cependant pas sur le mystère de la Sainte Trinité, mais sur le mystère du Christ ou de l'Incarnation, que les grandes controverses s'engagèrent en Palestine du vivant de S. Euthyme. Le concile d'Éphèse avait été reçu unanimement dans ce pays.

unies aux corps dans lesquels elles devaient expier les péchés commis par elles antérieurement. L'origénisme prétendait aussi que les peines de l'enfer ne sont pas éternelles, et que les démons eux-mêmes seront réintégrés dans l'état de justice.

Les nestoriens ne s'y trouvaient qu'en petit nombre, isolés et sans église. Dans le voisinage du Calvaire on disait d'une commune voix, comme le centurion : *Cet homme était vraiment le Fils de Dieu!* Les scissions commencèrent après le Brigandage d'Éphèse. A la suite de Juvénal, l'épiscopat palestinien en majorité embrassa l'hérésie d'Eutychès sous la forme que lui avait donnée Dioscore d'Alexandrie. A la formule nestorienne qui divisait le Christ en deux personnes, les monophysites dioscoriens en opposèrent une autre qui, confondant les mots plus que les choses, ne reconnaissait qu'une seule nature dans le Fils de Dieu fait homme. La formule catholique confesse, dans le Christ, deux natures unies en une seule personne. C'est cette dernière qu'admettait S. Euthyme, comme va le dire son biographe, et qu'il s'efforça de faire triompher en Palestine, comme nous aurons bientôt à le raconter.

« Pour ce qui est du mystère du Christ, dit donc Cyrille de Scythopolis, Euthyme rejetait la division de Nestorius et la confusion d'Eutychès. Il confessait pieusement que l'unique Verbe divin de la sainte et consubstantielle Trinité a été, dans les derniers jours, fait chair du Saint-Esprit et de l'immaculée Mère de Dieu, Marie; qu'il a été fait homme, engendré par Marie d'une manière inexplicable; qu'il est Notre-Seigneur Jésus-Christ, lequel est glorifié avec le Père et l'Esprit-Saint. Il reconnaissait une seule hypostase du Christ composée de deux natures, la divinité et l'humanité. Il n'admettait pas dans le Christ une simple et unique nature après l'union, comme le disait follement Eutychès, ni deux hypostases selon le dogme judaïque de Nestorius, parce qu'il connaissait très bien la différence de la nature et de l'hypostase;

il savait que les mots de nature, de substance et de forme signifient ce qui est général et commun; et qu'on désigne ce qui est singulier par les mots d'hypostase et de personne. Ainsi donc, ce saint croyait que l'union s'était faite selon l'hypostase, d'une manière ineffable, dans le sein virginal; car la chair animée, qui a été prise de la Vierge, a eu l'être dans l'hypostase du Verbe, et non pas selon une âme préexistante, ou selon une chair formée antérieurement. Et il n'y a pas à dire qu'autre est le Christ, et autre le Verbe divin, comme le veulent les inventeurs de fables : il n'y a qu'un seul et même Fils unique de Dieu, Jésus-Christ Notre-Seigneur, encore que nous connaissions la différence des natures unies[1]. »

En vérité, la laure du Sahel fut, en même temps qu'un gymnase de sainteté, une école de pure et de parfaite orthodoxie; nous l'allons mieux voir à l'occasion des événements de Chalcédoine.

1. Cot., IV, p. 51-54. Dans cette page de théologie condensée, se reflète peut-être un peu la théologie précise, strictement philosophique du moine fameux qui illustra la Nouvelle-Laure, autant qu'il la désola, Léonce de Byzance. Cyrille de Scythopolis vécut dans cette laure, et y étudia les ouvrages que son devancier avait écrits contre Nestorius et Eutychès. Il n'y a pourtant pas lieu de contester l'affirmation de notre biographe au sujet des connaissances philosophiques de S. Euthyme. L'esprit sérieux et pénétrant de notre saint ne se contentait pas de notions mal définies; c'était surtout en matière d'orthodoxie que, selon sa formule accoutumée, il disait : *Prends garde à toi!*

CHAPITRE X

LE CONCILE DE CHALCÉDOINE.

451.

Ce n'est pas sans quelque solennité que Cyrille de Scythopolis aborde ce sujet : « En la soixante-quinzième année du grand Euthyme, écrit-il, un concile se tint à Chalcédoine dans lequel se trouvèrent réunis à peu près tous les évêques de l'univers[1]. » Le nombre des évêques qui prirent part au concile de Chalcédoine dépassa six cents ; l'univers qu'ils représentaient, c'était l'Orient ; de l'Occident, il n'était guère venu à la grande Assemblée que les trois légats du pape S. Léon Ier, et un ou deux prélats africains. Important par le nombre des Pères qui s'y trouvèrent, le concile de Chalcédoine le fut encore plus par la définition de foi qu'il émit, et par les conséquences qui s'ensuivirent.

La paix honorablement conclue entre S. Cyrille et Jean d'Antioche, en 433, deux ans après le concile d'Éphèse, n'alla pas sans quelque défiance chez ceux qui les avaient suivis jusqu'alors. Les deux camps s'observaient des deux côtés des *Anathématismes* de S. Cyrille, l'un voulant renverser cette citadelle, et

1. Cot., IV, *Euthym. vit.*, p. 54.

l'autre, s'y renfermer et s'y défendre. Dans ces conditions, la reprise des hostilités était à prévoir à courte échéance. Dès 441, l'archimandrite d'un couvent des environs de Constantinople, Eutychès, en donna le signal; c'était un vieillard d'un grand âge, qui avait joui de l'estime de S. Cyrille, qui crut un instant en imposer au pape S. Léon.

Quoi qu'il en soit de la valeur intellectuelle et morale d'Eutychès, l'hérésie dont il se fit l'auteur troubla encore plus profondément l'Église que celle de Nestorius qu'il voulait combattre. Nous avons dit plus haut quelle fut l'erreur que condamna le concile d'Éphèse, et comment, pour vouloir sauvegarder les propriétés de la nature divine et de la nature humaine, Nestorius avait établi deux personnes en Jésus-Christ. Le bon sens populaire, qui ne s'attarde pas aux subtilités de doctrine, avait tiré de cet enseignement la conclusion que le Christ n'était qu'un pur homme, et que Nestorius avait pour le Fils de Dieu les sentiments d'un Juif. Prenant ce qu'il croyait être le contrepied du dogme nestorien, Eutychès affirma non seulement l'unité de personne, mais aussi l'unité de nature dans le Christ. Fort de ses relations antérieures avec S. Cyrille, ou conseillé par quelques habiles gens, il s'abrita sous l'autorité du grand évêque alexandrin qui avait parlé, lui aussi, encore que dans un tout autre sens, de l'unique nature du Verbe incarnée. Ce fut ce qui fit sa triste fortune, et celle de son hérésie.

Ce serait cependant s'abuser que de croire que les préoccupations doctrinales mirent seules en branle le parti puissant auquel fut attaché le nom d'Eutychès. Le patriarche de Constantinople, S. Flavien, après avoir épuisé tous les moyens de douceur, condamna,

le 22 novembre 448, le nouvel hérésiarque, et le déposa de sa charge d'archimandrite et de l'honneur du sacerdoce. Eutychès recourut alors à Chrysaphe, ministre de Théodose II, et à Dioscore, successeur de S. Cyrille sur le trône patriarcal d'Alexandrie. L'eunuque Chrysaphe disposait à son gré de la volonté du trop faible empereur, et une insatiable avarice lui tenait lieu des passions dont il n'était pas susceptible : « Ne voyant pas de bon œil l'ordination de S. Flavien et son élévation au siège épiscopal de Constantinople, dit l'historien Théophane, il suggéra à l'empereur de demander au nouvel évêque un présent de bénédiction à l'occasion de son investiture. Flavien envoya, comme eulogies, des pains saints et purs. Cela ne faisait point l'affaire de Chrysaphe qui voulait de l'or. L'évêque répondit qu'il ne pouvait rien de plus, à moins de faire fondre les vases sacrés. De là, de part et d'autre, un grave dissentiment. Dioscore, de son côté, persécutait les parents de son prédécesseur S. Cyrille, et leur volait leurs biens... Il voua de la haine à S. Flavien parce que celui-ci avait donné des secours à ces mêmes parents de S. Cyrille[1]. »

Théophane a vu les petits côtés d'une grande question; il est d'ailleurs vraisemblable que ces basses et mesquines passions entrèrent pour une certaine part dans le grand conflit qui allait éclater. Mais d'autres sentiments plus puissants et plus profonds animaient le patriarche d'Alexandrie contre celui de Constantinople. L'occasion se présentait d'assurer la prépondérance de son siège; il ne la laissa pas échapper. Le dogme d'Eutychès se trouva

1. *P. G.*, CVIII, *Chronogr.* A. M. 5940, col. 258 et seq.

fort à propos pour s'en faire une arme et attaquer l'adversaire. Flavien était originaire d'Antioche où l'on avait nourri longtemps, où l'on gardait peut-être encore des sympathies pour Nestorius. Du même coup, Dioscore atteignait le patriarcat de Constantinople, et celui de *l'Orient.* Mais il fallait affiler l'arme. Eutychès avait donné la formule qui restera dans tout le parti monophysite en tous les temps : *deux natures avant l'union; une seule après; de telle sorte que le Christ est un de deux natures.* Pressé de dire ce qu'était cette unique nature du Christ après l'Incarnation, Eutychès s'était dérobé ; au fait, il finissait par dire que le Christ n'était pas véritablement homme. C'était bien là le contrepied de l'hérésie nestorienne; mais la plus élémentaire logique forçait à dire que l'humanité, que l'on avait cru voir dans le Christ, n'était qu'un fantôme; et ce fut en effet ce que pensèrent les eutychiens purs.

Entrer dans cette voie, c'était aller au-devant d'une défaite; formulée ainsi, l'hérésie d'Eutychès était une *folie,* comme on le dit parmi les catholiques dès le premier jour. Or Dioscore voulait se donner toutes les garanties de la raison et de l'autorité; il les chercha dans l'enseignement de son prédécesseur S. Cyrille. Il laissa, avec bienveillance, Eutychès divaguer à son aise; mais tout en ne reconnaissant dans le Christ qu'une seule nature, il affirma en lui la réalité d'une chair animée. Son dogme s'éloignait donc moins de la vérité catholique que celui du moine hérésiarque, et dans une calme et impartiale discussion une entente eût pu s'établir. Mais ce n'était pas d'un accord dans la foi que voulait Dioscore; il avait hâte d'engager la lutte contre S. Flavien, et de le vaincre.

Sur ces entrefaites, le pape S. Léon écrivit à l'évêque de Constantinople, le 13 juin 449, sa lettre dogmatique, ce qu'on appela son *Tome*, magnifique exposé de la doctrine catholique sur le mystère de l'Incarnation. Tout ce haut enseignement se résumait en cette formule qui tenait le milieu, comme la vérité, entre celles extrêmes et opposées de Nestorius et d'Eutychès : *une seule personne du Christ en deux natures.*

La bataille, — ce mot ne fut que trop justifié par les événements —, se livra à Éphèse. Sur la demande d'Eutychès, l'empereur Théodose II avait ordonné la tenue d'un concile dans cette ville. L'assemblée s'ouvrit le 8 août 449 ; elle compta environ 120 évêques. Juvénal s'y rendit accompagné de quinze à seize prélats palestiniens, parmi lesquels Auxolaüs ou Auxilaüs, successeur d'Aspebet sur le siège de la Parembole. Dioscore y présida, assisté de l'évêque de Jérusalem. Il mena les opérations avec une brutalité et une violence qui ont fait donner à ce concile le nom de *Brigandage*. Son premier acte fut d'empêcher qu'on ne donnât à l'assemblée lecture de la Lettre de S. Léon à Flavien. Il demanda ensuite aux évêques ce qu'ils pensaient d'Eutychès et de quelle manière il le fallait traiter. Juvénal, opinant le premier, le déclara parfaitement orthodoxe, digne de gouverner son monastère et de tenir le rang de prêtre dans l'Église[1]. L'évêque de Jérusalem fut suivi par tous les membres du synode et en particulier par le trop faible Domnus, patriarche d'Antioche : « Tu seras entraîné par des fourbes », lui avait prédit S. Euthyme ; c'était fait. Les évêques palestiniens obéirent docile-

1. Tillemont, *Mémoires*, XV, p. 563.

ment à la direction de Juvénal qu'ils considéraient comme leur patriarche. Le malheureux Auxolaüs émit son vote en ces termes : « Je donne mon assentiment, et je consens à tout ce qu'il plaira de décréter au sujet du révérendissime archimandrite Eutychès ; je juge qu'il est juste de lui rendre son rang de prêtre et le gouvernement de son monastère[1]. » La condamnation de S. Flavien acheva la réhabilitation de l'hérésiarque et consomma l'œuvre d'iniquité. Restait la seconde partie de la prophétie de S. Euthyme à Domnus : « et ils te renverseront de ton trône » ; cela se fit le 10 ou le 11 du mois d'août. Le patriarche d'Antioche, qui avait cédé à la terreur comme tant d'autres membres de cette déplorable assemblée, ne trouva pas grâce devant Dioscore et Juvénal. Ce dernier acte marqua la fin du second concile d'Éphèse. Les évêques de Palestine revinrent à leurs sièges, et y installèrent l'hérésie d'Eutychès et de Dioscore.

La défection d'Auxolaüs causa à S. Euthyme une inexprimable douleur. Un mot de notre biographe nous fait entendre qu'à son retour à la Parembole, il se passa quelque scène terrible dans l'église du Sahel, ou peut-être même dans celle des Sarrasins chrétiens. Euthyme pouvait parler librement contre l'évêque prévaricateur ; comme S. Paul, il pouvait dire à ces pauvres Arabes qu'il avait instruits de la doctrine la plus pure, baptisés et toujours entourés de la plus tendre sollicitude : *eussiez-vous dix mille maîtres, vous n'avez qu'un Père, moi qui vous ai engendrés dans le Christ!* Il le dit, assurément, et avec une telle puissance, que, cent ans après, la solitude judéenne retentissait encore des éclats de sa sainte co-

1. Labbe, *Concil.*, t. IV, col. 268, Paris, 1671.

lère. Auxolaüs mourut bientôt après dans l'indignation de S. Euthyme, comme s'exprime notre biographe [1].

Dioscore triomphait, et, avec lui, Eutychès. Théodose II, protecteur abusé de l'hérésie, prit pour l'unanimité dans la foi le silence des évêques terrorisés, et il sanctionna, par une loi d'empire, l'œuvre du faux concile d'Éphèse. Il mourut le 22 juillet 450. Marcien lui succéda le 24 ou le 25 août de la même année, et il épousa sa sœur Pulchérie. Marcien était orthodoxe; la foi de Pulchérie n'avait pas failli; l'un et l'autre avaient pour les intérêts de la religion, comme le leur écrivait le pape S. Léon, une sollicitude épiscopale [2].

Vers la fin de l'année 449, S. Léon avait demandé et fait demander, mais en vain, à Théodose II la convocation d'un synode en Italie pour remédier aux maux qu'avait causés le Brigandage d'Éphèse. A l'avènement de Marcien, il envoya des légats à Constantinople, non plus pour négocier la tenue d'un concile, mais pour traiter de la réconciliation des évêques complices de Dioscore, et ramener ainsi la paix dans l'Église. De son côté, Marcien, dès les premiers jours de son règne, manifesta la volonté de faire tenir un concile œcuménique en Orient; c'était là que s'était produit le fait d'Eutychès; c'était là qu'on en devait connaître. Marcien avait un sentiment très juste de certaines exigences que l'Occident n'eût pas méconnues sans danger; le pape se rendit à ses désirs, et il approuva la convocation d'un synode œcuménique en Orient.

1. Cot., IV, *Euthym vit.*, p. 55 : « Auxolao in indignatione Euthymii defuncto. »

2. C'est une pensée qui revient assez fréquemment dans les lettres de S. Léon à sainte Pulchérie et à Marcien; voir entre autres, *ep.* CXVI, cap. 1, col 1036, et *ep.* CXXXIV, cap. col. 1094. — *P. L.*, t. LIV.

Indiqué à Nicée, le concile s'ouvrit tout près de Constantinople, à Chalcédoine, le 8 octobre 451. Les évêques, nous l'avons dit, s'y rendirent fort nombreux de toutes les parties de l'Orient. Les légats du Pape S. Léon y présidèrent. Juvénal y vint avec un nombre assez considérable d'évêques palestiniens. Sur son chemin, à six lieues environ au nord de Jérusalem, il s'arrêta dans un monastère eutychien que protégeait Eudocie, veuve de Théodose II : « L'impie Juvénal, racontent les *Plérophories,* passa par le couvent de Paul, en se rendant près de l'empereur, et il honorait beaucoup ce vieillard parce qu'il voyait que l'impératrice Eudocie avait grande confiance en lui. Et il lui dit : J'ai passé par ici parce que je n'espère plus te voir ; nous allons au combat, et l'exil nous attend ; ou bien ils nous feront perdre la notion que nous avons de Dieu, car ils nous demanderont de méconnaître et de renier la foi de nos Pères, et de penser, comme Simon le magicien et les Juifs, que le Messie, qui a souffert pour nous, n'est pas Dieu. Prie donc pour nous, ô mon Père, afin que ma vieillesse ne soit pas humiliée[1]. »

Juvénal n'eut pas à faire ses preuves d'héroïsme au concile : dès la première session, le 8 octobre, abandonnant Dioscore, il alla se placer dans la partie gauche de l'assemblée, du côté des légats du Pape. Le 13 octobre, Dioscore, qui avait refusé de se rendre aux sommations canoniques, fut déposé. Le 17 du même mois, ses principaux complices au Brigandage d'Éphèse, Juvénal de Jérusalem, Thalassius de Césarée de Cappadoce, Eusèbe d'Ancyre, Basile de Séleucie et Eustathe de Béryte, bénéficiant de

1. *Revue de l'Orient chrétien*, t. III, 1898, p. 253.

l'indulgence du pape et du synode, et aussi de la crainte où l'on était de précipiter l'Église, par des mesures de rigueur, dans un schisme pire que le précédent, furent pardonnés et prirent séance avec les autres Pères.

Le même jour, dès l'ouverture de la session, les hauts personnages qui représentaient l'empereur au concile, renouvelèrent la demande, qu'ils avaient adressée à l'assemblée le 10 octobre, de faire une définition de la foi : c'était le désir du souverain. Avant même l'ouverture du synode, Marcien voulait qu'un décret, tranchant la question de doctrine, mît fin aux dissensions et assurât la paix de l'Église et de l'État. Le pape S. Léon pensait autrement : le symbole de Nicée, confirmé par les conciles de Constantinople et d'Éphèse, suffisait, disait-il ; et pour ce qui était du mystère de l'Incarnation attaqué par Nestorius et Eutychès, il avait lui-même formulé l'enseignement de l'Église sur ce point dans sa lettre à S. Flavien. Le 17 octobre, cette divergence de vues s'accusa plus vivement que jamais : les Pères, les légats du pape les premiers, refusèrent de faire la définition sollicitée. Ils acclamèrent la Lettre dogmatique de S. Léon, après que les représentants de l'empereur leur eurent demandé s'ils la jugeaient conforme aux symboles de Nicée et de Constantinople.

Cependant, le 22 octobre, par un revirement difficile à expliquer, on donna au concile lecture d'une définition de foi dressée, les jours précédents, à l'évêché de Constantinople. Les légats du pape firent immédiatement leurs réserves sur ce projet de décret ; un certain nombre de Pères ne le voulurent pas accepter. La définition proposée pouvait recevoir une interprétation orthodoxe ; mais elle ne reflétait pas

suffisamment l'enseignement de S. Léon : elle proclamait que le Christ est *de deux natures*, ἐκ δύο φύσεων, tandis que la Lettre dogmatique adressée à S. Flavien affirmait que le Christ est un *en deux natures*, ἐν δύο φύσεσιν; les monophysites s'en pouvaient accommoder tout autant que les catholiques. C'était en réalité un compromis ; la question débattue entre les partisans d'Eutychès et les orthodoxes n'était pas tranchée, et la porte restait ouverte à la discussion.

Les représentants de l'empereur le firent remarquer; appuyant ceux des Pères qui repoussaient le projet, ils demandèrent une définition de foi qui fût agréée de tous. La majorité du synode protesta qu'elle recevait la Lettre de S. Léon, mais qu'il n'y avait rien à changer à la définition, « parce qu'elle contenait tout ». L'empereur consulté fit répondre qu'il ne fallait aucun doute, aucune incertitude, aucune dissonance; que si les évêques ne se voulaient pas rendre à son désir, le concile serait transféré en Occident : « On saura ainsi, ajoutait-il, que votre Religiosité n'a pas voulu se prononcer clairement ici sur la foi vraie et orthodoxe. »

Un cri s'échappa alors des rangs de la majorité : « La définition restera ce qu'elle est; ceux qui ne la veulent pas recevoir sont des nestoriens; qu'ils aillent se promener à Rome! » Les représentants de l'empereur eurent raison, par leur calme et leur tact, d'une trop visible impatience. Ils suggérèrent au concile la pensée de déléguer un certain nombre de ses principaux membres pour dresser un projet de définition qui ne laissât aucune incertitude : « La formule *de deux natures*, dirent-ils, est celle de Dioscore; celle de Léon dit *en deux natures;* il y a

donc lieu de savoir lequel on préfère de Léon et de Dioscore. »

Vingt-deux évêques, parmi lesquels Juvénal, se rendirent alors, avec les légats et les représentants de l'empereur, dans l'oratoire de Ste Euphémie. Ils en revinrent quelque temps après avec une nouvelle définition qui était l'expression très claire et très nette de la foi traditionnelle de l'Église sur le mystère de l'Incarnation. Elle contenait la formule du Christ un *en deux natures* : la sanction que lui donna le pape S. Léon ; l'opposition irréductible que lui firent les monophysites ; enfin, le commentaire qu'en fit S. Euthyme peu de temps après, en témoignent avec la dernière évidence. Il est vrai que le texte grec que nous possédons aujourd'hui renferme l'expression *de deux natures*, ἐκ δύο φύσεων, qui avait failli tout arrêter ; c'est une étrange singularité qu'il convient d'attribuer à quelque erreur de copiste.

« La nouvelle définition de foi signée et promulguée, dit notre biographe, deux disciples du grand Euthyme qui avaient pris part au concile, Étienne évêque de Jamnia, et l'évêque des Sarrasins, Jean, partirent en toute hâte la porter à leur maître. Ils craignaient d'encourir, par quelque retard, l'indignation qu'il avait fait peser sur Auxolaüs après le Brigandage d'Éphèse. Notre Père Euthyme, après les avoir reçus, lut la définition, et comme un vrai censeur des droites pensées, il approuva la confession de foi qu'elle contenait [1]. »

Notre saint, en cette circonstance, n'agit pas autrement que les catholiques de son temps. On n'en était pas encore au moment où le pape S. Léon, après

1. Cot., IV, *Euthym. vit.*, p. 54-55.

avoir approuvé le concile de Chalcédoine, écrivait à l'empereur son homonyme qu'il n'y avait qu'à s'en tenir fermement à ce que ce synode avait irréprochablement défini. A l'heure où nous sommes de la vie d'Euthyme, la récente aventure du faux concile d'Éphèse, qui avait jeté la Palestine dans l'hérésie, tenait sa sainte âme en éveil. Le retour d'Auxolaüs lui avait ménagé une amère déception : que pouvaient bien lui apprendre les deux disciples qui revenaient précipitamment de Chalcédoine? Il ne connaissait pas l'*histoire* du concile qui venait à peine de se terminer ; quelques semaines après, il dira qu'il ne la connaît pas encore dans tous ses détails. Son premier mouvement, après avoir embrassé les deux évêques, est de prendre la définition dogmatique qu'ils lui présentent, de la lire, et, la trouvant conforme aux enseignements de l'Église, de l'approuver.

« Lorsqu'on apprit au désert, dit notre biographe, que le grand Euthyme avait approuvé la profession de foi, on se devait attendre que tous les moines feraient comme lui ; mais Théodose, moine par l'habit, en réalité précurseur de l'Antéchrist, l'empêcha[1]. » Un simple moine tint donc en échec, aussitôt après le concile de Chalcédoine, le saint higoumène du Sahel ; cet épisode, un des plus considérables de la vie de S. Euthyme, vaut la peine qu'on s'y arrête.

Le personnage dont l'action fut, en Palestine, si prompte et si puissante qu'elle entraîna, en quelques semaines, les laïques et les clercs, l'impératrice Eudocie alors à Jérusalem et un certain nombre d'évêques qui ne s'étaient pas rendus au concile, fut, comme il était naturel, fort diversement jugé par les

1. Cot., IV, ubi supra.

catholiques et les monophysites. Les premiers le tenaient avec raison pour un des plus dangereux ennemis de la foi; les seconds l'appelaient « un évêque zélé et saint, rempli de toutes les perfections apostoliques [1] ». Tous convenaient qu'il était séduisant lorsqu'il y allait de son intérêt. Souple ou violent à l'occasion, il employait à bon escient la flatterie ou les pires procédés. Il s'efforça de gagner S. Euthyme par le premier moyen, comme nous aurons à le dire; il recourut à la calomnie, aux meurtres et à l'incendie pour se frayer le chemin au pouvoir. S'il s'insinua dans la faveur de l'impératrice Eudocie, il ne craignit pas de s'attaquer à l'impératrice Pulchérie et à Marcien. Ce fut à Juvénal qu'il s'en prit de préférence; il ameuta contre l'évêque légitime de Jérusalem la population de la Ville sainte, et le supplanta deux ans sur son siège. Les moines eussent dû se rebuter de ses crimes; ils subirent presque tous sa fascination. Il y avait cependant parmi eux des hommes pieux et austères, comme S. Gérasime, Géronce et Romanus.

Quelque étrange que soit cet universel entraînement, l'état de la Palestine, à ce moment, en donne l'explication plus que l'activité du moine Théodose. Comme tous les grands mouvements populaires où les idées sont en jeu, celui-ci était préparé depuis longtemps. En 451, on se souleva à Jérusalem pour défendre l'hérésie monophysite; mais, depuis deux ans, l'hérésie monophysite régnait en Palestine. A la suite de Théodose on lança l'anathème contre le Tome de S. Léon, sur lequel reposait comme sur son fondement la définition dogmatique du concile de Chalcédoine; mais, avant le concile, l'évêque de Jé-

1. *Plérophories*, p. 341.

rusalem condamnait la lettre de S. Léon en des termes que l'on répétait jusqu'aux extrémités de la solitude monastique : « Celui qui adhère à cette Lettre, disait Juvénal, a sa place à côté de Simon le magicien et du traître Judas ; il lui faut après cela se faire circoncire comme les Juifs [1]. » On considérait le synode de Chalcédoine comme une œuvre d'oppression et de tyrannie ; c'était ainsi que le même évêque l'avait envisagé lorsqu'il y allait comme à un combat, s'attendant, disait-il, d'en être la victime. Enfin, durant les deux années qui virent le triomphe du faux concile d'Éphèse, la Palestine était un refuge assuré pour les moines monophysites venus des divers points de l'Orient. D'immenses couvents, foyers de l'hérésie, comme celui de Romanus à Thécoa, s'établissaient sous les yeux de l'évêque de Jérusalem, et les principaux dignitaires de l'ordre monastique, Elpidius, Géronce, Romanus et Marcien étaient des eutychiens déclarés.

La révolte n'attendait pour éclater qu'une occasion et un chef ; elle trouva l'une et l'autre dans la définition de Chalcédoine et dans le moine Théodose. Celui-ci s'était tenu aux abords du concile ; il était allé aux écoutes ; il avait vu les fluctuations qui se firent jour durant les premières sessions de la grande Assemblée ; il avait entendu, dans l'abandon des entretiens particuliers, des paroles vives comme celles qui éclatèrent une fois ou l'autre en plein synode. Prenant pour une complicité ce qui ne pouvait être de la part de la majorité qu'une tentative de conciliation, il avait cru un moment que le concile, à la faveur d'une

1. Id., p. 339. On peut, si l'on veut, contester la véracité de ces témoignages ; on ne peut malheureusement pas contester l'hérésie de Juvénal avant le concile de Chalcédoine.

formule ambiguë allait couvrir le dogme monophysite. Bref, il lui avait paru que la majorité à Chalcédoine allait continuer et consacrer l'œuvre du deuxième concile d'Éphèse, sinon par la violence, mais par la diplomatie.

Déconcerté par la définition de la foi, Théodose quitta brusquement Chalcédoine, criant à la trahison, et vint précipitamment à Jérusalem. Peu de temps après, c'est-à-dire en décembre 451, Juvénal regagna la Ville sainte. Cette fois-ci, il était en possession de son patriarcat. Il s'arrêta à Césarée de Palestine. Une foule de moines, ayant à leur tête Théodose, Romanus et Pierre l'Ibérien, allèrent au-devant de lui et le rejoignirent dans cette ville : « Il y eut là, raconte le monophysite Jean de Maïouma[1], une controverse entre les Pères et l'impie Juvénal; et le bienheureux Théodose que les orthodoxes nommèrent plus tard évêque de Jérusalem, lui reprochait en connaissance de cause la trahison de Chalcédoine, car il y avait assisté, et était au courant de tout; il découvrait à tous l'hypocrisie et la trahison de Juvénal. Celui-ci, irrité, ordonna à un homme d'Ancyre qui le suivait, de traiter Théodose comme un perturbateur et un rebelle. » Théodose dut à l'intervention de Pierre l'Ibérien de n'être pas arrêté.

Tel était l'état des esprits dans le monde monastique à Jérusalem en décembre 451. Encore une fois, la plupart de ces moines étaient pieux et austères, mais non pas humbles et dociles. Avec une audace que peut seul atténuer un trop réel aveuglement, ils ne craignaient pas d'opposer leur parti, le *parti des Moines*, à ce qu'ils appelaient, comme nous l'avons

1. *Plérophories*, p. 368.

vu au premier chapitre de cette histoire, *le parti des Évêques,* c'est-à-dire l'Église.

Tout autres étaient les dispositions de S. Euthyme au Sahel, et de l'Abbé Gélase à Nicopolis. Au cours de ses entretiens avec les évêques Étienne et Jean, Euthyme avait dû être informé des oscillations qui, à Chalcédoine, avaient précédé la définition dogmatique; mais il savait que Dieu tient dans ses mains les cœurs des chefs de peuples, et qu'il les tourne à son gré. Il fut heureux du retour de Juvénal à l'orthodoxie; et loin de l'accuser de trahison pour s'être rallié à l'Église et au pape S. Léon, il lui donna dans sa laure, comme nous le dirons bientôt, un asile contre les fureurs de l'intrus Théodose.

De son côté, à l'ouest des montagnes de Judée, l'Abbé Gélase, également éclairé de Dieu, et fils docile de l'Église, sut dissiper tous les sophismes des hérétiques, et, malgré la violence dont ceux-ci usèrent à son égard, il resta ferme dans la foi : « Théodose, dit un récit monastique, Théodose celui qui patronna le schisme de Dioscore en Palestine,... se précipita vers Gélase dans son monastère, et se mit à lui parler contre le Synode qui avait, d'après lui, confirmé le dogme de Nestorius. Il espérait l'entraîner dans son erreur et dans son schisme. Mais, à voir ses allures, et guidé par une prudence divine, Gélase pénétra ses mauvais sentiments, et, au lieu de se laisser gagner aux paroles de l'hérétique, comme presque tous les autres moines, il le congédia honteusement ainsi qu'il le méritait... Confus, Théodose se précipita vers la Ville sainte[1]. »

Le moine émeutier se précipite et précipite tout,

1. Cot., 1, *Apophthegmata Patrum*, p. 414-415.

peut-être parce qu'il a quelque pressentiment que le temps lui va être étroitement mesuré. Il revient alors de l'entrevue de Césarée. Le long de son chemin, la troupe qui l'accompagne se grossit de voleurs et de gens sans aveu. Il attaque la Ville sainte où Juvénal l'a précédé. Maître de Jérusalem, il abat, par le meurtre et l'incendie, toute tentative de résistance. La populace laïque et monastique, et ceux des évêques palestiniens qui étaient restés attachés à l'hérésie monophysite, l'installent sur le trône de S. Jacques : « Personne n'osa plus rien dire, ou faire contre les saints », écrit l'auteur des *Plérophories*[1]; Théodose y avait pourvu.

L'ordre régnait donc à Jérusalem, vers la fin de 451, et Juvénal y était prisonnier. « Il réussit à s'échapper, dit l'historien Théophane, et il se réfugia au désert avec Domnus autrefois évêque d'Antioche[2]. » Domnus, nous l'avons appris de Cyrille de Scythopolis, revint auprès de S. Euthyme expier son inconsidération et ses fautes. Ce fut donc à la laure du Sahel que Juvénal trouva un abri temporaire. Moins de trois ans s'étaient écoulés depuis qu'il avait déposé Domnus au Brigandage d'Éphèse. La rencontre de l'exécuteur et de sa victime ne dut pas être, pour le faible mais attachant patriarche d'Antioche, la moindre de ses expiations; mais son saint maître était là pour lui en faire apprécier le mérite.

Délivré de la présence de l'évêque légitime de Jérusalem, Théodose disposa de la Ville sainte et de la

1. § 56, p. 368.
2. *P. G.*, t. CVIII, col. 273. Il n'est guère vraisemblable que Domnus se soit trouvé à Jérusalem, à la fin de 451, et se soit enfui de cette ville avec Juvénal pour gagner le désert, comme on pourrait le croire d'après Théophane. Il était déjà à son ancienne laure, auprès de S. Euthyme, lorsque l'évêque de Jérusalem s'y réfugia.

Palestine en maître absolu : « Le peuple, dit toujours, Jean de Maïouma accourait avec un grand zèle et s'approchait de lui, car il plaisait à tout le monde[1]. » « Les villes de la Palestine, écrit l'historien Evagre, lui demandaient des évêques[2]. » Ces villes étaient celles dont les évêques s'étaient ralliés au concile de Chalcédoine. Il restait à réduire deux moines pour que la victoire de Théodose fût complète. Ses menaces et ses mauvais traitements échouèrent devant l'Abbé Gélase : « Je ne connais pas d'autre évêque de Jérusalem que Juvénal[3], » répondit l'intrépide vieillard. L'intrus se retourna alors vers S. Euthyme ; cette conquête, qui valait toutes les autres, eût consacré l'usurpation[4]. Il invita le saint higoumène à le venir voir ; Euthyme refusa. Il lui dépêcha alors deux des siens, deux des chefs de l'ordre monastique, Elpidius disciple et successeur de S. Passarion, et Géronce qui avait succédé à sainte Mélanie la Jeune dans le gouvernement de ses monastères.

Les deux envoyés voulurent persuader au grand Euthyme de se joindre à l'usurpateur. Le saint les arrêta aussitôt : « A Dieu ne plaise, dit-il, que je donne mon assentiment aux meurtres et à l'erreur de Théodose ! — Il faut donc, répondirent à leur tour les deux délégués, que nous embrassions le dogme de Nestorius confirmé au concile de Chalcédoine par la formule *en deux natures* ? Dans quel endroit des divines Écritures ou des Pères trouvons-nous, comme le dit le concile, qu'il faut confesser *le Christ en deux natures* ? — Je ne connais pas par le détail, reprit le

1. *Plérophories*, p. 341.
2. *P. G.*, t. LXXXVI, col. 2513.
3. Cot., I, *Apophtheg.*, p. 416.
4. « Theodosius vero, ut erat callidus, hunc utpote percelebrem accersivit » (Cot., IV, p. 56).

saint, toutes les discussions qui se sont engagées au concile, ni tout ce qu'il a fait; mais, quant à la définition, je n'y trouve aucune erreur; elle loue la foi des trois cent dix-huit Pères de Nicée, et fait profession de la suivre et de la garder; elle commande aussi de suivre les cent cinquante-cinq Pères de Constantinople, et ceux qui, à Éphèse, ont condamné l'impie Nestorius. Elle appelle Cyrille d'Alexandrie compagnon d'armes, et lui donne le titre de Maître de la vraie foi; elle proclame la sainte Vierge Mère de Dieu, et professe que le Fils unique, le Verbe de Dieu, a été engendré d'elle selon la chair; elle attribue au Christ deux naissances, une du Père hors des temps et incorporelle, l'autre de la Vierge Mère, dans le temps et en un corps animé; enfin, elle fait profession de reconnaître un seul Christ *en deux natures* selon le concept parfait de la divinité et de l'humanité; ce qui fait qu'elle ajoute : *sans confusion*, *ni conversion*, *ni division*, *ni séparation*. La définition ajoute ces expressions à cause de ceux qui ont l'audace de diviser ou séparer l'inexplicable et inséparable union faite dans le sein maternel selon l'hypostase, et à cause de ceux qui affirment que le Verbe de Dieu s'est fait chair selon la conversion, ou qui déclarent que la chair du Fils unique est consubstantielle à la divinité, ou qui, ne voulant pas confesser l'union du Verbe avec la chair, imaginent cette monstruosité d'une concrétion, d'une confusion ou d'une consubstantiation. Ceux-ci, en effet, affirment que la nature divine et la nature humaine sont devenues une seule nature, de telle sorte que, si l'on s'en tenait à leur dire, il n'y aurait plus moyen de soutenir que le Christ fut passible, à cause de la divinité, ni qu'il a été impassible, à cause de l'humanité. C'est donc pour exprimer une idée exacte que le

synode a inséré ces mots : *en deux natures;* loin qu'il veuille mettre à part, dans le Christ, deux parties séparées, il confesse qu'il est le même dans les deux, et que les deux sont dans le même. Aussi, lorsque nous l'entendons enseigner le Christ *en deux natures*, nous ne croyons nullement qu'il introduit une division ni une séparation dans l'unique hypostase composée du Christ, mais qu'il veut simplement exprimer la différence des natures, conformément à ce mot de S. Cyrille d'Alexandrie, que la différence des natures n'a pas été supprimée par l'union[1]. »

L'Abbé Gélase, à Nicopolis, avait éconduit Théodose : « Je n'ai pas le temps de t'écouter, » lui avait-il dit. S. Euthyme, au Sahel, traita avec plus d'égard ses interlocuteurs. Ceux-ci, malgré leur erreur, étaient des homnes respectables; ils exerçaient sur les moi-

1. Cot., IV, p. 56-58. Il y a lieu de remarquer l'insistance avec laquelle S. Euthyme rappelle que la formule : *en deux natures* se trouvait dans la définition de Chalcédoine. Du reste, les délégués de Théodose en avaient fait la remarque les premiers et en avaient pris prétexte pour accuser de nestorianisme le concile de Chalcédoine. Tous les monophysites récriminaient comme Elpidius et Géronce. Il faut reconnaître une fois de plus que *les copistes* qui ont glissé la formule *de deux natures* dans le texte grec qui est actuellement dans les Actes du concile de Chalcédoine, ont eu une bien forte distraction...

Ce travail était écrit lorsque nous avons reçu un fascicule du *Corpus Scriptorum Christianorum Orientalium* édité par MM. Chabot, Guidi, Hyvernat et Carra de Vaux (Paris, Imprimerie nationale, 1908). Notre fascicule contient la première partie des *Vitæ Virorum apud monophysitas celeberrimorum*, traduction latine du syriaque par E. W. Brooks. La Vie de Jean de Tella clôt ce petit volume Jean évêque de Tella, au temps d'Ephrem patriarche d'Antioche (527-545), était un des plus fermes soutiens de l'hérésie monophysite : « Lorsqu'il fut fait évêque, dit l'auteur de sa Vie, les successeurs du bienheureux empereur Anastase persécutaient grandement l'Église du Christ, et demandaient à tous les prêtres de recevoir le concile de Chalcédoine ainsi que sa définition avec l'addition que l'on avait faite à cette même définition contre la vérité » (p. 33). Après la cérémonie de son installation, Jean « raconta à ses ouailles toute l'histoire du concile de Chalcédoine. On vitupéra alors le Synode, sa définition, l'*addition* et le Tome de Léon de Rome » (p. 36). L'addition que, d'après les monophysites, on avait faite à la définition, était la formule même *en deux natures.*

nes palestiniens une grande influence; Euthyme croyait sans doute que s'il les ramenait, il pourrait par là même atteindre ceux que l'intrus Théodose avait trompés. Ses prévisions furent loin de se réaliser. Elpidius, esprit souple et cultivé, trouva que le saint « avait bien parlé, et pieusement »; mais il n'eut pas le courage de tirer la conclusion qui s'imposait, et il n'abandonna le parti de Théodose que lorsque celui-ci fut chassé de Jérusalem. Quant à Géronce, rien n'y fit; pieux, mais dénué de sens, comme il en convenait lui-même avec autant de justice que d'humilité[1], il garda sa manière de voir. Doué, paraît-il, du don des larmes, ce Jérosolymitain, sur lequel S. Euthyme eut aussi peu de prise que sainte Mélanie, continua jusqu'à sa mort de pleurer les péchés du monde et d'affliger l'Église par son obstination.

Les deux délégués, quelles que fussent alors leurs divergences de vues, retournèrent auprès de Théodose lui rendre compte de leur mission et de leur échec. Loin de se décourager, l'usurpateur se piqua au jeu; seul, au Désert de Jérusalem, le monastère de S. Euthyme avait conservé l'étincelle de la vraie foi : il la voulut étouffer. On ne parle pas de violences; Théodose devait assez connaître le grand higoumène du Sahel pour être assuré qu'il ne lui en imposerait pas par ce moyen. Il crut qu'il aurait raison de lui par la flatterie, les promesses engageantes, en un mot, par tout ce qui avait si facilement plié des caractères comme celui d'Elpidius et de tant d'autres moines ou clercs de Jérusalem et de la Palestine. Ce fut alors un flot continu d'envoyés sollicitant l'adhésion d'Euthyme. Notre biographe, qui avait représenté sous

1. « Ego pauper sensu. » *Vit. S. Melaniae*, p. 4, apud Card. RAMPOLLA.

l'image d'une étincelle la laure restée fidèle à la vérité, nous montre ici le saint comme un roc inébranlable : « A la fin cependant, devant cette extraordinaire impudence de Théodose, le grand Euthyme, dit Cyrille, réunit les Pères, leur recommanda d'éviter la communion de l'apostat, et se retira dans la grande solitude[1]. »

Informés de son départ, plusieurs anachorètes le vinrent rejoindre à Rouba. Ceux-ci n'avaient pas été gagnés à l'hérésie monophysite par les faveurs de Théodose, mais par la manière dont il leur avait raconté l'histoire du concile de Chalcédoine. Parmi eux se trouvait S. Gérasime. Ces saintes âmes abusées allaient, par un instinct de l'Esprit de Dieu, vers S. Euthyme comme à leur médecin. De fréquents entretiens s'engagèrent alors sur la foi, et un assez long temps se passa avant que Gérasime fût persuadé. Monophysite, celui-ci ne pouvait pas communier avec Euthyme ; un saint qui traitait son corps avec la dernière dureté, qui passait les nuits dans la prière, dont toutes les pensées étaient au ciel, s'éloignait de l'autel où un autre saint immolait la divine Victime que tous les deux aimaient d'un égal amour. Un pareil malentendu ne pouvait pas durer ; Euthyme finit par ramener le grand et simple Gérasime : « Il lui persuada, dit encore notre biographe, de recevoir le concile de Chalcédoine, et de s'éloigner de la communion de Théodose. Il gagna de la même manière les autres anachorètes qui étaient avec lui, Pierre, dit le Turnite, Marc, Jullon et Sylvain[2]. »

1. Cot., IV, *Euthym. vit.*, p. 59.
2. Cot., IV, *Euthym. vit.*, p. 60.

CHAPITRE XI

L'IMPÉRATRICE EUDOCIE

400 (?) — 460.

L'impératrice Eudocie apparaît dans l'histoire de S. Euthyme vers 456, lorsque, sous la direction du grand anachorète, elle abandonne le schisme monophysite, et rentre dans la communion de l'Église catholique.

Ælia Eudocia Augusta, athénienne de naissance, était fille d'un philosophe appelé par les uns Léonce, et par d'autres, Héraclite. Elle fut d'abord païenne et se nommait Athénaïs. Baptisée, et appelée dès lors Eudocie, elle épousa, le 27 juin 421, à Constantinople, l'empereur Théodose II, petit-fils de Théodose le Grand[1]. Une fille, peut-être l'unique enfant, naquit de cette union en 422 ; on lui donna les noms de Licinia Eudoxia.

Les plus graves historiens ont célébré la beauté d'Eudocie, son élocution facile et ses talents poétiques. Devenue impératrice, elle consacrait à la poésie ses

1. Les chroniqueurs du septième siècle ont publié tout un roman sur Eudocie et son mariage avec Théodose II. On le peut trouver, entre autres, dans cette manière de gazette qui est le *Chronicon Paschale* (*P. G.*, XCII, col. 792 et suiv.). Il est à remarquer que les écrivains laïques se taisent à peu près complètement sur ces piquants détails.

heures de loisir; c'était un nouveau charme pour son impérial époux qui devait élever aux plus hautes fonctions de la magistrature le poète Cyrus. De longs fragments d'un poème en l'honneur de S. Cyprien d'Antioche ont fait entrer la gracieuse souveraine dans la Patrologie Grecque; ce sont les seuls restes de son œuvre poétique : « une perle de grand prix[1] » déposée par des mains royales sur le front d'un martyr.

Très étrangère, ce semble, au maniement des affaires publiques[2], Eudocie ne se servit jamais guère du pouvoir que pour faire le bien autour d'elle. La bonté et la libéralité furent, avec la droiture, les traits saillants de son caractère. Ses frères Gésius et Valérien éprouvèrent les premiers, après son élévation au trône, les effets de son indulgence. Craignant avec quelque raison, paraît-il, son ressentiment, ils s'étaient enfuis en Grèce, leur patrie; Eudocie les manda auprès d'elle, les rassura par des paroles aimables, et fit donner à Gésius la préfecture d'Illyrie, et à Valérien la charge de Maître des Offices.

Le 2 janvier 423, Eudocie fut déclarée Augusta. En 424, Théodose et l'impératrice fiancèrent leur fille au jeune Valentinien qui fut proclamé César cette même année, et empereur d'Occident l'année suivante. Dans le courant de l'année 436, Volusien, ancien préfet de Rome, oncle de sainte Mélanie la Jeune, alla à Constantinople demander officiellement, pour son maître Valentinien III, la main de la fille d'Eudocie. Ce mariage se célébra, dans la capitale de l'Orient, le 29 octobre 437.

1. C'est ainsi que le poème d'Eudocie est qualifié par son éditeur dans la *P. G.*, t. LXXXV.

2. « In rudem et inexpertem (Eudociae) animum sese primum insinuat (Chrysaphius) » (*P. G.*, CVIII, Theoph., *Chron.*, col. 258).

Durant son séjour à Constantinople, Volusien écrivit à sa nièce pour la prier de le venir voir. Il l'aimait tendrement; elle était la dernière étincelle de la grande *gens* des Valerii : « Ah! si tu savais, disait-il au chapelain de Mélanie, comment elle a été élevée par toute notre race et soignée ; comme la pupille de l'œil, comme les roses et les lis lorsqu'ils commencent de fleurir[1] ! » La petite-fille des Valerii, la plus riche patricienne du monde romain, avait distribué en aumônes son immense patrimoine, s'était faite pauvre et mendiante pour Jésus-Christ, et, en 436, elle vivait sous l'habit religieux dans son monastère du Mont des Oliviers à Jérusalem.

Volusien était encore païen : Mélanie se hâta vers lui; elle le voulait amener au Christ; elle voulait, comme elle le lui dit peu d'instants avant qu'il mourût, qu'après avoir vécu ici-bas dans la gloire et les honneurs, il eût le royaume des cieux.

La sainte arriva à Constantinople vers la fin de décembre 436. Secondée par l'impératrice, elle eut la consolation de faire donner le baptême à son oncle. Le vieux magistrat s'était rendu sans peine aux exhortations de sa nièce : « Il n'est pas besoin, lui avait-il dit, que d'autres s'occupent de ceci; ta volonté et tes douces paroles me suffisent. » Malade depuis quelque temps, Volusien eut la visite d'Eudocie qui s'assit à son chevet avec Mélanie. Il reçut devant elles le corps du Seigneur, et le 6 janvier, jour de l'Épiphanie, il alla à Dieu, toujours assisté par sa nièce qui l'entretenait des promesses divines.

Plus rien ne la retenant à Constantinople, la sainte

1. Les citations relatives à sainte Mélanie sont empruntées à sa Vie originale publiée dans le bel ouvrage du cardinal Rampolla : *Santa Melania Giuniore*, Roma, 1905.

voulut, après avoir fait célébrer un service de quarantaine pour l'âme de son oncle, regagner son monastère de Jérusalem. L'empereur et l'impératrice, pour la retenir auprès d'eux, lui remontrèrent la rigueur exceptionnelle de cet hiver; elle ne laissa pas de partir vers le milieu de février. Lorsqu'elle alla prendre congé du couple impérial, elle demanda à Théodose de presser Eudocie de venir à Jérusalem vénérer les saints Lieux.

Ce fut en 438 que l'impératrice effectua ce voyage; il fut triomphal. Eudocie s'arrêta à Antioche où, depuis des siècles, se trouvait une nombreuse colonie grecque. La souveraine avait alors trente-sept à trente-huit ans. Assise sur un trône tout étincelant de pierreries, le bandeau impérial ceignant sa chevelure aux reflets d'or, la chlamyde sur les épaules, elle adressa au Sénat et à la foule une harangue qu'elle termina par ce vers d'Homère : « Je suis de votre sang, et je m'en glorifie ! » D'immenses acclamations lui répondirent. On lui vota une statue d'airain qui fut placée au Musée, et une statue dorée que l'on dressa dans le Sénat.

Du fond de son monastère, et durant qu'elle bâtissait un petit martyrium ou oratoire auprès duquel elle voulait dormir son dernier sommeil avec Albine sa mère, et son mari Pinien, Mélanie apprit que l'Augusta était à Antioche. Elle voulut aller au-devant d'elle : « Nous devrions même, disait-elle à ses religieux, la porter sur nos épaules en remerciant Dieu de nous avoir donné une reine si pieuse et si fidèle. »

La rencontre se fit à Sidon. Eudocie accueillit Mélanie avec une tendre vénération : « Je ne viens pas seulement, lui dit-elle, pour accomplir aux saints

Lieux le vœu que tu connais[1], mais aussi pour jouir de ta présence et de tes entretiens. » La descendante des consuls romains, vêtue de sa misérable robe monastique, remercia la radieuse souveraine, et l'exhorta à s'appliquer beaucoup à la prière et aux œuvres de miséricorde.

Après avoir accompli son vœu, l'impératrice revint avec empressement auprès de sa sainte amie. Elle visita ses monastères, prodiguant partout les plus aimables attentions. Au monastère des hommes, elle apprit que l'on construisait tout près le petit martyrium; elle demanda de presser ce travail afin qu'elle pût assister à la dédicace de l'oratoire. Cela se fit comme elle l'avait désiré : le 16 mai 439, S. Cyrille d'Alexandrie, à la sollicitation de sainte Mélanie, fit la déposition des reliques. Ainsi fut consacré le petit martyrium dont la descendante des Valerii, devenue pauvre pour Jésus-Christ, avait pris l'initiative, et que la fille du philosophe athénien Léonce, devenue impératrice, construisit et acheva par ses libéralités, comme en témoignait une inscription placée sur la paroi de l'oratoire.

Le grand patriarche alexandrin était venu à Jérusalem l'année précédente, sur la demande de Théodose, afin d'assister l'impératrice dans l'accomplissement de son vœu et dans toutes les bonnes œuvres qu'elle se proposait de faire. La veille de la dédicace du martyrium de Mélanie, le 15 mai, il avait dédié, en présence des nombreux évêques égyptiens qui l'avaient accompagné en Palestine, la belle église que Juvénal, grâce sans doute aux libéralités d'Eudocie,

1. « Théodose... envoya Eudocie à Jérusalem afin qu'elle s'acquittât du vœu par lequel elle s'était obligée à ce voyage en cas qu'elle vît sa fille mariée. » (TILLEMONT, *Hist. des Emp.*, VI, p. 80, Venise [1739].)

en grande partie du moins, venait de faire construire *hors de la porte du nord,* en l'honneur de S. Étienne, sur le lieu même où le premier martyr avait donné au Christ le témoignage de son sang. Cette église, attribuée à Eudocie, soit à cause du concours qu'elle n'avait pu manquer de donner à l'évêque de Jérusalem, soit parce que la souveraine en faisait pour ainsi dire la conquête par le fait de sa présence dans la Ville sainte, devait renfermer les restes sacrés du Protomartyr. Les reliques de S. Étienne, découvertes en 415, à Caphargamala, avaient été déposées tout d'abord dans l'église supérieure, la sainte église de Sion; de là, elles furent transportées dans l'église du nord, où S. Cyrille en fit la déposition solennelle le 15 mai 439[1].

1. Nous ne prétendons pas prononcer *ex cathedrâ* sur ce point d'histoire; ces allures ne nous conviendraient en aucune manière; nous ne faisons pas non plus un plaidoyer *pro domo :* une certaine indépendance native nous met suffisamment à l'abri de ces préoccupations. Nous voulons simplement dire comment les textes nous semblent s'enchaîner, et quelle nous paraît être leur coordination naturelle et logique. S. Cyrille a séjourné à Jérusalem; lui-même l'atteste *Epist.* LXX (olim LIII) (*P. G.*, LXXVII, col. 541) —; « dans un voyage qu'il fit vers ce temps-ci à Jérusalem, » dit Tillemont (*Mémoires*, XIV, p. 639); *ce temps-ci* pour Tillemont, c'est l'année 438. — Un écrivain du ve siècle, l'auteur de la Vie de Pierre l'Ibérien, mentionne, on vient de le voir, la présence de S. Cyrille à Jérusalem, lors du premier voyage de l'impératrice (438-439). — Jean de Nikiou (686), dit : « L'empereur, lui ayant donné son consentement (à Eudocie), écrivit aux gouverneurs de toute la province, leur ordonnant de recevoir l'impératrice d'une manière digne d'elle, et il la fit accompagner à Jérusalem par Cyrille patriarche d'Alexandrie, pour qu'il la bénît et la dirigeât dans l'accomplissement des bonnes œuvres » (*Notice des Manuscrits de la Bibliothèque Nationale*, t. XXIV, p. 470. Traduction Zotenberg).

Un contemporain de Juvénal, que notre père Combefis a cru être Basile de Séleucie, dit : « Les reliques du bienheureux (Étienne) sont déposées, comme l'avait voulu Étienne lui-même, devant les murs de Jérusalem, au lieu où, lapidé, il mourut d'une mort glorieuse, célébrée dans tout l'univers, et remporta la couronne du martyre; Juvénal qui occupe maintenant le glorieux trône de Jacques, lui (à Étienne) construisant une église digne de sa mémoire, de ses travaux et de ses combats » (*P. G.*, LXXXV, col. 469). « Devant les murs de Jérusalem », cela n'indique pas le point cardinal, il est vrai; mais l'auteur de la

Après avoir répandu partout ses bienfaits, et comblé de ses libéralités les églises et les établissements religieux de Jérusalem, Eudocie quitta la Ville sainte. Mélanie l'accompagna jusqu'à Césarée. Rentrée dans son monastère, « la sainte pria pour que la reine revînt en paix auprès du roi. Lorsque, peu de jours après, elle sut que la souveraine était rentrée saine et sauve à Constantinople, elle rendit grâces à Dieu qui avait fait par elle tant de bonnes œuvres ».

L'impératrice était à Constantinople avant la fin de 439. Dès l'année suivante, la mésintelligence s'établit

Vie de Pierre l'Ibérien, lui, ne l'oublie pas : « Cyrille (d'Alexandrie), dit-il, avait été invité par la fidèle et orthodoxe reine Eudocie à venir pour la déposition des os vénérés de l'illustre et très glorieux Étienne, le premier des martyrs, et le premier des diacres, et pour accomplir la dédicace du beau temple qu'elle avait bâti en dehors des portes septentrionales de la ville, et il accepta volontiers cet appel. Et lorsqu'il fut arrivé avec une foule d'évêques de toute l'Égypte, et qu'il eut accompli avec honneur la déposition des saints os du premier des martyrs, le quinzième jour du mois de Ijar (mai), il fit le 16 du même mois, sur l'invitation de sainte Mélanie, la déposition des saints martyrs perses, des quarante martyrs, avec eux, au mont des Oliviers, dans le vénérable temple qui avait été aussi élevé brillamment par la reine Eudocie, elle-même, comme il est attesté et écrit dans une inscription sur la paroi ». (*ROC.*, t. XIII p. 9-10, traduction du R. P. Lagrange). Le martyrium de sainte Mélanie fut donc attribué à Eudocie, comme l'église de Juvénal, et pour la même raison. L'impératrice avait demandé de presser la construction du martyrium ; il est aisé de comprendre quelles furent pour la souveraine les conséquences de sa demande: elle donna largement, autant du moins que le permit Mélanie toujours soucieuse des exigences de la pauvreté monastique. Mélanie fut reconnaissante, et elle voulut perpétuer l'expression de sa reconnaissance, en faisant dire à une plaque commémorative que l'impératrice avait construit ce martyrium. Nous sommes persuadé que Juvénal, comblé des bienfaits de la souveraine, mit lui aussi une plaque toute pareille sur la paroi de l'église du nord dédiée par S. Cyrille. Mais si Juvénal avait construit son église à l'est, sur le *chemin de Cédar?* Il en est, nous le savons, qui tiennent à ce chemin, sur lequel cependant on n'a guère rien trouvé jusqu'à présent, du moins rien de bon. Aussi, aimons-nous à croire que ces très honorables contradicteurs finiront par trouver leur *chemin de Damas :* ils auront de bons guides dans le R P. Lagrange, dominicain, et le R. P. Peeters, jésuite, bollandiste.

entre elle et son époux. Il serait malaisé d'en déterminer la cause : « Les Grecs postérieurs, dit Tillemont, brouillent tout ici, comme dans le reste de Théodose II[1]. » L'empereur avait alors quelque quarante-deux à quarante-trois ans. La jalousie, semble-t-il, troubla cette âme bonne, mais faible et toujours en proie aux courtisans; Théodose fit donc à sa femme, après vingt ans d'une union dont rien n'avait altéré le bonheur, l'injure de soupçonner sa fidélité. Dédaignant de se justifier[2], Eudocie demanda simplement à son époux l'autorisation de retourner à Jérusalem. Elle était dans la Ville sainte en 444. La pensée ombrageuse de Théodose la poursuivit jusque-là. Malgré ce qu'en dit le chroniqueur Théophane, il serait impossible, croyons-nous, de motiver cette nouvelle défiance. L'impératrice avait dans son entourage, sans doute pour le service religieux de sa maison, un prêtre nommé Sévère et un diacre Jean qu'elle avait amenés de Constantinople ; l'empereur dépêcha à Jérusalem le comte des domestiques Saturnin, avec l'ordre de faire mettre à mort les deux ecclésiastiques. Outrée de cet acte odieux, et, dit le comte Marcellin [3], « émue d'une douleur que je ne me puis expliquer », Eudocie riposta en faisant tuer le comte Saturnin. L'empereur fit alors enlever les officiers royaux de la suite de l'impératrice, et la rupture entre les deux époux se consomma dans cette inexplicable tragédie.

Malgré le caprice de Théodose, Eudocie eut tou-

1. *Hist. des Emp.*, VI, p. 84.

2. Jean de Nikiou est d'un sentiment contraire ; il affirme qu'Eudocie se justifia et sut convaincre son époux de son innocence (*Chron.*, p. 469). Le *Chronicon paschale,* qui a le plus appuyé sur cette affaire, termine son roman comme ceci : « A sa mort, l'impératrice assura sous la foi du serment qu'elle était innocente du crime qu'on lui avait imputé » (col. 805).

3. « Nescio quo excita dolore » (*Chron.*, ad ann. 444, col. 927).

jours à Jérusalem une grande situation, et s'y comporta constamment en souveraine. Elle y prodigua, ainsi que dans toute la Palestine, les témoignages de sa munificence : « La bienheureuse Eudocie, écrit Cyrille de Scythopolis, construisit pour le Christ un grand nombre d'églises, et tant de monastères et d'hospices pour les pauvres et les vieillards, que je ne saurais les énumérer[1]. » L'historien Evagre[2] et le *Chronicon paschale* lui attribuent la restauration des murs de la Ville sainte. Eudocie, jouant agréablement sur son nom, disait à propos de ce travail vraiment royal, que le prophète David l'avait eue en vue lorsqu'il annonçait la construction des murs de Jérusalem[3]. « L'impératrice, dit de son côté Jean de Nikiou[4], restaura les églises et les habitations; elle fit construire un couvent pour les vierges, un hospice pour les pèlerins, et leur attribua de grands biens. Elle fit aussi relever les murs de Jérusalem qui étaient tombés en ruine depuis longtemps. Tout ce qu'elle entreprenait, elle l'exécutait avec autorité. » D'autres écrivains monophysites nous ont transmis le souvenir de divers actes de munificence que Cyrille de Scythopolis n'avait pas cru pouvoir mentionner dans sa rapide histoire. L'auteur des *Plérophories*[5] raconte que l'immense croix qui, depuis tant d'années, brillait dans l'église de l'Ascension, ayant été consumée par un incendie, fut remplacée, grâce à l'impératrice, par une autre qui avait six mille livres d'airain. Envoyée, dit l'auteur de la Vie de Pierre l'Ibérien, [6], par les médecins à Jamnia

1. Cot., IV, p. 73.
2. *P. G.*, *H. E.*, lib. I, c. XXII, col. 2484.
3. *Chron. pasch.*, col. 807 : « Καὶ ἐν τῇ εὐδοκίᾳ σου οἰκοδομηθήτω τὰ τείχη Ἱερουσαλὴμ. »
4. *Chron.*, p. 470.
5. XII, p. 245.
6. *Orient latin*, sup. cit., p. 389.

pour soigner sa santé très éprouvée, la souveraine bâtit dans le faubourg de cette ville un hospice ainsi qu'une église dédiée à S. Étienne, et dota ces deux fondations. Enfin, tous les documents que l'érudition moderne arrache à un long passé d'oubli, justifient ce témoignage rendu par l'histoire à Eudocie que, depuis Ste Hélène, personne n'avait fait de plus grands biens aux églises de Jérusalem et des environs.

Ce fut au milieu des effusions de sa charité que l'impératrice se laissa gagner par les chefs du mouvement monophysite à Jérusalem, et devint le plus puissant soutien de leur parti.

Eudocie, à n'en pas douter, se trouva engagée dans le schisme dioscorien dès 449. L'hérésie, sous la forme que lui avait donnée Dioscore, était devenue, après le faux concile d'Éphèse, nous l'avons dit plus haut, la croyance officielle de l'empire d'Orient. Les antécédents religieux de la souveraine et son attitude après le concile de Chalcédoine nous prouvent qu'elle professa cette erreur de bonne foi, tout naturellement, persuadée, comme tant d'autres, qu'elle restait fidèle aux enseignements de S. Cyrille et à ses propres convictions antérieures.

Après le premier concile d'Éphèse, l'impératrice était cyrillienne comme toute la famille impériale de Constantinople. Le grand archevêque d'Alexandrie était devenu, pour ainsi dire, le Docteur de la Cour. Dès l'an 430, voulant mettre l'empereur et les siens en garde contre l'hérésie de Nestorius, il avait adressé conjointement à Théodose, à Eudocie et à Pulchérie, son traité *De la vraie Foi*. C'était comme une catéchèse de famille qui atteignait directement l'esprit cultivé de l'impératrice, et ne pouvait manquer de faire sur lui une vive impression.

Mais l'enseignement du docteur alexandrin sur l'Incarnation, érudit, profond, éminemment pieux, s'engageait souvent dans une terminologie ambiguë. S. Cyrille, au témoignage des monophysites mêmes, devait interpréter fréquemment ses propres expressions. Les interprétations restèrent, il est vrai, mais aussi les expressions qu'elles devaient éclaircir. Une de ces dernières, et la plus fameuse, fut celle burinée dans cette phrase : « une seule nature du Verbe incarnée ». Le patriarche Dioscore, qui avait confisqué les biens temporels de son prédécesseur, confisqua aussi cette formule.

Lorsque, poussant à l'extrême la réaction contre l'impiété de Nestorius, le vieil Eutychès parla, sans se vouloir expliquer autrement, d'une seule nature dans le Christ, la phrase cyrillienne se trouva fort à propos pour le couvrir un moment, et pour donner libre carrière à une réaction plus intellectuelle et plus raisonnée, celle même dont Dioscore se fit l'initiateur et le chef. La formule de S. Cyrille fut dès lors opposée à celle de S. Léon ; Dioscore la fit triompher au faux concile d'Éphèse ; il l'eût fait triompher au concile de Chalcédoine, s'il n'eût eu devant lui que les évêques. Mais ce fut la formule de S. Léon qui l'emporta. Les monophysites voulurent voir dans ce fait tout à la fois le triomphe du dogme nestorien *des deux natures*[1], et la défaite de S. Cyrille. Ils exprimèrent leur sentiment sur ce dernier point avec une certaine violence, au sein même du concile de Chalcédoine, lorsque Eus-

1. Nous avons assez fait entendre la différence radicale qui existe entre le dualisme de personnes établi par Nestorius dans le Christ, et le dualisme de natures que confesse la foi catholique dans l'unité personnelle du Christ. Les monophysites, s'entêtant à prendre *nature* pour *personne*, voyaient nécessairement le dogme de Nestorius dans l'enseignement de S. Léon et dans la définition de Chalcédoine.

tathe de Beyrout, jetant au milieu de l'assemblée un exemplaire des lettres de S. Cyrille, et rappelant sa formule sur l'unité dans le Christ, il s'écria : « Si j'ai mal parlé, voici le livre de Cyrille ; qu'il soit anathématisé ! que je sois anathématisé moi-même ! A quoi les évêques d'Égypte et ceux qui étaient avec eux répondirent : Que la mémoire de l'illustre Cyrille demeure à jamais ! »

Ces clameurs passionnées et aveugles avaient immédiatement leur écho hors du concile. Un des plus actifs et des plus intelligents dioscoriens, le moine Théodose, les alla répéter sans retard à Jérusalem. Il n'eut aucune peine à persuader l'impératrice : Eudocie crut de bonne foi, l'histoire même de sa conversion en témoigne, que la vraie doctrine, celle de son saint docteur Cyrille, avait succombé à Chalcédoine, et avec elle celui-là même qui la lui avait personnellement et directement enseignée.

Dès lors, croyant défendre la cause de la piété, elle donna tout son concours aux entreprises de Théodose. Elle mit à sa disposition, pour qu'il s'emparât du trône de S. Jacques, ses propres serviteurs ; et elle soutint plus que jamais de ses libéralités les moines que l'intrus avait gagnés, c'est-à-dire encore une fois, tous les moines de Jérusalem et des environs, sauf S. Euthyme et les siens à l'est, et l'Abbé Gélase à l'ouest de la Ville sainte.

L'expulsion de Théodose et la réintégration de Juvénal, en 453, n'ébranlèrent point l'impératrice ; versée dans la philosophie beaucoup plus que Juvénal, elle raisonnait sa croyance. Son cœur n'était pas seul engagé dans ce qu'elle croyait être la doctrine de S. Cyrille ; elle entrait dans les discus-

sions théologiques avec toute la subtilité de son esprit grec et sa coutumière éloquence.

L'empereur Théodose avait persévéré jusqu'à sa mort, de bonne foi d'ailleurs, dans l'erreur dioscorienne : en serait-il de même d'Eudocie? Les siens souffraient de la voir s'obstiner dans le schisme : l'empereur Marcien et Pulchérie prièrent S. Léon de ramener leur belle-sœur à la communion de l'Église. Ce n'était malheureusement pas le chemin qui l'y pouvait conduire ; malgré tous les ménagements dont il usa, le grand pape échoua.

Dieu eut enfin pitié de cette âme droite et forte, et il l'instruisit, comme il fait les forts, par l'épreuve. En 455, d'effroyables désastres fondirent sur la famille d'Eudocie à Rome : sa fille Eudoxie, veuve de Valentinien III, fut emmenée captive en Afrique, par Genséric, avec ses deux filles Eudocie et Placidie. L'impératrice, quelque cruelle que fût sa douleur, ne fléchit pourtant pas tout d'abord à ce coup ; en vain son frère Valerius, et son gendre le futur empereur Olybrius, lui montrant le doigt de Dieu dans leurs communs malheurs, la pressaient-ils de quitter le schisme : « Elle ne voulait pas, dit Cyrille de Scythopolis, mépriser sa propre conscience et trahir, pour l'amour de la parenté, ce qu'elle croyait être la vraie foi. Cependant, ajoute notre biographe, le doute commença de troubler son âme. Elle voulut s'en éclaircir auprès des hommes de Dieu, et apprendre d'eux une foi plus assurée. »

S. Siméon était depuis longtemps vénéré dans la famille impériale ; Théodose II lui avait écrit à plusieurs reprises pour lui demander ses prières. L'impératrice s'adressa donc au grand stylite qui était loin, et non pas à S. Euthyme qui se trouvait à trois

heures de Jérusalem. Elle lui fit porter son message par le scévophylax Anastase que nous connaissons. S. Siméon lui répondit par cette petite lettre exquise où il rendait un témoignage éclatant à sa bonne foi : « Sache, lui mandait-il, que le diable, voyant le trésor de tes vertus, a demandé de te cribler comme le froment, et que l'homicide Théodose, réceptacle et organe du malin, a rempli de ténèbres et de trouble ton âme aimant Dieu ; mais, aie confiance, car en vérité ta foi n'a pas failli. Je n'ai pas été peu surpris par ailleurs, de te voir, ignorant la source qui est près de toi, te hâter de venir puiser de l'eau si loin : Tu as là-bas l'homme de Dieu, Euthyme ; suis son enseignement et tu seras sauvée[1]. »

Au reçu de cette réponse, l'impératrice prit sans tarder ses dispositions pour s'entretenir avec S. Euthyme. Comme on lui dit que le grand anachorète ne consentirait jamais à venir à Jérusalem, elle fit construire sur le Mountar une tour où Euthyme pourrait se rendre aisément, et où elle pourrait elle-même recevoir ses conseils. La tour achevée, elle envoya à la laure, avec le prêtre Anastase, un des premiers disciples d'Euthyme, Cosmas le staurophylax ou gardien de la Croix. Le saint, qui avait eu connaissance des projets de l'impératrice, s'était retiré dans la grande solitude de Rouba : « Les deux délégués d'Eudocie allèrent prendre Théoctiste, et ensemble ils rejoignirent Euthyme. Ils eurent bien de la peine à le persuader de les suivre; finalement, ils l'amenèrent à l'Augusta, à la tour, là où se trouve maintenant le monastère du Scholarios. Heureuse de voir le saint, l'impératrice le salua et lui dit : Je vois mainte-

1. Cot., IV, p. 64-65.

nant que, par ta présence, Dieu a visité mon indignité. — Le saint vieillard, après lui avoir donné sa bénédiction, lui répondit : Désormais, ma fille, prends garde à toi! Pour t'être laissé entraîner à la perversité de Théodose, des maux et des revers te sont survenus en Italie. Éloigne-toi donc de ces disputes déraisonnables, et, outre les trois saints et œcuméniques synodes tenus, à Nicée contre Arius, à Constantinople contre Macédonius, et à Éphèse contre Nestorius, reçois aussi la définition promulguée par le synode œcuménique réuni récemment à Chalcédoine ; abandonne la communion de Dioscore, et communie avec l'évêque de Jérusalem, Juvénal. — Là-dessus, il pria pour elle, lui dit adieu, et se retira[1]. »

Cette première entrevue produisit une profonde impression sur l'âme d'Eudocie : elle venait de voir et d'entendre un saint. Cette parole si sobre, mais si nette et si ferme ; ce grave *prends garde à toi!* familier à Euthyme ; ce mot bref par lequel il avait caractérisé les éternelles discussions des monophysites ; cette rapide évocation des malheurs de sa famille ; enfin cette appellation paternelle par laquelle le vieillard avait tempéré l'austérité de son langage, subjuguèrent la raison altière de l'impératrice : « Pour l'Augusta, dit notre biographe, les paroles d'Euthyme étaient les paroles mêmes de Dieu. Dans sa hâte de lui obéir, elle regagna immédiatement la Ville sainte, se réunit à l'archevêque par l'intermédiaire des prêtres Cosmas et Anastase, et communia avec l'Église catholique. Son exemple ramena à la communion catholique un nombre considérable de

1. Cot., IV, *Euthy. vit.*, p. 66.

laïques et de moines qui avaient été trompés par Théodose... L'Augusta manda ensuite les deux frères du staurophylax qui résidaient dans la laure du grand Euthyme, et elle les fit élever au sacerdoce, et agréger au clergé de la Sainte-Résurrection. Elle créa le dernier des deux frères, Gabrielius, higoumène de la vénérable église de S. Étienne le protomartyr[1]. »

Revenue à la foi catholique, l'ardente monophysite ne respira plus que la mansuétude. Elle ne se retourna pas contre ceux dont elle avait partagé les erreurs; elle ne connaissait que trop leur illusion. Elle se voua plus que jamais aux œuvres de miséricorde, continuant de bâtir des hospices et des églises; la charité, qui avait toujours été un besoin de son cœur, fut alors pour elle l'épanouissement de la vraie foi recouvrée, et sans doute aussi l'expiation de ses trop longs égarements.

Parmi les édifices sacrés qu'elle éleva durant les dernières années de sa vie, le plus connu et le plus mémorable fut la basilique de S.-Étienne : « Eudocie, femme de Théodose, écrit l'historien Evagre, après avoir restauré les murs de Jérusalem, construisit, à environ un stade de la ville, en l'honneur du premier diacre et martyr Étienne, un temple remarquable par sa splendeur et sa beauté. Ce fut là qu'on la déposa lorsqu'elle eut émigré vers la vie éternelle[2]. »

Personne ne doute sérieusement aujourd'hui que la basilique eudocienne n'ait été construite au nord de Jérusalem, à environ un stade de la Ville sainte. Sur ce sol ingrat où le passé a laissé si peu de vestiges, nous avons vu, durant des années, les ruines de ce bel édifice, un vrai plan par terre, sur lequel un

1. Cot., IV, p. 67.
2. *H. E.*, lib. I, c. XXII, col. 2484.

fils de S. Dominique, le R. P. Le Vigoureux, conservant scrupuleusement les anciennes dimensions, a élevé la splendide église où nous célébrons maintenant la mémoire du protomartyr. L'impératrice n'eut pas à renverser dans ce même lieu, vénéré par tous alors comme celui de la lapidation de S. Étienne, l'église construite par Juvénal, et dédiée par S. Cyrille en mai 439; son œuvre, comme le fait remarquer le cardinal Rampolla, fut d'agrandir et de décorer magnifiquement l'édifice primitif [1].

1. « Onde è forza conchiudere che la imperatrice nel ristaurare le mura della città è costruire presso la chiesa innalzata dal vescovo Giovenale, un grandioso monastero... pensó per ultimo di ingrandire ed ubellire il tempio medesimo già esistente, il quale raccogliera le venerate reliquie del protomartire ed era per cio stesso oggetto di speciale culto et devozione. » (*Santa Melania Giuniore*, nota XLV, p. 280.) Il se passe en ce moment-ci (juin 1908), sous nos yeux, à quelque trois cents mètres de notre couvent et de la basilique de S.-Etienne, un fait qui montre combien naturelle et plausible est la conclusion de l'éminent écrivain. L'evêque anglican de Jérusalem avait construit, il y a huit à neuf ans, une église élégante et d'assez belles dimensions. L'évêque anglican de Salisbury vint d'Angleterre faire la dédicace de cet édifice : la cérémonie se fit devant les représentants des cultes chrétiens dissidents de Jérusalem. L'église dédiée a servi au culte depuis lors. Elle est toujours debout, et elle continue de servir; mais elle reçoit des agrandissements et des embellissements qui en feront un vaste et remarquable édifice; à ce qui était le chevet, on ajoute un grand transept et un chœur. Autant que nous en pouvons juger à distance, ces agrandissements, qui s'harmonisent parfaitement avec l'église primitive, donneront à l'ensemble du monument une longueur d'une cinquantaine de mètres. Il n'y a pas à douter que, ces travaux considérables achevés, on procédera à une nouvelle dédicace. On pourra donc dire qu'en 1907-1908, les Anglais nos voisins ont fait une belle église sans avoir renversé le premier temple.

Il est superflu d'insister sur ce détail et sur l'ensemble de l'intéressante question de la basilique de S.-Étienne à Jérusalem. Ce n'est d'ailleurs pas le lieu ici. Ceux de nos lecteurs qui voudront s'en éclaircir, liront avec le plus grand intérêt les doctes travaux du cardinal Rampolla, et des RR.PP. Peeters et Lagrange. Il est cependant un détail sur lequel on voudra bien nous permettre de nous arrêter un moment : Nous ne pensons pas qu'il y eût à S.-Étienne un monastère proprement dit. Le titre d'higoumène que portait S. Gabrielius a donné le change à nos écrivains contemporains; il n'en eût pas été ainsi pour les contemporains de Cyrille de Scythopolis. Lorsque le biographe de S. Euthyme a à parler d'un établissement monastique,

C'est dans ce sanctuaire que les chrétiens des quarante dernières années du cinquième siècle, de tout le sixième et des premières années du septième siècle, en un mot jusqu'à l'invasion des Perses, vinrent vénérer les reliques de S. Étienne et célébrer son glorieux martyre. Nous en avons un remarquable témoignage dans la Vie de Pierre l'Ibérien. C'était vers 480-481, vingt ans après la dédicace de la basilique eudocienne par le patriarche Anastase. Le célèbre prélat monophysite avait passé l'été à *Beit-Thapsha*, que l'on identifie avec *Beit-Iksa*, dans la maison du tribun Elie, un des fidèles serviteurs de l'impératrice Eudocie. Il se préparait à retourner auprès de ses Frères de la plaine (de Gaza). Il n'avait pas visité la Ville sainte, qui n'était éloignée que de cinq milles; on s'en étonnait autour de lui. Le départ s'effectua néanmoins, et l'on continuait sans doute, dans l'entourage de Pierre, de manifester la surprise causée par son abstention. Alors, « un des Frères, homme simple et droit, vint dire aux autres : J'ai eu cette

il se sert très exactement ou du mot générique de *monastère*, ou des mots spécifiques de *laure* et de *coenobium;* il est, on le sait, la précision même. Or, jamais Cyrille ne nous montre S. Gabrielius comme higoumène d'un monastère, d'une laure ou d'un couvent. Il ne se sert, à propos de Gabrielius, du mot monastère que pour désigner le petit établissement que le saint construisit à l'orient du mont des Oliviers, où il se retirait tous les ans pendant le Carême, et où il mourut et fut enseveli. Cyrille appelle Gabrielius *higoumène de la vénérable maison de S.-Étienne;* il était le chef ecclésiastique du Martyrium de S.-Étienne et de toutes les propriétés et dépendances de cette grande église. Ce domaine fut agrandi, ce semble, par Eudocie peu de temps avant sa mort; et c'est alors que l'impératrice nomma Gabrielius *seigneur de tout le diocèse de S.-Étienne.* Il y avait naturellement un clergé sous les ordres de Gabrielius; mais rien ne fait entendre que ce personnel ait formé un *monastère.* Sur un autre point de la Ville sainte, un autre disciple de S. Euthyme, André, était *higoumène du Martyrium de S.-Ména* que Bassa avait fait construire. Près de ce martyrium se trouvait, il est vrai, un monastère de femmes, mais sous l'autorité de Bassa elle-même, qui en était abbesse.

nuit une vision terrible. Il me semblait voir notre Père l'évêque Pierre, qui me disait : Peux-tu, Frère, me donner la main? Et dans la nuit même où il était sur le point de se mettre en route, il me transporta seul avec lui, dans cette vision, à la Ville sainte. Il alla premièrement au Martyrium de S.-Étienne qu'il rencontra tout d'abord, et étant descendu dans la grotte, il vénéra son reliquaire[1] ». L'auteur de la Vie de Pierre avait fait remarquer que le village de Beit-Thapsha était situé au nord de Jérusalem ; c'était donc sur le chemin du nord que se trouvait le Martyrium de S.-Étienne; et c'était là que l'on venait faire ses dévotions au protomartyr.

Pendant que l'on construisait l'église de S.-Étienne à Jérusalem, Eudocie « en fit édifier une autre, dit Cyrille de Scythopolis, au nord du monastère du grand Euthyme, à environ vingt stades, et qui est appelée de S.-Pierre. L'impératrice avait ordonné d'y faire une immense citerne. Durant les jours de la sainte Pentecôte, elle vint examiner ce travail. De là, elle regarda longuement l'ensemble de la laure du grand Euthyme dont les cellules étaient dispersées çà et là dans la solitude, et elle éprouva une vive componction; elle se rappelait ces paroles de l'Écriture : *Que tes demeures sont belles, ô Jacob! Qu'elles sont belles tes tentes, ô Israël!*

« Elle envoya alors Gabrielius, l'higoumène de S.-Étienne, vers le grand Euthyme lui demander de venir, afin qu'elle pût jouir de ses prières et de ses en-

1. *Pierre l'Ibérien*, *Orient latin*, article *Chabot*, t. III, p. 382.
A rapprocher de l'indication fournie par la Vie de Pierre l'Ibérien, celle que donnait 600 ans plus tard Guillaume de Tyr : « Du nord on arrive à la ville par un chemin uni sur lequel on montre jusqu'à présent le lieu où le protomartyr Étienne lapidé par les Juifs, priant pour ses persécuteurs, les genoux en terre, rendit l'esprit » (*Hist. rer. in part. transm. gestarum*, lib. VIII, c. II).

seignements. Mais le grand Euthyme lui fit faire cette réponse : N'espère plus me voir dans la chair. Pourquoi, ô ma fille, te laisses-tu distraire par tant de choses? J'estime que tu retourneras vers le Seigneur avant l'hiver; donc, pendant cet été, recueille-toi et te prépare à la mort. Tout le temps que tu auras encore à vivre, ne pense plus à moi de vive voix ou par écrit (j'entends ici les dons et les largesses que tu me voudrais faire); mais lorsque tu seras auprès du Seigneur de toutes choses, pense à moi afin qu'il me reçoive en paix, moi aussi, quand il le voudra et comme le voudra sa bonté.

« A ces paroles, la bienheureuse éprouva une grande douleur, surtout de ce qu'il avait dit : ne pense plus à moi; elle avait en effet l'intention de laisser au saint par testament, de grands revenus. Elle regagna en toute hâte Jérusalem, manda l'archevêque, et lui raconta tout ce que lui avait dit le grand Euthyme. Le quinze du mois de juin[1], elle fit faire la dédicace du temple, encore inachevé, de S.-Étienne le premier martyr, lui assigna d'amples revenus, et établit Gabrielius seigneur de tout ce diocèse. Elle visita aussi, pour les faire dédier, toutes les autres églises qu'elle avait fondées, et leur donna des revenus suffisants. Quatre mois révolus après la dédicace (de l'Église de S.-Étienne), religieusement disposée et de la manière qui plaît à Dieu, elle remit son esprit au Seigneur, le vingt octobre de la quatorzième Indiction[2]. »

1. La solennité de la Pentecôte en 460 tomba au 4 juin. Eudocie était à S.-Pierre dans le courant de la semaine qui suivit cette fête. Rentrée à Jérusalem, elle prit à peine quelques jours pour préparer la dédicace de l'Église de S.-Étienne. La dédicace fut faite le jeudi après le premier dimanche qui suivit l'octave de la Trinité.

2. Cot., IV, *Euthym. vit.*, p. 72-74.

Quelques historiens monophysites[1] se sont persuadé qu'Eudocie mourut dans leur communion; mais leurs récits embarrassés, pour ne pas dire intéressés, ne sauraient prévaloir contre l'assertion catégorique et minutieusement circonstanciée de Cyrille de Scythopolis. Ce qui a pu donner le change à ces écrivains, c'est qu'après sa conversion, l'impératrice continua à ceux de leur parti les libéralités qu'elle avait l'habitude de leur faire. Elle avait parmi les eutychiens de fidèles serviteurs. comme le tribun Elie; elle connaissait, mieux qu'il ne nous est possible à la distance de quinze siècles, ces âmes obstinées dans une piété mal éclairée. A la bonté qu'elle leur témoignait se mêlait beaucoup de compassion, et sans

1. Jean de Maïouma dans les *Plérophories*, § 20, p. 252, et Jean de Nikiou dans sa *Chronique*, p. 473-474. D'après le premier, lorsque l'impératrice eut fait l'expérience de ce qu'on lui avait dit, que le père Paul, moine monophysite, « qui dirigea pendant tant d'années les hommes et les femmes » du village de *Ganta* (vraisemblablement *El-Djanijé*), qu'elle possédait au nord de Jérusalem, ne regardait jamais le visage d'une femme, « elle ne voulut plus, jusqu'à sa mort, recevoir la communion que de lui ». Précédemment, le même écrivain avait dit que l'impératrice donna par testament le village de *Ganta* à l'Église de Jérusalem qui, en 460, année de la mort d'Eudocie, était chalcédonienne depuis neuf ans. Jean de Maïouma bloque peut-être un peu les faits. Que l'impératrice encore monophysite, et grandement édifiée de la modestie du père Paul, ait voulu ne plus recevoir *jusqu'à sa mort* la communion que de ses mains, cela est aisé à comprendre; mais l'auteur des *Plérophories* a négligé de nous dire si l'impératrice ne changea pas en fait de sentiment et de résolution. — Jean de Nikiou, qui place la mort d'Eudocie vers 457, bloque encore plus que son coreligionnaire : « A cette époque (de la mort de l'empereur Marcien), écrit-il, s'endormit, dans la sainte ville de Jérusalem, l'impératrice Eudocie, pleine du mérite des bonnes œuvres et de la foi pure. Elle avait refusé de communiquer avec Juvénal, évêque de Jérusalem, et avec les hommes qui avaient été assemblés à Chalcédoine; car elle savait qu'ils avaient altéré la vraie religion de nos saints Pères et des empereurs orthodoxes. Au contraire, elle demandait la bénédiction aux moines-prêtres qui étaient en communion avec Théodose patriarche d'Alexandrie (il veut dire de Jérusalem). Après avoir ainsi accompli ces choses, elle mourut. » (Traduction de l'éditeur de la *Chronique*, M. Zotenberg.) Les perspectives sont décidément trop confondues; c'est un artifice de rédaction dont Jean de Nikiou fut dupe le premier.

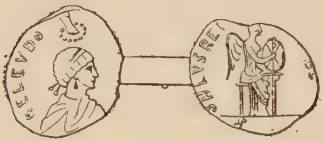
doute aussi quelque espoir de les ramener à d'autres sentiments : « Ceux, dit l'historien Nicéphore Callixte, qui ne suivirent pas son exemple, ne laissèrent pas de recevoir d'elle les bienfaits accoutumés. Ceci ne tenait nullement à une communauté de foi, mais à l'affection qu'elle leur avait donnée. Après s'être réunie à l'Église universelle, Eudocie abandonna et répudia de toutes les forces de son âme leurs opinions erronées[1]. »

Une bonté compatissante acheva donc cette attachante figure qu'il nous plaît de saluer une dernière fois à l'heure où elle disparaît de l'horizon de S. Euthyme. Jeune fille, Eudocie, sur les bords de l'Ilissus et du Céphise, avait eu devant les yeux la déesse vierge « qui résidait dans la citadelle d'Athènes[2] ». Belle, et douée des plus aimables dons de l'esprit et du cœur, elle avait tenu son âme très haut dans cette indigente atmosphère. Lorsqu'une fortune inespérée l'eut fait monter sur le trône du monde, sa bonté ne l'entraîna dans aucune défaillance, et son cœur, quelque ouvert qu'il fût à la sympathie, ne succomba jamais à la faiblesse : « L'impératrice Eudocie, dit simplement Jean de Nikiou, était sage et chaste, et parfaite en toutes ses actions. » Ce ne fut point l'orgueil de l'esprit qui la retint quelques années dans l'erreur, mais l'empire d'une conscience abusée. Lorsque l'épreuve, messagère de la divine miséricorde, eut dissipé les ténèbres de sa pensée, elle alla à la vérité avec son habituelle droiture.

Une âme si inflexiblement attachée au devoir eût pu faire peser durement sur les peuples le fardeau de la puissance souveraine ; elle ne voulut voir, dans les pré-

1. *P. G.*, t. CXLVII, *H. E.*, lib. XV, c. XIII, col. 41.
2. EUDOC. AUG., *Carmen de S. Cypriano*, col. 845.

rogatives royales, que le moyen de donner à ses libéralités un plus large et plus facile cours. Aussi, loin que la postérité ait frappé Eudocie de la réprobation qui atteignit l'impératrice du même nom qui la précéda immédiatement sur le trône, elle lui a donné son suffrage dans les camps les plus opposés. Deux des plus grands saints, et des plus austères, du cinquième siècle, entourèrent son âme de la plus touchante sollicitude, et les dissidents, nous venons de le voir, voulurent revendiquer sans réserve sa mémoire. Cyrille de Scythopolis lui décerne à plusieurs reprises le titre de bienheureuse; nous pouvons tout au moins croire, sur la parole de S. Euthyme, que Dieu ne tarda pas de lui donner au ciel la béatitude qu'il réserve à ceux qui ont souffert chrétiennement sur la terre, et qui ont eu souci du pauvre et de l'indigent.



Monnaie d'Eudocie.

CHAPITRE XII

LA LITURGIE A LA LAURE. — LA MESSE MIRACULEUSE. L'ÉGLISE MONASTIQUE. — LA COMMUNION. — L'OFFICE CANONIQUE. — LES FÊTES.

L'usurpateur Théodose chassé de Jérusalem en 453, Juvénal reprit possession de son siège, et S. Euthyme revint auprès des siens : « Or, dit notre biographe, après deux ans passés à Rouba, Euthyme, illuminé de Dieu, offrait l'Hostie non sanglante un jour du saint dimanche; Domitien, à droite de l'autel, tenait le flabellum liturgique[1]. Pendant l'oblation, le Sarrasin Térébon, debout non loin de l'autel, s'appuyait des mains au cancel du presbyterium. Tout à coup, il voit une lumière descendre du ciel, s'étendre sur l'autel, et envelopper Euthyme et Domitien de bienheureuse mémoire, depuis le commencement jusqu'à la fin de l'hymne du Trisagion.

« Personne ne vit ce miracle que ceux qui étaient dans la flamme, plus Térébon et le frère de Chrysippus, Gabrielius, eunuque de naissance, qui après vingt-cinq ans entrait pour la première fois à l'église. Tout ceci m'a été raconté par l'Abbé Cyriaque[2], qui le tenait de Térébon et de Gabrielius. — Donc, Térébon, saisi de crainte, s'enfuit au fond de l'église.

1. Le flabellum est, dans la liturgie grecque, un grand éventail que le diacre agite doucement au-dessus de l'autel à certains moments du saint Sacrifice.

2. S. Cyriaque, dont nous avons parlé plus haut.

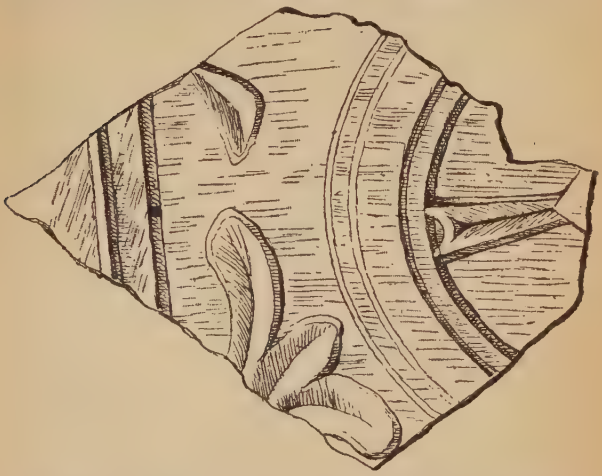
Jamais depuis il ne s'appuya familièrement au cancel du presbyterium, comme il en avait l'habitude à l'heure de l'oblation; mais, pendant la synaxe, il restait en arrière, près de la porte, conformément au précepte qui ordonnait aux fils d'Israël d'être religieux et respectueux[1]. »

Ce récit de notre biographe peut donner quelque idée de l'église que Pierre Aspebet avait construite et ornée, et que Juvénal consacra en 428. C'était une basilique latine appropriée aux usages monastiques. Si l'on a égard au nombre des religieux de la laure, qui atteignit rapidement le chiffre de cinquante, et, sans doute, ne tarda pas à le dépasser, cette église devait mesurer vingt-cinq mètres de long sur une largeur de quatorze à quinze mètres. Ce *canon* était fréquemment usité alors pour les églises des grands monastères; ce furent les dimensions données à l'église du Coenobium qui remplaça, au Sahel, celle de la laure, comme on le peut voir par le plan reproduit dans cet ouvrage.

Nous retrouvons, dans le récit de la messe miraculeuse, les principales parties de l'église monastique, en Orient, au cinquième siècle : le *presbyterium* ou sanctuaire, à l'est de l'édifice; à l'extrémité opposée, à l'ouest, près de la principale porte d'entrée, le *narthex,* ce que Cyrille de Scythopolis appelle ici le fond de l'église; enfin, entre le presbyterium et le narthex, le *naos* qu'on appelait aussi église ou chœur. Un cancel, en d'autres termes une barrière, séparait le presbyterium du naos[2]; c'était ce que l'on désigne communément aujourd'hui, dans la liturgie grecque, sous le nom de *templum*, Τέμπλον, ou sous celui

1. Cot., IV, p. 60-61.
2. « Illud animo revolvendum est vela, seu cancellos in Ecclesiâ

adopté par les Français d'εἰκονοστάσιον, *iconostase*[1]. L'unique autel proprement dit, petite construction carrée, formant une seule masse, se dressait au milieu du sanctuaire, surmonté d'une croix et orné de flambeaux. Un second cancel isolait le narthex du naos. La barrière du sanctuaire avait pour objet d'imprimer à l'assistance réunie dans le naos, un profond



Fragment d'un cancel de l'église du couvent de Saint Euthyme.

respect pour les saints mystères en les soustrayant à ses regards[2]. Dans la disposition actuelle des églises

tantummodo fuisse, primos qui sanctuarium separabant à templo vel nao, vel choro ; alios qui templum à narthece ; et frustra plures conquisiveris » (Leo Allatius, *De Narthece Veteris Ecclesiae*, p. 18, Paris, Cramoisy, 1646).

1. « Les Français ont choisi pour désigner cette clôture l'expression εἰκονοστάσιον, dont ils ont fait *iconostase*; mais ce choix a le défaut de trop restreindre la signification que ce mot a chez les Grecs » (*Dictionnaire grec-français des noms liturgiques en usage dans l'Église Grecque*, par Léon Clugnet, Paris, Alphonse Picard, 1895).

2. « Ut majestate, et latebris absconditis veneratior esset (pars quae sacrarium dicitur); et res quae intus agebantur occulerentur » (Allatius, *op. cit.*, p. 7).

grecques, le *templum*, très élevé, ne laisse pour ainsi dire rien apercevoir de l'intérieur du sanctuaire pendant le saint sacrifice; dans l'église de la laure de S. Euthyme, le cancel du presbyterium paraît cependant avoir été à hauteur d'appui. Enfin, trois portes étaient pratiquées dans l'iconostase; les deux latérales servaient aux ministres de l'autel; celle du milieu donnait issue au prêtre célébrant lorsqu'il venait distribuer les saints mystères aux religieux[1].

A droite et à gauche du naos ou chœur, se dressaient des séries, probablement doublées, de sièges en bois, à dossier élevé et à bras, στασίδια, où les moines prenaient place, ou pour mieux dire, se tenaient debout pendant les offices. Ainsi disposé, le naos était évidemment réservé aux seuls anachorètes de la laure. Térébon, fort de sa haute dignité, de son titre de bienfaiteur, et surtout de la bonté de S. Euthyme, pouvait seul se hasarder dans cette partie de l'église; et l'on a vu comment, par un miracle, le Seigneur le rappela au respect dont ne se devaient pas départir les fils d'Israël. Il se réfugia alors, nous a dit Cyrille de Scythopolis, au fond de l'église, près de la grande porte d'entrée, c'est-à-dire dans le narthex. Le narthex, en effet, comme le remarque Leo Allatius, n'était pas un portique dans les anciennes églises; il faisait partie intégrante de l'édifice sacré, et se trouvait renfermé dans son enceinte[2]. Quel que fût son usage dans les églises épiscopales, dans l'église mo-

1. La porte du milieu, que les Grecs appellent la *porte sainte* ou les *portes saintes*, sert aussi pour les processions qui se font au cours des cérémonies liturgiques. Les religieux recevaient la sainte communion à cette porte, ce qui implique un fort beau symbolisme : élevé de plusieurs degrés au-dessus du *naos*, le sanctuaire représente le ciel; le naos, c'est la terre; les moines allaient donc recevoir le pain de Dieu à la porte du ciel.

2. *Op. cit.*, p. 13.

nastique de S. Euthyme il était exclusivement réservé aux hommes séculiers[1]. C'était là que se venaient placer les Bédouins ou les fellahs chrétiens des villages voisins pour assister au saint Sacrifice. Les femmes étaient rigoureusement exclues de l'église de la laure ; les enfants, et en général les imberbes, n'y pouvaient jamais pénétrer, non plus que dans les autres parties du monastère. Admis sur un ordre spécial de Dieu parmi les disciples d'Euthyme, l'eunuque Gabrielius ne put, malgré sa grande vertu, entrer dans l'église de la laure qu'après vingt-cinq ans de réclusion dans sa cellule. Il avait quelque cinquante-trois ans lorsqu'il assista pour la première fois avec les Frères à la synaxe eucharistique. Le narthex, d'après Allatius, recevait encore une autre destination dans les églises monastiques : c'était là que l'on célébrait les funérailles des religieux qui n'avaient aucun ordre sacré. Pour les autres moines, le *canon des morts,* ou, comme on disait aussi, *les prières accoutumées* pour les défunts, se récitait autour du corps déposé devant le sanctuaire[2].

Deux bas-côtés, séparés du naos par des rangées de colonnes ou de piliers, régnaient au sud et au nord de l'église ; celui du nord se terminait à l'orient par la *prothèse,* petit autel où se faisait, durant la pre-

1. Il est vrai que dans les églises épiscopales les moines prenaient place avec les fidèles dans le naos, et près du sanctuaire. Les catéchumènes se trouvaient alors dans le narthex. Il n'en allait pas ainsi dans une église de laure, ou il n'y avait guère à s'occuper de catéchumènes. Dans cette église, le narthex était tout indiqué pour les laïques chrétiens. Cependant, comme le narthex servait aussi aux pénitents, et qu'il se pouvait trouver des pénitents, même dans une laure, S. Euthyme a bien pu imposer à l'un ou l'autre de ses religieux de demeurer au narthex au lieu d'aller occuper sa place au chœur.

2. Encore actuellement, c'est au narthex que l'office des funérailles des religieux non prêtres est célébré. Le corps d'un prêtre défunt est aujourd'hui, comme jadis, déposé au chœur (Voir l'*Eucologe* des Grecs : *Funérailles des religieux*).

mière partie de la messe, la préparation des éléments du sacrifice; celui du sud aboutissait, vraisemblablement encore dans la direction de l'orient, au *diaconicum*, sacristie placée sous la surveillance des diacres de la laure, et où l'on renfermait les reliques, les vases sacrés et les vêtements liturgiques. Ce fut, comme nous le dirons en son lieu, dans le diaconicum que mourut S. Euthyme.

L'église du Sahel, sur la demande de notre saint, et par les soins de Pierre Aspebet, avait, ainsi que nous l'avons vu, reçu toute la décoration en usage au cinquième siècle pour ces édifices sacrés. C'est tout ce que nous apprend notre biographe sur ce sujet intéressant; il serait superflu, devant cette pénurie de renseignements, de recourir aux conjectures. Nous pouvons dire cependant que l'art du mosaïste s'était exercé dans le pavement de l'église, et que les cancels, à en juger par le fragment de marbre trouvé dans les ruines du coenobium de S. Euthyme, et dont nous avons donné le dessin, avaient été sculptés avec goût.

Dès que l'église fut consacrée, dit Cyrille de Scythopolis, on commença d'y célébrer régulièrement l'office divin. C'était la coutume universellement établie dans les églises monastiques, bien avant S. Euthyme; on prêtera cependant une particulière attention à ces paroles de notre biographe, si l'on se rappelle que l'Eglise grecque considère S. Euthyme comme un des principaux organisateurs de sa liturgie. Elle lui attribue en effet, conjointement avec S. Chariton, S. Théoctiste et S. Sabas, les règlements contenus dans son premier livre liturgique, le *Typicon*[1];

1. « Et haec quidem Constitutio, quam maxime accessaria, et Patribus convenientissima est. Etenim sanctus Pater noster Sabas eam praescripsit à sanctis Euthymio et Theoctisto acceptam; hi porro à

nous entendons ici le *Typicon* dit de S. Sabas : « Dans ce livre, écrivait Allatius, sont exposées en termes très clairs, et avec une méthode facile, les prescriptions qui déterminent ce qu'il faut réciter, psalmodier ou lire durant le saint sacrifice, aux Vêpres, aux Heures, à Matines, tous les jours, que ces jours soient des féries ou des fêtes, et pareillement, quels jours on doit jeûner et ceux où l'on rompt le jeûne [1] », en d'autres termes, où l'on ne jeûne pas.

Le *Typicon* a subi de trop nombreuses modifications depuis S. Euthyme et S. Sabas pour qu'il soit aisé de reconnaître avec précision ce qui revient à chacun des deux dans les éléments de ce grand livre liturgique. Il est néanmoins possible, en rapprochant ses prescriptions des indications éparses dans les histoires des deux saints, et dans les ouvrages de Cassien, contemporain de S. Euthyme, de reconstituer jusqu'à un certain point la liturgie en usage à la laure du Sahel.

Notre saint n'eut pas à déterminer les prières et à fixer les rites de ce que les Grecs appellent par excellence la Liturgie, c'est-à-dire du saint Sacrifice. Les formules et les cérémonies de l'oblation eucharistique étaient arrêtées depuis longtemps. Trop longues au gré des laïques, ceux-ci, lassés, commencèrent bientôt de déserter l'autel. Pour les retenir ou les ramener à l'église, S. Basile à Césarée, et S. Jean Chrysostome à Constantinople, réduisirent à de moin-

majoribus et homologeta Charitone desumpserunt » (Simeon Thessalonicensis *Dialogo contra haereses*, apud Allatium, *De lib. Eccl. Graec.*, Dissert. I, p. 8, in vol. supr. citato). Le *Typicon* est appelé, par Allatius, le premier livre liturgique des Grecs; comme le *Typicon* n'est qu'une manière d'*Ordo*, il ne s'agit ici que d'une simple priorité de nomenclature.

1. Allat., *ibid.*, p. 4-5.

dres proportions les rites et les prières du saint Sacrifice. Les modifications qu'ils introduisirent ainsi, et les dispositions qu'ils adoptèrent pour la fonction eucharistique, devinrent comme la charpente des liturgies que l'on appelle improprement de leurs noms, et qui sont seules usitées aujourd'hui dans l'Église grecque.

Ce n'était cependant d'aucune de ces deux liturgies que l'on se servait au Sahel, mais de celle pratiquée dans l'Église de Jérusalem, et qui porte le nom de S. Jacques frère du Seigneur. La remarque en a été faite par les Bénédictins qui ont publié, dans les *Analecta Graeca*, la Vie authentique de S. Euthyme par Cyrille de Scythopolis. Après avoir relevé, dans un entretien de notre saint sur l'Eucharistie, ces paroles : « le prêtre célébrant, lorsqu'il veut provoquer de la part de l'assistance une plus grande attention au saint Sacrifice, dit : *Ayons en haut l'esprit et les cœurs*, Ἄνω σχῶμεν τὸν νοῦν καὶ τὰς καρδίας », les savants éditeurs font observer que ces derniers mots ne se trouvent ainsi réunis que dans l'*anaphora* de la liturgie de S. Jacques, et ils en tirent cette conclusion que c'était cette liturgie qui était en usage au cinquième siècle dans l'Église de Jérusalem et dans les églises de sa dépendance [1].

La synaxe eucharistique, ou l'oblation, ne se célébrait à la laure de S. Euthyme que le samedi, le dimanche et dans les grandes solennités, peu nombreuses d'ailleurs, qui pouvaient tomber à d'autres jours que ceux-là. Les exigences de la vie érémitique n'avaient pas permis d'y introduire l'usage qui était en vigueur dans l'Église de Jérusalem, avec quelques

1. Cot., IV, Praefatio.

modifications pendant le Carême, d'offrir le saint sacrifice, le soir, après None, c'est-à-dire à trois heures, tous les mercredis et vendredis de l'année [1].

Les moines recevaient les saints mystères de la main de S. Euthyme, régulièrement, à ce qu'il semble, à l'oblation du dimanche et des fêtes, et sans doute aussi le samedi. Ils pouvaient communier les autres jours de la semaine, car l'Eucharistie a toujours été, dans l'Église de Dieu, le pain quotidien des âmes. Les chrétiens qui jouissaient de la santé pouvaient, comme les malades, réclamer ce divin aliment les jours que l'on n'offrait pas le saint Sacrifice. Il y avait dans l'Église grecque alors, comme à présent, une *Réserve* dans laquelle on puisait; c'étaient des particules préalablement consacrées au cours de la Messe. Les infirmes trouvaient là leur viatique pour le dernier voyage, et les bien portants la nourriture qui réparait et développait en eux les forces nécessaires dans les luttes de la vie. Pour les chrétiens des premiers siècles, comme pour les vrais chrétiens de tous les temps, la communion n'était pas simplement une commémoration de la passion du Christ ou un symbole de l'union des âmes dans l'Église; elle était, ainsi que le dira plus tard S. Thomas en quelques mots concis qui éclatent comme la foudre, la vie pour les bons, la mort pour les mauvais. S. Euthyme, nous le verrons bientôt, parlait le même langage et encore plus énergique.

Dès lors, des âmes monastiques qui, selon une expression qui nous est maintenant familière, soutenaient le *combat*, ne pouvaient que désirer de se rassasier de l'aliment divin. Un écrivain grec peu

1. Voir Dom Cabrol, *Les Églises de Jérusalem*, p. 49.

connu, dont Allatius nous a conservé un passage, a parfaitement compris et exprimé ce besoin d'une com munion fréquente : « Il en est, disait cet auteur, de la guerre spirituelle comme de l'autre. De même qu'au soir des jours de bataille, les soldats rentrés sous leurs tentes prennent des aliments de conserve, ou de la veille, pour refaire leurs forces et se préparer à recommencer la lutte le lendemain, ainsi les âmes qui engagent le combat spirituel ont des viandes de réserve. On ne peut guère sur le champ de bataille tuer des bœufs, comme font en temps de paix ceux qui célèbrent des fêtes, et c'est pourquoi il faut alors avoir sous la main des aliments déjà tout préparés. Il en va ainsi de nous; notre commune victime n'est pas immolée tous les jours; mais nous avons toujours avec nous sa chair, et nous en mangeons pour nous rendre plus forts dans les luttes de l'âme; ce sont les particules *présacrifiées*, ou *présanctifiées* qui nous donnent cette force[1]. »

Pour ce qui est des solitaires, l'Église grecque a répondu avec un tact parfait à ce besoin de la fréquente communion. Dans un document, qu'il n'est pas aisé de se procurer, dit encore Allatius, un patriarche de Constantinople a ainsi réglé ce point : « Si un de ces anachorètes qui se sont retirés dans les montagnes et qui ne viennent pas à l'église afin de se livrer sans distraction à l'étude de la vertu, désire participer fréquemment aux saints mystères, pour y puiser la sainteté du corps et de l'âme, on lui portera, dans une pyxide propre, le pain divin trempé dans le divin sang[2]. »

Mais un témoignage plus ancien de la communion

1. Allatius, *De libr. Ecclesiastic. Graecor*, p. 33.
2. Id., *ibid.*, p. 31.

fréquente chez les moines. nous est fourni par la Vie de S. Sabas. En 518, comme nous aurons à le redire plus loin, le grand anachorète alla, en compagnie de deux higoumènes de notre désert, visiter S. Elie, patriarche de Jérusalem, dans son exil à Aïla, et l'assista à sa mort. Durant tout le temps de son séjour, chaque soir, après None, le patriarche le venait rejoindre, communiait avec lui et les autres moines, prenait avec eux son repas, et se retirait dans son appartement après le Lucernaire ou les Vêpres. Le 20 juillet, le saint évêque mourait après avoir reçu la communion et répondu aux prières [1].

S. Élie et S. Sabas, nous l'avons déjà dit, et nous aurons à le redire bien des fois, étaient anachorètes et disciples de S. Euthyme. Il est donc permis de voir, dans cette communion quotidienne d'Aïla, une tradition d'Euthyme lui-même, et la reproduction de ce que faisaient à la laure du Sahel les ermites les plus fervents.

Nous sommes dès lors en droit de supposer que dans leurs pauvres maisonnettes, si étroites, si complètement dénuées de tout agrément, après avoir porté le poids du jour et de la chaleur du désert, après avoir jeûné strictement jusqu'au soir, des solitaires comme le bienheureux Domitien, S. Gabrielius, Martyrius, S. Élie, et sans doute beaucoup d'autres, nourrissaient leurs âmes du divin aliment, avant de prendre le maigre repas qui devait soutenir leur corps exténué

1. Cot., III, *Sab. vit.*, p. 325 : « καὶ ἐκοινώνει μετ' αὐτῶν ». *communicabat cum illis*, sacrà communione, ni fallor, dit Cotelier (not. in hunc locum). Et Cotelier ne se trompait pas, comme le fait voir le reste du récit de Cyrille où le même mot revient plusieurs fois avec le sens très clair de communion eucharistique. Ici encore à ce qu'il semble, maître Siméon (Métaphraste), comme s'exprime Cotelier, avait défiguré le texte et le sens des mots.

par tant de macérations. *Et pour qui donc seraient les meilleures chose d'Israël* sinon pour les vaillants? L'anachorète du Sahel allait alors, à trois heures, après avoir récité l'office de None, vers quelque cachette de sa cellule, prendre dans un linge bien propre, ou dans une non moins propre pyxide, une des parcelles *présanctifiées* [1] qu'il y avait enveloppées ou enfermées le dimanche au soir en quittant le coenobium de la laure; ou bien peut-être en recevait-il

1. En nous servant de cette expression très juste, et, comme on l'a vu plus haut, très autorisée, nous n'avons nullement l'intention d'insinuer que la liturgie spéciale, appelée *Messe des Présanctifiés*, pouvait exister dès le ve siècle. D'abord, il n'y a aucun lien nécessaire entre une communion isolée, faite à la maison, comme cela avait lieu bien des fois en ce temps-là, et la Messe des Présanctifiés qui est une liturgie célébrée à l'église; cela est bien évident. Ensuite, il n'est pas possible, avec les renseignements dont on dispose, d'indiquer la date de l'institution de la Messe des Présanctifiés. Le sentiment de Siméon de Thessalonique (*P. G.*, CLV, 903), qui fait remonter cette institution jusqu'aux disciples des Apôtres, sinon aux Apôtres eux-mêmes, n'est, ce semble, guère soutenable. Le concile *in Trullo* (692) prescrit (can. 52) la Messe des Présanctifiés tous les jours du jeûne quadragésimal, excepté les samedis et les dimanches, et, éventuellement, le jour de l'Annonciation; et, à ce propos, Allatius fait observer (*op. cit.*, p. 20) que cette liturgie particulière était en usage chez les Grecs avant le concile in Trullo; mais le concile de Laodicée (366 ou environ), qui défend *d'offrir le pain*, ἄρτον προσφέρειν, pendant le carême, sauf les samedis et les dimanches, se tait sur la Messe des Présanctifiés. L'historien Socrate (*H. E.*, lib. V, cap. XXII, édit. Vales, p. 287) raconte qu'à Alexandrie, les mercredis et les vendredis, on lisait les Saintes Écritures, que les Docteurs faisaient leurs catéchèses ou leurs homélies, et que tout se passait alors comme dans les collectes, sauf la *consécration* des Mystères (μυστηρίων τελετῆς). Socrate ajoute que cet usage de l'Église d'Alexandrie était très ancien : or, Socrate était contemporain de S. Euthyme. Allatius voit dans le passage de cet écrivain *un vestige* de la Messe des Présanctifiés. Ne pourrait-on pas en trouver un aussi dans ce passage de la *Peregrinatio Silviae:* « Diebus vero quadragesimarum, ut superius dixi, quartâ feriâ ad nona in Syon proceditur juxtâ consuetudinem totius anni, et omnia aguntur quae consuetudo est ad nonam agi praeter oblatio », p. 87? Le dire de Socrate pour Alexandrie, ressemble beaucoup à celui de la *Peregrinatio* pour Jérusalem.

Mais nous laissons aux spécialistes le soin de débrouiller cette question, d'autant plus que si la Liturgie des Présanctifiés était usitée au ve siècle, elle n'était certainement pas pratiquée à la laure de S. Euthyme d'une manière habituelle; les exigences de la vie érémitique s'y opposaient.

une chaque fois des mains des diacres, qui pouvaient très bien aller, pour ce ministère, d'une cabane à l'autre, et il se communiait comme faisaient plus tard S. Sabas et S. Élie à Aïla.

Fréquente ou non, la communion de ses moines était pour S. Euthyme l'objet d'une préoccupation constante, et quelquefois d'une douloureuse sollicitude : « Les Pères m'ont raconté, dit Cyrille de Scythopolis, qu'Euthyme, éclairé par la lumière divine, avait reçu le don de connaître, par l'extérieur, les mouvements de l'âme elle-même ; il pénétrait jusqu'aux pensées avec lesquelles chacun se débattait, et voyait les uns les surmonter, d'autres au contraire y succomber. » Quelquefois, s'épanchant dans des entretiens intimes, le saint disait : « Très souvent, lorsque je distribue les saints mystères, j'en vois qui sont illuminés par la communion ; mais d'autres sont condamnés par elle, et pour ainsi dire tués, parce qu'ils sont indignes de la divine lumière. »

Il revenait avec insistance sur ce point : « Frères et Pères, disait-il dans ses exhortations aux religieux, faites attention *que chacun de vous s'éprouve soi-même, et ainsi mange de ce pain et boive de ce calice,* comme s'exprime l'Apôtre ; car celui qui fait cela indignement *mange et boit sa condamnation.* C'est pourquoi le prêtre qui offre à Dieu le sacrifice non sanglant, s'adresse en ces termes à tous les assistants avant de communier : *Ayons en haut l'esprit et les cœurs !* Après que le peuple lui en a donné l'assurance, il ose offrir à Dieu l'oblation. L'oblation achevée, il élève les mains et montrant à tous le Sacrement qui nous est donné pour notre salut, il dit à haute voix afin que tous l'entendent : *Aux saints les choses saintes !* C'est comme s'il disait : Je ne suis qu'un homme soumis aux mêmes

sentiments que les autres, et ignorant des pensées de chacun; c'est pourquoi je donne à tous, au nom du Seigneur, cet avertissement : que celui qui s'est souillé par la gourmandise, les pensées honteuses, la haine, le ressentiment des injures, l'envie ou la colère, l'orgueil ou l'arrogance, n'ait pas la hardiesse de s'approcher de ce divin et incorruptible feu avant de s'être purifié de toute souillure de la chair et de l'esprit par une pénitence convenable, et ait ainsi achevé l'œuvre de sa sanctification; car ces choses saintes ne sont pas pour les profanes, mais pour les saints. Donc, vous qui avez la conscience en repos, approchez-vous de Dieu, *et votre visage ne sera pas couvert de confusion*[1]. »

S. Euthyme, on voudra bien nous permettre d'en faire rapidement l'observation, ne parle pas des consolations que les âmes faibles recherchent dans la divine communion; ces vaillants n'avaient pas la dévotion gémissante. Ce que le grand higoumène voit dans l'Eucharistie, c'est le feu, la lumière dont le miracle que nous avons rappelé en commençant ce chapitre était le symbole : celui qui communie avec les dispositions convenables, est illuminé. Ceci était le trait distinctif d'Euthyme lui-même, de cette âme contemplative qui baignait dans la lumière de Dieu.

Très restreint à la laure du Sahel, le cycle des fêtes n'embrassait que les principales solennités du Seigneur, c'est-à-dire l'Épiphanie[2] où l'on célébrait tout

1. Cot., IV, p. 61-63.

2. Il est incontestable qu'à la laure, durant les premières années de son existence, on ne célébrait pas la fête de la Nativité du Sauveur. Juvénal établit cette solennité dans l'Église de Jérusalem. Sainte Mélanie la célébra à Bethléem le 25 décembre (439) qui était sans doute le jour indiqué par Juvénal. Nous ignorons si cette fête fut ensuite adoptée par S. Euthyme.

ensemble la naissance du Christ, sa manifestation aux Gentils et son baptême; la Passion dont on faisait la solennelle commémoration durant la grande semaine, depuis le dimanche des Rameaux jusqu'au Samedi saint; la Résurrection; la Pentecôte avec laquelle, selon l'usage de Jérusalem, la fête de l'Ascension était encore combinée; enfin les solennités des Apôtres S. Pierre et S. Paul, de S. Étienne le premier martyr, des Apôtres en général et des martyrs dont les reliques avaient été déposées sous l'autel de l'église au jour de sa dédicace. Aucune trace, ce semble, d'une fête particulière célébrée en l'honneur de la très sainte Vierge [1]. La mémoire de la Mère de Dieu était naturellement évoquée dans la solennité de l'Épiphanie; elle ne prit guère que vers le commencement du VIe siècle le vif relief que la foi des âges postérieurs a de plus en plus accusé. C'est à la réaction provoquée par les blasphèmes de Nestorius que nous sommes redevables du merveilleux et consolant épanouissement de la dévotion à Marie [2].

La liturgie eucharistique était sertie comme un joyau dans la liturgie de l'office divin. Si la forme de la première était déterminée par la messe de S. Jacques, celle de la seconde n'était pas moins fixée par une règle ou canon, dont il est souvent fait mention dans les Vies de S. Euthyme et de S. Sabas, et que nous voudrions dégager du *Typicon*.

A la laure du Sahel, comme dans tous les monastères

1. Il se peut cependant que S. Euthyme ait adopté la fête de la Purification de Marie que l'Église de Jérusalem célébrait dès la fin du IVe siècle (Voir Dom Cabrol, *Les Églises de Jérusalem*, p. 77 et suiv.).

2. La réaction se produisit simultanément parmi les catholiques et les monophysites : « Ce fut le Foulon (patriarche monophysite d'Antioche (471-488) qui commença de faire nommer la sainte Mère de Dieu dans toutes les prières » (TILLEMONT, *Mémoires*, XVI, p. 376).

de l'Orient[1], deux grandes divisions partageaient l'office canonique : c'étaient comme deux étapes à fournir, deux cours à suivre, celui de la nuit et celui du jour, ce que l'on a appelé le *cursus nocturnus* et le *cursus diurnus*. L'office nocturne, dans la laure de S. Euthyme, se célébrait à minuit; il était suivi, aux premières lueurs du jour, des *Hymnes matutinales* ou Laudes. Les *Heures* et le Lychnicon, autrement dit les Vêpres, formaient le cours diurne de l'office. Les Heures étaient au nombre de trois : Tierce à neuf heures, Sexte à midi, et None à trois heures. Le Lychnicon se solennisait[2], selon l'expression du temps, aussitôt après le coucher du soleil.

Le Psautier, que les moines devaient savoir par cœur, comme les évêques[3], faisait la partie de beaucoup la plus grande de l'office public, et la totalité de l'office privé. Le nombre des psaumes récités dans le *cursus nocturnus* et dans le *cursus diurnus*, n'était pas laissé à l'arbitraire des religieux ni même de leurs supérieurs; la ferveur de quelques-uns n'eût pas tenu un compte suffisant de cette moyenne de piété et de force qui se produit inévitablement dans une communauté; de là, comme le faisaient remarquer les vieillards des monastères égyptiens[4], seraient venus des dissentiments et des divisions. Le

1. Dans les monastères égyptiens on ne célébrait pas les *Heures* sauf le samedi et le dimanche ; on laissait à l'initiative privée des moines le soin de combler cette lacune (Cassian., *Inst.*, lib. III, cap. II).

2. « Après avoir solennisé Vêpres », dit quelque part Cassien; et il ne s'agit dans ce passage que de la récitation privée.

3. S. Sabas disait au père de Cyrille de Scythopolis, lui parlant de son fils : « Apprends-lui le Psautier, parce que j'ai besoin de lui » (Cot., III, p. 350). — « Promovendus in episcopum omnino scire debet Psalterium, illudque interpretari » (Alexius Aristenus, *in Can.* 2 *concilii Nicaeni secundi*, apud Allat., *op. cit.*, p. 54).

4. Cassian., *Inst.*, lib. II, cap. V.

Psautier était donc partagé en vingt principaux sectionnements appelés *Cathismata*. Les psaumes contenus dans chaque cathisma étaient plus ou moins nombreux à proportion de leur brièveté ou de leur longueur [1]. Les dix cantiques de la Sainte Écriture se chantaient, comme aujourd'hui, après les cathismata du psautier.

Se basant sur cette division, on attribuait, comme il suit, les parties du Psautier aux différents offices de la nuit et du jour : Depuis le 20 septembre jusqu'au 15 janvier, trois ou deux cathismata chaque jour; les quinze psaumes *graduels* aux vêpres, ou un cathisma. Quel que fût le nombre des cathismata récités durant cette période, le Psautier devait être parcouru tout entier chaque semaine. Depuis le 15 janvier jusqu'à la Septuagésime, on ajoutait un cathisma à l'office nocturne, et l'on chantait les psaumes graduels aux vêpres. Durant la semaine de la Septuagésime, et pendant la semaine de la Sexagésime, que les Grecs appellent la semaine du Fromage, deux cathismata seulement pour l'office de la nuit et un pour les vêpres, « afin qu'il fût loisible aux Frères de prendre quelque repos ». Le Psautier tout entier devait être récité deux fois dans chacune des semaines du Carême, et une fois depuis le dimanche des Rameaux jusqu'au Mercredi saint inclusivement. Il chômait depuis le Jeudi saint jusqu'au Samedi in Albis. On le reprenait le dimanche in Albis ou dimanche nouveau, et chaque jour, jusqu'au 20 septembre, on récitait deux cathismata à l'office nocturne, et un aux vêpres.

Il était de règle dans les monastères de l'Orient, dit Cassien [2], de solenniser les Heures, c'est-à-dire

1. Leo Allat., *op. cit.*, p. 55.
2. *Institut.*, lib. III, cap. III.

encore une fois, Tierce, Sexte et None, par le chant de trois psaumes, mais non pas toujours les mêmes, dit de son côté Leo Allatius [1].

Qu'on le célébrât la nuit ou le jour, l'office se terminait par une courte prière, oraison ou collecte que le président de la synaxe récitait ou plus vraisemblablement improvisait, et dans laquelle il résumait les vœux de l'assistance [2].

L'office public comportait assurément des lectures de l'Ancien et du Nouveau Testament au cours de la liturgie nocturne ; c'était, comme le fait remarquer Allatius, l'antique usage de l'Église. La récitation privée du canon devait nécessairement se borner au psautier [3].

Telle était donc la liturgie eucharistique: telle était, au moins dans ses principales prescriptions, la règle de l'office divin à la laure du Sahel. Il nous est dès lors possible d'esquisser rapidement le tableau du mouvement liturgique dans ce monastère. Le samedi matin, vers neuf heures, le Canonarque faisait résonner le *simantron*, forte pièce de bois suspendue près de la porte de l'église, et sur laquelle on frappait avec un maillet. A ce signal, les anachorètes sortaient de leurs cellules, et s'acheminaient, à travers la petite plaine, vers l'église. C'était alors que, pour la première fois de la semaine, on voyait apparaître le grand Euthyme. Les religieux installés à leurs places, l'Ecclésiarque, ou un autre moine, réci-

1. *Op. cit.*, p. 57.
2. Cassian. *Instit.*, lib. II, cap. x. — Dom Cabrol, *op. cit.*, p. 43.
3. Il est évident que lorsque S. Sabas disait son office nocturne dans la grotte de Gadara (Cot., III, *Sab. vit.*, p. 266), ou l'office de Tierce dans la grande salle où l'empereur Justinien travaillait avec Tribonien (Cot., *ibid.*, p. 347), il n'avait pas avec lui les livres liturgiques de sa laure.

tait sur un ton de voix très doux les trois psaumes de l'office. Il ne semble pas en effet que le chant alternatif ou antiphonique fût en usage à la laure; le *Typicon* dit d'une autre partie de l'office : « L'un et l'autre Frères chantent l'*Exapsalme* d'une voix posée afin que tous l'entendent ; et il faut bien remarquer, ajoute-t-il, qu'il n'est permis à personne de tousser ni de cracher jusqu'à ce que l'Exapsalme soit achevé. » C'était aussi la discipline des monastères égyptiens.

Immédiatement après l'office de Tierce, l'on célébrait le saint Sacrifice. Euthyme, revêtu de la tunique blanche, de l'étole et vraisemblablement de la *penula* ou chasuble, ce que les Grecs appellent aujourd'hui φελώνιον, s'approchait de l'autel, assisté par les prêtres de la laure, par un de ses diacres qui était habituellement Domitien, et, disaient les anciens du désert, par les anges qu'il voyait près de lui durant la divine oblation. Les moines, avons-nous dit, communiaient à cette messe et à celle du lendemain.

L'office de Sexte, à midi, mettait fin à la première partie de la liturgie du samedi. Le jeûne étant sévèrement interdit le samedi, comme le dimanche [1], les moines, après l'office de Sexte, se réunissaient dans l'hôtellerie, ou plutôt dans le coenobium qui s'élevait à proximité de l'église, et prenaient un repas en commun.

On psalmodiait None à trois heures, et, après le coucher du soleil, on solennisait le Lychnicon, au milieu d'une brillante illumination. Le souper suivait cet office. Vers six ou sept heures, selon la saison, les moines allaient dans leurs maisonnettes prendre leur repos.

1. C'est la vieille discipline de l'Orient. Voir CASSIEN, *Instit.*, lib. III, cap. III, col. 144 et seq.

A minuit, le *bois nocturne,* comme on s'exprimait alors, c'est-à-dire une sonnerie spéciale, réveillait les anachorètes, et les appelait à l'église pour la célébration de la Vigile. A la laure de S. Euthyme, on ne connaissait, ce semble, comme nous l'avons déjà dit, que la petite vigile; la grande, que l'on appelle aussi la Παννυχίς, parce qu'elle prend toute la nuit, fut établie par S. Sabas[1]. La vigile terminée, les religieux ne rentraient pas dans leurs cellules, mais attendaient la première apparition du jour pour dire le *Matutinum* ou les Laudes.

Le dimanche, si l'on s'en tient aux indications de Cassien[2], il n'y avait dans la matinée qu'une seule *Messe*, c'est-à-dire une seule réunion ou synaxe liturgique dont le saint Sacrifice faisait la partie principale. Tous les psaumes et toutes les prières gravitaient autour de l'oblation sainte et de la communion. C'était un office spécial, par lequel, aux yeux des moines, les offices de Tierce et de Sexte étaient virtuellement célébrés.

Après le repas, pris de nouveau en commun, les anachorètes pouvaient s'entretenir avec leur saint higoumène. C'était habituellement le samedi et le dimanche que le grand Euthyme accueillait ses fils, comme il aimait à appeler les religieux de sa laure. Il les mandait auprès de lui lorsqu'il le jugeait utile : et alors, dans de graves entretiens, ce dioratique dont le regard pénétrait jusqu'au fond des cœurs, apprenait aux âmes à se mieux connaître, leur dévoilait quelquefois le secret de leur avenir, et leur imprimait toujours un nouvel essor vers la perfection monastique. Tous ces religieux, il est vrai, ne répondaient pas avec une

1. Cot., III, *Sab. vit.*, p. 265.
2. *Instit.*, lib. III, cap. XI.

égale générosité à la sollicitude de leur Père ; il est cependant juste de reconnaître que les anachorètes du Sahel, comme les autres religieux de notre désert, au ve siècle et plus tard, s'acquittèrent dignement, dans leur ensemble, des obligations de leur état, et particulièrement de ce grand service de la prière publique dont nous venons de parler. La société de ce temps leur en était reconnaissante ; tous, depuis les fellahs jusqu'aux empereurs, savaient que les moines priaient pour eux : « Demandez-moi ce que vous voudrez, disait l'empereur Justinien à S. Sabas, je vous le donnerai afin que vous et vos religieux priiez pour la République qui nous est confiée[1]. » On n'en était pas alors à vouloir mettre fin aux fêtes du Seigneur sur la terre, et à forcer les moines de suspendre aux arbres des grands chemins les instruments sur lesquels ils chantaient les psaumes de la liturgie dans leurs églises[2].

1. Cot., III, *Sab. vit.*, p. 343.
2. Il est à peine besoin de prier le lecteur de ne pas trop presser cette allusion à un passage des psaumes : les Grecs n'admettent pas d'instruments de musique à l'église.

CHAPITRE XIII

LES DERNIÈRES ANNÉES. — LE JEUNE SABAS A LA LAURE DE S. EUTHYME. — MARTYRIUS ET ÉLIE. — AVÈNEMENT DU PATRIARCHE ANASTASE. — LE PHYLARQUE TÉRÉBON PRISONNIER. — MORT DE S. THÉOCTISTE; SES SUCCESSEURS. — COSMAS MÉTROPOLITAIN DE SCYTHOPOLIS; SES FRÈRES.

457-472.

A la période de lutte qui s'était écoulée depuis le concile d'Éphèse jusqu'au retour de l'impératrice Eudocie à la foi catholique, en succéda une autre calme et sereine comme les belles journées d'hiver au Désert de Jérusalem. Ce fut la dernière de la vie de S. Euthyme. Dieu lui amena alors celui qui devait être le plus fidèle dépositaire de sa pensée, et développer puissamment son œuvre monastique.

Ce fut au printemps de 457 que Sabas vint auprès de S. Euthyme, à la laure du Sahel. Il avait quitté, l'année précédente, la Cappadoce sa patrie pour embrasser la vie érémitique dans quelque solitude de la Palestine. Arrivé à Jérusalem, il demanda l'hospitalité au couvent de S. Passarion. Un vieux moine cappadocien l'y accueillit. Sabas était alors dans sa dix-huitième année; grand et vigoureux[1], il avait

1. « Corpore praegrandis ac eximius » (Cot., III, p. 229).

encore un visage d'enfant, et aucun duvet n'ombrageait sa lèvre. Sous cette apparence juvénile se cachait une rare énergie dont le jeune homme avait déjà donné plus d'une preuve. Entré, dès l'âge de huit ans, dans un grand couvent voisin de Moutalasca son village natal, il y fut bientôt un objet d'admiration pour les religieux. Il apprit par cœur, et comme en se jouant, le psautier et les règles de la vie cénobitique. Son courage confondait les plus vaillants qui se demandaient ce que serait cet adolescent. Un jour que l'on se disposait à faire le pain du couvent, le serviteur qui avait préparé le four s'aperçut, après en être sorti, qu'il y avait laissé un vêtement; il en fit grand bruit. Le feu était allumé et ardent; le jeune Frère Sabas était là tout près; sans plus délibérer, il fait le signe de la croix, saute dans le feu au milieu du four, et en rapporte intact le vêtement du serviteur. Une autre fois, l'enfant, qui avait alors quelque dix ans, voit dans le jardin un fruit superbe, et qui promettait, à le manger, un plaisir extrême; il le cueille; mais, se ravisant aussitôt : Voilà, se dit-il, comment Adam se perdit! Il foule aux pieds le fruit tentateur, et s'engage à ne plus manger de fruit jusqu'à la fin de ses jours.

Le vieux moine de S. Passarion eût voulu garder pour sa communauté son jeune compatriote. Des higoumènes, venus à Jérusalem de divers points de la Palestine, firent à Sabas de semblables propositions; mais le jeune homme ne voulut entendre à rien; il se proposait de mener la vie solitaire, et il cherchait le moyen de réaliser au plus tôt son projet. Or, pendant son séjour au couvent de S. Passarion, il entendit parler souvent de S. Euthyme. Le supérieur de cette maison religieuse était ce même Elpidius

que l'intrus Théodose avait envoyé au Sahel avec Géronce peu de temps après la clôture du concile de Chalcédoine. On se rappelle combien il avait été frappé de la science théologique de notre saint et édifié de ses vertus. Depuis quatre ans, c'est-à-dire depuis l'expulsion de Théodose et le rétablissement de Juvénal, Elpidius était rentré dans la communion catholique; il pouvait désormais dire sans crainte sa pensée, et il ne manquait pas de célébrer Euthyme, le plus saint moine de ce temps, l'indomptable défenseur de la foi de Chalcédoine.

Enthousiasmé par tout ce qu'il entendait, Sabas demanda d'aller auprès du grand Euthyme. Elpidius le lui permit, le bénit, et lui donna un guide pour lui montrer le chemin. Arrivé au Sahel dans les premiers jours de la semaine, le jeune homme, comme nous l'avons déjà dit, dut attendre au samedi pour parler à l'higoumène. Averti de sa présence, celui-ci envoya, en attendant, le diacre Domitien pour lui tenir compagnie. Enfin, le samedi matin, Sabas voyant le grand Euthyme se diriger vers l'église, alla se jeter à ses pieds et le supplia de l'admettre au nombre de ses religieux : « Non, mon fils, lui répondit le saint, cela ne conviendrait pas : tu es jeune, et la présence d'un jeune homme parmi les anachorètes ne serait utile à personne, à toi non plus qu'aux autres. Mais, va au monastère d'en bas, vers l'abbé Théoctiste; cela te sera très avantageux. — Vénéré Père, dit alors Sabas, je suis assuré que la divine Providence, qui veut mon salut, m'a conduit ici pour me remettre en vos saintes mains; aussi, ferai-je tout ce que vous m'ordonnerez. Là-dessus, Euthyme l'envoya à Théoctiste, recommandant à celui-ci de prendre tout le soin possible de ce jeune homme qui devait, ajoutait-

il, jeter un grand éclat sur l'ordre monastique[1] ».

Dieu consolait notre saint en lui dévoilant ainsi l'avenir. Il n'y a pas à douter qu'une pénible préoccupation ne pesât alors sur sa pensée. Contraint par la volonté divine de recevoir des disciples, il en avait fait des anachorètes : la vie solitaire avait toutes ses préférences ; il aimait par-dessus tout le repos de la contemplation, et il eût voulu faire partager ses goûts à ceux qui lui venaient demander sa direction. Il eût voulu fonder une laure au ouady Dabor ; il ne put exécuter ce dessein qu'au Sahel. Là, sa modestie lui persuada qu'il avait simplement fait revivre la laure de Pharan, ce monastère où il avait fait ses premières armes et dont il garda toujours un vif souvenir. En réalité, et sans modifier les formes traditionnelles de la vie érémitique, S. Euthyme avait fait une œuvre nouvelle : par sa science théologique, par la fermeté de son enseignement, enfin par ce sens catholique qui le distingue entre tous les saints de l'Orient au cinquième siècle, il avait discipliné l'esprit monastique. Sur l'inébranlable fondement des dogmes ecclésiastiques, le grand contemplatif voulut élever aussi haut que possible l'édifice de l'oraison ; on était à la laure pour méditer sur les choses divines ; le travail manuel dont le saint, nous l'avons vu, connaissait l'importance mieux que personne, n'était qu'un accessoire nécessaire.

C'était donc, on peut le dire, un nouvel esprit dans les monastères palestiniens ; c'était ce vin nouveau dont parle le divin Maître. Mais l'on pouvait se demander, et saint Euthyme se demanda vraisemblablement plus d'une fois, si les outres dans lesquelles

1. Cot., III, *Sab. vit.*, p. 222-228.

il le versait n'éclateraient pas un jour. Il fut rassuré lorsqu'il vit venir à lui le jeune Sabas. Dès lors, il s'occupa avec la plus vive sollicitude de celui qui devait être son vrai successeur : « Prévoyant, dit Cyrille de Scythopolis, que Sabas serait un jour archimandrite des anachorètes; qu'il établirait cette grande et fameuse laure, la maîtresse de toutes les laures de la Palestine ; qu'il serait enfin le prince, le chef, le législateur de ceux qui voudraient mener la vie solitaire, il grava dans l'esprit de son disciple, par un exemple personnel, une des principales lois de l'ordre anachorétique », celle qui interdisait l'admission des imberbes dans les laures.

Euthyme ne s'en tint pas à ce détail, quelque important qu'il pût être. Il commença par les éléments l'éducation monastique de son disciple ; il l'envoya à la maison *des enfants,* c'est-à-dire au couvent. La tâche de Théoctiste fut facile : sous la direction de ce saint qui, d'ailleurs, ne faisait rien que par les conseils d'Euthyme, le jeune religieux qui venait de lui être confié se plaça bientôt parmi les meilleurs et les plus généreux. Après s'être dépouillé de tout son avoir entre les mains de son supérieur, Sabas fit de l'humilité et de l'obéissance le fondement de sa vie monastique. Déjà très au courant des règles liturgiques, il exécutait ponctuellement les cérémonies, toujours le premier à l'église, et en sortant toujours le dernier. Avec cela, faisant preuve d'un courage viril, il travaillait tout le long du jour, coupant et portant trois faix de *manuthia* tandis que les autres ne pouvaient faire que le tiers de cette besogne ; il fendait le bois, portait l'eau, exerça longtemps, et sans broncher d'aucune manière, la charge de muletier et d'autres, se mettant au service de tous ; enfin, il ravissait tout le coenobium

étonné de voir tant de vertu et d'habileté dans un si jeune âge.

Euthyme lui aussi était ravi, et il suivait avec attention les premières armes du jeune athlète, se réservant de l'exercer lui-même aux grandes luttes. L'occasion s'en présenta douze ans après l'entrée de Sabas au couvent deux ans après la mort de S. Théoctiste, en 468. Le supérieur du cœnobium alors était un nommé Longin. Sabas, qui avait trente ans, lui demanda la permission de vivre à la manière des anachorètes, dans une grotte qui était hors du couvent, dans le précipice, vers le sud. Longin en référa à S. Euthyme : « Laisse, lui répondit le saint, laisse-le engager le combat comme il le désire » ; et il permit au jeune solitaire de passer cinq jours de la semaine dans la grotte qui est dans la direction du sud[1]. Sabas ermite montra les mêmes qualités de courage et d'énergie qui l'avaient signalé au couvent ; il priait la nuit comme un ange de Dieu, et le jour, il travaillait comme un vaillant Cappadocien qu'il était ; il ne prenait, nous l'avons déjà dit, aucune nourriture pendant les cinq jours qu'il passait dans la grotte ; enfin, le samedi matin, lorsqu'il allait au coenobium pour assister à la synaxe, il portait les cinquante couffins qu'il avait fabriqués durant le même temps.

Notre saint, informé du genre de vie de son disciple, jugea que le moment était venu d'intervenir directement, et d'achever, dans le tête-à-tête, le travail de perfection auquel Sabas se prêtait si généreusement : « Le grand Euthyme prenait donc avec lui le jeune ermite, le 14 janvier, et il le conduisait avec Domitien

1. « In praecipitio ad Austrum... in speluncâ ad Austrum vergente » (Cot., III, *Sab. vit.*, p. 232). Ceux qui s'intéressent aux choses de la Palestine comprendront que nous ne négligions aucun de ces détails.

dans la grande solitude de Rouba. Dès ce temps, il était absolument sûr de lui, et il l'appelait l'*enfant vieillard*. Dans cette profonde retraite où ils étaient séparés de tout commerce avec les hommes, ce parfait éducateur des enfants poussait Sabas et l'exerçait aux plus hautes vertus[1]. »

S. Euthyme avait alors quatre-vingt-douze ans. L'admirable vieillard, toujours alerte, bravant la faim, la soif, la chaleur dévorante du panérémos, plus intrépide enfin que les jeunes gens, achevait de former par son exemple l'âme que Dieu lui avait confiée et sur laquelle il fondait tant d'espérances. Sabas vieilli se souvenait de ces jours passés à Rouba dans la compagnie de son saint Maître. Il aimait alors à rappeler le fait que nous avons déjà raconté, la soif mortelle qui l'avait terrassé vers le Djébel Ousdoum, et le miracle que fit Euthyme pour le relever : « Je n'étais pas encore habitué à cette vie, » disait-il simplement. Mais, à partir de ce moment, dit de son côté notre biographe, il reçut une force divine qui lui permit de faire face à toutes les difficultés de la vie érémitique.

Vers le même temps que S. Sabas se présenta à la laure du Sahel, deux autres jeunes hommes y vinrent aussi demander leur admission. Plus avancés en âge que lui, et ornés de la barbe, ils furent immédiatement reçus par S. Euthyme. C'étaient des anachorètes de la montagne de Nitrie; ils fuyaient la persécution que le patriarche hérétique d'Alexandrie, Timothée Elure, exerçait alors contre les moines catholiques. Nous les connaissons déjà : ils s'appelaient Martyrius et Élie.

Euthyme fit aux nouveaux venus le plus affectueux

1. Cot., III, *Sab. vit.*, p. 232-253.

accueil, non pas seulement parce qu'ils avaient souffert pour le concile de Chalcédoine, mais aussi à cause des hautes destinées que Dieu leur avait faites, et qu'il connut alors par révélation ; Martyrius et Élie devaient en effet, comme nous l'avons dit plus haut, monter sur le trône de S. Jacques. Le grand higoumène leur assigna à chacun une des cellules de la laure, et, sans tarder, il s'occupa avec une particulière vigilance de ces deux âmes sur lesquelles, quelque vingt et quarante ans plus tard, devaient peser de si lourdes responsabilités.

La tâche était délicate et difficile. Au milieu des conflits qui trop souvent, à cette époque, mirent aux prises le pouvoir politique et l'Église en Orient, les empereurs de Constantinople, les hérétiques comme les orthodoxes, professaient, il est vrai, pour les grands et les saints moines, un respect profond. Ils leur témoignaient une singulière déférence; et en cela, ils n'avaient pas seulement égard à la popularité dont jouissaient ces hommes de Dieu; ils subissaient le prestige de leur sainteté. Lorsque ces pauvres volontaires apparaissaient à la cour, vêtus, comme S. Sabas, d'une tunique toute rapiécée, ne demandant rien des biens de ce monde, mais seulement la paix des Églises, les plus déterminés persécuteurs de la foi, comme Anastase, se rendaient : « C'est à cause de ta vertu, bon vieillard, disait cet empereur à S. Sabas, que je t'accorde le maintien de votre archevêque à Jérusalem. » Quelles intrigues, quelles préoccupations mondaines pouvaient-ils supposer chez ces mendiants évangéliques dont la simplicité n'avait d'égal que le désintéressement? « Oui, disait encore le même empereur au même saint, l'Écriture est dans le vrai, je le vois, lorsqu'elle affirme que

celui-là est sans crainte qui va simplement [1]. »

La situation était autre pour les évêques. Depuis longtemps, les plus grands eux-mêmes, ceux qu'on appelait les *Seigneurs des évêques*, les patriarches enfin, n'étaient plus guère aux yeux des despotes byzantins que des fonctionnaires, maintenus quand ils plaisaient, brisés à la moindre résistance. Et l'on ne s'en étonnait plus ; l'esprit public tenait le pouvoir impérial pour irrésistible. Lorsque, vers 535 ou 540, l'évêque monophysite Jean se préparait à prendre possession de son siège de Tella, dans l'Osrhoène, quelques notables de la ville épiscopale disaient : « Si l'ordre nous est signifié de recevoir le concile de Chalcédoine, nous persuaderons bien à l'évêque d'y acquiescer, car cela n'est rien; et d'ailleurs, personne ne peut résister à un ordre du roi [2]. »

Plus d'un prélat, même parmi les plus fermes dans la foi, hésitait à braver une si redoutable puissance. Mais la situation devenait particulièrement délicate pour les évêques lorsque, devant les exigences du pouvoir civil, le pouvoir suprême de l'Église, le Siège apostolique élevait ses justes réclamations. Les évêques orientaux du cinquième et du sixième siècles savaient à quoi s'en tenir sur l'autorité du successeur de S. Pierre; aucun parmi eux, s'il voulait rester catholique, n'eût osé s'insurger contre elle. Placés alors entre l'omnipotence impériale et ce que Cyrille de Scythopolis, à propos de l'affaire d'Acace de Constantinople, appelle *la rigoureuse discipline et l'acribie des pontifes romains*, les évêques orientaux, mûs souvent par un réel souci de la paix des Églises, cherchaient, dans leur esprit fécond en expédients, un

1. Cor., III, *Sab. vit.*, p. 302.
2. *Vitae virorum apud monophy. celeber.*, etc., supra cit., p. 36.

moyen de tout concilier. Ils n'y réussissaient guère. Finalement, les meilleurs, des saints même que notre Occident vénère aujourd'hui comme tels, ne trouvaient d'autre issue que dans un schisme de fait ; triste conclusion, et prélude de la grande scission sur laquelle l'Église gémit depuis de longs siècles.

S. Euthyme voulait donc faire de ceux de ses moines qui devaient monter sur les sièges épiscopaux, de vrais évêques, capables de tout affronter, et au besoin, de tout endurer pour la défense de la Foi. C'est pourquoi il montra à l'égard de Martyrius et d'Élie une si tendre et si active sollicitude, les appelant souvent auprès de lui, dit notre biographe, s'entretenant avec eux longuement, et les conduisant dans la solitude de Rouba, pendant le Carême, comme il faisait pour S. Sabas[1]. Cyrille de Scythopolis nous fait entendre que le sujet le plus souvent ramené par Euthyme dans ses entretiens avec les deux futurs patriarches, était la foi de Chalcédoine et les troubles violents dont elle continuerait d'être l'occasion ou le prétexte. Avant tout, le saint théologien établissait, devant ses disciples, l'autorité du concile si ardemment attaqué par les hérétiques. Ceux-ci, entre autres griefs, prétendaient voir dans le fameux Synode un acte *léonien,* comme ils disaient, en d'autres termes un abus de pouvoir de l'évêque de Rome, Léon ; S. Euthyme démontrait aux siens que le concile, régulièrement convoqué, prononçant en matière de foi, et sanctionné par le pontife romain, avait fait acte de haut et de légitime gouvernement, et que quiconque voulait rester catholique devait, selon les traditions de l'Église, le recevoir sans hésitation. Les monophysites pen-

1. Cot., IV, *Euthym. vit.*, p. 69.

sants admettaient la réalité du corps animé du Christ, sonunion personnelle avec le Verbe; mais ils discutaient sur l'expression de *deux natures;* S. Euthyme faisait voir à ses disciples, comme il l'avait dit à l'impératrice Eudocie, que ce n'étaient là que des querelles de mots, de vaines discussions. C'était donc un enseignement raisonné que le docte higoumène du Sahel inculquait à ses moines. Il leur apprenait encore à défendre la foi, lorsqu'ils seraient évêques, sans provocation, mais aussi sans défaillance. Nous savons avec quelle mansuétude S. Euthyme, qui avait la haine de l'hérésie, traitait la personne des hérétiques. Il recommandait donc la douceur qu'il pratiquait si parfaitement lui-même; mais il insistait sur la fermeté, tranchons le mot, sur l'intransigeance en matière de foi et pour tout acte qui s'y rattache nécessairement. Le saint connaissait l'âme orientale; il savait qu'avec elle ce n'est pas sur la condescendance, ni sur les compromis possibles qu'il convient d'appuyer; il était plus préoccupé de faire un tempérament moral vigoureux à l'arabe Élie, et même au cappadocien Martyrius.

Si S. Euthyme réussit dans cette dernière partie de sa tâche, nous aurons à le dire plus loin. Ce que nous pouvons affirmer ici, c'est qu'il fit de tous les évêques ses disciples, et particulièrement de Martyrius et d'Élie, des chalcédoniens résolus, c'est-à-dire de vrais catholiques. Quoi qu'il en puisse être de l'attitude du patriarche Martyrius vis-à-vis de Pierre Mongus, le patriarche monophysite d'Alexandrie, en 482, il n'y a pas à mettre en doute, dans cette circonstance, son attachement personnel au concile de Chalcédoine. Dès son avènement au trône patriarcal de Jérusalem, en 478, Martyrius se

préoccupait d'éteindre le schisme de Géronce et des autres moines monophysites. En 480 ou 481, il voulut envoyer son diacre Fidus auprès de l'empereur Zénon et de l'évêque de Constantinople pour leur représenter les maux que cette faction continuait de faire en Palestine. Enfin en 484, il accueillit avec les démonstrations de la joie la plus vive le parti des moines hérétiques ramenés à l'unité, comme nous l'avons dit, par l'Abbé Marcien. Si réellement Martyrius adressa, en 482, une Synodique à Pierre Mongus, comme le prétendaient les monophysites et, après eux, l'historien Evagre[1], il y a lieu de dire qu'il se méprit alors aux protestations de foi du protégé d'Acace de Constantinople, et que dans la suite, mieux éclairé sur ses vrais sentiments, il fut de ceux qui, toujours au dire d'Evagre, s'éloignèrent de sa communion. L'acte de 484, et tout ce que nous savons du pontificat de Martyrius, est là pour nous en convaincre. « Ainsi, conclurons-nous avec Tillemont, tout semble conspirer à nous faire regarder Martyre comme un homme qui a honoré l'un des premiers sièges de l'Église par une vie et une conduite irréprochables. Bollandus dit même qu'on l'honore habituellement des titres de bienheureux et de saint... Baronius le qualifie aussi un homme très saint [2]. »

Saint également le patriarche Élie auquel son attachement au concile de Chalcédoine valut de mourir en exil. Élie succéda à Salluste, en 494, sur le trône de S. Jacques. Dans cette haute dignité, il resta fidèle aux pratiques du plus austère ascétisme : « Homme à ne rien dire et même à ne rien

1. *P. G.*, LXXXVI, *H. E.*, lib. III, cap. XVI, col. 2628.
2. *Mémoires*, XVI, p. 333.

croire, dit Tillemont, qu'avec beaucoup de maturité et de sagesse,... sa réputation se répandit jusque dans les Gaules, où il passait pour un des premiers évêques de l'Église aussi bien par ses mérites que par son siège[1]. » Il n'abandonna point, en 494, le patriarche Euphémius de Constantinople qui défendait les orthodoxes et le concile de Chalcédoine contre les entreprises de l'empereur Anastase. Il est vrai qu'en 512 il sembla se donner un démenti, et renier le grand Synode dont il s'était montré jusqu'alors le généreux défenseur. Anastase avait fait réunir un concile à Sidon. Le but de ce synode que le comte Marcellin, malgré son habituelle réserve, ne peut s'empêcher de qualifier d'infâme et de ridicule assemblée[2], était d'en finir avec le saint Concile odieux aux monophysites, et de déposer S. Flavien patriarche d'Antioche et S. Élie de Jérusalem. Les deux prélats menacés se rendirent à Sidon : « Ils trouvèrent le moyen, dit Tillemont, de faire séparer le concile sans qu'il prononçât rien contre eux, ayant écrit à l'empereur des lettres pleines de compliments, et où ils dissimulaient, par condescendance, une partie de leurs sentiments. Mais cette condescendance allait jusqu'à dire qu'ils ne recevaient point le concile de Chalcédoine[3]. » Bref, les deux patriarches avaient, qu'on nous pardonne cette expression, escamoté le ridicule synode de Sidon, et joué l'empereur hérétique. Le procédé manquait de franchise, et S. Euthyme, dans cette circonstance, n'eût assurément pas approuvé son disciple Élie. Il semble bien que le patriarche de Jérusalem fut le prin-

1. *Ibid.*, XVI, p. 645, 647.
2. *Chron.*, A. C. 512, col. 938.
3. *Mémoires*, XVI, p. 703.

cipal auteur de cette razzia; le sang arabe se serait-il réveillé pour un moment chez ce prélat habituellement si sage, si circonspect, et malgré tout, si fidèle à sa foi?

Au demeurant, personne ne s'y trompa, l'empereur moins que tout autre. Anastase reprit donc le projet qu'il avait fait avant même le concile de Sidon, de déposer le patriarche de Jérusalem. Élie dépêcha S. Sabas à Constantinople pour conjurer cette menace. Une étroite amitié unissait ces deux disciples d'Euthyme. Sabas plaida avec son cœur la cause de son frère Élie : « Votre archevêque, lui dit l'empereur, s'est joué de notre Majesté avant même le concile de Sidon; il a cru nous tromper aussi à l'occasion de ce synode, mais nous n'avons jamais ignoré qu'il se faisait, dans toutes ces circonstances, le défenseur du concile de Chalcédoine et de toute l'hérésie nestorienne. C'est pourquoi, comme tu le vois, nous avons ordonné qu'il soit déposé de l'épiscopat... A cela, notre saint Père Sabas répondit : Que Votre Sérénité soit pleinement persuadée que l'archevêque de notre sainte Cité de Dieu, élevé dans l'enseignement de la piété par ces anciens luminaires, ces thaumaturges, les Pères de notre désert, rejette également la division de Nestorius et la confusion d'Eutychès; qu'il tient le milieu de la foi orthodoxe, et que, pour parler comme l'Écriture, il ne penche ni à droite, ni à gauche. » Le saint continua; le souvenir de son Père Euthyme, on vient de le voir, le soutenait; il fut persuasif, il détourna le coup : « Eh bien! bon vieillard, lui dit l'empereur, prie pour nous, quitte tout souci; à cause de ta sainteté nous ne ferons rien contre votre archevêque [1]. »

1. Cot., III, *Sab. vit.*, 301-302.

Ce ne fut qu'une trêve : l'hérésie ne pouvait consentir longtemps à laisser sur un des plus grands sièges un évêque qui lui était si hostile. L'année suivante, en 513, Anastase déposait S. Élie. Les monophysites, à cette occasion, ont fait du patriarche de Jérusalem le plus parfait éloge : « Après Sallustius, dit la chronique de Michel le Syrien [1], vint Élias qui fut aussi reconnu hérétique, et fut pour cela chassé par l'empereur Anastasius. » Élie fut relégué à Aïla sur le golfe d'Akabah. En 518, S. Sabas l'alla voir en compagnie d'Étienne, higoumène du coenobium de S. Euthyme, et d'Euthalius, higoumène des monastères d'Élie à Jéricho : « Le patriarche, dit Cyrille de Scythopolis, les accueillit avec joie, et les retint quelques jours auprès de lui. Pendant ce temps, il restait seul dans la retraite depuis la fin du Lychnicon jusqu'à l'heure de None du lendemain. Le neuf juillet il ne sortit pas comme il avait accoutumé; les Pères, qui l'attendaient, ne communièrent ni ne mangèrent. Le patriarche ne sortit que vers la sixième heure de la nuit : Vous, dit-il aux Pères, mangez; moi, je n'en ai pas le loisir. S. Sabas le retint et l'obligea, pour ainsi parler, de leur dire ce qu'il avait. Le patriarche, les larmes aux yeux, lui répondit : A cette heure même l'empereur Anastase vient de mourir; il faut absolument que moi je meure dans dix jours pour être jugé contradictoirement avec lui. Il prit ensuite quelques mesures pour le gouvernement de ses monastères. Huit jours après sa vision, ne prenant que la communion et une boisson légère, il éprouva quelque malaise. Sabas et ceux qui étaient avec lui, ne le quittèrent plus les trois jours suivants. Le vingt juillet, après la com-

1. T. II, fascic. II, p. 168, traduction Chabot.

munion et les prières auxquelles il répondit *amen*, le patriarche s'endormit dans la paix du Seigneur, à l'âge de quatre-vingt-huit ans [1]. »

L'année 458, qui suivit celle de l'entrée de Martyrius et d'Élie à la laure du Sahel, vit la mort du premier patriarche de Jérusalem. Notre biographe signale cet événement avec la sobriété qu'avait déjà remarquée Tillemont [2], et qui se voit partout dans la Vie de S. Euthyme lorsqu'il y est question de Juvénal. Le pontife défunt avait pourtant comblé notre saint de ses prévenances durant les longues années de son épiscopat; mais il avait aussi donné des gages nombreux à l'erreur, et troublé profondément la paix de l'Église. Sensible avant tout aux intérêts de Dieu et des âmes, S. Euthyme qui, d'ailleurs, n'avait jamais demandé aucune faveur à Juvénal, manifesta quelquefois par des paroles ou par des actes énergiques, plus souvent par un silence significatif, la tristesse que lui causait la conduite de son évêque. C'est, à n'en pas douter, ce silence de notre saint qui se retrouve dans le laconisme de son biographe chaque fois que celui-ci touche au pontificat du premier patriarche de Jérusalem. Il est cependant permis à l'histoire de se relâcher quelque peu de cette rigueur : Juvénal, après son retour à la foi, montra une réelle constance, et il fit preuve d'une remarquable patience au milieu de ses épreuves [3]. Dès lors, la postérité peut prolonger pour lui ce « temps de l'indulgence » dont il commença de béné-

1. Cot., III, *Sab. vit.*, p. 301, 302, 324-326.

2. « La Vie de S. Euthyme, qui en parle souvent (de Juvénal), n'en fait point d'éloges. » *Mémoires*, XV, p. 206.

3. Les écrivains monophysites sont eux-mêmes obligés de reconnaître la mansuétude de Juvénal devant de sanglants affronts. Voir dans Zacharie le Rhéteur (*P. G.*, LXXXV, *H. E.*, cap. VI, col. 1153) le fait de ce moine Salomon qui, feignant de demander au patriarche sa bénédiction, lui jeta un panier de cendres sur la tête.

ficier, comme l'écrivait S. Léon[1], dès le concile de Chalcédoine; mais l'indulgence ne saurait aller, croyons-nous, jusqu'à lui mettre au front l'auréole des saints[2].

A Juvénal succéda, cette même année, sur le trône de S. Jacques, le scévophylax Anastase; la prophétie de S. Euthyme se réalisait. On se rappelle le fait, le ravissement pendant lequel le saint vit le clerc Anastase revêtu du costume blanc des patriarches de Jérusalem. On pouvait se demander ce que serait ce pontife avec lequel, dès ce moment, *avait été la main de Dieu*. Anastase fut ce que furent un trop grand nombre de prélats orientaux ses contemporains, faible jusqu'à se faire le complice de l'hérésie. Le second patriarche avait appartenu au monastère de S. Passarion. Ce couvent, dont le supérieur était en même temps archimandrite de tous les monastères du diocèse, se trouvait dans la ville épiscopale. Trop ouverte, ce semble, aux influences du dehors, cette maison religieuse déchut rapidement. On a vu avec quelle facilité son supérieur se rangea au parti de l'usurpateur Théodose. Nous ne savons rien de son successeur Élie; mais les archimandrites Lazare et Anastase, dit Cyrille de Scythopolis, laissèrent tellement affaiblir la discipline monastique, et s'engagèrent à ce point aux affaires du monde que le patriarche Salluste enleva au dernier son titre et son autorité de supérieur général pour les donner à l'Abbé Marcien[3]. Salluste, une des plus nobles figures parmi les patriarches de Jérusalem, avait une autre raison,

1. « Quia in tempore indulgentiae resipiscentiam magis, etc. » *P. L.*, LIV, col. 1103.

2. « Je ne sais pas sur quoi Bollandus a pu se fonder pour lui donner le titre de saint. » TILLEMONT, *Mémoires*, XV, p. 207.

3. COT., III, *Sab. vit.*, p. 261.

et plus grave, d'en agir avec cette rigueur. Déjà l'archimandrite Lazare avait glissé au schisme monophysite, comme son prédécesseur Elpidius ; il y a lieu de croire que son successeur Anastase imita son exemple. L'hérésie était donc en faveur dans le monastère de S. Passarion, et il était à craindre que le clerc Anastase, encore bien qu'il n'appartînt plus depuis des années à cette maison, ne partageât ses connivences avec l'erreur. Ce fut en effet ce qui arriva. En 476, trois ans après la mort de S. Euthyme, le patriarche Anastase signa l'Encyclique de l'empereur Basilisque qui condamnait le concile de Chalcédoine[1]. Il adhéra donc à l'hérésie monophysite par faiblesse, nous le voulons croire, plus que par conviction ; il donna ainsi l'appui de son exemple et de son autorité aux moines dissidents plus turbulents que jamais, et à la foule qui se précipita à la suite de l'obstiné Géronce.

Dieu, par pitié pour son peuple, avait voulu prévenir cette défaillance ; c'est pourquoi il avait fait prophétiser Euthyme bien des années avant l'événement, un ou deux ans même avant le concile de Chalcédoine. La prophétie qu'entendit alors Anastase n'avait pas pour objet de lui faire savourer longtemps à l'avance la vaine satisfaction des grandeurs qui l'attendaient, mais de l'exhorter, sous une forme indirecte et gracieuse, à se préparer à de redoutables responsabilités. Le clerc ne comprit pas l'avertissement ; en tout cas il en profita peu. A peine revêtu du blanc vêtement des patriarches, il fit prier Euthyme d'agréer qu'il l'allât voir à la laure ; « le saint, dit Tillemont,

1. *Chronique de Michel le Syrien*, liv. IX, ch. v, p. 145, édit. Chabot. C'est un monophysite qui parle ici.

s'en excusa d'une manière très civile[1] »; c'était la suite et le complément de la prophétie. Anastase dit alors à son entourage : « N'allons pas, puisque cela le doit contrister. » Et il se promit de saisir une meilleure occasion pour réaliser son désir.

De moindres événements éveillèrent vers le même temps la paternelle sollicitude de S. Euthyme ; il s'agit encore du phylarque Térébon. Le récit de Cyrille joint ici au charme de l'épisode l'intérêt d'un document ; c'est un rayon de lumière dans l'histoire fort obscure, nous l'avons déjà dit, des Arabes de Palestine : « Donc, Térébon, phylarque des Sarrasins, forcé d'aller à Bostra pour une affaire, tomba dans une embuscade que lui avait dressée un cophylarque. Livré au gouverneur de la ville, celui-ci le fit emprisonner pour quelque temps. Lorsque le grand Euthyme apprit le fait, il écrivit au bienheureux Antipater, évêque de Bostra, qui faisait rayonner partout la connaissance de Dieu. Il confia sa lettre à Gaïanus, le frère d'Étienne évêque de Jamnia. Au reçu de cette lettre, S. Antipater fit délivrer Térébon, lui donna une escorte, et le renvoya à son grand et saint Père ; mais, comme il voulait avoir de la graine du grand Euthyme, il retint Gaïanus, et l'ordonna évêque de la ville de Madaba[2]. »

La « graine » du grand Euthyme se répandait un

1. *Mémoires*, XVI, p. 80.

2. Cot., IV, p. 72. Térébon, vers 458 ou 460, était-il encore, comme l'avait été son père, phylarque des Sarrasins de la province d'Arabie ? Il était, semble-t-il, phylarque en Palestine : qu'était alors ce cophylarque dans le piège duquel il tomba ? Partageait-il avec lui le pouvoir sur les Arabes de la Palestine ? Et quelle était l'étendue de leur ressort ? Autant de questions auxquelles il n'est guère encore possible de donner des réponses. Pour tout le reste, nous dit le R. P. Jaussen, qui a longuement étudié les mœurs des Arabes (Voir son grand et intéressant ouvrage : *Coutumes des Arabes*, Lecoffre-Gabalda, Paris), la peinture de Cyrille est prise sur le vif.

peu partout dans les églises de la Palestine, et jusqu'en Arabie, comme on vient de le voir. Des douze premiers moines venus à la laure, il ne restait plus, à la fin de 458, auprès de notre saint que trois Frères et les prêtres de l'église, Jean [1] et Cyrion.

Le vide le plus grand et le plus douloureux se fit huit ans plus tard dans l'existence du saint vieillard. En 466, vers la fin du mois d'août, S. Théoctiste fut atteint de la maladie qui l'emporta. S. Euthyme, averti de son état, descendit au ouady Dabor prodiguer ses soins à son ami. Il avait alors quatre-vingt-dix ans; Théoctiste était, ce semble, plus âgé que lui. Soixante-un ans s'étaient écoulés depuis leur première rencontre à Pharan. Réunis quelque temps, plus longtemps séparés, ils avaient marché d'un même pas dans la voie du renoncement religieux. Mais, pour s'être entièrement détachées des biens de la terre, leurs âmes n'en étaient pas moins restées étroitement unies; il semblait que plus que jamais une même vie, comme l'a déjà dit notre biographe, animait leurs deux corps.

S. Théoctiste succomba le trois septembre. Euthyme ne s'en voulut remettre à personne du soin de l'ensevelir et de préparer ses funérailles. Le patriarche Anastase ayant appris la mort du saint higoumène et la présence d'Euthyme au couvent du ouady Dabor, saisit cette occasion d'aller saluer celui qui lui avait prédit son élévation au trône épiscopal. L'office de la sépulture terminé, il prit les mains du saint, et les couvrit de baisers : « Depuis longtemps, lui dit-il, je désirais baiser vos mains; enfin, Dieu m'en fait la

1. A moins que ce ne soit le même que l'évêque Jean de la Parembole qui prit part au concile de Chalcédoine, comme quelques-uns le pensent.

grâce. Et d'abord, vénéré Père, je vous prie de demander à Dieu que votre prophétie à mon sujet reste jusqu'à la fin sous sa sauvegarde. Ensuite, je vous demanderai de m'écrire souvent, et de me donner vos conseils comme vous l'entendrez. — A cela le grand Euthyme répondit avec sa bonne grâce habituelle : Et moi, ce que je sollicite de Votre Béatitude, c'est que vous vous souveniez de moi dans vos prières. — Je vous demande et ne cesserai de vous demander la même chose, reprit l'archevêque; je connais la puissance des dons divins qui sont en vous; j'en ai fait personnellement l'expérience. — Coupant court, notre saint dit alors au patriarche : Faites-moi la grâce, Vénéré Père, je vous en prie, de pourvoir à ce monastère. — Du vivant de Théoctiste de bienheureuse mémoire, répondit l'archevêque, vous étiez vous-même la protection de ce lieu; de cette solitude vous avez fait, par la vertu du don du Saint-Esprit qui est en vous, un sanctuaire au Christ; c'est pourquoi je vous confie vos propres affaires. — Là-dessus, l'archevêque lui fit ses adieux et regagna sa maison[1]. »

S. Euthyme donna comme successeur à S. Théoctiste un moine d'une vertu éprouvée, le beau-frère d'Aspebet, ce Maris qui, après avoir reçu le baptême avec les siens, n'avait pas voulu quitter le couvent du ouady Dabor. Maris, déjà avancé en âge, ne gouverna son monastère que deux ans. Il mourut donc en 468. S. Euthyme descendit alors au coenobium, et déposa le corps de l'higoumène défunt auprès des restes de son prédécesseur[2]. Il plaça ensuite à la tête de la communauté un nommé Longin, reli-

1. Cot., IV, p. 74-75.
2. Cot., III, p. 231.

gieux estimable, mais manquant de la fermeté nécessaire pour maintenir ses moines dans le devoir. Longin mourut en 483, après avoir exercé quinze ans ses fonctions de supérieur. Il eut l'honneur de garder cinq ans S. Sabas sous sa direction, c'est-à-dire jusqu'en 473. Sabas quitta alors le monastère du ouady Dabor pour se retirer dans la plaine du Jourdain auprès de S. Gérasime [1]. Les anciens Pères du coenobium de Théoctiste, ceux formés par les saints fondateurs, étaient morts; l'exemple de leurs vertus n'étant plus là pour retenir les jeunes, et les faibles mains de Longin laissant flotter les rênes, la communauté s'engagea sur la pente qui la devait mener aux pires désordres. En 483, l'année de la mort de Longin, mourut aussi Térébon l'Ancien, le fils d'Aspebet. Le phylarque laissa de grands biens aux deux couvents de S. Euthyme et de S. Théoctiste. Cet accroissement de richesses précipita la décadence au ouady Dabor. Le partage que Térébon n'avait pas jugé à propos de faire, s'en remettant sans doute à une entente des deux monastères, le successeur de Longin, l'higoumène Paul le fit à sa façon, foulant aux pieds toutes les règles de la justice et ne tenant aucun compte des intentions du testateur. Son audace provoqua un conflit entre les religieux du couvent de S. Théoctiste et ceux du couvent de S. Euthyme. Témoin attristé de ces divisions, S. Cyriaque quitta ce dernier monastère où il avait été reçu par Élie successeur de S. Euthyme, et se réfugia dans la laure de Souca [2].

Le couvent du ouady Dabor ne succomba pas immédiatement à cette triste épreuve; nous le voyons

1. Cot., III, p. 234.
2. *P. G.*, XV, col. 928.

végéter au VIe siècle. Mû par un sentiment de piété filiale, S. Sabas, durant la grande famine de 513-518, pourvoyait généreusement à sa subsistance[1].

La prévarication de ces moines n'éteignit pas cependant de sitôt la douce mémoire de Théoctiste; longtemps encore après la mort du saint, les Arabes étaient persuadés qu'un feu mystérieux protégeait ses restes contre une curiosité téméraire, et qu'un inénarrable parfum s'exhalait de sa tombe[2].

Après la mort de S. Théoctiste, dit notre biographe, Cosmas le staurophylax fut promu au siège métropolitain de Scythopolis. Ce fut donc vers la fin de 466, ou au commencement de l'année suivante, que l'aîné des trois frères cappadociens, entrés les premiers à la laure du Sahel, fut élevé à l'épiscopat. Trente-huit ans s'étaient écoulés depuis que S. Euthyme lui avait annoncé comme prochain cet événement; mais trente-huit ans, aux yeux de notre saint, c'était peu pour se préparer à ces redoutables fonctions. Sur le siège de Scythopolis, Cosmas se montra le digne disciple d'un grand maître; notre biographe, bien placé pour connaître des faits d'ailleurs très rapprochés de lui[3], lui rend un témoignage ému : « Le staurophylax Cosmas, dit-il, succéda, comme évêque de la métropole de Scythopolis, au défunt évêque Olympius... Il jeta un grand éclat dans la seconde province de la Palestine, et il gouverna durant trente ans son Église, l'affermissant et l'ornant autant qu'il était en lui[4]. »

Chrysippus succéda immédiatement à son frère Cosmas dans la charge de gardien de la Croix; le

1. Cot., III, p. 321.
2. *Act. SS.* Boll., t. III, Jul., p. 514-515.
3. Cosmas mourut en 496, et Cyrille naquit vers 520.
4. Cot., IV, p, 76.

patriarche Anastase honora ainsi en même temps un des principaux témoins de la prophétie que lui avait faite S. Euthyme, et un prêtre docte et pieux qui illustra l'Église de Jérusalem par son enseignement et ses vertus : « Il a laissé à l'Église beaucoup d'écrits considérables et dignes d'estime, dit Tillemont. On lui attribue une homélie sur la sainte Vierge que nous avons dans la Bibliothèque des Pères de Paris, un discours sur saint Théodore Martyr cité par Photius, et un autre sur la révélation des reliques de S. Étienne, arrivée dès l'an 415 [1]. »

Le plus jeune frère de Cosmas, Gabrielius, higoumène de l'église de S. Étienne, exerça vingt-quatre ans ses fonctions, depuis 456 jusqu'en 480, année de sa mort. Doué d'une rare énergie, — il en avait donné un remarquable témoignage en consentant à ne pas sortir de sa cellule du Sahel durant vingt-cinq ans, — Gabrielius fut, parmi les disciples de S. Euthyme, un de ceux qui restèrent le plus fidèles aux enseignements et aux institutions du maître : « Il se fit bâtir, dit notre biographe, un petit monastère dans la vallée qui est à l'orient de la vénérable colline de la sainte Assomption; il s'y retirait à l'octave des saintes Théophanies, et il y vivait en solitaire jusqu'au dimanche des Rameaux, selon l'usage de notre saint Père Euthyme. Enfin, il mourut dans ce même monastère et y fut enseveli durant la sainte Quarantaine, à l'âge de quatre-vingts ans, avec la réputation d'un thaumaturge. C'était au surplus une grande intelligence; il était lettré à ce point qu'il pouvait écrire, et parfaitement, en latin, en grec et en syriaque [2]. »

1. *Mémoires*, XVI, p. 88-89.
2. Cot., IV, p. 77. — Tel est le récit donné par la Vie authentique de

La *Maison de S. Étienne* ne posséda donc point les restes de son saint higoumène; le corps de Gabrielius reposa sur la lisière de ce désert où il s'était sanctifié auprès d'Euthyme durant de longues années de réclusion et au milieu des exercices de la plus austère pénitence. Que devint ce tombeau sur lequel dut d'abord veiller la vénération des habitants de Jérusalem? Il ne serait pas impossible, paraît-il, de retrouver, à l'est du mont des Oliviers, les vestiges du petit monastère; mais, cette terre si profondément ravagée par les invasions du VIIe siècle, et par les fellahs et les nomades qui sillonnent incessamment la solitude, a-t-elle gardé son précieux dépôt?

L'Église grecque a recueilli dans sa liturgie le parfum de cette douce et pure mémoire; elle honore Gabrielius le 26 janvier : « Bollandus, dit Tillemont[1], a quelque raison de croire que c'est bien lui que les Grecs vénèrent ce jour-là sous le nom de Gabriel le jeune, ainsi appelé peut-être parce qu'il s'était retiré fort jeune dans la solitude. » Il avait cependant vingt-huit ans lorsqu'il se présenta à S. Euthyme avec ses deux frères.

Les fils de S. Dominique qui vivent auprès du sanctuaire de S. Étienne, aux lieux dont Gabrielius fut le premier gardien, conservent précieusement le souvenir du docte saint, heureux s'ils pouvaient un jour, eux aussi, traduire leur vénération par un culte public que de rares vertus et les miracles du passé justifieraient, peut-être suffisamment.

S. Euthyme. La Vie métaphrastique dit la même chose, cependant avec quelque amphibologie; mais la version latine, faite sur le texte de Siméon, dépravé complètement le sens de l'original.

1. *Mémoires*, XVI, p. 89.

CHAPITRE XIV

MORT DE S. EUTHYME. — TRANSLATION DE SON CORPS. — L'ŒUVRE DU SAINT.

473.

S. Euthyme avait appris par une révélation le jour que Dieu le devait rappeler à lui. Il n'en dit rien à ses disciples jusqu'à l'octave de l'Épiphanie de l'an 473. Le 13 janvier de cette année, un certain nombre de religieux qui le devaient accompagner dans la solitude de Rouba, et parmi lesquels se trouvaient Martyrius et Élie, voyant qu'il ne faisait ni n'ordonnait de faire aucun préparatif pour le départ, lui dirent : « Mais, vénéré Père, ne partirez-vous pas demain ? — Je resterai ici cette semaine, répondit le saint ; je partirai samedi dans la nuit. — C'était l'annonce de sa mort. Trois jours après, il commanda de célébrer la vigile de S. Antoine. Pendant cet office, il réunit les prêtres dans le diaconicum : Désormais, leur dit-il, je ne célébrerai plus dans cette chair les vigiles avec vous ; car Dieu m'appelle. Allez donc et m'envoyez Domitien ; demain, rassemblez tous les Pères auprès de moi.

« Les Pères étant réunis autour de lui, il leur adressa ces paroles : Mes Frères bien-aimés, voici que

j'entre dans la voie de mes Pères. Quant à vous, si vous m'aimez, gardez mes commandements. Efforcez-vous d'avoir la charité; elle est le principe et la fin de toute bonne œuvre; elle est le lien de la perfection. Le pain sans sel ne se peut manger; ainsi est-il impossible de pratiquer la vertu sans la charité; c'est en elle et dans l'humilité que, l'expérience, le temps et la grâce aidant, toute vertu trouve son appui. L'humilité fait monter haut et la charité empêche qu'on ne tombe de ces hauteurs; car *celui qui s'humilie sera exalté, et la charité ne succombe pas.* Cependant la charité l'emporte sur l'humilité; c'est en effet par amour pour nous que le Verbe divin s'est humilié en se faisant semblable à nous; aussi devons-nous le louer sans cesse de tout notre cœur, lui adresser nos hymnes et nos actions de grâces, nous qui vivons loin du siècle et de ses affaires. Ce ne sont pas seulement nos vœux qui nous y obligent, mais encore la vie que nous menons; vie de recueillement, affranchie de tous les troubles du monde. Offrons-lui donc en sacrifice la pureté de l'âme, la chasteté du corps et une charité vraie.

« Après cela, il leur dit : Qui voulez-vous avoir pour higoumène? — Tous, unanimement, portèrent leurs suffrages sur Domitien. — Cela ne se peut pas, leur dit le grand Euthyme, parce que Domitien ne me survivra que sept jours. — Stupéfaits de l'entendre faire cette prédiction avec tant d'assurance, les Pères demandèrent pour higoumène un nommé Élie, économe du monastère, et originaire de Jéricho. Alors, s'adressant à Élie devant tout le monde : Voilà, lui dit-il, que les Pères, à l'unanimité, t'ont choisi pour leur Père et leur Pasteur; fais donc attention à toi et à tout ton troupeau. Sache d'abord qu'il a plu à Dieu que cette laure devienne un coenobium; cela se fera

avant peu de temps. — Là-dessus, il désigna l'endroit où l'on devait bâtir le couvent ; il parla de cette construction, de l'hospitalité, de la diligence dans la célébration de l'office divin ; il demanda d'avoir beaucoup de sollicitude pour les Frères affligés, ceux surtout qui étaient tourmentés par les pensées, de leur donner la direction et les conseils nécessaires.

« Tout ceci était à l'adresse de l'higoumène. A tous, il dit : Mes Frères bien-aimés, ne fermez à personne la porte du couvent que vous bâtirez, et Dieu vous bénira. Gardez intacts mes commandements ; et si j'obtiens quelque crédit auprès de Dieu, je lui demanderai avant tout d'être en esprit avec vous.

« Après avoir ainsi parlé, il les congédia tous, excepté Domitien. Il passa trois jours dans le diaconicum. La nuit du samedi, il s'endormit et fut réuni à ses Pères, très avancé en âge, plein de jours. Il avait, dit-on, l'extérieur d'un ange; des habitudes très simples et une extrême douceur. Pour ce qui est du corps, son visage était rond, blanc, gai, avec de beaux yeux. De petite taille, et complètement chauve, il portait une grande barbe qui lui tombait jusqu'au ventre. Ses membres s'étaient conservés dans toute leur intégrité ; ses yeux ni ses dents n'avaient souffert en rien. La mort le trouva alerte et vigoureux. Elle arriva le vingt janvier, la onzième Indiction, la quinzième année du pontificat d'Anastase, l'an de l'Incarnation 465 » ; de l'Ére chrétienne vulgaire 473. S. Euthyme était alors dans sa quatre-vingt-dix-septième année[1].

1. Cot., IV, *Euthym. vit.*, p. 78-82. En réalité S. Euthyme, né en août 377, avait quatre-vingt-seize ans et demi le 20 janvier 473. Si notre biographe parle de quatre-vingt-dix-septième année, cela tient, comme le fait justement observer Bollandus (*in Vit. Euthy. Praeambul.*, § IV, n° 13), à la manière dont il bloque les indictions avec les années ordinaires, ou plutôt à sa constante habitude, lorsqu'il établit une chronologie, de compter toute fraction d'année pour une année entière.

Le bruit de cette mort s'étant aussitôt répandu dans le pays, une multitude infinie de moines et de laïques accourut à la laure. S. Gérasime fut un des premiers. Il ensevelit de ses propres mains le corps de S. Euthyme, avec toute la vénération possible. Il était accompagné de S. Cyriaque, et il ne retourna à sa laure que lorsque les funérailles furent achevées. Le patriarche Anastase descendit de Jérusalem accompagné d'un nombreux clergé et d'un détachement de soldats. Il y avait là Chrysippus, son frère Gabrielius et le diacre Fidus. Les anachorètes vinrent de tous les points de la solitude saluer une dernière fois celui qui avait été pour eux tous un admirable modèle, et pour plusieurs d'entre eux un apôtre et un sauveur.

La perte d'Euthyme arrachait des larmes à toute cette multitude; mais rien n'égalait la douleur de Martyrius et d'Élie auxquels le saint avait toujours témoigné un amour de prédilection. Le patriarche en fut très touché, et leur envoya Chrysippus pour les consoler; il leur parla lui aussi avec bonté, et les engagea à le venir voir fréquemment.

Cependant, la presse était si grande qu'il devenait impossible de procéder à la sépulture. Sur un ordre du prélat, les soldats refoulèrent les assistants, et l'on put alors, mais à grand'peine, porter dans un tombeau provisoire ce saint corps qui avait tant combattu et tant souffert. Lorsqu'on eut dit les prières d'usage, le patriarche laissa à la laure le diacre Fidus, et lui commit la charge de préparer le lieu de la sépulture définitive d'Euthyme. Lui-même, de retour à la Ville sainte, s'occupa d'envoyer les matériaux et les ouvriers que réclamait ce travail.

Domitien ne voulut plus quitter le maître qu'il avait tant aimé, et qu'il avait si fidèlement servi durant plus

de cinquante ans. Sachant qu'il irait bientôt le rejoindre, il resta près de son tombeau, « dédaignant de regarder la lumière de la terre ». Dans la nuit qui précéda le septième jour depuis la sépulture du saint, Euthyme lui apparut le visage souriant, et lui dit : « Viens jouir de la gloire qui t'est préparée ; Dieu veut qu'au ciel encore nous habitions ensemble. » Le matin, lorsqu'il vint à la synaxe, Domitien raconta cela aux Frères, et à son tour, joyeux et dans l'espérance des biens à venir, il quitta la vie.

Le diacre Fidus se mit immédiatement à l'œuvre, et pressa le travail que lui avait confié le patriarche ; il s'agissait de transformer en un vaste et bel oratoire la grotte où S. Euthyme se logea à son retour de Caphar-Baricha. Lorsqu'il revint pour la première fois au Sahel, Fidus fit construire à l'intérieur de l'édifice, à droite et à gauche, des tombes pour les prêtres et les higoumènes de la laure[1]. Il réserva le milieu de l'oratoire pour la tombe de S. Euthyme. Sur celle-ci, il fit placer une pierre taillée en forme de table, et sur la pierre, une urne d'argent ; il fit aussi un cancel ou iconostase. La pierre, l'urne d'argent et tout ce qui servit à la décoration de l'oratoire, furent donnés par l'archevêque.

Lorsque les préparatifs furent achevés, Anastase descendit de nouveau à la laure. Le 7 mai, trois mois et demi après la mort d'Euthyme, il fit la translation solennelle du saint corps. Au milieu d'une brillante illumination, et au chant des psaumes, il voulut porter lui-même jusqu'à l'oratoire ces restes sacrés. Après les avoir déposés dans la tombe, il

1. Les tombes de l'oratoire funéraire étaient réservées aux notables défunts du monastère ; le cimetière commun était ailleurs, comme nous aurons à le dire au chapitre suivant.

fit sceller la pierre de telle sorte qu'il fût impossible de la déplacer et de soustraire la moindre partie des précieuses reliques. Sur la pierre, il fit fixer l'urne d'argent, au-dessus de la poitrine du saint. Après avoir rendu au grand Euthyme ce pieux devoir que lui dictait sa reconnaissance autant que sa vénération, le patriarche retourna à Jérusalem, emmenant cette fois avec lui Martyrius et Élie. Il leur conféra le sacerdoce, et les fit inscrire au rôle du clergé de l'Anastasis.

Le corps de notre saint reposa en paix, sous la double garde de la piété de ses fils et de la vénération populaire, jusque vers le milieu du huitième siècle. Le coenobium de S. Euthyme était certainement encore debout à cette époque, comme nous le devrons dire au chapitre suivant. Ce que devinrent par la suite les restes du saint anachorète, nul jusqu'à cette heure ne le saurait dire : La petite colline du Sahel recèle-t-elle encore dans ses flancs cet inestimable trésor? ou bien cette poussière sacrée qui ne sera vraiment immortelle, comme toute poussière humaine, qu'à la résurrection, a-t-elle été dispersée au vent du désert? Les carnets de voyage des pèlerins du XIe siècle qui signalent à cette époque les ruines du coenobium du Sahel, n'éclaircissent rien là-dessus ; la solitude judéenne est un lieu de passage ; les grandes invasions du septième siècle s'y sont précipitées ; antérieurement, les incursions de Moundhir l'avaient ravagée. Préservé par ses fortes murailles, ou de toute autre manière, le coenobium avait résisté à tous ces ouragans. De moindres causes de destruction eurent raison de sa durée ; les pierres tombèrent une à une sous le poids du temps ou sous la pioche de démolisseurs qui, satisfaits de trouver là de beaux matériaux tout pré-

parés, négligèrent peut-être de troubler le repos de S. Euthyme et des religieux qui dormaient auprès de lui leur dernier sommeil.

Le culte de S. Euthyme résista mieux à l'action du temps. Dès le premier moment, une pensée filiale, faite d'amour et de reconnaissance, veilla fidèlement sur sa mémoire. Au milieu de cette foule de moines et d'anachorètes qui se pressaient à ses funérailles; à côté de S. Gérasime, de S. Cyriaque, de Martyrius et d'Élie, on pouvait voir un solitaire de haute taille, dont toute la personne respirait une énergie contenue d'ailleurs et pleine de réserve. Jeune encore, Sabas ne pouvait alors offrir à son saint maître défunt que le tribut de ses larmes; mais lorsque, dix-huit ans plus tard, soutenu par le noble patriarche Salluste, il régna dans sa grande Laure, il n'eut rien plus à cœur que de faire revivre parmi ses moines les enseignements, les institutions, le souvenir personnel du Père qui avait dirigé sa jeunesse religieuse et qui l'avait tant aimé : « Notre saint Père Sabas, disait S. Jean le Solitaire à Cyrille de Scythopolis, s'appliquait à imiter exactement la manière de vivre du grand Euthyme. Cependant, pour ce qui est de l'exode annuel à la grande solitude, il modifia quelque peu l'usage établi par son maître ; au lieu que celui-ci partait le quatorze janvier, lui n'effectuait son départ qu'après avoir célébré la fête de S. Antoine (le 17 janvier), et celle de S. Euthyme le 20 du même mois[1]. »

On célébrait assurément au couvent du Sahel la commémoration du fondateur; mais la grande fête liturgique du saint, ce fut S. Sabas qui l'institua et qui lui donna tout son éclat. C'est de sa Grande-

1. Cot., III, *Sab. vit.*, p. 249 : « Atque magni Euthymii memoriam celebrabat, quae vigesimo Ianuarii mensis die peragitur. »

Laure et de son *Typicon* qu'elle prit son essor pour occuper une place de choix dans la liturgie grecque, et recevoir, dans la principale Église de Constantinople, la pompe des grandes solennités[1].

Le spectacle était merveilleux et touchant qu'offrait alors Sainte-Sophie au milieu de ces marbres étincelants, dont les mille couleurs, dit Procope, donnaient l'illusion d'un parterre fleuri. Devant l'autel chargé de quarante mille livres d'argent, le patriarche, entouré de son clergé, des membres de l'ordre sénatorial et d'un peuple innombrable, prenait place sur son trône pour présider à la liturgie. Des chants pénétrants montaient alors vers l'immense coupole : « O Euthyme, tu as fait du désert la Cité de Dieu! Tu l'as rempli des phalanges pressées des chrétiens. Resplendissant de l'éclat des miracles, comme l'astre du matin, tu fais naître la joie dans le monde entier[2]. »

La joie qui avait brillé sur le berceau d'Euthyme comme le signe avant-coureur de la paix et de la consolation des Églises désolées, rayonna de sa tombe sur tout l'univers chrétien. L'Église latine célèbre le 20 janvier, comme l'Église grecque, la mémoire du grand défenseur du concile de Chalcédoine; et pour que rien ne manque à la gloire de celui qui sut joindre à la haine de l'hérésie la mansuétude et la douceur pour les hérétiques, les Églises monophysites d'Égypte, de Syrie et d'Arménie lui rendent comme leurs

1. *Bolland. Act. SS.*, Jan., II, 20 die, *Vit. S. Euthym.*, *Proleg.*, § II, n°6 « Apud quos (Graecos) festivitate admodum solemni celebrabatur in Sanctissimâ Magnâ ecclesiâ Constantinopolitanâ, ut docent eorum Menaea, et Anthologion auctoritate Clementis VIII editum. »

2. *P. G.*, XCIX, col. 1800, S. Théodore Studite (758-826). Nous n'ignorons pas que les iambes de S. Théodore Studite ne font pas partie de l'office de S. Euthyme dans la Liturgie grecque. C'est ici un simple résumé des éloges décernés au saint.

ancêtres l'hommage d'un respectueux silence [1].

Quelle fut l'œuvre de cet anachorète auquel la postérité, dès les premiers jours, donna le surnom de Grand ? Nous l'avons fait assez entendre en racontant sa vie; il nous paraît cependant utile de le dire plus explicitement en réunissant dans une vue d'ensemble l'action de S. Euthyme et les résultats qui en découlèrent de son vivant et après sa mort.

L'action de notre saint s'exerça, dans l'ordre monastique, par ses fondations, ses institutions et surtout par l'exemple de ses vertus; dans l'ordre ecclésiastique, à l'occasion des événements d'Éphèse et de Chalcédoine, par les conseils qu'il eut à donner, par sa soumission immédiate aux définitions de l'Église, et enfin par sa constance à soutenir, éclaircir et défendre les dogmes alors si violemment attaqués par l'hérésie.

Nous connaissons les deux fondations monastiques de S. Euthyme, le coenobium du ouady Dabor ou de Théoctiste, et la laure du Sahel. Ce nombre est restreint, et ne saurait placer notre saint parmi les grands fondateurs d'ordres religieux. Mais ce qui semble le plus fait pour déconcerter notre admiration, c'est la fin de ces deux établissements religieux. Nous avons dit ce que fut l'effondrement moral du premier; pour finir dans de meilleures conditions, le second n'en apparaît pas moins comme

1. Les premiers monophysites firent, comme nous le dirons plus loin, le silence autour du nom de S. Euthyme. Il y avait assurément dans cette attitude autant de respect que de crainte. Plus tard, le respect l'emporta au point de faire sortir les eutychiens de leur mutisme, et de rendre un culte au grand défenseur du concile de Chalcédoine. Dans la contrée de *Tûr Abdîn*, un des principaux centres jacobites, on faisait la commémoration de S. Euthyme, comme on le peut voir par le Martyrologe de Rabban Sliba publié et traduit par le R. P. Peeters, bollandiste (Bruxelles, 1908). Ce document, qui est du milieu du XIVe siècle, porte ceci au 20 janvier : « XX (januarii), Abbas Isidorus. 2 *Et Euthymius presbyter* » (p. 173).

une sorte d'échec. Les anachorètes de la laure, dans l'ensemble, ne répondirent pas à l'attente de leur saint maître; l'essor qu'il leur voulut donner fut trop puissant pour eux, trop au-dessus de la moyenne de leurs forces et de leur énergie. Dans toutes les autres laures du désert, il se produisit, même du vivant de leurs fondateurs, cet inévitable tassement, ce repos des esprits dans la médiocrité qui est une certaine garantie de durée. La laure de S. Chariton, antérieure à celle de S. Euthyme, était encore en plein exercice en 814, et S. Théodore Studite réclamait alors le secours de ses prières. La laure de S. Sabas est encore là, sous nos yeux, debout et habitée. A la laure du Sahel, c'était un appel incessant vers les sommets de la perfection. Quelques âmes douées d'une rare énergie, comme Domitien et Gabrielius, surent y répondre; d'autres, excellentes d'ailleurs et d'une haute vertu, avouèrent leur insuffisance relative, comme Martyrius et Élie qui, malgré leur tendre vénération pour leur maître, quittèrent sa laure. Enfin, un certain nombre de ces anachorètes, nous avons entendu notre saint le dire lui-même, traînaient leurs secrètes défaillances jusqu'à la table eucharistique. Le grand Euthyme se rendit parfaitement compte de ce résultat, et ce fut, à notre avis, une des raisons, la principale peut-être, pourquoi il voulut à sa mort que l'on transformât la laure en coenobium; la palestre des athlètes allait devenir un gymnase d'enfants[1].

1. Nous n'avons pas cru devoir compter ici l'installation de S. Euthyme à Mird — ce ne fut qu'un arrêt de quelques mois, d'un an tout au plus; — ni le couvent d'Aristoboulias dont il est impossible de trouver la trace après que le saint eut quitté cette contrée. S. Euthyme, en 473, pouvait prévoir, dans un esprit prophétique, les incursions que les Thalabites firent au désert quelque trente ans

C'est donc dans des conditions restreintes et précaires que nous apparaissent les fondations monastiques de S. Euthyme. Cependant son historien n'a pas hésité à écrire, et les historiens postérieurs ont renouvelé à l'envi son assertion, qu'il avait transformé en une immense cité ce désert de Jérusalem presque inhabité avant lui. Ceci fut la moisson dont notre saint avait jeté la semence : « *Autre est le semeur*, disait le divin Maître, *et autre celui qui fait la récolte.* » S. Euthyme fut un semeur dans l'ordre monastique, semeur de hautes pensées, de saints exemples, d'institutions et d'hommes également admirables. Si les solitaires du désert de Jérusalem, dit Bollandus [1], n'eurent pas à reconnaître en lui leur fondateur, ils furent unanimes à le tenir pour leur chef, le maître qui savait le mieux façonner les âmes à une vie céleste, et à voir dans sa propre vie le plus parfait modèle de la vie religieuse. Ce fut lui en effet qui, directement ou par l'intermédiaire de ses premiers disciples, forma les grands moines qui peuplèrent de leurs monastères la solitude judéenne. Lorsque ces saints fondateurs entassèrent au désert les gerbes d'or de la vie monastique, ils ne firent guère qu'entrer dans les travaux du grand Euthyme.

Semeur encore, notre saint, dans le champ de l'Église, en cette fin si troublée du ve siècle. Ici non plus, Euthyme avant sa mort, ne vit pas mûrir la moisson. Nous ne parlons pas de la période de 431; son

après, et aussi les déprédations de Moundhir au milieu du vi^e siècle; mais il aurait pu les prévoir de la même manière en 428, et ne pas établir sa laure en rase campagne. Il s'écoula d'ailleurs un assez long temps entre sa mort et les *raids* des Arabes pour que ses anachorètes eussent le loisir d'aviser. Nous ne nions pas cependant que la préoccupation des dangers que pouvaient courir ses religieux, ait hanté la pensée de S. Euthyme à sa mort.

1. *Act. Sanct.*, Januar., II, *S. Euthym. vit.*, Proleg., § II, n° 5.

labeur fut alors facile et fécond : dans cette Palestine où s'était opéré le mystère de la *piété* de Dieu, l'impiété de Nestorius resta à vrai dire sans écho. Mais durant la période de Chalcédoine, il *alla, allant en pleurant, portant et jetant la semence;* il resta alors dans un splendide isolement. Il est vrai qu'en 453, Juvénal avait été réinstallé sur son siège épiscopal par la puissance impériale; mais les forces anti-chalcédoniennes étaient encore debout en Palestine, et le patriarche de Jérusalem, paralysé par ses antécédents, comme le reconnaissait le pape S. Léon[1], n'avait sur elles aucune prise. L'impératrice Eudocie était restée inébranlable; inébranlables aussi les grands chefs du monophysisme palestinien, Romanus, Marcien, Géronce et surtout le pseudo-patriarche Théodose qui, sous des déguisements divers, continuait la lutte et excitait les autres au combat. L'empereur Marcien, sainte Pulchérie et S. Léon voulaient croire que tout était fini[2]; tout était à recommencer comme on ne devait pas tarder à le voir.

Que l'on veuille bien nous permettre de jeter, à l'aide de documents récemment publiés[3], quelques clartés sur cette nouvelle période de troubles peu connue. A peine rentré dans sa ville épiscopale, en 453, Juvénal obtenait de l'empereur Marcien un décret de bannissement contre Romanus, celui que les monophysites appelaient le *Père des moines*, le *prince des Pères*. Exilé à Antioche, Romanus y fit du prosélytisme et gagna, paraît-il, à l'hérésie, de nombreux adhérents. Il y faisait même de la contro-

1. *P. L.*, LIV, *Epist.* 139, cap. I, col. 1103.
2. *Ibid.*, *Epist.* 126, col. 1070.
3. *Narratio de obitu Theodosii Hierosolymorum et Romani monachi*, auct. anonym., interpret. E. W. Brooks, *Scriptores Syri*, etc., édit. Chabot, *supra cit.*

verse contre les eutychiens purs, soutenant contre un évêque palestinien exilé comme lui, Timothée, ancien archimandrite du monastère d'Hypatius[1], la réalité du corps du Christ. Théodose alors réfugié en Égypte, ému de ces dissidences qui ne pouvaient que nuire à la cause du monophysisme, voulut aller prêter main-forte à Romanus, et se hâta vers la Syrie, se proposant de gagner par la même occasion S. Siméon stylite; il craignait, dit son historien, que le saint, homme simple, innocent, très ignorant et point du tout au fait de l'exactitude des doctrines ecclésiastiques, ne fût trompé par Théodoret et les autres hérétiques, c'est-à-dire par les catholiques. Reconnu aux portes d'Antioche, amené à Constantinople sur un ordre de l'empereur Marcien, traité par celui-ci avec beaucoup d'égards et de douceur, moins bien, paraît-il, par l'archimandrite du monastère de Dius, délivré finalement par l'empereur Léon l'Ancien, Théodose, « l'archevêque de Jérusalem, confesseur et martyr », dit encore l'écrivain monophysite, mourut à *Sycæ*[2], et fut enseveli dans un monastère eutychien de l'île de Chypre.

Romanus continuait son œuvre de prosélytisme à Antioche et correspondait par lettres[3] avec l'impératrice Eudocie. Or, durant les quelques années de son séjour dans la capitale de la Syrie, une grande sécheresse, dont nous ne trouvons aucune mention ailleurs que sous la plume de l'historien hérétique, aurait sévi en Palestine avec l'accompagnement obligé de la famine. Les habitants de ce pays, persuadés que Dieu

1. Le monastère d'Hypatius n'est pas encore identifié.

2. Le *Galata* d'aujourd'hui : *Chronique de Michel le Syrien*, t. II, fasc. II, p. 201, note 8.

3. Ce renseignement est donné par les *Plérophories*, XXV, p. 341, *ROC*.

leur infligeait ce châtiment à cause de l'exil de Romanus, s'insurgèrent violemment contre Juvénal. Celui-ci, craignant d'être lapidé, demanda à l'empereur Marcien le rappel du banni, et obtint d'Eudocie qu'elle appuyât sa demande. L'empereur, du même coup, fit grâce à tous les eutychiens exilés. Romanus revint donc, vers 457, dans son ancien monastère de Thécoa ; et les autres monophysites qui avaient été frappés de la même peine que lui, purent regagner leurs premiers domiciles. Mais, parce que Thécoa était sous la juridiction de Juvénal, et que quelques méchants habitants de cette ville, c'est-à-dire, selon toute vraisemblance, des catholiques, y causaient du trouble, Romanus quitta son couvent, et alla chercher un abri dans la région d'Éleuthéropolis, pays qui échappait à l'action directe de l'évêque de Jérusalem. Dans le triangle formé par El-Mejdel[1], Maïouma de Gaza et Éleuthéropolis, les hérétiques vivaient en paix sous la protection d'Eudocie ; Romanus fut donc accueilli par eux à bras ouverts. Comme il avait remarqué une éminence à deux milles de l'église de S. Zacharie, sur les limites d'un village appelé *Kefr-Türbn*[2], qui appartenait à Eudocie, la pensée lui vint d'y construire un monastère. L'impératrice lui fit fournir tout ce qui était nécessaire pour la réalisation de son dessein. Romanus vécut longtemps dans ce couvent. Il y mourut dans une grande vieillesse, et y fut enseveli sous l'autel : « La commémoration de notre saint

1. M. le docteur Chabot (*Revue de l'Orient latin*, III, p. 376, note 3) identifie la Πελαῖα de Pierre l'Ibérien avec El-Mejdel ; mais M. Clermont-Ganneau, qu'il cite, avait parlé de *Hamami*, localité située à une petite distance au nord de Mejdel.

2. « Vocalia incerta », dit le traducteur de l'histoire de Romanus. Dès lors, l'identification de ce village d'Eudocie est quelque peu malaisée à établir.

père Romanus, prêtre et archimandrite, ajoute l'historien eutychien, se célèbre le 25 du second mois de Thisri [1], six jours avant la commémoration de notre père l'évêque Pierre » (l'Ibérien).

Quelques années après l'installation de Romanus dans le voisinage de S. Zacharie, Pierre l'Ibérien, auquel Timothée Élure, partant pour l'exil, avait confié son église d'Alexandrie, fut rappelé en Palestine par les monophysites de ce dernier pays, ainsi que le raconte l'historien de sa vie. Il y fut reçu avec une grande joie par ses coréligionnaires. Il se fixa dans un village appelé Péléia, celui qui se retrouverait aujourd'hui sous les noms d'Hamami ou de Mejdel; de là, il rayonnait vers Maïouma de Gaza, Césarée de Palestine, Jérusalem, et jusqu'en Arabie, affermissant partout la foi monophysite [2].

Quant à Géronce, s'il fut exilé en 453 [3], comme Romanus, il dut bénéficier de l'amnistie générale

1. C'est le mois de novembre. La commémoration de Romanus se faisant, chez les monophysites, le 25 du *second Tesrin*, six jours avant celle de Pierre l'Ibérien, cette dernière, en comptant le 25, se devait célébrer le 30 du même mois. Le martyrologe de Rabban Sliba (p. 168) marque, lui aussi, au mois de novembre, ces deux commémorations, mais en en modifiant les dates, et en établissant entre elles un espace de huit jours : « XVIII (Novembris), Obitus sancti Romani et puerorum qui cum eo erant. » — « XXV... Et Petrus Iberus. » Le document Brooks ne dit rien de ces *enfants qui étaient avec Romanus*. Il ne semble cependant pas douteux que le martyrologe de Sliba désigne ici le fameux monophysite palestinien. Quant à Pierre l'Ibérien, sa commémoration, ou son nom, est encore rappelé le 1er décembre dans le martyrologe de Sliba : « Et Petrus Iberus, qui est Bartaukaia » (p. 169). C'était exactement l'octave de la fête célébrée le mois précédent en l'honneur de Pierre *Nabarnugi*. Ce dernier nom, on le sait, était le nom ibérien de Pierre; Sliba en a fait *Bartaukaia*, comme le fait remarquer le R. P. Peeters.

2. *Pierre l'Ibérien*, *Revue de l'Orient latin*, t. III, p. 376-377, article du Dr Chabot.

3. Cyrille de Scythopolis paraissant dire que Géronce avait gouverné d'une manière continue les monastères de sainte Mélanie, on peut penser que, bénéficiant peut-être d'une protection spéciale de l'impératrice Eudocie, il ne fut pas exilé.

accordée aux chefs de l'hérésie, et il reprit certainement possession des monastères de sainte Mélanie, puisque nous apprenons de Cyrille de Scythopolis qu'il en fut chassé en 484. Il ne se contenta pas de diriger à sa manière le pauvre bercail dont la sainte lui avait si inopportunément confié le soin; il devint, vers 476, le chef du parti monophysite à Jérusalem. Il ne s'empara point du siège patriarcal à ce moment-là, comme quelques-uns se le sont persuadé; il n'y eut pas non plus durant cette période d'usurpateur du même nom, mais distinct de notre Géronce; les eutychiens, en 476, n'eurent pas à se préoccuper de mettre sur le trône de S. Jacques un des leurs pour les protéger; le patriarche légitime, Anastase, fit très bien leur affaire en signant, comme nous l'avons déjà dit, l'Encyclique de Basilisque. Cyrille de Scythopolis a parfaitement dépeint la situation, et nettement indiqué l'attitude de Géronce durant ce temps, lorsqu'il a écrit que « des deux archimandrites dépêchés à S. Euthyme par Théodose, Elpidius, après avoir abandonné l'erreur, se réunit à l'Église catholique; mais que Géronce, persévérant dans sa déraisonnable obstination, entraîna après lui un peuple nombreux [1] ».

Les cadres de l'armée monophysite de Palestine étaient donc reconstitués en 476, avec les anciens chefs, Romanus et Pierre l'Ibérien, dans la région d'Eleuthéropolis, et Géronce à Jérusalem. L'Abbé

1. Συναπέστησεν ὀπίσω αὐτοῦ λαὸν ἱκανόν (Cot., IV, p. 67). Cyrille de Scythopolis ne parle nulle part d'un faux évêque de Jérusalem du nom de Géronce, ce qui fait dire à Tillemont (*Mémoires*, XVI, p. 759) : « Si Géronce est différent du faux évêque de Jérusalem (l'évêque imaginaire), la vie de S. Euthyme aurait fait une faute considérable de ne point marquer ce que devint ce faux évêque lorsqu'elle rapporte comment tous ceux de son parti se réunirent à l'Église, hors l'Abbé de Sainte-Mélanie et un autre.

Marcien avait son quartier général près de Bethléem. Encore bien qu'il y fût sous la juridiction immédiate de l'évêque de Jérusalem, il ne paraît pas qu'il en éprouvât la crainte que lui avait fait fuir Romanus vers un ciel plus clément. Les eutychiens, peu ou point inquiétés sous le règne de l'empereur Léon l'Ancien, déployèrent, pour défendre et propager l'hérésie, une grande activité et un zèle digne d'une meilleure cause. Ils n'attendaient que le moment de lever tout à fait la tête; ce moment s'offrit à l'avènement de l'empereur Basilisque, en janvier 476, deux ans exactement avant la mort du patriarche de Jérusalem, Anastase, trois ans après la mort de S. Euthyme.

On pourrait donc croire que le travail de notre saint, sur le terrain ecclésiastique, resta stérile, et que l'activité qu'il employa, pendant les vingt-une dernières années de sa vie, à défendre la foi de Chalcédoine, aboutit à un échec. Mais, ici encore, Euthyme avait fait œuvre de semeur. Les anachorètes que, dès 452, il avait ramenés à l'Église, restèrent au désert comme une semence d'orthodoxie. On ne put pas douter de la persévérance du grand Gérasime dans la foi catholique, lorsqu'on le vit, en 473, arroser de ses larmes les restes sacrés de son saint ami, et l'ensevelir de ses propres mains. L'exemple d'Eudocie, autre conquête d'Euthyme, avait gagné, nous a dit Cyrille de Scythopolis, un nombre considérable de laïques et de moines. Les principaux disciples de notre saint occupaient de fortes positions d'où ils pouvaient faire face aux adversaires de l'Église et paralyser leurs efforts : Cosmas à Scythopolis, Gaïanus à Madaba, Étienne plus de vingt ans, à Jamnia, le docte Chrysippus durant de nombreuses années à l'Anastasis, le non moins docte Gabrielius à la

tête du *diocèse* de S.-Étienne, et enfin André, le frère d'Étienne et de Gaïanus, au monastère de Bassa. Le choix de ce dernier nous fait mieux entendre encore que les autres la confiance des catholiques de Palestine en S. Euthyme durant ces longues périodes de troubles. La patricienne Bassa était venue à Jérusalem avec Eudocie, peut-être lors du premier voyage de l'Augusta. Elle avait bâti dans la Ville sainte le martyrium de S. Ména, et près du martyrium, un monastère de femmes qu'elle gouvernait elle-même en qualité d'abbesse. Après le concile de Chalcédoine, elle ne cessa d'exhorter l'impératrice à quitter le schisme. Elle eut par ailleurs fort affaire de préserver son propre troupeau des atteintes de l'hérésie. L'intrus Théodose n'était pas homme à négliger le secours qu'un important monastère de femmes pouvait donner à sa cause; il semble bien qu'il mit tout en œuvre pour attirer dans son parti les religieuses de Bassa, et qu'il ne craignit pas, pour battre en brèche auprès d'elles l'autorité du concile de Chalcédoine, de s'en prendre à l'impératrice Pulchérie qui en était, en Orient, le plus puissant soutien. Sainte Pulchérie, en 453, crut devoir faire, dans une lettre à Bassa[1], un exposé de sa croyance, et se laver ainsi des calomnies dont elle avait été l'objet. Après l'expulsion de Théodose, Bassa, pour effacer de l'esprit de ses religieuses les impressions que le pseudo-patriarche y avait pu laisser, en tout cas pour procurer à son monastère toutes les garanties possibles d'orthodoxie, demanda le moine André à S. Euthyme, et l'établit higoumène du martyrium de S. Ména[2].

Enfin, notre saint avait semé largement la vraie

1. Baronius, *Annales eccl.*, anno 453, n^is XVII-XIX.
2. Cot., IV, p. 67.

doctrine. Au lendemain du concile de Chalcédoine, il l'avait exposée devant les hérétiques avec une netteté et une piété auxquelles Elpidius se plaisait à rendre hommage; il l'avait inculquée, avec quel soin, nous l'avons vu, aux deux futurs patriarches Martyrius et Élie; il l'avait fait pénétrer aussi avant que possible dans l'âme du plus grand de ses disciples, de celui dont Cyrille de Scythopolis a pu écrire : « Tant que notre Père Sabas vécut il n'y eut qu'une seule profession de foi dans tous les monastères de la solitude [1]. »

Les monophysites contemporains d'Euthyme, et ceux qui dans les siècles suivants racontèrent l'histoire de leur hérésie, rendirent à la puissance d'action de notre saint un hommage significatif : S'ils eurent la hardiesse de parler de la prétendue ignorance de S. Siméon stylite, ils n'osèrent jamais rien dire de semblable de l'higoumène du Sahel. Ils ne pouvaient nier son éminente sainteté; ils ne pouvaient non plus contester sa compétence en matière doctrinale. Son voisinage leur était redoutable, et c'est pourquoi, dès les premiers jours, ils firent le silence autour de lui. Ils se persuadèrent qu'en éteignant son nom, ils détruiraient son influence; mais ils oubliaient que les ossements des saints prophétisent : Euthyme, la veille de sa mort, avait dit à ses moines qu'il demeurerait en esprit au milieu d'eux; il resta aussi en esprit dans cette Église de Palestine pour laquelle il avait tant prié et combattu pendant sa vie. Sept ans après sa mort, alors que les eutychiens, sous la conduite de Géronce, renouvelaient les excès qui avaient accompagné l'usurpation de Théodose, le patriarche Martyrius dépêcha, comme nous l'avons dit, le diacre

1. Cot., III, p. 360.

Fidus à Constantinople pour demander que l'on mît fin à ces agitations. Fidus fit naufrage. Dans sa détresse, il implora le secours d'Euthyme ; le saint lui apparut, le délivra et lui dit : « Ne crains rien; sache seulement que ce voyage n'est pas agréable à Dieu; il ne serait d'aucune utilité à la Mère des Églises [1]. Retourne donc vers celui qui t'a envoyé, et dis-lui, en mon nom, de ne se point préoccuper du schisme des Aposchistes [2]; l'union se fera bientôt, et sous son pontificat, tous les Jérosolymitains ne formeront plus qu'un seul troupeau sous un seul pasteur. Quant à toi, tu iras à ma laure, tu renverseras les cellules jusqu'aux fondements, et tu construiras un coenobium là où tu as édifié ma sépulture; car il plaît à Dieu que la laure soit remplacée par un couvent [3]. »

1. C'était le nom que l'on donnait à l'Église de Jérusalem.
2. On appelait ainsi en ce temps les monophysites parce que leur séparation de l'Église était le grand schisme de l'époque.
3. *P. G.*, CXIV, *Vit. S. Euthym.*, col. 696.

CHAPITRE XV

LE COENOBIUM DE S. EUTHYME.

Revenu à Jérusalem, le diacre Fidus raconta sa mésaventure au patriarche Martyrius, et lui transmit en même temps le message du saint : « Oui, vraiment, dit le pontife, le grand Euthyme est un prophète, et il jouit d'un puissant crédit auprès de Dieu. Pour ce qui est de la laure, il avait dit la même chose devant nous peu de temps avant sa mort. » Là-dessus, le patriarche chargea Fidus de construire le coenobium, et lui promit son concours le plus actif [1].

Le diacre, durant les derniers mois de 480, dressa ses plans, recruta un nombreux personnel d'ouvriers, et au printemps de l'année suivante, il descendit à la laure du Sahel accompagné d'un architecte. Fidus trouva, parmi les moines de ce lieu, S. Cyriaque qui, paraît-il, désirait ardemment de voir se réaliser la transformation du monastère demandée par Euthyme [2]. La besogne fut donc menée vivement. Un Frère, nommé Thomas, fut envoyé à Alexandrie pour acheter les matériaux que l'on trouvait moins facilement à Jérusalem, sans doute le bois et le fer. On procéda sans retard au terrassement et à l'égalisation

1. *P. G.*, XIV, col. 697.
2. *P. G.*, XV, col. 925.

de la petite colline qui domine la plaine, et qui devait faire l'assiette du couvent. Deux corps de bâtiment s'élevèrent au sud et au nord, reliés peut-être à l'ouest par un portique. Entre les parties méridionale et septentrionale du coenobium, Fidus construisit l'église conventuelle, dont nous indiquerons plus loin les dimensions. Cet édifice était parfaitement orienté. Ses trois absides faisaient saillie à l'est, et reposaient sur un mur de soutènement dont on voit encore quelques restes.

C'était à l'est de la petite colline, si l'on en juge par les citernes qui subsistent aujourd'hui, que se dressaient le petit coenobium et l'église de la laure; là se trouvait aussi la boulangerie construite par Aspebet. Fidus conserva ces divers bâtiments, et les rattacha au nouveau coenobium, sans doute par des galeries couvertes établies sur les flancs de la colline au sud et au nord. Il conserva certainement l'église où, durant quarante-cinq ans, S. Euthyme avait offert le saint Sacrifice, et sur l'autel de laquelle la lumière céleste était descendue en 453. Mais avec ce sentiment de la vulgaire utilité qui, en Occident comme en Orient, a méconnu tant de précieux souvenirs, il en fit le réfectoire de la communauté [1].

Le diacre entoura d'un mur tout l'ensemble des constructions, les anciennes et les nouvelles. Ce mur, haut et très fort, comme un mur de forteresse, décrivait une ellipse à une certaine distance des bâtiments ; c'est ainsi que nous le représente l'auteur de la Vie de S. Euthyme [2], et c'est ainsi que le vit l'higoumène Daniel dans les premières années du douzième siècle

1. *P. G.*, CXIV, col. 698.
2. « Cumque aedificasset coenobium, septoque et muro in orbem esset complexus. » *Ibid.*

(1106) : « A l'orient de la laure de S. Sabas, écrivait ce pèlerin, derrière une montagne, se trouve, à la distance de dix verstes, le couvent de S. Euthyme... Le couvent est situé dans un vallon; il est entouré de montagnes de pierres; il était ceint de murailles à une certaine distance, et l'église se trouvait sur une hauteur [1]. »

A l'extrémité nord de l'axe de l'ellipse, Fidus fit élever une puissante tour qui était, dit l'historien de S. Euthyme avec quelque emphase, comme la citadelle et la défense de tout le désert. Au pied de la tour, se trouvait la porte d'entrée du coenobium. Le cimetière commun était entre le couvent et la tour [2].

L'ensemble des constructions offrait donc l'aspect d'une forteresse. Au siècle suivant, on n'eut qu'à s'applaudir d'avoir pris ces mesures de défense; les flots des Thalabites et des Arabes de Moundhir se vinrent briser aux murs de S. Euthyme, si toutefois les Sarrasins eurent la hardiesse de s'attaquer à cette citadelle monastique.

Le coenobium achevé, on renversa les pauvres petites cellules de la laure disséminées dans la plaine, et les anachorètes, devenus cénobites, prirent possession du nouveau couvent. Leur première pensée fut de faire dédier leur église. Mais un grave obstacle entravait ce projet : on était aux premiers jours de mai; la saison des pluies était finie; l'hiver avait été excep-

1. Cette traduction est celle de M. Noroff, donnée par le R. P. Vailhé dans son article sur le couvent de Théoctiste (*ROC*, III, pag. 74). Nous ne nous expliquons pas pourquoi ces mots : *à une certaine distance*, ne se trouvent pas dans la traduction de Mme Khitrowo (*Itinéraires russes en Orient*, Genève, Fick, 1889), pas même dans les variantes citées en note.

2. Suivant sa déplorable habitude, Métaphraste (*P. G.*, XIV, col. 697) a ici encore dépravé les textes. Nous avons tâché de mettre quelque clarté dans ce qu'il dit.

tionnellement sec, et les citernes étaient vides. Or, la dédicace solennelle de l'église ne pouvait manquer d'attirer au Sahel un immense concours des populations de Jérusalem et des villages voisins; les fêtes religieuses étant alors, comme aujourd'hui, les spectacles populaires de ce pays. Dès les premières lueurs du jour, des foules allaient descendre de la Ville sainte, de Beit-Aboudis, du Lazarium, de Pharan, joyeuses, bruyantes, faisant éclater au soleil de mai les couleurs voyantes de leurs vêtements, portant leurs provisions de bouche pour la journée, mais demandant avant tout d'apaiser auprès des citernes l'inextinguible soif de l'Orient.

L'higoumène Élie et le diacre Fidus firent prier Longin, higoumène de S. Théoctiste, et Paul, higoumène du couvent de Martyrius, de leur prêter leurs bêtes de somme pour aller prendre de l'eau à la laure de Pharan. La belle source qui coule dans le ouady Farah était loin d'être tarie; on y pouvait donc faire une abondante provision [1]. Longin et Paul répondirent avec empressement à la demande de leurs Frères, et, dès le milieu de la nuit, les bêtes de somme étaient amenées au coenobium.

Sur le matin, pendant qu'Élie dormait encore, S. Euthyme lui apparut en songe : « Pourquoi, lui demanda-t-il, toutes ces bêtes réunies là? — C'est, répondit Élie, pour aller chercher de l'eau à Pharan, parce qu'en ce moment-ci elle nous fait complètement défaut. — Hommes de peu de foi, reprit le saint sur un ton de sévérité, pourquoi n'avez-vous pas prié Dieu? Est-ce que celui qui a fait jaillir l'eau du ro-

1. Une année de sécheresse, nous trouvant au Sahel, nous avons vu des bergers du Mountar conduire leurs troupeaux à Pharan, c'est-à-dire à deux lieues de distance, pour les abreuver.

cher pour abreuver tout un peuple, ne vous donnera pas ce qui vous est nécessaire si vous le lui demandez avec foi? » Là-dessus, il défendit, comme chose superflue, d'aller à Pharan : « Vos citernes dit-il, même les plus grandes, se rempliront en moins de trois heures. »

A son réveil, Élie fit part de la vision à Fidus et à la communauté; on renvoya les bêtes de somme. La promesse d'Euthyme ne tarda pas de se réaliser : peu après le lever du soleil, une épaisse nuée couvrit le coenobium ; la pluie tomba en abondance, et toutes les citernes se remplirent.

Le patriarche Martyrius, avisé du bienfait que Dieu venait d'accorder aux moines du couvent, descendit, le 6 mai, au Sahel, se faisant suivre, dit notre biographe, d'une grande abondance de toutes sortes de choses. Le soir même il fit une très belle synaxe, en d'autres termes, on chanta solennellement le Lychnicon ou les vêpres. La vigile, ou l'office nocturne, se célébra au milieu d'un brillant luminaire et de véritables nuées d'encens. Le lendemain, 7 mai 484, la douzième année après la mort de S. Euthyme, le patriarche Martyrius déposa sous l'autel de l'église des reliques des saints Taraque, Probus et Andronic, mis à mort pour la foi au temps de Dioclétien, à Tarse en Cilicie, et fit, dit notre biographe, une magnifique et splendide dédicace. Peu de temps après, le diligent Fidus, qui avait fait en trois ans ce grand travail de la construction du coenobium, fut nommé évêque de Dora[1].

Le nouveau couvent, campé sur la colline, rayon-

1. Dora, Dor, Tantoura, ville maritime de la Palestine, située à mi-chemin entre Césarée (*Kaisarijé*) et *Allit* (Castellum Peregrinorum).

nait dans sa parure de pierres blanches. La tour d'entrée se dressait fièrement, commandant la plaine, et attirant le regard à une grande distance, de tous les points de l'horizon. Le 7 mai, les fleurs, qui émaillent le désert au printemps, ne s'étaient pas encore flétries au souffle du *Khamsin;* et la vue, dans toutes les directions, se pouvait reposer sur un spectacle plein de charmes. Le biographe de S. Euthyme, Cyrille de Scythopolis, qui vécut plusieurs années au coenobium du Sahel, n'a pu résister au plaisir de décrire ce joli site qui était comme le sourire de la solitude : « Il est si gracieux, dit-il, que je le veux dépeindre. Il y a donc une toute petite colline, ceinte à l'est et à l'ouest de deux très jolies vallées qui se vont joindre au midi. Au nord, se développe, sur une étendue de trois stades environ, la plus délicieuse plaine. La partie septentrionale de cette plaine est fermée par un torrent qui tombe, pour ainsi dire, du pied oriental de la vénérable montagne de la sainte Assomption du Christ notre Dieu. Dans la plaine se trouve la tour qui est un prolongement du vestibule du coenobium. Enfin, dans ce lieu admirable où tout respire le calme, on jouit d'une température moyenne; on y est à l'abri des grands froids et des chaleurs excessives, et l'on y est préservé tout à la fois de la sécheresse et de l'humidité[1]. »

Avec la dédicace du coenobium, une existence nouvelle avait commencé au Sahel, calme comme ce lieu, moyenne aussi comme la température dont on jouissait dans la douce plaine. C'en était fait de l'œuvre de S. Euthyme; la laure avait vécu, et avec elle les

1. Cot., IV, p. 90-91. Il n'y a plus d'hésitation possible, comme nous l'avons dit dans l'Avant-Propos, sur l'identification du Coenobium de S. Euthyme au Sahel (*Khan el-Ahmar*).

âmes vigoureuses. Quelque dures que fussent dans ces pauvres cabanes les conditions de la vie matérielle, ou plutôt parce qu'elles défiaient les forces communes, elles avaient tenu en haleine des cœurs généreux. La vie du coenobium ramènera à un niveau modeste les intelligences et les volontés. Les moines continueront de jeûner avec cette sévérité qui, sous d'autres cieux, découragerait les plus fervents; ils psalmodieront dans leur belle église, régulièrement, la nuit et le jour, l'office du canon; dans les intervalles de la prière, ils iront, armés de leurs hoyaux et de leurs serpes, arracher les racines de *méléagres*, ou couper les *manuthia* qui font la principale partie de leur austère nourriture; en un mot, ils seront des religieux édifiants; rien dans leur histoire, sauf, vers 485, quelques troubles à l'occasion de la succession du phylarque Térébon, ne nous autorise à penser le contraire; mais la source des patriarches, des évêques, des docteurs et des saints est tarie. Les grands anachorètes, nous l'avons dit à plusieurs reprises, pensaient que le coenobium, ou le couvent, est la maison des enfants; on peut croire qu'ils ne se méprenaient pas complètement.

Il est cependant un trait de la physionomie des cénobites du Sahel qu'il convient de relever; c'est une aimable facilité de relations, nous dirions mieux, une religieuse et attrayante bonhomie. Ces moines étaient affables, miséricordieux et hospitaliers; ils ne craignaient pas le contact de la rusticité, de la misère, de ces douleurs que ne relève pas l'éclat du rang et de la fortune; la simplicité de leurs habitudes rendait à tous leur accès facile. Aussi, loin d'être rebutés par ce je ne sais quoi de mystérieux dont certains préjugés entourent le religieux, les fellahs de nos

villages, et les Arabes de notre désert, venaient au Sahel avec une aisance parfaite et une respectueuse familiarité : « Un jour, dit Cyrille de Scythopolis, un jour que nous étions assis à la porte du couvent, nettoyant nos bêches et nos habits, nous vîmes fondre sur nous en coup de vent, et grinçant des dents, un possédé qui criait : Qu'y a-t-il de commun entre moi et toi, Euthyme, serviteur de Dieu? Où me traînes-tu avec cette violence ? Je n'irai pas ! Et l'esprit mauvais le jeta devant la porte. Nous levant alors, nous appelons le portier Babylas, et à grand'peine nous portons le malheureux à la châsse du saint. Le long du chemin, il continuait de pousser des cris : Pourquoi me déchirez-vous ainsi? Pourquoi me conduisez-vous vers mon ennemi? Nous arrivons enfin, très fatigués, au saint tombeau. Là, le démon jette de nouveau par terre le possédé. Celui-ci resta près des reliques toute la nuit; le lendemain, il était guéri et sain d'esprit. Nous l'invitâmes à dîner avec nous, et, pendant le repas, nous lui demandâmes ce qu'il avait souffert la veille, pourquoi il était venu au coenobium et quels cris il avait fait entendre. Mais il ne se rappelait plus rien; il ne savait pas comment il était venu ni ce qu'il avait pu dire[1]. »

Une autre fois, c'était une femme du village de Beit-Aboudis; guérie d'une grave infirmité par S. Euthyme, elle venait tous les ans au coenobium remercier son céleste bienfaiteur. Comme elle ne pouvait pas entrer dans le couvent, elle restait à la porte et en baisait le seuil avec ferveur; puis elle invitait les Frères à un repas, et les recevait aussi bien qu'elle le pouvait[2].

1. *P. G.*, CXIV, col. 721.
2. *Ibid.*, col. 720.

Enfin, ce fut le tour d'un pèlerin d'éprouver tout ce qu'il y avait d'indulgente bonté dans le cœur de ces moines. L'étranger fut reçu à l'hospice du monastère. La nuit, il voulut aller faire ses dévotions au tombeau du saint. Après avoir soigneusement observé tout ce qui se trouvait dans l'oratoire, il fut fasciné par l'urne d'argent qui était sur le sépulcre d'Euthyme, et il l'emporta au milieu des ténèbres de la nuit. Personne ne s'en aperçut tout d'abord; mais le matin, après avoir ouvert la porte du couvent, le portier Procope, qui faisait un petit tour dehors, s'aperçut de la présence du pèlerin. Celui-ci, en effet, était à une faible distance, retenu par une force mystérieuse. Il avoua son larcin au portier. On le ramena au monastère. Il nous dit que l'objet volé l'enchaînait au lieu où on l'avait vu. Nous fûmes, ajoute notre biographe, dans une grande admiration de la puissance du saint; nous reprîmes l'urne; nous laissâmes l'homme retourner à sa maison, et comme il était très pauvre, nous lui donnâmes l'argent nécessaire pour son voyage[1].

La chronique du coenobium, jalonnée à des intervalles irréguliers, s'étend jusque vers le milieu du huitième siècle. Sur un fond historique assez effacé, quelques figures d'higoumènes se détachent avec un faible relief. Les deux plus remarquables, mais à des titres différents, parmi ces successeurs de S. Euthyme, furent le premier supérieur, Élie, et le dernier qui nous soit connu, Anastase. Élie (484-511), après avoir dirigé onze ans la laure, de 473 à 484, gouverna vingt-sept ans le coenobium; il sut se concilier, au cours de sa longue administration, le respect et l'a-

1. *Ibid.*, col. 729.

mour de ses subordonnés ; au temps de Cyrille de Scythopolis, sa mémoire vivait encore, entourée de considération. Ce fut, avons-nous dit, du vivant de l'higoumène Élie, que les Sarrasins païens firent leurs premières incursions dans le désert de Jérusalem.

Siméon d'Apamée (511-514) succéda à Élie, et exerça la supériorité trois ans. Étienne l'Arabe, peut-être un enfant de la Parembole, fut higoumène après Siméon (514-534) ; il laissa la réputation d'un excellent administrateur ; ce fut lui que S. Sabas, en 518, conduisit à Aïla, et qui assista à la mort du patriarche S. Élie. Thomas d'Apamée (534-542), prit la succession d'Étienne. Si l'higoumène bédouin se montra administrateur vigilant et soigneux, son successeur syrien laissa dépérir le patrimoine du monastère. Après avoir ainsi gouverné le coenobium de S. Euthyme durant huit ans, Thomas mourut le 25 mars 542. Léonce (542 —?) fut higoumène à sa place. Ce fut lui qui, la deuxième année de sa charge, reçut au nombre de ses moines le jeune Cyrille de Scythopolis, le futur historien de S. Euthyme et de S. Sabas. Durant qu'il écrivait la Vie de ce dernier à la Nouvelle-Laure, Cyrille parlait de l'higoumène du coenobium de S. Euthyme alors en fonction. Ce supérieur s'appelait Géronce, et était originaire de Madaba ; quatorze ans seulement s'étaient écoulés depuis l'élection de Léonce ; il est donc probable que Géronce avait succédé immédiatement à celui-ci [1].

1. Le lecteur trouvera ces indications plus développées dans les récits que Cyrille de Scythopolis fait des miracles posthumes de S. Euthyme. Ceux qui s'intéressent aux choses de la Palestine liront avec fruit ces dernières pages de notre biographe ; ils y trouveront de précieux renseignements sur la topographie et les mœurs du Désert de Jérusalem et des villages voisins.

Après l'higoumène Géronce, un silence de près de cent ans plane sur le monastère du Sahel. En 659-660, le nom du coenobium est signalé rapidement dans un des opuscules maronites publiés par M. l'abbé Nau : « A ce moment, est-il dit dans cet écrit, c'est-à dire lorsque Moawiah prit possession de Jérusalem, un violent tremblement de terre renversa la plus grande partie de Jéricho avec toutes ses églises... Ce tremblement de terre renversa aussi le monastère de *Aba-Euthymius,* avec beaucoup d'habitations de moines ou de cénobites, et beaucoup de villages[1]. »

Le coenobium fut relevé ou simplement restauré. Nous trouvons à sa tête, vers 730 ou 740, l'higoumène Anastase; c'est S. Jean Damascène qui nous fait connaître ce moine. Anastase n'était pas sans mérite; le saint Docteur l'appelle « cet illustre higoumène du monastère de Saint-Euthyme... dont il connaît bien la foi et les remarquables qualités d'écrivain et d'homme d'action ». Le Supérieur du Sahel s'était avisé d'écrire ou de parler en faveur de l'addition que Pierre le Foulon, patriarche monophysite d'Antioche, avait faite au *Trisagion.* Le Trisagion, dans la liturgie grecque, est l'équivalent de l'hymne que l'Église latine chante au cours de la liturgie du Vendredi saint : *Dieu saint! Saint fort! Saint immortel!* A ces paroles, le Foulon avait ajouté celles-ci : *Vous qui avez été crucifié pour nous, ayez pitié de nous!* Or, dans la tradition de l'Église, le Trisagion s'adressait à la Très Sainte Trinité; dès lors, et par la force du contexte, l'interpolation de Pierre attribuait à la divinité les souffrances et la mort de la Croix. Le patriarche monophysite n'avait sans doute

1. *ROC.*, IV, p. 323-324, *Opuscules maronites*, traduction de M. l'abbé Nau.

pas voulu donner ce sens à ses paroles. Son successeur, en 512, le fameux acéphale Sévère, soutint que le Trisagion tout entier s'adressant au Christ, l'addition de Pierre était légitime, et n'impliquait aucunement l'hérésie des Théopaschites. Sévère s'efforça de faire accepter son sentiment par les Églises d'Orient. Néanmoins les catholiques éprouvèrent toujours une vive répulsion pour l'addition du patriarche hérétique d'Antioche. Deux cent cinquante ans environ s'étaient écoulés pendant lesquels on avait discuté sur cette question, lorsque notre Anastase adopta la thèse de Sévère. Il prétendit l'appuyer des témoignages des Pères, et, ce qui devenait particulièrement choquant, il la voulut mettre sous le patronage de S. Jean Damascène. Le saint Docteur répondit immédiatement à cette provocation involontaire par la *Lettre sur l'hymne du Trisagion* adressée à l'archimandrite Jourdain [1].

L'histoire du coenobium de saint Euthyme se clôt sur cette inopportune intervention de l'higoumène Anastase. Après, c'est-à-dire vraisemblablement dès la fin du dixième siècle, c'est la ruine. La persécution systématique des Fatimites, à cette époque, dut vider le monastère de ses religieux, et faire cette œuvre de destruction dont l'higoumène Daniel voyait les résultats en 1106.

A une époque difficile à préciser, les Arabes, utilisant les matériaux de l'ancien édifice, transformèrent le coenobium en une manière de fortin qui commandait le chemin de Jérusalem au Jourdain. Leur ouvrage, lui aussi, est ruiné; il n'en reste guère que le grand mur de façade qui se dresse au nord, et qui est à

1. *P. G.*, XCV, col. 24.

moitié détruit. Construit sur les fondations du couvent, ce mur est percé d'une porte ogivale qui n'est point sans quelque élégance; les murs de l'est, du sud et de l'ouest, qui formaient avec lui l'enceinte du fortin, ont à peu près complètement disparu. Du mur d'enceinte construit par Fidus au cinquième siècle, il ne reste pas la moindre trace.

La seule partie intéressante de ces ruines est ce qui subsiste de l'église, c'est-à-dire une sorte de plan par terre où l'on reconnaît suffisamment la configuration de l'édifice. Construite au milieu même de la petite colline, la coupant en deux dans le sens de la largeur, l'église, parfaitement orientée, apparut à l'higoumène Daniel « haute et belle », malgré les ravages qu'elle avait subis. Elle mesurait à l'extérieur 27 mètres de long et 16 mètres de large; $25^{m},20$ de long et $11^{m},82$ de large à l'intérieur. Ses trois nefs se terminaient par des absides dont le pourtour est nettement indiqué pour les bas-côtés, mais chaque jour plus ruineux dans l'abside du milieu. De celle-ci en effet, il ne reste plus guère que des amorces. La longueur des nefs, abstraction faite de leurs absides, est de 23 mètres. Il fallait prendre là-dessus l'étendue du narthex dont il n'y a plus aucun vestige. La largeur de la nef centrale est de $4^{m},82$; celle des bas-côtés, de $3^{m}.50$. Il n'y a plus trace des colonnes ou des piliers qui séparaient les nefs; une seule base de pilier demeure adossée au mur septentrional, au dix-huitième mètre de la longueur de la nef, à $1^{m},50$ d'un ancien seuil par lequel on communiquait avec la partie nord du coenobium, à 5 mètres de l'abside de ce bas-côté. Cette dernière distance fait supposer que les murs intérieurs des basses nefs étaient flanqués de quatre piliers auxquels devaient

correspondre, pour faire la séparation de la nef centrale, quatre colonnes ou quatre piliers. Le sol de l'église est ruiné à l'ouest; dans l'éboulement qui s'est produit sur ce point, on peut voir, sous un mètre de décombres, la mosaïque qui formait le pavement.

L'église s'élevait sur une crypte à trois nefs elle aussi, et dont on peut mesurer les dimensions sur le plan ci-contre. Il y a lieu de remarquer dans l'édifice inférieur, à l'extrémité orientale du bas-côté du nord, une singularité dont il n'est guère encore possible de donner l'explication : c'est une chambre dont les dimensions débordent celles de ce bas-côté. Cette construction, antérieure à celle de la crypte, mesure $3^{m},55$ dans le sens de la longueur de la nef, et une largeur de $4^{m},65$; elle est engagée dans l'intérieur de la colline : Serait-ce l'emplacement de la grotte où S. Euthyme s'établit avec Domitien à son arrivée au Sahel? Son étendue restreinte ne permet point par ailleurs d'y voir le grand et bel oratoire funéraire construit en 473 par le diacre Fidus.

Tels sont les restes du coenobium de S. Euthyme. Ce monastère fut pendant trois siècles l'ornement du Désert de la sainte Cité. Dans sa belle église, des moines sur la mémoire desquels ne pèse aucune de ces grandes prévarications que l'on a pu reprocher à d'autres, chantaient les louanges de Dieu et lui offraient le sacrifice eucharistique. Depuis longtemps la voix des moines s'est tue; l'autel est renversé; l'encens ne fume plus sur la petite colline; mais, au temps des semailles et de la moisson, les fellahs de Siloë, usufruitiers de ces lieux, couchent pêle-mêle avec leurs bestiaux dans la crypte de l'église. C'est un témoignage entre mille de la fragilité des choses

d'ici-bas ; nous n'oserions pas dire que c'est un témoignage de la justice d'En-Haut : il ne nous appartient pas de sonder les desseins de Dieu. Nous savons seulement que les vastes et les fortes constructions ne sont pas une garantie de durée pour les ordres religieux ; seule l'exacte observation de leurs devoirs leur peut promettre l'avenir, et des âmes de saints leur peuvent seules donner une vraie et féconde vitalité. C'est pourquoi, après avoir vu, dans la vie de Saint Euthyme, ce que peut, pour l'ordre monastique, un homme de Dieu ; et devant toutes les jeunes ruines qui vont rejoindre celles du passé, nous redisons, dans l'angoisse de notre âme, cette parole du Père Lacordaire : « Mon Dieu ! donnez-nous des Saints ! »

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos IX

CHAPITRE I

Le Désert monastique de Jérusalem 1

CHAPITRE II

Naissance et éducation de S. Euthyme. — Sacerdoce 53

CHAPITRE III

Commencements de la vie monastique. — La laure de Pharan. — Le coenobium de S. Théoctiste. — La conversion des Sarrasins 66

CHAPITRE IV

Le désert de Rouba. — Mird. — Aristoboulias. — Le Sahel. 81

CHAPITRE V

La Parembole 94

CHAPITRE VI

Fondation de la laure. — Les premiers disciples de S. Euthyme. — Consécration de l'Église. — Le miracle des pains 118

CHAPITRE VII

La vie religieuse à la laure. — Le muletier Auxence. — Les deux moines fugitifs..... 128

CHAPITRE VIII

Le concile d'Éphèse..... 142

CHAPITRE IX

La grande sainteté. — Le clerc Anastase. — Le moine Émilien. — Le phylarque Térébon et sa femme. — La pluie miraculeuse. — La foi de S. Euthyme..... 157

CHAPITRE X

Le concile de Chalcédoine..... 176

CHAPITRE XI

L'impératrice Eudocie..... 198

CHAPITRE XII

La liturgie à la laure. — La messe miraculeuse. — L'église monastique. — La communion. — L'office canonique. Les fêtes..... 221

CHAPITRE XIII

Les dernières années. — Le jeune Sabas à la laure de S. Euthyme. — Martyrius et Élie. — Avènement du patriarche Anastase. — Le phylarque Térébon prisonnier. — Mort de S. Théoctiste; ses successeurs. — Cosmas métropolitain de Scythopolis; ses frères..... 242

CHAPITRE XIV

Mort de S. Euthyme. — Translation de son corps. — L'œuvre du Saint..... 267

CHAPITRE XV

Le Coenobium de S. Euthyme..... 287

ERRATA

P. XVII, n. 4, l. 6, *au lieu de : Byzantinische*, etc., *lire : Revue de l'Instruction publique en Belgique.*
P. XXII, l. 23, *au lieu de :* diset-ils, *lire :* disent-ils.
P. 22, l. 7, *au lieu de :* Cinq ans plus tard, *lire :* Le même jour.
P. 22, l. 7, *supprimer :* en 491.
— l. 8, *au lieu de :* nouvelle, *lire :* autre.
— l. 10, *mettre* (491) *à la fin de la ligne.*
P. 48, l. 17, *mettre* de *au début de la ligne.*
P. 283, l. 4, *au lieu de :* la crainte que lui avait, *lire :* la crainte qui avait.

22693